P. A.

ÉVANGILE

MÉDITÉ.

ÉVANGILE
MÉDITÉ,
ET DISTRIBUÉ
POUR TOUS LES JOURS DE L'ANNÉE,

SUIVANT LA CONCORDE

DES QUATRE ÉVANGÉLISTES.

QUATRIÈME ÉDITION.

TOME PREMIER.

A METZ,
Chez Collignon, Imprimeur - Libraire, rue des Clercs.

1801.

A MONSEIGNEUR

DE JUIGNÉ,

ILLUSTRISSIME ET RÉVÉRENDISSIME

ARCHEVÊQUE DE PARIS.

MONSEIGNEUR,

L'Evangile médité a été composé en partie sous les yeux de votre illustre Prédécesseur (1). *Ce ver-*

(1) Le plan et les matériaux de l'Evangile médité sont du célèbre Père Giraudeau, de la Compagnie de Jesus, qui n'a pu les mettre en œuvre à cause de son grand âge et de ses infirmités : ils me furent confiés, de son consentement et à sa pleine satisfaction, par M. de Beaumont, Archevêque de Paris; et ce ne fut qu'après un travail assidu de plusieurs années, que l'Ouvrage fut mis au jour. M. de Beaumont ne me permit pas de le faire paroître sous le nom du Père Giraudeau, et je saisis avec empressement l'occasion que me fournit la nouvelle Edition de cet Ouvrage, pour rendre publiquement à la vérité un témoignage que je lui ai toujours rendu dans le particulier.

tueux Prélat daignoit l'honorer de son suffrage, et c'est sous ses auspices qu'il a été publié. La nouvelle Edition de cet Ouvrage ne pouvoit paroître que sous les vôtres: cet hommage étoit dû à votre Grandeur; et qui le mérite à plus juste titre, Monseigneur, qu'un Pontife modèle de la perfection Evangélique, l'honneur du Clergé de France, et dont le choix, applaudi de toute la Nation, fera à jamais l'Eloge de Louis XVI?

Je suis avec un profond respect,

Monseigneur,

De votre Grandeur,

Le très-humble et très-obéissant
Serviteur, L. Duquesne,
Vic. général de Soissons.

Copie d'une lettre de M. De Beaumont, Archevêque de Paris, à M. l'Abbé Duquesne, sur l'Evangile médité.

Paris, ce 20 mars 1774.

Vous avez rendu, Monsieur, un vrai service à la Religion, en donnant au Public l'*Evangile médité.* Cet Ouvrage peut être regardé comme un Commentaire des Evangélistes ; mais un Commentaire clair, précis, rempli d'excellentes instructions, qui sont présentées de la manière la plus intéressante. Les Fidelles y trouveront de quoi s'édifier, et les Ecclésiastiques y puiseront des lumières pour travailler à la sanctification des ames. Je recommanderai la lecture de ce bon Livre toutes les fois que l'occasion s'en présentera, et je désire de tout mon cœur qu'il se répande,

sur-tout dans mon Diocèse. On ne peut rien ajouter à la parfaite considération avec laquelle je suis,

Monsieur,

Votre très-humble et très-
obéissant Serviteur,
† CHRISTOPHE,
Archev. de Paris.

Copie d'une Lettre d'un Ministre protestant à M. l'Abbé Duquesne, *sur* l'Evangile médité.

Ile de Guernesey, le 14 avril 1777.

Je ne doute pas, Monsieur, qu'entre les admirateurs de l'*Evangile médité*, vous n'en ayez parmi ceux qui professent la Religion Protestante. Ministre de cette Religion, faites-moi la justice de me compter du nombre de ceux qui ont lu vos *Méditations* avec le plus d'enthousiasme, et qui en sont le plus charmés. Il est vrai, Monsieur, que le fond sur lequel vous avez travaillé est riche, puisqu'il est divin; mais aussi vous n'y avez *édifié que de l'or, de l'argent et des pierres précieuses*. Tout y est digne du Fils de Dieu que vous y faites connoître et adorer; tout y répond à la sublimité de sa Doctrine et à l'excellence de ses saints préceptes. Vos réflexions touchent et persuadent, tant par leur solidité, leur beauté, que par la manière de les exposer, qui est digne d'elles. Tout y est méthodique, lié, simple, instructif, et sur-tout onctueux. Rien d'essentiel à l'écart. Quelles analyses des vérités évangéliques! Quel secours pour un Curé, que votre Livre! Quant à moi, je le dévore, et je ne crois pas que vous ayez

un Lecteur qui en soit plus enchanté, ni qui désire avec plus d'ardeur de voir la suite du Nouveau Testament de notre adorable et commun Maître, interprété, paraphrasé et expliqué à votre manière, c'est-à-dire, avec cet ordre, ce tour et cette vie que vous donnez à la *parole de Dieu*. Après cet éloge imparfait, mais bien sincère que je donne à votre excellent Ouvrage, vous ne serez pas surpris, Monsieur, si je ne m'offense point du nom d'*Hérétique* que vous nous y donnez en plus d'un endroit. Disciple du célèbre De Crousaz, j'ai appris de ce Savant, qui m'aimoit tendrement, à n'honorer de cette qualification que les vicieux et les libertins. Je me flatte, Monsieur, que vous m'accorderez la même grace en faveur du Christianisme que je me fais gloire de professer et de prêcher. Je serois bien fâché que vous me soupçonnassiez le moins du monde de vouloir par là faire le Controversiste. C'est un caractère que je regarde, depuis long-temps, comme fort éloigné de celui d'un Chrétien Il arrive fort aisément, en disputant sur la Religion, de perdre le respect que l'on doit à la Religion. On s'échauffe sur des dogmes sur lesquels on ne sera point jugé, et malheureusement on foule aux pieds les plus sacrés devoirs qui décideront de notre éternité. Ce n'est nullement ma pensée,

qu'il ne faille pas aimer sincèrement la vérité, et que l'indifférence en matière de Religion ne soit point un anti-christianisme qui fait horreur. Les vérités que Dieu nous a révelées et celles qu'il a mis notre raison en état de découvrir, sont trop dignes de notre respect et de notre attachement, pour négliger de nous en instruire; mais il y a bien de la différence entre les aimer et les chercher, et condamner comme *Hérétiques* ceux qui ne nous paroissent pas les avoir aussi heureusement trouvées. Quoi qu'il en soit, je le répète, peu m'importe qu'on m'en donne le nom. Invinciblement attaché à la Doctrine salutaire de Jesus-Christ mon Sauveur et celui de tous les hommes, je m'unis avec eux de tout mon cœur par ce qu'ils ont de commun avec moi; et dans cette disposition, je serois mortifié de les traverser sur ce en quoi ils en diffèrent. J'espère, Monsieur, un juste retour de votre part. Et en vous demandant pardon de la liberté que je prends de vous adresser cette Lettre, je vous prie de l'attribuer au plaisir indicible que m'a procuré la lecture de votre pieux et précieux Livre. Vous m'en feriez un bien sensible de m'apprendre si mon désir sera satisfait, par une suite de *Méditations* sur les actes des Apôtres, et leurs divines Epîtres, que j'ose attendre de votre zèle chrétien. Si votre santé

vous le permet, pourriez-vous, Monsieur, faire un plus digne usage de vos belles lumières, qu'à les faire servir à éclairer l'Eglise de Jesus - Christ ? Elle en sera puissamment édifiée, et les véritables Fidelles, tant Romains que Réformés, vous en auront une véritable obligation. Pardonnez, Monsieur, aux sentimens de mon cœur qui parle de son abondance, ou plutôt à mon ingénuité. Elle ne donne aucune atteinte à l'estime parfaite, et à la singulière vénération avec laquelle j'ai l'honneur d'être,

Monsieur,

Votre très-humble et très-obéissant
Serviteur, ISAAC NALLAT,
Recteur de l'Eglise de S. Pierre, en
l'Ile de Guernesey par S. Malo.

Réponse de M. l'Abbé Duquesne à M. Isaac Nallat, Ministre Protestant.

Rien de plus honnête et de plus flatteur, Monsieur, que la Lettre dont vous m'avez honoré. Je répondrois à tous les éloges que vous m'y prodiguez, si je croyois en mériter une partie, ou s'il étoit permis à un Ministre de Jesus-Christ d'oublier sa foiblesse un seul instant; mais *à Dieu seul appartient louange, honneur et gloire.* Souffrez donc que je fasse à ce Dieu, qui seul mérite d'être loué, l'hommage de votre manière de penser sur l'Evangile médité, et que je le bénisse de vous l'avoir inspirée. D'ailleurs, je n'ai fait que mettre en œuvre un plan admirable, et de précieux matériaux qui m'ont été fournis par mon auguste Prélat, et dont un homme célèbre, qu'il ne m'est pas permis de nommer, est l'Auteur. Quelle source de graces pour vous, Monsieur, que ce respect dont vous me paroissez pénétré *pour la sublimité de la Doctrine et l'excellence des saints préceptes* que renferme ce Livre! Puissiez-vous entrer dans les vues de la Miséricorde éternelle qui vous prévient, et sécher les larmes de l'Eglise Sainte qui

ne se console point de votre perte, en vous mettant aux pieds de son Tribunal, érigé par les mains *de notre adorable et Commun Maître*, en vous soumettant à cette autorité visible et enseignante que Jesus-Christ a donnée pour frein à la foiblesse de la raison, et qu'il devoit à la vérité de ses promesses! Permettez-moi de vous le dire, Monsieur, la bonne foi qui vous anime, et la peine même que vous cause le nom d'Hérétique, qui a été donné de tout temps à ceux qui abandonnent le Corps de l'Eglise, prêtent des forces à l'espérance que j'en conçois et que je me plais à entretenir.

Daignez vous rappeler cette pensée de S. Augustin, dont vous vous servez avec nous contre les Juifs et les incrédules: l'Ecriture Sainte est inaccessible à l'orgueil; elle est ce glaive à deux tranchans dont parle l'Esprit-Saint; cette colonne mystérieuse qui répand d'un côté une lumière vivifiante sur les vrais Israélites, sur les humbles de cœur; et de l'autre, des ténèbres vengeresses sur les prétendus Sages qui, se croyant la race sainte, les héritiers de l'alliance, les interprètes des oracles sacrés, la lisent toujours avec un voile sur les yeux.

Ah! Monsieur, l'esprit de l'Ecriture qui seule peut vivifier, n'est promis qu'au Corps de l'Eglise que J. C. a établie. Mais mon dessein n'est pas d'entrer plus que

vous en controverse, je dois me borner à demander à celui qui est la voie, la vérité et la vie, de vous rappeler à lui, de vous éclairer et de vous vivifier : je me bornerai donc à des prières ferventes, je ne cesserai de redemander votre ame au Seigneur nuit et jour : je ferai plus ; je m'offrirai, comme S. Paul, d'être Anathème pour vous.

Oui, c'est à mes larmes, unies à celles de l'Eglise, sur l'état d'une ame aussi prévenue, aussi enrichie de dons que la vôtre, c'est à des vœux ardens pour votre sanctification, que Dieu pourra vous accorder la lumière pure de la Foi Catholique ; aussi n'emploierai-je plus d'autres moyens. Il n'y a pas d'homme nécessaire, et le raisonnement est parfaitement inutile pour opérer l'œuvre de Dieu ; d'après ce principe, que ma Religion et mon expérience m'ont rendu incontestable, uniquement occupé du secours que m'offre la prière, je m'interdirai même de tirer avantage d'une contradiction que renferme votre Lettre, où après avoir avancé que le *Chrétien ne sera point jugé sur les Dogmes de sa Religion*, vous ajoutez, deux lignes plus bas, que *l'indifférence pour la vérité, en matière de Religion, est un anti-christianisme qui fait horreur.* Je m'interdis tout commentaire, et je me borne à me dire à moi-même qu'on ne peut concilier l'Esprit-Saint avec l'esprit

particulier, et qu'il faut faire plier sa raison sous le joug sacré de l'autorité de l'Eglise, pour s'approcher de Dieu et être pénétré de sa grace.

Je termine cette Lettre, Monsieur, en répondant à ce qui conclut la vôtre. Je me propose de donner une suite à l'*Evangile médité;* et je m'occupe à traiter de la même manière les Actes des Apôtres et leurs Epîtres. Ce dernier ouvrage demande encore beaucoup de temps, de soin et de travail. J'ai l'honneur d'être avec l'estime la plus parfaite,

Monsieur,

Votre très-humble et très-obéissant Serviteur,
l'Abbé Duquesne.

De Paris, le 26 avril 1777.

PRÉFACE.

Depuis long-temps on désiroit des Méditations sur tout le Texte de l'Evangile, ou, ce qui est la même chose, le Texte de l'Evangile tout entier, et pris de suite, réduit en sujet de Méditation. Personne n'avoit encore tenté cette entreprise. Ceux qui ont travaillé sur tout le Texte, se sont contentés de faire sur chaque verset des réflexions détachées et souvent disparates, qui ne forment point un tout, et ne fournissent pas pour chaque jour un sujet de Méditation fixe et déterminé. Ceux qui ont donné des Méditations sur l'Evangile, se sont bornés à quelques traits particuliers que leur ont fournis quelques versets du Texte sacré, ou aux Evangiles qui se lisent à la Messe, et ne

présentent ainsi que des morceaux séparés, des réflexions isolées, sans suite et sans liaison. Ni les uns ni les autres ne se sont donné la peine d'expliquer le sens littéral de l'Evangile, de lever les difficultés qui s'y rencontrent, de suivre la concorde des Evangélistes, de concilier les Textes qui paroissent opposés, et d'en tirer des vérités morales, liées et suivies. Cette entreprise leur a-t-elle parue au-dessus de leurs forces? Combien donc devoit-elle paroître au-dessus des nôtres! Elle l'est en effet; mais notre confiance est en celui *qui donne la sagesse aux enfans et la force aux foibles*, et nous osons espérer qu'il ne permettra pas que nos efforts demeurent inutiles. On ne doit pas confondre cet Ouvrage avec tant de Livres de Méditations sur la Concorde, sur l'Evangile, pour tous les

jours de l'année; celui-ci n'a rien de commun avec ceux-là, son but étant non-seulement d'offrir aux Fidelles tout le texte sacré des quatre Evangélistes à méditer, et de leur présenter ainsi des sujets de Méditations aussi instructifs qu'intéressans, mais encore de leur procurer en même temps les avantages qui se trouvent dispersés dans tous les autres Livres composés pour expliquer l'Evangile.

On trouvera dans celui-ci la suite de l'Histoire Evangélique, la Concorde des quatre Evangélistes, l'analyse et l'explication du Texte. On y trouvera des réflexions morales, un Commentaire suivi, le sens littéral et spirituel expliqué et réuni sous un même point de vue. On y trouvera chaque trait particulier développé séparément, divisé en ses points naturels, et sous-

divisé suivant l'ordre du texte et l'exigence des matières. Enfin on y trouvera des sujets d'Homélies, d'exhortation, d'instruction familières, dont chaque Méditation est comme le canevas tout préparé, que chacun pourra aisément remplir, augmenter et perfectionner, selon que les circonstances l'exigeront.

Ce doit être d'ailleurs une consolation pour une ame, ou pour une famille Chrétienne, de penser qu'étant assidue à faire tous les jours la Méditation, ou seulement un quart-d'heure de lecture spirituelle, elle aura vu dans le cours de l'année tout le Texte de l'Evangile, elle aura lu et médité toutes les actions et toutes les instructions de Notre-Seigneur, que les saints Evangélistes nous ont transmises.

Plusieurs personnes pieuses se plaignent de la sécheresse qu'elles

éprouvent dans l'exercice de la Méditation. Sans parler ici des autres causes de cette aridité, ne pourroit-on pas l'attribuer en partie aux sujets même de leurs Méditations, qui sont trop stériles, et à la manière dont ces sujets sont proposés, qui est ordinairement trop abstraite? Ici, dans chaque sujet, la matière est abondante, et les vérités les plus sublimes se trouvent toujours revêtues des circonstances du temps, du lieu, des personnes; ce qui fixe l'imagination, en arrête les écarts, et lui fournit un spectacle qui l'occupe sans ennui et sans dégoût. Une vérité présentée en action, semble prendre un corps et se rendre palpable. C'est en méditant de la sorte les Livres sacrés, que tant de Saints y ont trouvé des délices si abondantes, qu'ils se plaignoient que pendant qu'ils vaquoient

à ce saint exercice, les nuits s'écouloient avec trop de rapidité.

Ce n'est point faire l'éloge de ce Livre, mais celui de l'Evangile qu'il présente à méditer, que de dire, qu'en le lisant on s'instruit à fond de la Religion et des devoirs qu'elle impose ; qu'on apprend à connoître Jesus-Christ, et à penser selon l'esprit de Dieu; qu'on se désabuse des folles erreurs qui séduisent et occupent les mondains; qu'on se délivre des superstitions et des vains scrupules qui déshonorent la vraie piété ; qu'on se remplit d'une foi vive, de l'espérance des biens éternels, et de l'amour du souverain bien ; qu'on se procure la paix du cœur, et les ressources de cette consolation solide qui ne vient que de Dieu, qui adoucit tous les maux, et qui seule est capable de nous soutenir dans toutes les situations

tumultueuses, critiques et fâcheuses de la vie.

Tout le Texte sacré des quatre Evangélistes entre dans ces Méditations, et s'y trouve entièrement traduit : mais ni dans la traduction, ni dans la concorde qu'on en donne ici, on ne s'est attaché à aucun Auteur en particulier. Souvent la nécessité de faire sentir l'énergie d'une expression, a obligé de traduire plus littéralement qu'on n'a coutume de faire ; et souvent, pour représenter le texte d'un Evangéliste dans toute sa force, on a négligé des détails de concorde, qui n'auroient pu que jeter de la confusion, et dont on n'auroit tiré aucune utilité. Comme on a écrit cet Ouvrage sans prétention et sans système, on n'a point suivi d'interprétations particulières, mais le torrent des Interprètes ; on s'est seulement permis,

dans certaines occasions, de faire quelques notes.

Pour la commodité de ceux qui voudront trouver sans peine l'explication de l'Evangile de chaque jour, des Dimanches, Fêtes ou Mystères, on mettra à la fin du dernier Volume une Table des Evangiles selon le propre du temps et des Méditations qui en traitent.

Soit qu'on se serve de ce Livre pour lire ou pour méditer, il faut s'attacher sur-tout aux paroles du Texte, qui sont la pure parole de Dieu, et ne s'arrêter aux paroles de l'homme qu'autant qu'elles peuvent aider à comprendre celles de Dieu, dont on ne sauroit trop recommander de se remplir l'esprit et le cœur.

Nous sollicitons ardemment, et nous osons espérer avec une sorte de confiance les prières de ceux qui retireront de ce Livre quelque avantage spirituel.

PREMIÈRE

MÉDITATION.

PRÉFACE DE S. LUC.

Des dispositions dans lesquelles il faut entreprendre la lecture et la méditation du S. Evangile. Luc. 1, 4.

Nous considérons ici quatre de ces dispositions, qui feront les quatre points de cette Méditation. Il faut se porter à la méditation de l'Evangile avec ardeur, avec foi, avec exactitude, avec confiance.

Premier Point.

Il faut méditer l'Evangile avec ardeur.

Ce qui doit m'inspirer cette ardeur, c'est 1.° l'exemple. *Puisque plusieurs*, dit S. Luc, *ont entrepris de mettre par ordre l'histoire des choses qui ont été accomplies au milieu de nous, suivant la tradition de ceux qui, dès le commencement, les ont vues de leurs yeux,*

et ont été eux-mêmes les Ministres de la parole, j'ai aussi jugé à propos, après m'être exactement informé de toutes choses dès leur origine, de vous les écrire de suite, ô mon cher Théophile, afin que vous connoissiez la vérité des choses dont on vous a instruit.

S. Luc a été excité à écrire son Evangile par l'exemple des autres ; soit par celui des saints Evangélistes, S. Mathieu et S. Marc, qui avoient écrit avant lui, mais qui n'avoient pas tout écrit; soit par l'exemple des Evangélistes que l'Eglise a rejetés alors, et qui n'avoient pas écrit par l'inspiration du S. Esprit : ainsi devons-nous nous animer à la lecture et à la méditation de l'Evangile, par l'exemple des Saints et des mondains même. *Puisque plusieurs* lisent et méditent l'Evangile avec tant d'assiduité, y trouvent tant de délices, et en retirent tant de fruits, pourquoi ne les imiterois-je pas ? *Puisque plusieurs* s'occupent si sérieusement d'une multitude d'objets frivoles ; puisque moi-même j'ai perdu tant de temps à des lectures, à des pensées, à des réflexions pernicieuses, au moins inutiles, pourquoi ne ferois-je pas maintenant pour mon salut et mon éternité ce que tant d'autres font, et ce que j'ai fait moi-même pour le monde et la vanité ? C'en est donc fait, *j'ai jugé à propos*, c'est-à-dire, j'ai enfin résolu, et ma résolution sera constante, de

m'appliquer sérieusement à l'étude et à la méditation du saint Evangile.

2.° La facilité de cet exercice ranimera sans cesse mon ardeur sur ce point. Il ne s'agit pas ici de spéculations profondes et abstraites. L'histoire de Jesus-Christ est à la portée de tout le monde, et c'est cette histoire dont je veux faire la matière de mes méditations, comme elle fait le fondement de toute la Religion. Matière aisée : pourrois-je m'excuser sur mon incapacité à méditer ? Mais est-il rien de plus aisé que de lire une histoire, de s'en occuper, et de réfléchir sur ce qu'on y lit ? Matière même agréable : pourquoi me figurerois-je qu'il n'y ait qu'ennui et dégoût à méditer ? L'histoire ne plaît-elle pas à tout le monde ? et quelle histoire plus intéressante, plus noble et plus frappante, que celle d'un Dieu fait homme, qui a vécu, agi et conversé parmi nous ?

3.° L'importance de cet exercice me rendra plus ardent à le remplir. Ah, que je me suis trompé, quand j'ai regardé le temps donné à la méditation, comme un temps perdu et passé dans l'oisiveté! quand j'ai dit que mes affaires ne me permettoient pas de méditer ! N'est-ce donc pas ici la plus importante de mes affaires ? *Ces choses qui ont été accomplies au milieu de nous*, n'ont-elles pas été opérées pour nous tous, et pour moi en par-

ticulier? Ne sont-elles pas la base de ma Religion, l'objet de ma Foi, la règle de mes mœurs, le fondement de mon espérance, et la source de la vie éternelle que j'attends? Comment d'ailleurs, sans être rempli de ces grandes vérités, me préserverois-je de la corruption du siècle? et comment puis-je m'en remplir, sinon par une lecture assidue, attentive et réfléchie, en un mot, par la méditation?

SECOND POINT.

Il faut méditer l'Evangile avec foi.

La Foi exige de nous que nous ne recevions d'autre Evangile que celui que l'Eglise nous présente, et que nous rejetions tout Evangile que l'Eglise ne recevroit pas, ou qu'elle réprouveroit. *Plusieurs ont entrepris d'écrire l'Histoire* de Jesus-Christ; mais qui nous a donné, comme divins et inspirés, les quatre Livres de l'Evangile que nous possédons? qui a rejeté comme faux et apocryphes les autres Evangiles? qui a fait le discernement de ces Ouvrages? l'Eglise; et par-là elle nous propose trois exemples à considérer ou à imiter.

1.° Un exemple de son autorité suprême et infaillible dans ce qui regarde l'enseignement et le dépôt de la Foi. Les faux Evangiles ont été proscrits par l'Eglise, et elle n'a pu errer en les proscrivant;

aûtrement les promesses de Jesus-Christ seroient vaines, et notre foi seroit sans fondement. Il en est de même de tous les Livres qu'elle condamne, et qu'elle condamnera jusqu'à la fin des siècles. Son autorité ne lui a pas été ôtée, et elle la conservera aussi long-temps qu'elle aura des hommes à conduire, des hommes à instruire, des hommes à préserver de l'erreur.

2.° L'Eglise nous propose un exemple de la soumission des premiers Fidelles à ses décisions. Que sont devenus les faux Evangiles? La soumission des premiers Chrétiens n'a pas permis à ces mauvais Livres de parvenir jusqu'à nous. Il en seroit de même de tous les Livres qu'ont produits jusques ici tant d'ennemis de la Foi, si la même soumission s'étoit soutenue et perpétuée... L'autorité qui a discerné et proscrit les faux Evangiles, a également le droit de discerner et de proscrire les faux sens que l'on donne au véritable Evangile. Un livre n'est rien que par le sens qu'il contient. Recevoir des mains de l'Eglise le Livre de l'Evangile, et donner à ce Livre des sens que l'Eglise réprouve, c'est se contredire, et suivre effectivement un faux Evangile. Loin de nous donc de déroger à un Evangile qui a été écrit *suivant la Tradition*, la Tradition orale, la parole non écrite, la prédication évangélique, l'enseigne-

ment de l'Eglise. Cette Tradition a précédé l'Ecriture, nous l'a donnée ; elle l'accompagne et l'explique. Cette Tradition remonte jusqu'à ceux *qui ont vu de leurs propres yeux, et qui ont été les Ministres de la parole*, c'est-à-dire, non-seulement jusqu'aux Apôtres qui ont été instruits par Jesus-Christ, et sur qui le S. Esprit est descendu pour donner force et vertu à leurs instructions, mais encore jusqu'à la Sainte Vierge et Saint Joseph, témoins irréprochables de ce qui s'est passé à la naissance et dans l'enfance de Jesus-Christ. Quelle consolation pour des cœurs Catholiques ! Que tous les Chrétiens ne la partagent-ils avec nous !

3.° L'Eglise nous propose pour exemple la docilité qu'ont eu les Auteurs anonymes des faux Evangiles. Il est à présumer qu'ils ne se sont pas roidis contre son autorité ; au moins nous ne voyons pas qu'ils l'aient troublée par des apologies ou des récriminations, qu'ils aient laissé après eux des défenseurs de leurs Livres, et des réfractaires en ce point à ses décisions. Si les Hérétiques des siècles suivans n'ont pas eu la même docilité, gardons-nous bien de participer à leur révolte, de lire leurs Ouvrages, et de nous soustraire à l'obéissance des vrais Fidelles, pour grossir le nombre des partisans de l'erreur.

Troisième Point.

Il faut méditer l'Evangile avec exactitude.

C'est après m'être exactement informé de toutes choses dès leur origine, que j'ai jugé à propos de les écrire. Tout bien nous vient de Dieu, sans que nous le méritions; mais nous ne devons pas abuser de cette vérité, pour entretenir notre paresse. Si Dieu a voulu que même les Auteurs inspirés aient usé d'exactitude, et aient apporté tous leurs soins pour se rendre fidelles à l'inspiration, à combien plus forte raison exige-t-il les nôtres, afin que nous puissions profiter de cette inspiration? Exactitude qui doit s'étendre sur nos corps, sur notre esprit, et sur notre cœur.

1.° Exactitude selon le corps, qui consiste à nous rendre fidellement exacts chaque jour à la lecture et à la méditation du saint Evangile, même aux dépens de notre repos, de nos affaires, de nos occupations, de nos plaisirs et de nos penchans. S'il nous en coûte, nous en serons abondamment dédommagés.

2.° Exactitude selon l'esprit. L'esprit, ainsi que le corps, a sa paresse, qu'il faut surmonter en s'appliquant sérieusement au sujet de la méditation. L'esprit a une légéreté inconcevable, qu'il faut fixer; les distractions lui viennent de tou-

tes parts, n'en admettons jamais de volontaires, dont Dieu seroit témoin, dont sa majesté seroit offensée, et dont nous serions punis peut-être sur-le-champ par une aridité et un dégoût qui pourroient de là se répandre sur tous nos exercices de piété, et durer ensuite tout le temps de notre vie. L'esprit a un orgueil secret, qu'il faut dompter. Il voit avec chagrin qu'il n'est pas toujours maître de lui-même, qu'il ne peut penser à ce qu'il veut, et que mille distractions le font penser à ce qu'il ne veut pas. Dans ce cas, il faut que les distractions involontaires, quelque grand qu'en puisse être le nombre, ne nous fassent jamais abandonner la méditation; qu'elles ne nous causent ni surprise ni dégoût, mais qu'elles nous portent seulement à nous humilier devant Dieu, à reconnoître notre foiblesse, à implorer le secours du Seigneur, et à lui offrir notre peine. La prière la plus interrompue par des distractions involontaires, n'en est que plus méritoire, en cela même qu'elle est plus pénible et plus humble.

3.° Notre exactitude à méditer doit surtout captiver notre cœur. Le cœur a tout à la fois, et la pésanteur du corps, et la légéreté de l'esprit. Comme le corps, il tombe par son propre poids vers la terre; et comme l'esprit, il s'évanouit en mille désirs et affections chimériques. C'est à la méditation à l'élever et à le fixer. L'exac-

titude ou l'attention que nous devons apporter ici, consiste d'abord à nous affectionner au sujet que nous méditons. Tout ce qui se fait dans la méditation, se fait pour le cœur, pour le toucher, l'émouvoir, l'attendrir, le purifier. Dirigeons vers ce but toutes nos pensées, toutes nos réflexions. Si notre cœur n'est touché, les plus nobles idées de notre esprit nous seront inutiles. Un seul mot qui pénètre notre cœur, vaut mieux que les pensées les plus sublimes qui ne nous touchent d'aucun sentiment. Cette exactitude consiste encore à faire, dans le cours de la méditation, beaucoup d'actes intérieurs de différentes vertus selon le sujet. Ces actes sont un exercice du cœur, et cet exercice le met en mouvement, l'échauffe peu à peu, et va quelquefois jusqu'à l'embraser de l'amour divin. C'est sur-tout cet amour que nous devons exciter en nous. L'Evangile est la loi de l'amour, tout y tend à l'amour; miracles, instructions, mystères, menaces, promesses; tout nous y porte. S. Luc nous adressant son Evangile, comprend tous les Chrétiens sous le nom de *Théophile*, qui veut dire, *qui aime Dieu*. En effet, celui qui n'aime pas Dieu, n'est pas Chrétien, ou ne l'est que de nom. Enfin, cette exactitude consiste à retenir de notre méditation quelque trait qui nous touche, quelque sentiment affectueux dont notre cœur puisse sain-

tement s'occuper pendant la journée, et quelque résolution pratique qui nous corrige de quelque défaut, ou nous fasse exercer quelque vertu.

Quatrième Point.

Il faut méditer l'Evangile avec confiance.

Notre confiance et nos désirs doivent être de retirer de la lecture et de la méditation de l'Evangile le fruit que Dieu veut que nous en recueillions ; et ce fruit, c'est la connoissance de la vérité, *afin*, dit S. Luc, *que vous connoissiez la vérité des choses dont on vous a instruits*. Nous sommes instruits en général de la vie, des mystères, des miracles, des discours de N. S. mais il s'agit ici d'en acquérir,

1.° Une connoissance plus exacte. Nous l'acquerrons en lisant, en méditant de suite, et joignant ensemble la narration des quatre Evangélistes. Nous verrons le temps, le lieu, l'occasion, les circonstances de chacun des faits évangéliques. Cet ordre nous les fera mieux comprendre, et nous les fera retenir plus aisément; nous en saisirons plus sûrement les rapports, notre esprit en sera plus éclairé, notre cœur plus touché, et notre piété plus édifiée.

2.° Une connoissance plus profonde. On ne peut lire l'Evangile sans l'admirer, lors même qu'on passe rapidement sur

les faits, et qu'on n'y apporte qu'une légère attention. Mais lorsque chaque jour on prend un fait ou un discours en particulier, qu'on s'y arrête, qu'on s'y fixe, qu'on se donne le temps de le considérer sous toutes les faces, de le méditer, de se l'appliquer, d'en exprimer pour ainsi dire toute la substance, on y découvre des merveilles, on y trouve des goûts, des lumières, des profondeurs qui pénètrent l'ame, la ravissent, et que l'on chercheroit en vain ailleurs; on est obligé d'avouer que tout y est grand, élevé, noble, touchant, inspiré, et divin.

3.° Une connoissance plus solide et plus ferme. La foi ne sauroit être chancelante dans celui qui médite chrétiennement l'Evangile de Jesus-Christ. En effet, en méditant ce Livre sacré, on ne peut s'empêcher de s'écrier : Ceci n'est pas d'invention humaine; ceci ne peut être faux; ces faits et cette manière de les raconter, ces discours et cette manière de les rapporter, sont au-dessus de l'homme, et ne peuvent avoir que Dieu pour auteur. Qui en effet a jamais écrit avec plus de grandeur et moins d'affectation? Quel ouvrage enseigna jamais une doctrine plus élevée, et dont le style, le tour, la composition aient plus de caractères de vérité, de force, de simplicité et d'élévation? Le surnaturel en est inimitable, on n'y voit ni art, ni étude, ni passion,

et les événemens qui y sont rapportés portent tous un caractère de lumière et de divinité qui annonce et répond à la noblesse et à la majesté qui en est le sujet.

Je vous remercie, ô mon Dieu, de toute l'étendue de mon cœur, de m'avoir fait parvenir à la connoissance de votre divin Evangile! Serois-je assez malheureux pour posséder un si grand bien, et le laisser périr entre mes mains, ou ne le posséderois-je qu'à ma honte et pour ma condamnation? Non, Seigneur, il sera la consolation de mon cœur, la nourriture journalière de mon ame, le soutien de ma vie! O saints Evangélistes, vous que Dieu a choisis pour nous transmettre cette parole de vie, et qui l'avez écrite avec tant de soin, tant de lumières et tant de zèle, obtenez-moi la grace de la méditer fidellement, de la graver profondément dans mon cœur, de la pratiquer constamment, afin de vivre avec vous éternellement! Ainsi soit-il.

II.e MÉDITATION.

Apparition de l'Ange Gabriel à Zacharie, pour lui annoncer la naissance d'un fils qui sera le Précurseur du Messie. Luc. 1. 5-25.

PREMIER POINT.

Ce qui précède cette apparition.

Nous avons ici trois choses à considérer ;

1.° La date. *Au temps d'Hérode, Roi de Judée, il y eut un Prêtre nommé Zacharie, qui servoit dans le rang d'Abia : et sa femme, qui étoit de la race d'Aaron, se nommoit Elisabeth.* Cette date est une preuve de sincérité.

Un Historien qui date avec cette précision, qui nomme les personnes, qui en marque la famille et l'origine, ne veut pas en imposer, et montre en même temps qu'il ne craint pas d'être démenti. Aussi jamais les Juifs des premiers siècles n'ont osé accuser de faux les Evangélistes dans les époques qu'ils marquent, et les personnages illustres qu'ils ont soin de nommer. Si les impies modernes, si ardens à décrier l'Evangile, veulent l'attaquer avec

succès, c'est dans cette lice qu'ils doivent s'exercer : car se récrier sans cesse sur les faits miraculeux, ou sur l'incompréhensibilité des mystères, ce n'est qu'une vaine déclamation. Si l'Evangile est faux, il faut le prouver comme on le prouve de tout autre Livre, en y appliquant les règles d'une juste critique, en y montrant des anachronismes, des erreurs, des contradictions; mais c'est ce que ni les anciens ni les nouveaux ennemis du Christianisme n'ont jamais fait, et ne feront jamais. Cette date si simple et si sincère qu'apporte S. Luc, est en même temps l'accomplissement des prophéties. Cet Hérode est le premier Roi étranger qu'aient eu les Juifs. Il étoit Philistin de nation, originaire d'Ascalon, mis sur le trône de Juda par l'autorité des Empereurs Romains. Le sceptre étoit donc sorti de Juda, et on étoit arrivé au temps marqué par le Patriarche Jacob pour la venue du Messie. Il étoit également aisé de compter les septante semaines de Daniel, et de voir que c'étoit le temps où elles alloient finir. Adorons la providence de Dieu, sa souveraine sagesse, et sa fidélité à garder ses promesses.

2.° Le caractère de Zacharie et d'Elisabeth. Ils étoient nobles; et tous deux *du sang d'Aaron* : mais ils vivoient sans orgueil et sans faste. La noblesse donne du lustre et du crédit à la vertu; mais

sans la vertu, à quoi sert la noblesse? *Tous deux étoient justes devant Dieu, marchant dans la voie de ses commandemens, et de toutes les ordonnances du Seigneur, d'une manière irrépréhensible.* Ils servoient Dieu avec un cœur droit et sincère, sans respect humain comme sans hypocrisie. Justes selon la Loi, ils observoient fidellement tous les préceptes qu'elle leur prescrivoit; justes par rapport au prochain, ils ne lui donnoient ni matière de reproche, ni occasion de scandale. Est-ce ainsi que nous sommes justes?

Or ils n'avoient point d'enfans, parce qu'Elisabeth étoit stérile, et ils étoient tous deux avancés en âge. Ils étoient affligés, mais ils ne se plaignoient pas; ils n'avoient point d'enfans, mais ils n'en murmuroient point; Elisabeth portoit le surnom de stérile, ce qui étoit un opprobre parmi sa nation, et ils ne s'en offensoient point. Est-ce ainsi que nous supportons les afflictions? Heureux sont les mariages dans lesquels, avec l'égalité du sang, la convenance de l'âge, et le rapport des caractères, on trouve les sentimens d'une vertu aussi solide!

3.° La circonstance du temps et de l'action. *Un jour que Zacharie exerçoit devant Dieu les fonctions du sacerdoce, selon son rang et la coutume établie parmi les Prêtres, il lui échut par sort d'of-*

frir l'encens. Il entra dans le temple du Seigneur, et le peuple étoit dehors en prières, à l'heure qu'il offroit les parfums. Ce fut donc dans le temple, au moment de faire brûler l'encens, et de réciter les prières ordonnées par le rit ecclésiastique de la nation; ce fut dans le temps où le peuple prioit dans le vestibule, selon la coutume, et où il attendoit la bénédiction du Prêtre, à son retour. Quelle circonstance plus heureuse pour obtenir du Ciel les faveurs les plus signalées! Fréquentons les temples, soyons assidus à la prière publique, aux offices de l'Eglise, et sur-tout aux heures du sacrifice, où l'on offre à Dieu le vrai parfum, qui est Jesus-Christ. Quels avantages n'en retirerons-nous pas, sur-tout si nous y assistons avec le respect extérieur et intérieur que demande ce divin sacrifice? mais si en qualité de Prêtres nous-mêmes devons l'offrir, avec quelle attention et quelle décence n'en devons-nous pas observer l'ordre et les cérémonies? avec quel recueillement d'esprit et quelle pureté de cœur, avec quelle ferveur, quel amour et quelle reconnoissance n'en devons-nous pas célébrer l'action?

SECOND POINT.

Ce qui se passe dans l'Apparition.

Trois objets s'offrent ici à nos regards. 1.° L'Ange de Dieu. Remarquons d'a-

bord sa présence visible près de l'autel. *Alors l'Ange du Seigneur apparut à Zacharie, se tenant debout du côté droit de l'autel des parfums. Zacharie en le voyant fut troublé, et la frayeur le saisit.* Un million d'Anges environnent l'autel de Jesus-Christ. Si leur présence n'a pas de quoi nous troubler, en devons-nous avoir moins de respect, n'en devons-nous pas avoir plus d'amour et de confiance? Admirons en second lieu la bonté de cet Esprit céleste. *Mais l'Ange lui dit : Zacharie, ne vous effrayez pas, votre prière est exaucée, et Elisabeth votre femme enfantera un fils que vous nommerez Jean.* C'est le propre des bons Anges de nous rassurer, et tout ce qu'ils nous inspirent porte à la paix du cœur, et à la confiance en Dieu. Observons ensuite le nom, la dignité, l'emploi et la puissance de l'Ange. *Zacharie lui dit : comment puis-je être assuré de ce que vous me dites, car je suis vieux, et ma femme est avancée en âge?* Zacharie montre ici quelque défiance sur l'accomplissement de ce que lui annonce l'Envoyé du Ciel. *Et l'Ange lui répondit : Je suis Gabriel, qui suis toujours devant Dieu; j'ai été envoyé pour vous parler et vous annoncer cette bonne nouvelle.* Ce n'est pas sans raison que l'Ange déclare ici son nom. *Gabriel* signifie *force de Dieu.* C'est ce même Ange qui révéla

et expliqua à Daniel la prophétie des septante semaines, et qui bientôt ira annoncer à Marie la naissance du Sauveur, et le bonheur de l'Univers. Quel autre que le Dieu fort peut ainsi arranger les événemens, les annoncer et les accomplir? Prions ce saint Ange de nous pénétrer de ces saints Mystères dont il a été le ministre auprès des hommes, et, pour ainsi dire, le premier Evangéliste. Son emploi est de porter les ordres de Dieu, mais sans jamais perdre sa présence: ainsi ceux qui sur la terre sont chargés d'annoncer aux peuples les volontés du Seigneur, doivent-ils toujours être unis à Dieu, et mener parmi les hommes la vie des Anges. Le pouvoir des Anges est au-dessus de toutes les forces humaines; il peut se rendre visible ou invisible; il peut effrayer ou consoler, secourir ou châtier. Respectons celui que Dieu nous a donné pour gardien, et mettons en lui notre confiance. Enfin ce que nous devons remarquer dans l'Ange Gabriel, c'est la sévérité qu'il exerce. Après s'être fait connoître à Zacharie, il lui ajouta : *Et dans ce moment vous allez devenir muet, et vous ne pourrez point parler jusqu'au jour que ceci arrivera, parce que vous n'avez pas cru en mes paroles, qui s'accompliront en leur temps*. Pour un mot indiscret, neuf mois de silence! Nous serions bientôt corrigés de nos défauts, si nous les

punissions aussi sévèrement. Si le jugement d'un Ange est si sévère, quel sera celui de Dieu ?

2.° Considérons S. Jean, et reprenons les paroles de l'Ange. *Elisabeth votre femme*, dit-il à Zacharie, *vous donnera un fils, que vous appellerez Jean. Il sera pour vous un sujet de joie et de ravissement, et plusieurs se réjouiront de sa naissance; car il sera grand devant le Seigneur: il ne boira point de vin, ni aucune liqueur qui puisse enivrer, et il sera rempli du Saint-Esprit dès le sein de sa mère. Il convertira un grand nombre des enfans d'Israël au Seigneur leur Dieu, et il marchera devant lui avec l'esprit et la vertu d'Elie, afin de réunir les pères avec les enfans, de rappeler les incrédules à la sagesse des justes, et de préparer au Seigneur un peuple parfait.* S. Jean sera grand devant Dieu, non à cause de la noblesse de son extraction, mais par les merveilles que le Seigneur opérera à sa naissance, par les dons du Saint-Esprit qui la précéderont, par l'innocence de sa vie, l'austérité de sa pénitence, enfin par l'ardeur, la pureté, la fermeté, les travaux et les succès de son zèle. Que l'Ange connoissoit bien la vraie grandeur ! Il ne connoissoit pas moins le cœur humain. Quoi de plus propre en effet à préparer au Seigneur un peuple

parfait, que de représenter aux pécheurs que c'est leur Dieu et leur Sauveur qu'ils abandonnent; aux Hérétiques, que c'est l'ancienne loi qu'ils détruisent, et qu'ils dégénèrent de la simplicité et de la droiture de cœur de leurs pères; aux incrédules, que ce sont les premières règles de la prudence la plus commune dont ils s'écartent dans l'affaire du monde la plus importante, et dans laquelle il n'y a d'autre parti à prendre que celui auquel les invite l'exemple des vrais Fidelles.

3.° Observons Zacharie. Remarquons d'abord sa crainte. *Il fut troublé, et la frayeur le saisit.* Si un ami de Dieu est effrayé à la vue d'un Ange ministre des miséricordes du Seigneur, quel sera l'effroi des pécheurs, lorsqu'ils verront Jesus-Christ environné de tous les Anges ministres de ses vengeances? Considérons en second lieu sa prière. *Votre prière est exaucée.* Il avoit autrefois demandé un fils; mais depuis long-temps il ne demandoit plus que de voir le Messie, qui étoit l'attente de toute la Nation, et dont la venue, selon toutes les prophéties, ne devoit pas être éloignée. Sa prière fut exaucée sur l'un et l'autre point, et d'une manière qui surpassa toutes ses espérances. Quand nous nous occupons des intérêts de Dieu, Dieu s'occupe des nôtres. Quand Dieu n'exauce pas nos vœux, ou qu'il diffère de les

exaucer, c'est toujours pour notre avantage. Examinons en troisième lieu la faute de Zacharie. D'un côté elle fut grande, car l'autorité de Dieu est une raison de croire contre toute apparence de raison, et malgré tout obstacle de la nature. D'ailleurs, sa qualité de Prêtre exigeoit de lui une docilité plus parfaite, et une foi qui pût servir de modèle au peuple. D'un autre côté, cette faute paroissoit excusable; elle ne fut que d'un moment, et c'étoit un moment de trouble et de saisissement. Mais comment excuser en nous des défiances continuelles et entretenues, des doutes affectés et réfléchis, une indocilité ou une incrédulité scandaleuse? Observons enfin la punition de Zacharie, quand il dit à l'Ange: *Comment puis-je être assuré de ce que vous me dites?* Sans doute il souhaitoit d'avoir un signe, un miracle qui lui confirmât la vérité des choses qu'on lui annonçoit. Ce signe lui fut donné, et il devint muet. Tel fut l'effet involontaire de sa demande, qui fut en même temps et le châtiment de sa faute, et le gage assuré des bontés du Seigneur pour lui. Aussi l'accepta-t-il avec soumission et reconnoissance. Souvent Dieu nous exauce pour nous punir d'une demande indiscrète: mais ses châtimens dans ce monde sont toujours des faveurs.

TROISIÈME POINT.

Ce qui suit l'Apparition.

Trois objets se présentent encore ici à nos considérations.

1.° Zacharie. *Cependant le peuple attendoit Zacharie, et s'étonnoit de ce qu'il demeuroit si long-temps dans le temple. Mais étant sorti, il ne pouvoit leur parler, et ils reconnurent qu'il avoit eu une vision. Il s'expliquoit à eux par signes, et il demeura muet. Après que les jours de son ministère furent accomplis, il s'en retourna en sa maison.* Quelle ferveur ! Zacharie ne se dispense pas de finir son temps de service, malgré son infirmité, et le désir qu'il a de faire part à Elisabeth du bonheur qui leur est promis. Quelle humilité ! il ne craint pas de se montrer au peuple, et il subit avec résignation l'humiliation de son état. Quel amour pour la retraite ! il ne s'arrête point, après que ses fonctions sont finies, il retourne dans sa maison dès que son ministère n'est plus nécessaire. Que de leçons pour nous dans cette conduite !

2.° Le peuple mérite notre admiration. Quelle piété ! Il ne murmure pas de la longueur du sacrifice, et il demeure en prières jusqu'à ce qu'il soit fini. Quelle discrétion ! Il n'insulte point à la dis-

grace du Ministre de l'autel. Quelle charité ! il ne l'accuse point, il ne le soupçonne pas même d'aucune faute. Quel respect ! il croit seulement que Zacharie a eu quelque vision céleste, et l'infirmité qu'il reconnoît en lui ne fait que le lui rendre plus respectable. Ainsi devons-nous respecter les affligés, interpréter tout en bonne part, ne soupçonner jamais le mal dans personne, et beaucoup moins dans les Ministres du Seigneur.

3.° Considérons Elisabeth. *Quelque temps après, Elisabeth sa femme conçut, et elle se tint cachée pendant six mois, disant: Le Seigneur en a usé ainsi à mon égard dans ces jours où il m'a regardée pour me tirer de l'opprobre où j'étois devant les hommes.* Quelle foi dans cette sainte femme ! Zacharie l'instruisit sans doute par écrit des miséricordes du Seigneur; aussitôt elle crut, et sa foi fut récompensée. Quelle humilité ! Ayant conçu suivant la promesse de l'Ange, elle ne s'empressa point de se montrer dans le monde, et de publier son bonheur. Ainsi les ames favorisées de Dieu doivent-elles cacher les graces qu'il leur fait, ou n'en parler que par obéissance ou par nécessité. Quelle reconnoissance ! Elle ne cessoit de remercier le Seigneur et d'admirer sa providence. Dieu nous afflige et nous console quand il lui plaît, suivant les desseins de sa souveraine sa-

gesse. Pourquoi donc nous inquiéter entre les mains d'un Dieu qui peut tout, qui gouverne tout, et qui nous aime ? Remercions-le de tout, et tout ce qu'il fera tournera toujours à notre avantage.

Oui, ô mon Dieu ! je vous rendrai graces en tout temps, mais sur-tout, lorsqu'il vous plaira de m'éprouver ! Mille fois trop heureux, si, pour vous posséder, vous m'accordez de souffrir autant que les pécheurs souffrent, mais sans fruit et en vous perdant ! C'est pour me ramener à vous, Seigneur, c'est pour m'épargner des maux éternels, que vous m'affligez dans le temps ; et les biens que vous me refusez dans l'ordre de la nature, votre grace me les rendra avec usure dans le Ciel. Frappez donc, ô justice miséricordieuse de mon Dieu ! *coupez, tranchez ici-bas, pourvu que vous m'épargniez dans l'éternité.* Ainsi soit-il.

III.e MÉDITATION.

L'Annonciation. Luc. 1. 26 - 38.

PREMIER POINT.

L'Ange Gabriel est envoyé à Marie.

Comme Elisabeth étoit dans son sixième mois, l'Ange Gabriel fut envoyé de Dieu, en une ville de Galilée, nommée Nazareth,

Nazareth, vers une Vierge accordée en mariage à un homme nommé Joseph, de la maison de David, et cette Vierge s'appeloit Marie.

1.° Considérons la solennité de cette ambassade. C'est *Dieu* qui envoie un messager céleste vers la terre, c'est *un Ange* du premier ordre, c'est *Gabriel, la force de Dieu*, qui est envoyé, c'est toute la cour céleste qui est attentive à ce grand événement, et qui en attend la réussite. Que ces préparatifs nous pénètrent nous-mêmes d'une religieuse frayeur!

2.° Méditons le sujet de cette ambassade. Il s'agit de l'Incarnation du Verbe dans le chaste sein d'une Vierge; il s'agit de la réparation du genre humain. Représentons-nous donc ici la très-sainte Trinité, qui en présence de tous les esprits bienheureux, dit, non comme autrefois: *Faisons l'homme à notre ressemblance;* mais faisons l'Homme-Dieu, qui réconcilie la Terre avec le Ciel, qui répare l'homme perdu, qui l'élève jusqu'à nous, et le rende digne d'occuper la place dont les Anges rebelles se sont rendus indignes. Accomplissons nos oracles, et donnons enfin le Messie depuis si long-temps attendu. C'est ainsi que les trois Personnes de la Sainte Trinité concourent spécialement à l'accomplissement de ce prodige d'amour. Le Père donne aux hom-

mes son fils, le Verbe consent à son Incarnation, et le Saint-Esprit s'offre d'opérer ce grand mystère. Abîmons-nous de respect et de reconnoissance à la vue d'un bienfait si signalé, d'une charité si immense.

3.° Examinons le terme de cette ambassade. Ce n'est point aux grandes villes, aux palais des Princes, aux filles des Rois, revêtues de pourpre, couvertes d'or et de pierreries, que l'Ange est envoyé; c'est à Nazareth, petite ville de Galilée, c'est à une jeune Vierge nommée Marie, épouse de Joseph. A la vérité, les deux époux sont de la Maison royale de David, mais depuis long-temps leur famille est déchue de sa splendeur, et Marie n'est aux yeux des hommes que l'épouse d'un artisan. C'est cependant vers elle que Dieu députe son Ambassadeur, c'est en elle que Dieu veut opérer la plus grande merveille de sa toute-puissance; et pour l'exécuter, il demande son consentement, comme s'il lui étoit nécessaire. Ce n'est pas la naissance ni les dons de la nature les plus rares, qui attirent les regards de Dieu; le vrai mérite, à ses yeux, est la modestie, l'humilité, l'innocence des mœurs, l'amour de la pureté. Marie n'est point avertie des desseins de Dieu sur elle, ni prévenue de la céleste ambassade qui s'avance vers elle; comment la recevra-t-elle? comment y répondra-t-elle?

Nos premiers pères, revêtus de l'innocence originelle, étoient chargés de nous la conserver; il ne devoit leur en coûter qu'un acte d'obéissance : c'en fut trop pour eux; à la première attaque du mauvais Ange, ils succombèrent. Eve se laissa emporter par la vanité, et Adam par la complaisance. Zacharie, averti par le même Ange, qui est aujourd'hui député vers Marie, de la future naissance d'un fils et des grandeurs de ce fils, en fut si troublé et si ébloui, que du trouble il tomba dans l'infidélité, et s'attira une punition exemplaire. Or comment Marie portera-t-elle tout le poids des grandeurs imprévues qu'on va lui annoncer? Elle le fera de manière à ravir d'admiration le Ciel et la Terre. Soyez à jamais bénie, ô digne Mère de mon Dieu, ô divine Réparatrice de tous nos malheurs, ô vraie Mère des vivans, notre ressource, notre consolation et notre gloire !

Second Point.

L'Ange traite avec Marie.

Comparons les sublimes faveurs que l'Esprit céleste annonce à Marie, avec la candeur, la noble simplicité et l'excellence des vertus de cette Vierge sainte, et nous verrons ce que le Ciel a de plus grand dans les promesses de l'Ange, et ce que la Terre peut avoir de plus saint dans les réponses de Marie.

1.° L'Ange salue Marie, et Marie se trouble. *L'Ange étant entré où elle étoit, lui dit : Je vous salue, pleine de grace, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes.* Dans ce salut de l'Ange et ses expressions, quel respect, quels sublimes éloges ! Il lui donne trois titres d'une incomparable grandeur. Le premier, par rapport à elle-même : *Pleine de grace*, c'est-à-dire, vous êtes de toutes les créatures la plus sainte, vous êtes un trésor de vertus par l'innocence de vos mœurs et la pureté de votre vie. Le second, par rapport à Dieu : *Le Seigneur est avec vous*, c'est-à-dire, vous en êtes chérie, protégée, accompagnée ; il est en vous, il est avec vous, vous êtes en tout gouvernée par son esprit. Le troisième, par rapport aux hommes : *Vous êtes bénie entre toutes les femmes*, c'est-à-dire, distinguée, élevée au-dessus de toutes les femmes. Jamais Ange avoit-il parlé à une créature en termes si respectueux et si magnifiques ? Avec quel respect adressons-nous à Marie ces mêmes paroles ? *Quand Marie eut entendu ce discours, elle se troubla, et elle examina en elle-même ce que vouloit dire ce salut.* Marie ne répond que par son silence, mais dans ce silence que de vertus ! 1.° Quelle humilité ! son cœur se refuse entièrement aux louanges qu'on lui donne ; elle ne s'en approprie rien,

elle n'y prend aucune part, et en renvoie toute la gloire à Dieu. 2.° Quelle modestie ! les louanges même l'inquiètent, la troublent, l'alarment. 3.° Quelle prudence ! elle examine quel est ce salut qu'on lui donne, d'où il vient et où il tend; elle se précautionne et se tient sur ses gardes. Si les éloges d'un Ange qui ne parle que de Dieu, troublent Marie, combien plus devons-nous craindre les louanges des hommes, qui ne roulent le plus souvent que sur des avantages naturels et dangereux de noblesse ou d'esprit, de talens ou de beauté? Nous devrions alors nous rappeler l'exemple de Marie; mais au contraire, et pour notre malheur, n'opposons-nous pas à ses vertus trois vices contraires? 1.° Un orgueil profond: nous adoptons les louanges, nous croyons les mériter, et l'estime secrète que nous avons de nous-mêmes est encore au-dessus de celle qu'on nous témoigne. 2.° Une modestie hypocrite: bien loin d'être troublés des louanges, nous nous y complaisons, nous les goûtons, nous nous en repaissons, nous en laissons enivrer notre cœur, et nous ne paroissons rejeter celles qu'on nous donne, que pour nous en attirer de nouvelles. 3.° Une imprudence et une sécurité fatale: loin d'entrer en défiance et de nous tenir sur nos gardes, la flatterie gagne notre confiance et nous désarme. N'est-ce pas, hélas!

par cet artifice que l'esprit d'erreur et l'esprit impur ont séduit une infinité d'ames, et en ont triomphé ?

2.° L'ange révèle à Marie le grand mystère de l'Incarnation, et Marie lui propose ses difficultés. L'ange s'apercevant de son trouble et de son inquiétude, lui dit : *Ne craignez point, Marie, car vous avez trouvé grace devant Dieu. Vous allez concevoir dans votre sein, et vous enfanterez un fils auquel vous donnerez le nom de Jesus. Il sera grand : on l'appellera le fils du Très-Haut : le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David son père : il régnera éternellement sur la Maison de Jacob, et son règne n'aura point de fin.* Pour appaiser le trouble de Marie, l'Ange l'appelle par son nom, et après lui avoir confirmé ce qu'il lui a dit sur sa dignité présente, il lui annonce sa dignité future : il lui révèle qu'elle doit être la mère du Messie ; qu'elle aura pour fils le Fils du Très-Haut ; que ce Fils régnera, et que son règne n'aura jamais de fin. Marie, ô Marie ! que de grandeurs pour vous ! que de graces pour les hommes ! quelle gloire pour votre divin Fils ! quel bonheur pour l'Univers ! Hâtez-vous, ô Marie ! volez au faîte des grandeurs où votre Dieu vous appelle ! Mais non ; elle balance, elle hésite, et son consentement n'est pas encore donné. Marie est unie à Dieu,

elle aime Dieu, et n'aime que Dieu; elle est pure, elle est Vierge, elle ne veut point cesser de l'être, parce qu'elle sait que cet état plaît à Dieu, qui est la sainteté même; et on lui parle de devenir mère! Elle ne veut pas donner son consentement à ce qu'on lui annonce, qu'elle ne sache si toutes ces grandeurs s'allieront avec la virginité dont elle fait profession, et qu'elle sait être si agréable au Seigneur. Alors Marie dit à l'Ange: *Comment cela se fera-t-il, car je ne connois point d'homme?* Je suis Vierge, et Dieu m'inspire de l'être toujours. De tous les sentimens dont la grande ame de Marie fut alors occupée, un seul lui échappe, et il doit servir de témoignage authentique à son extrême amour pour la pureté. Cette première, cette unique parole que tant de grandeurs annoncées ont arrachée de la bouche de Marie, a retenti dans l'Univers; elle a formé et elle formera jusqu'à la fin des siècles une infinité de Vierges, épouses de Jesus-Christ; et elle a mérité à Marie le glorieux titre de Reine des Vierges. O Vierge sainte, ô Mère de pureté! que les dispositions de votre cœur sont conformes aux desseins de Dieu sur vous, et que vous vous montrez digne d'être tout ce que l'Ange de Dieu vous annonce! que l'obstacle que vous y opposez est lui-même un puissant attrait, et pour l'Epoux céleste qui vous

est destiné, et pour le divin Fils qui vous est annoncé !

3.° L'Ange explique le mystère ineffable, et Marie acquiesce. Une inquiétude fondée sur la plus scrupuleuse vertu, et qui, sans altérer la simplicité de la foi, vouloit ménager l'intégrité de l'innocence, méritoit un éclaircissement. La foi n'anéantit pas la raison en la soumettant ; elle n'interdit pas aux Fidelles le désir de connoître et d'être instruits ; voilà la situation de Marie. Il n'y a dans sa demande ni défiance ni doute. Pour croire, elle ne demande pas comme Zacharie, un signe, une preuve qui entraîne, captive son esprit : disposée à tout croire, elle demande seulement d'être instruite. Aussi Gabriel se fait-il un devoir, 1.° de lui expliquer, dans le dernier détail, la manière dont doit s'opérer ce grand mystère. *Le St.-Esprit,* lui dit-il, *descendra sur vous, la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre ; c'est pourquoi le saint Enfant qui naîtra de vous, sera appelé Fils de Dieu.* 2.° L'Ange révèle à Marie ce qui est arrivé à Sainte Elisabeth. Rien ne doit être ignoré de l'humble, pure et docile Marie. *Et voilà*, lui dit-il, *qu'Elisabeth votre cousine a conçu un fils dans sa vieillesse, et celle qu'on appelle stérile est à présent dans son sixième mois.* Marie n'étoit pas dans le doute ; elle n'avoit pas besoin d'être

affermie par l'exemple de ce prodige tout récent de la conception du saint Précurseur ; mais l'Ange vouloit la combler d'une double joie ; et ajoutant à un miracle le récit d'un autre miracle, il vouloit lui apprendre que, soit qu'une femme conçoive en sa vieillesse, ou qu'une Vierge ait un fils sans perdre sa virginité, l'un n'est pas plus difficile que l'autre à celui qui peut tout dans le Ciel et sur la Terre. Aussi, 3.° ajoute-t-il, *car rien n'est impossible à Dieu.* C'est sans doute pour nous bien plus que pour Marie que Gabriel s'exprime ainsi, voulant nous faire connoître que tout ce mystère, ainsi que tous les mystères de l'Homme-Dieu, sont fondés sur la toute-puissance de celui qui de rien a créé le Ciel et la Terre. Par conséquent, loin de nous tous les frivoles raisonnemens de l'esprit humain ; *car rien n'est impossible à Dieu.* Voilà la réponse à toutes les objections des impies contre la Religion, et à toutes les difficultés qui pourroient se présenter à notre esprit pour troubler notre foi : *Rien n'est impossible à Dieu.* Je crois donc, ô mon Dieu, je crois d'une foi ferme et inébranlable tout ce que vous avez révélé à votre sainte Eglise, parce que *rien ne vous est impossible*, et que je suis hors d'état de concevoir les merveilles que vous pouvez opérer. Je le crois, parce que vous l'avez dit ; je ne raisonne

pas, *car rien n'est impossible à Dieu.* Après cet éclaircissement, Marie donne son consentement en deux mots, où brillent la foi la plus vive, l'humilité la plus profonde, l'amour le plus tendre, l'obéissance la plus soumise, l'acquiescement le plus simple, le désir le plus ardent de coopérer aux desseins de Dieu, et l'abandon le plus parfait à sa divine volonté. Marie dit alors : *voilà la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole.* O paroles admirables de Marie, qui ont fait le bonheur des hommes, consommé le mystère de l'Incarnation, accompli les Prophéties, réparé la désobéissance de nos premiers pères, et les facheuses suites du fatal entretien qu'Eve lia avec l'ange de ténèbres, paroles que l'Eglise met trois fois par jour à la bouche de ses enfans, pour entretenir en eux l'amour de Jesus, l'auteur de leur salut, et l'amour de Marie qui y a eu tant de part ; paroles qu'on ne sauroit trop répéter, trop méditer, assez admirer. Disons-les sans y manquer, et dans le même esprit que l'Eglise.

TROISIÈME POINT.

L'Ange se retire d'auprès de Marie.

Et l'Ange se retira d'auprès d'elle. Alors s'opéra l'ineffable mystère de l'Incarnation du Verbe ; c'est aux ames pures à le contempler dans le silence.

1.° Du côté de Dieu. Dieu le Père nous donne son Fils, qui dans ce moment se fait homme au chaste sein de Marie, par l'opération du St.-Esprit. Les trois Personnes de la Sainte Trinité avec Marie, voilà les seuls témoins d'un mystère trop pur et trop sublime, pour y admettre même la présence d'un Ange; voilà le chef-d'œuvre de la toute-puissance de Dieu, la fin et la perfection de tous ses ouvrages, par lequel sa bonté infinie se communique de la manière la plus intime, la plus parfaite et la plus digne de lui.

2.° Du côté de Jesus-Christ. Dans ce moment le Fils de Dieu est homme, un homme est le Fils de Dieu; le même est Dieu et homme, Dieu éternel, éternellement engendré, existant dans le sein de son Père, et enfant caché dans le sein de sa Mère. Ce moment si long-temps prédit est enfin arrivé; de ce moment les hommes ont un Sauveur, homme comme eux, qui s'offre pour eux à accomplir toutes les volontés de Dieu son Père, à subir l'arrêt de mort porté contre le premier homme et tous ses descendans; de ce moment, la Terre rend à Dieu un hommage digne de lui, égal à lui, et qu'il ne peut refuser. Le Messie promis aux hommes est déjà conçu dans le chaste sein de Marie; et quel est-il ce divin Messie, que sera-t-il? *Il est le Fils du Très-Haut;* en cette qualité il aura tout pouvoir au Ciel

et sur la Terre ; il sera appelé *Jesus*, qui signifie *Sauveur.* Il remplit déjà et achevera de remplir toute l'étendue de ce grand nom. Il aura *le trône de David son père*, ce trône céleste dont celui de David n'étoit que la figure. *Il régnera sur la Maison de Jacob*, sur les vrais Israélites, héritiers de la foi d'Abraham; il régnera sur leurs cœurs par sa grace pendant cette vie ; et il régnera avec eux dans la gloire après leur mort, *et son règne n'aura jamais de fin.*

3.° Du côté de Marie. Dès que l'Ange l'eût quittée, ce qu'il lui avoit dit s'exécuta en elle. Du plus pur sang de cette Vierge immaculée, le Saint-Esprit forma un corps qu'il anima d'une ame très-parfaite, et au même instant le Verbe de Dieu s'unit substantiellement et en unité de personne à ce corps et à cette ame. Alors Marie, de Servante du Seigneur, en devint la Mère ; véritablement Mère de Dieu, puisque l'enfant qu'elle porte, formé de son sang dans ses chastes entrailles, est véritablement Dieu. O heureuse obéissance qui a eu la force de faire descendre dans le sein de Marie le Créateur tout-puissant du Ciel et de la Terre !

O aimable Sauveur, le bonheur des hommes, l'attente des nations, notre Rédempteur et notre Maître, vous voilà enfin, vous êtes, vous existez au milieu de nous ! Recevez mes premiers hom-

mages, permettez-moi d'étudier toutes vos démarches, de suivre tous vos pas sur la terre, et de contempler les merveilles qui vont signaler tous les instans de votre vie mortelle. O Mère de Dieu, ô notre Mère, ô Reine des hommes et des Anges! de quelles lumières votre entendement fut-il éclairé, de quels sentimens votre cœur fut-il pénétré, de quelles faveurs votre ame fut-elle inondée dans ce moment adorable de l'Incarnation du Verbe? Ce bonheur ineffable, ce rang auguste, qui en vous approchant de si près, en vous unissant si intimement à Dieu, vous éleva au-dessus de toutes les pures créatures, a été accordé à votre humilité, à votre pureté, à votre foi, à votre soumission. O modèle admirable, que je suis éloigné de vos vertus! Obtenez-les-moi de celui qui s'incarne dans votre sein pour notre sanctification. Faites qu'après avoir préparé mon cœur par sa grace et par son amour, il s'y forme lui-même par son esprit, afin que je ne vive plus que de lui, en lui et pour lui; que ce ne soit plus moi qui vive, mais que ce soit lui qui vive en moi. Ainsi soit-il.

IV.e MÉDITATION.

Marie visite Elisabeth. Luc 1. 39-56.

PREMIER POINT.

Le départ de Marie.

EN ce temps-là même, Marie partit, et s'en alla en diligence au pays des montagnes, dans une ville de Juda. Considérons 1.° les motifs qui déterminent Marie à faire ce voyage; 2.° les vertus qu'elle pratique en le faisant.

1.° Trois motifs déterminent Marie à faire ce voyage, d'abord la fidélité à l'inspiration divine. Marie ne va point voir Elisabeth, pour s'assurer de ce que l'Ange lui a dit, sa foi est parfaite; ce n'est point non plus dans l'intention de faire part à sa parente du mystère qui s'est opéré en elle; elle le cache à son époux même, à qui tant de raisons l'obligent, ce semble, de le découvrir; mais attentive et docile aux mouvemens de l'Esprit Saint qui la conduit en tout, elle suit simplement l'impression qui la porte à aller voir Elisabeth, et elle juge que le Seigneur a en cela ses desseins. Il les avoit en effet; il vouloit sanctifier le Précurseur, manifester la gloire et la puissance de son Fils dès les premiers momens de sa conception, et remplissant les deux mères

d'une nouvelle abondance de graces, leur faire goûter les plus douces consolations. Dans les bons mouvemens que Dieu nous inspire, il a souvent des desseins particuliers pour la manifestation de sa gloire, pour l'avantage du prochain, pour notre perfection et notre consolation. Combien notre dissipation ou notre résistance, en nous rendant coupables, ne nous fait-elle pas perdre d'avantages précieux? 2.° L'amitié est un motif qui détermine le voyage de Marie. Marie et Elisabeth étoient parentes; toutes deux sont devenues mères par un miracle, quoique d'un ordre bien différent; toutes deux portent dans leur sein, l'une le Messie, l'autre le Précurseur. Quels nœuds plus doux pouvoit former entre ces deux heureuses mères une tendre union? Les Saints ne sont pas insensibles aux charmes d'une amitié fondée sur la vertu, sur la ressemblance des graces reçues, et sur la conformité de la vocation et du ministère; ils sont au contraire plus capables d'en goûter les douceurs, et plus exacts à en remplir les devoirs. 3.° La charité engage Marie à faire cette visite. Elisabeth étoit âgée, et avancée dans sa grossesse; dans cet état, et dans la situation où étoit son mari, elle avoit besoin auprès d'elle d'une personne de confiance qui pût l'aider et la consoler, et c'est dans ce dessein que Marie entreprend son voyage. Jusque-là,

l'amour de Dieu, l'esprit d'humilité, l'assiduité à la prière l'avoient retenue dans sa maison ; mais la charité pour le prochain l'en fait sortir ; elle seule la guide, l'anime, et non cet amour de la dissipation et du plaisir, cette envie de voir et d'être vue, cette curiosité ou cette ostentation qui sont si souvent, pour ne rien dire de plus, les motifs des visites que nous faisons. 2.° Marie pratique trois principales vertus, en faisant ce voyage. 1.° Une humilité profonde que rien n'ébranle, et qui ne lui permet aucun retour sur elle-même, sur l'éminence de sa dignité, sur l'infinie différence qui se trouve entre le Fils qu'elle porte et celui que porte Elisabeth. Non, le changement arrivé dans sa personne, n'en apporte pas à la simplicité de sa conduite. La Servante du Seigneur ne connoît pas ces lois bisarres que la bienséance et la dignité ont établies, que la vanité du monde fait observer avec tant d'exactitude, que la jalousie des hommes a rendues indispensables, elle ignore ces délicatesses sur le rang, ces droits que l'amour-propre a imaginés, introduits et qu'il exige avec tant de sévérité. Loin d'elle cet orgueil qui nous empêche si souvent de remplir nos devoirs à l'égard du prochain. 2.° Marie montre un courage héroïque que rien ne rebute, ni la rigueur du voyage, ni la difficulté des chemins ; sa situation, sa jeunesse,

la délicatesse de son sexe, ne sont point pour elle des motifs de se dispenser d'accomplir l'œuvre de Dieu, et de voler où le devoir l'appelle. La charité, lorsqu'elle est dans un cœur, le porte à rendre au prochain tous les services dont il est capable, à ne point ménager ses peines, ses soins, et sur-tout à joindre aux bons offices et aux démarches que demande l'amitié, les vues nobles et élevées de la Foi et de la Religion. 3.° Marie apporte dans son voyage une diligence admirable, que rien ne retarde. Ni la curiosité ne peut la détourner, ni la fatigue ne peut lui faire prendre de repos; rien ne peut modérer sa ferveur, son activité. Quand il s'agit de notre plaisir, de notre satisfaction, nous ne trouvons rien de difficile, nous nous y portons avec empressement et ardeur; mais s'agit-il de faire le bien; que de difficultés, quelle foiblesse, quel découragement, quelle lenteur! Réformons-nous sur l'exemple de Marie.

Second Point.

L'arrivée de Marie auprès d'Elisabeth.

Observons, 1.° le salut que Marie fait à Elisabeth, et les effets qu'il produit. *Etant entrée dans la maison de Zacharie, elle salua Elisabeth.* Ceux qui sont plus favorisés du Seigneur, sont toujours plus prompts à prévenir le prochain. Ma-

rie va au-devant de sa cousine; l'Ange l'a prévenue, elle prévient Elisabeth. La vraie charité vole au-devant de tout le monde, et n'exige rien. Si celle de Dieu ne nous avoit prévenus, et ne nous prévenoit tous les jours, l'aurions-nous jamais connue, penserions-nous à lui rendre nos hommages? *Or il arriva qu'au moment où Elisabeth entendit le salut de Marie, son enfant tressaillit dans son sein, et elle fut remplie du Saint-Esprit.* L'Evangile ne nous dit pas en quels termes se fit ce salut, mais il nous apprend les merveilleux effets qu'il produisit, 1.° sur S. Jean. Dès que Marie fait entendre sa voix à Elisabeth, par le plus grand de tous les miracles et la faveur la plus singulière, Jesus, du sein de sa mère, agit sur S. Jean; il sanctifie son ame, selon la promesse de l'Ange à Zacharie; il se fait connoître à lui, et lui fait connoître le ministère de Précurseur auquel il est destiné; il le lui fait même déjà exercer ce ministère par l'organe d'Elisabeth; enfin il le remplit d'une joie céleste qui le fait tressaillir. Ainsi la présence de J. C. dans l'auguste Sacrement de nos Autels, opère-t-elle les plus admirables effets sur les vrais fidelles; mais ils ne reçoivent plus ou moins de force et de grace, que selon qu'ils sont plus ou moins préparés. 2.° Le salut de Marie opère un effet miraculeux sur Elisabeth. Cette sainte femme,

remplie de l'esprit de Dieu, est éclairée d'en haut, connoît et annonce les sublimes mystères accomplis dans Marie, l'incarnation du Verbe et la Maternité divine. Interprète des sentimens du Fils qu'elle porte dans son sein, elle fait pour lui l'office de Précurseur, et célèbre les grandeurs de Jesus et de sa Mère. Des graces si extraordinaires, attachées à la visite de Marie, nous apprennent et ce que nous devons attendre du Ciel par sa médiation, et comment nous devons la louer et la prier. La première grace que le Verbe incarné ait communiquée aux hommes, et le premier miracle qu'il ait opéré, il l'a fait du sein et à la voix de Marie. O Mère de grace, que votre voix est puissante; faites-la entendre à mon cœur, ou du moins faites-la entendre à votre Fils en ma faveur! O divine Mère, comment vous louer et vous célébrer dignement? je vais l'apprendre de la bouche de sainte Elisabeth.

2.° *Elisabeth, remplie de l'Esprit saint, et élevant la voix, s'écria: Vous êtes bénie entre toutes les femmes, et le fruit de vos entrailles est béni; eh! d'où me vient ce bonheur que la Mère de mon Seigneur vienne me visiter? car votre voix n'a pas plutôt frappé mes oreilles, lorsque vous m'avez saluée, que mon enfant a tressailli de joie dans mon sein. Que vous êtes bienheureuse*

d'avoir cru, parce que ce qui vous a été dit de la part du Seigneur sera accompli ! Réfléchissons sur cette réponse que fait Elisabeth au salut de Marie, et sur les glorieux titres qu'elle lui donne. 1.° Elle l'appelle *bénie entre toutes les femmes.* L'Ange lui avoit déjà donné ce titre, et Elisabeth ajoute: *Et le fruit de vos entrailles est béni*, comme si elle lui eût dit: O Vierge sainte, quel genre de graces pourroit vous manquer, à vous qui portez dans votre sein le fruit, l'auteur et la source de toute bénédiction ? Ce même éloge de Marie, l'Eglise le répète sans cesse dans la Salutation Angélique. La récitons-nous dans l'esprit d'Elisabeth ? Comment l'hérésie oseroit-elle blâmer les honneurs que nous rendons à Marie ? Ne sont-ils pas inspirés par le Saint-Esprit, et peuvent-ils être séparés de ceux que nous devons au Fils ? 2.° Elisabeth continue: *D'où me vient ce bonheur, que la mère de mon Seigneur vienne me visiter ?* Que la présence de J. C. et la vertu de Marie répandent de grandes vérités et de grandes lumières dans l'esprit et dans le cœur d'Elisabeth ! Elle paroît pénétrée des mêmes sentimens de modestie et d'humilité dont Marie fut si abondamment prévenue. La sainte Vierge a pris la qualité de servante du Seigneur, lors même qu'elle en devint la mère; Elisabeth reconnoît la grandeur du

Fils de Marie, et l'appelle son Seigneur, lors même qu'il la prévient. Avons-nous pour J. C. lorsqu'il nous visite, les mêmes sentimens? Sa divine présence et sa grace dans le Sacrement adorable de son corps et de son sang, impriment-elles dans nous les mêmes transports et la même joie? Si nous avions la foi et la piété, l'humilité et la reconnoissance d'Elisabeth, avec quels mouvemens exprimerions-nous alors notre admiration, notre respect et notre amour, et nous écrierions-nous: *D'où me vient ce bonheur que mon Seigneur et mon Dieu daigne venir à moi?* 3.° Elisabeth dit à Marie: *Que vous êtes bienheureuse d'avoir cru!* Elle ne félicite Marie que sur les dons précieux de la grace et de la foi qu'elle a reçus du Ciel; et en effet y a-t-il d'autre vrai et solide bonheur? Tous les jours dans le monde on appelle heureuse une fille qui a trouvé un établissement considérable; on y plaint une autre qu'une foi vive et généreuse fait renoncer aux plus grandes espérances du siècle, pour s'assurer, par la retraite, les récompenses promises aux Disciples de J. C. N'est-ce pas cependant à cette Vierge Chrétienne qu'il faudroit dire: *Vous êtes heureuse d'avoir cru* aux promesses du Sauveur; vous en verrez l'accomplissement entier dans le centuple que vous recevrez sur la terre, et dans

la vie éternelle qui vous est destinée au Ciel.

TROISIÈME POINT.

Le séjour de Marie auprès d'Elisabeth, et son retour à Nazareth. (*a*).

Marie demeura environ trois mois avec Elisabeth, puis elle s'en retourna dans sa maison. Considérons d'abord les avantages que procura sa demeure chez Zacharie.

1.° Sous les apparences des services ordinaires, quels avantages ne procura pas la présence de Marie à la maison de Zacharie? Si son premier abord, si ses premières paroles y opérèrent tant de merveilles, quelle abondance de graces, de consolations, de bénédictions n'y produisit pas sa demeure pendant près de trois mois? elle portoit dans son cœur et dans son sein les dons les plus excellens; dans son cœur la plénitude de la grace; dans son sein J. C. qui en est l'auteur et la source. O heureuse maison, qui fut trouvée digne de posséder si longtemps un si grand bien! Cet avantage précieux se communiqua à tous ceux qui fréquentoient la maison de Zacharie.

(*a*) Nous réservons le Cantique de Marie pour la méditation suivante.

Quoiqu'ils ignorassent le mystère d'un Dieu fait homme dans le sein de Marie, pouvoient-ils voir cette Vierge incomparable, lui parler, l'entendre, sans être pénétrés de respect pour elle, et remplis d'amour pour Dieu ?

2.° Observons les motifs qu'eut Marie de retourner à Nazareth avant les couches de sa parente. Elisabeth étoit dans son sixième mois, lorsque Marie arriva chez elle. Elle étoit donc près de son terme, lorsque cette Vierge sainte, toujours attentive et fidelle à l'impression de l'Esprit saint, retourna à Nazareth. Si elle n'attendit pas la naissance de saint Jean (ainsi que plusieurs Interprètes le disent, et que l'Evangile lui-même semble l'insinuer), on peut en considérer trois raisons prises, 1.° du côté de Marie ; l'éminence de sa pureté. Quelque sainte que fût Elisabeth, et quelque saint que fût le fruit qu'elle portoit, elle n'étoit pas, comme Marie, exceptée de la loi qui condamnoit les femmes aux douleurs et aux suites de l'enfantement : il ne convenoit donc pas à la Vierge, mère de Dieu, de se trouver aux couches de sa parente. L'état de virginité exige des bienséances qu'on ne peut violer sans scandale pour le prochain, et souvent sans péril pour soi-même : 2.° Du côté d'Elisabeth ; l'embarras de sa situation. Dans l'état où elle alloit se trouver, elle

avoit besoin des secours de toute sa maison. Les attentions qu'on avoit sans doute pour Marie, et qu'on lui devoit, auroient augmenté l'embarras, et la charité est attentive à ne pas se rendre importune: 3.° Du côté de saint Jean; la gloire de sa naissance, les merveilles qui alloient s'y opérer, devoient attirer sur lui tous les regards, et le rendre l'objet de l'admiration du peuple; ce qui n'auroit pu se faire, du moins avec décence, en présence de celui dont il tiroit toute sa grandeur. Jesus - Christ se retire pour laisser à son Précurseur toute la gloire de ce jour; le temps viendra où le Précurseur à son tour se retirera pour laisser la gloire à son Maître. Que la raison, la prudence et la volonté de Dieu règlent toujours nos démarches, et chaque chose aura son temps. La Providence dispose tout avec sagesse; c'est à nous, à l'exemple de Marie, de seconder ses vues, et de ne pas troubler l'économie sage de ses desseins par l'impétuosité ou la vivacité des nôtres. Apprenons encore de cette Vierge sainte, qui, dès qu'Elisabeth n'a plus besoin de son ministère, se hâte de revenir dans la retraite, qui étoit son centre; apprenons à n'employer dans nos visites que le temps nécessaire, et à ne pas multiplier à l'infini des nécessités imaginaires; apprenons encore à n'y porter qu'un esprit de piété, et selon Dieu.

Si

Si les dispositions de ceux que nous visitons ne nous permettent pas toujours de tenir des discours édifians, suppléons-y par la modestie de notre extérieur, par la modération de nos sentimens, par un certain maintien de décence, ou plutôt de charité, qui fait souvent plus d'effet sur l'esprit des autres, que les discours les plus pieux.

Répandez-la donc en moi, ô mon Dieu, cette charité vive et ardente! Embrasez-moi de ce feu sacré dont vous avez rempli le cœur de Marie, et par elle celui d'Elisabeth, afin que je ne m'applique plus désormais qu'à tout ce qui peut procurer votre gloire, mon salut et celui de mes frères. Soyez seul la fin de mes liaisons, le nœud de mes amitiés, le but de mes visites, l'objet de mes conversations. Que votre esprit en soit le principe, votre grace le lien, et votre amour le fruit! O Sainte Mère de mon Sauveur, obtenez-nous cet esprit de sainteté et d'édification que vous répandîtes si abondamment dans la visite que vous fîtes à Elisabeth! Qu'elle serve de modèle à toutes les visites que nous faisons, qui, bien loin d'être, ainsi que nous l'apprend votre exemple, des actes et des témoignages de charité, des moyens d'entretenir et d'augmenter l'union de nos cœurs, des occasions propres à édifier le prochain, ou à en recevoir de l'édi-

fication, ne sont au contraire et le plus souvent qu'un commerce réciproque d'immortification et de vanité, de dissipation et de mondanité, de vices et de passions reçues et communiquées. Récompensez, ô divine Marie ! des effets de votre puissante protection, notre fidélité à vous imiter à l'avenir. Ainsi soit-il.

V.e MÉDITATION.

Cantique de Marie.

Elisabeth, inspirée du saint Esprit, ayant parlé à Marie, cette Vierge sainte, remplie du même Esprit, lui répondit par ce magnifique Cantique que l'Eglise récite tous les jours, et qui est le premier du nouveau Testament. Marie y loue Dieu de ce qu'il a fait en elle, de ce qu'il a fait contre les oppresseurs de son peuple, et de qu'il a fait en faveur de son Eglise. *Luc.* 1. 46-55.

Premier Point.

Marie loue Dieu de ce qu'il a fait en elle.

Mon ame, s'écrie-t-elle, *glorifie le Seigneur, et mon esprit se réjouit en Dieu mon Sauveur, parce qu'il a regardé l'humilité de sa servante. Désormais tous les siècles me nommeront bienheureuse, parce que le Seigneur a fait en moi les plus grandes choses. Son nom est saint, et sa miséricorde s'étend d'âge en âge*

sur ceux qui le craignent. Ces premières paroles du Cantique de Marie renferment:

1.° Les sentimens de sa reconnoissance. Mon esprit, *dit-elle*, est ravi d'admiration, mon cœur est transporté d'amour; je ne suis plus à moi, le Seigneur remplit toute la puissance de mon ame. Qu'il est grand ce Dieu de bonté! il m'a comblé de faveurs que ma bouche ne peut assez exalter, parce que mon cœur n'en peut comprendre toute la félicité. J'étois la plus ignorée et la plus petite de ses servantes, et il a daigné jeter sur moi un de ses regards. Quelle reconnoissance! quel amour! Ainsi s'exprime l'ame véritablement humble, fidelle aux graces de son Dieu, et toujours pénétrée de ses miséricordes. Soit qu'elle en parle à Dieu, soit qu'elle s'entretienne avec le prochain, ce ne sont que transports, que sentimens d'amour; et tel est l'esprit qui anime Marie. Son ame, comme abîmée dans la puissance et la bonté de son Dieu, en reconnoît les dons, en adore les miséricordes, en publie les faveurs; mais tout absorbée qu'elle est dans la joie, ce n'est pas en elle-même, ni pour elle-même qu'elle se réjouit, c'est *en Dieu*, l'unique auteur de son salut. Loin de se glorifier de ses propres mérites, elle ne voit en elle qu'abjection, que néant. Les bontés de Dieu ne font que la rendre encore plus humble. Tâchons

de former en nous ces sentimens, et d'entrer dans ces dispositions. Contre le faux éclat et l'illusion des grandeurs humaines, disons-nous à nous-mêmes: O mon ame, ne connois de grand que le Seigneur; n'admire que lui; tout doit être rapporté à sa gloire. Contre l'amorce des plaisirs, disons-nous: Il n'y a de solide joie, de plaisirs purs et durables, qu'en notre Dieu: mon esprit n'en connoîtra, mon cœur n'en désirera donc point d'autres. Contre le poison de la louange, ou les retours de l'amour-propre, rentrons dans notre néant, et rappelons à notre cœur, ce que ne pouvoit pas Marie, le souvenir humiliant de nos péchés.

2°. Les paroles de Marie renferment une prophétie. Me voilà, dit-elle, devenue un objet d'étonnement pour tous les siècles, d'âge en âge; mon nom sera exalté parmi les hommes, je ne serai connue parmi eux que comme la plus heureuse des femmes. Si Marie n'eût été inspirée d'en haut, eût-elle pu jamais assurer que tous les siècles la connoîtroient, penseroient à elle, s'en occuperoient, et la nommeroient bienheureuse? cependant nous en voyons l'accomplissement littéral. Joignons donc notre voix à celle de l'Eglise, à celle de tous les siècles; et pénétrés des vertus, des grandeurs et du bonheur de cette

Vierge sainte, contribuons, autant qu'il sera en nous, à sa gloire.

3.° Les paroles de Marie renferment un éloge parfait des attributs de Dieu. Elisabeth lui avoit dit : Vous êtes heureuse d'avoir cru aux paroles de l'Ange, voulant dire que sa foi étoit la cause de son bonheur. Marie ajoute à cette vérité, en disant : Mon bonheur est grand, je l'avoue, mais je le dois à une grace purement gratuite du Seigneur. Son seul bon plaisir est la source de ma gloire, et des faveurs dont il lui a plu de me prévenir. Il m'a choisie par un mouvement de sa bonté ; voilà ce qui fait toute ma grandeur, voilà ce qui me pénètre et me ravit d'amour. Oui, c'est le souverain Maître dont le nom est saint, et la puissance sans bornes, qui a fait en moi de si grandes choses : sa miséricorde est infinie. Ah ! si les hommes ne cessoient point de l'adorer et de le craindre, ils verroient sa magnificence passer ainsi des pères aux enfans, et s'étendre de génération en génération.... Ici Marie loue particulièrement les trois attributs qui caractérisent toutes les œuvres du Seigneur, et elle nous apprend que tous les mystères, et l'Evangile lui-même, sont fondés sur la puissance, la sainteté et la miséricorde de Dieu. Peut-il être un plus grand motif de foi pour une ame droite ? Mais l'esprit superbe rejette les

mystères de puissance qu'il ne peut comprendre; le cœur corrompu résiste aux mystères de sainteté qu'il ne peut goûter, et l'homme pécheur abuse des mystères de miséricorde qu'il étend ou restreint au gré de ses passions. Evitons des malheurs si redoutables; remercions Dieu de ce qu'il a fait en Marie; reconnoissons, avec les paroles de Marie même, ce qu'il fait en nous toutes les fois qu'il y descend par la Communion, ce Sacrement ineffable de sa puissance, de sa sainteté et de sa miséricorde.

Second Point.

Marie loue Dieu de ce qu'il a fait contre les oppresseurs de son peuple.

Il a déployé la force de son bras; il a dissipé les desseins que les orgueilleux formoient dans leurs cœurs; il a renversé les Potentats de leurs trônes, et il a élevé ceux qui étoient dans l'humiliation; il a comblé de biens ceux qui étoient dans la disette; et les riches, il les a renvoyés dénués de tout.

1.° Marie rappelle ici le passé. Dieu, semble-t-elle dire, a dissipé dans tous les temps les entreprises que les méchans ont formées contre son peuple; ainsi l'ont éprouvé les Sennachérib, les Holopherne, les Antiochus; mais il n'a jamais fait sentir la puissance de son bras re-

dontable avec plus d'éclat qu'au temps de Pharaon, ce premier persécuteur d'Israël; il l'a renversé de son trône, précipité avec toute son armée dans les abîmes de la mer. Les Hébreux, au contraire, méprisés, foulés aux pieds, sans armes, sans défense, sans ressource, et dénués de tout secours, sont sortis de l'esclavage, glorieux et vainqueurs. Le souverain Maître de tous les biens a dépouillé leurs riches oppresseurs; et ces pauvres qui manquoient du nécessaire, se sont trouvés enrichis des dépouilles et des trésors de l'Egypte. La force des tyrans a été confondue, et la foiblesse d'Israël a triomphé. Admirons avec Marie cette grandeur suprême. Qui de nous tous ne mettra sa confiance en celui qui peut avec tant de facilité abattre l'orgueilleux, et se plaît avec tant de bonté à élever l'humble de cœur?

2.° Marie prophétise l'avenir. Ce qu'elle rapporte de Pharaon est dans sa bouche une prophétie de ce qui devoit arriver, soit aux Juifs, qui, après avoir fait attacher à une croix le Dieu de l'humilité qui combattoit leur orgueil, ont vu dans leur honteuse dispersion s'écrouler la vanité de leurs projets; soit aux Nations infidelles, qui, s'étant élevées avec fureur contre J. C. et sa Religion, ont vu s'anéantir les orgueilleux désirs de leurs cœurs, ou sont devenues l'héritage et la

conquête de ce même Jesus-Christ qui a étendu son empire dans toutes les contrées de l'Univers. Le Christianisme a souffert de la part des Tyrans une persécution bien plus étendue, plus longue et plus sanglante que les enfans d'Israël ne l'éprouvèrent en Egypte ; mais ces Tyrans ont-ils eu un meilleur sort que Pharaon, et sous la protection du même Dieu, les Chrétiens n'ont-ils pas triomphé d'une manière encore plus glorieuse que les Hébreux? Qui ne voit aujourd'hui l'accomplissement littéral de la prophétie de Marie, et ses expressions exactement vérifiées ? Les persécuteurs de la Religion ont été renversés de leurs trônes, et le Pontife des Chrétiens est assis sur celui des Césars. Bénissons le Seigneur avec cette auguste Vierge, de la justice qu'il exerce contre les ennemis de son nom.

3.° Marie nous instruit du présent. Ne semble-t-elle pas en effet dire à chacun de nous : Que celui qui, parmi vous, se trouve dans quelque degré d'honneur, de puissance ou de richesses, prenne garde à ne pas s'en prévaloir contre le foible et l'indigent, qu'il craigne le juste et le puissant vengeur de l'innocent opprimé ; que celui au contraire qui gémit sous d'injustes oppresseurs, prenne courage, s'humilie, et mette son espérance dans le Seigneur, et qu'il soit assuré,

même en succombant, de remporter une glorieuse victoire. Pour être élevé aux yeux de Dieu, il faut être humble; pour goûter les délices du pain eucharistique, il faut en être affamé; pour être rempli des richesses spirituelles, il faut être vide de soi-même, et les désirer avec ardeur.

Trosième Point.

Marie loue Dieu de ce qu'il a fait en faveur de son Église.

Il a mis sous sa protection Israël son serviteur, se ressouvenant de son ancienne miséricorde, selon la promesse qu'il a faite à nos pères, à Abraham et à sa postérité pour toujours. Pour bien comprendre ces paroles, il faut distinguer ici trois temps.

1°. Le temps des promesses. L'ancien Israël, ou l'Eglise de l'ancien Testament, a eu les promesses. Par la foi aux promesses, le Juif a honoré Dieu, mérité sa protection, et obtenu le salut. La grande promesse faite à Abraham, et confirmée aux autres Patriarches, c'est que de son sang il naîtroit *un Fils en qui seroient bénies toutes les Nations de la Terre*. Rien de plus clair que cette prédiction. Aussi les Juifs attendoient-ils ce Fils, le Messie, le Christ, l'Oingt du Seigneur, avec une entière unanimité de

vœux et de désirs. Heureux s'ils l'eussent reconnu avec une égale fidélité ! Mais enfin il est toujours bien consolant pour nous de voir que ce qui s'est accompli avoit été promis si clairement et si longtemps avant l'accomplissement.

2.° Le temps de l'accomplissement des promesses. Il est arrivé ce temps, et le nouvel Israël, l'Eglise de Jesus-Christ, en jouit. Le Fils de bénédiction est venu, une Vierge le porte dans son sein; bientôt il paroîtra, il se fera connoître, il accomplira tout ce qui a été prédit de lui. C'est Marie elle-même qui nous l'annonce; elle nous apprend que l'incarnation du Fils de Dieu, et la venue du Messie, sont la fin des promesses de la Loi et le commencement des promesses de l'Evangile. Nous voyons de nos yeux l'exécution de cette prophétie. Les Nations de la terre ont été éclairées de la lumière de J. C. et elles ont renoncé au culte des Idoles, pour n'adorer que le vrai Dieu; mais pour nous, nous voyons quelque chose de plus frappant encore.

3.° La durée de l'accomplissement. La promesse est faite *pour toujours*, pour tous les siècles, jusqu'à la fin du monde. La Religion de Jesus-Christ n'a pas été en effet une lueur passagère qui ait ébloui les peuples pendant quelques générations: nous la voyons subsister depuis près de deux mille ans, malgré les différens ca-

ractères des peuples qui la professent et les révolutions arrivées parmi eux, malglé les persécutions, les hérésies, les schismes, les abus et les scandales. Tous les jours encore de nouvelles Nations éclairées embrassent la Foi et participent aux bénédictions promises.

Nous les avons reçues nous-mêmes, Seigneur, ces bénédictions abondantes, quoique nous fussions du nombre des Nations idolâtres. Ne nous les retirez pas, ô mon Dieu, à cause de nos infidélités et de nos prévarications habituelles. Conservez-les-nous, augmentez-les au contraire, et plus que jamais, à cause de vos serviteurs et servantes fidelles qui habitent au milieu de nous. Puissions-nous n'en pas abuser, et les transmettre à nos neveux! Puisse le rapport si parfait et si fidelle que nous voyons entre l'effet et les promesses, ranimer ou confirmer notre foi, nous remplir de reconnoissance et d'amour! Que vos miséricordes, Seigneur, demeurent spécialement sur notre France, et qu'elles y demeurent pour toujours! Ainsi soit-il.

VI.e MÉDITATION.

Commencement de saint Jean-Baptiste.
Luc. 1, 57-80.

Premier Point.

Naissance de S. Jean.

Alors le terme d'Elisabeth étant venu, elle mit au monde un fils ; et ses voisins et ses parens ayant appris que Dieu avoit fait éclater sa miséricorde sur elle, l'en félicitoient. Se réjouir avec ceux que Dieu favorise, et les féliciter des avantages qu'il leur accorde,

1°. C'est un devoir d'humanité qu'il faut remplir avec exactitude. La joie qu'on témoigne au prochain pour le bien qui lui arrive, augmente la sienne et fait la nôtre, et la négligence à remplir ce devoir, devient quelquefois une offense.

2.° C'est un devoir de charité qu'il faut remplir avec sincérité. Loin de nous donc de cacher sous des paroles de congratulation et d'aménité un esprit malin et moqueur, ou un cœur chagrin et jaloux.

3.° C'est un devoir de Religion qu'il faut remplir avec piété, en rapportant tout à Dieu. C'est Dieu qui donne les biens, les talens, les succès. Applau-

dissons à la distribution qu'il fait de ses faveurs, honorons ses dons et ceux qu'il en gratifie, si nous voulons nous-mêmes avoir part à ses miséricordes. La société des fidelles ne fait qu'un même corps, les avantages de chaque particulier sont communs à tout le corps, et tous les membres doivent y prendre part.

C'est également pour nous un devoir d'humanité, de charité et de Religion, de partager les afflictions qui arrivent au prochain, et de nous en attrister avec lui : mais comment remplissons-nous ces devoirs ?

SECOND POINT.

Circoncision de S. Jean.

Il arriva qu'ils vinrent le huitième jour pour circoncire l'enfant. 1.° Examinons dans cette cérémonie la personne de saint Jean. Quoiqu'il ait été sanctifié dès le sein de sa mère, on ne laisse pas de lui donner la circoncision. Les graces extraordinaires ne dispensent pas de l'observation de la loi commune.

2.° Observons les parens de S. Jean. *Et ils vouloient le nommer Zacharie, du nom de son père.* Ce nom étoit cher à la famille de S. Jean, et en bénédiction devant le peuple, depuis que celui qui le portoit l'avoit illustré par toutes les vertus qui rendent un homme saint aux

yeux de Dieu, et respectable aux yeux des hommes. On suivoit d'ailleurs en cela le désir innocent de la nature, et le sentiment commun à tous les pères qui souhaitent de vivre dans leurs enfans, et qui ne peuvent souffrir que leur nom tombe dans l'oubli. Plût à Dieu que les noms propres servissent simplement à faire connoître les personnes, et non à flatter la vanité et à fomenter l'orgueil ! Plût à Dieu que les noms des Chrétiens servissent à annoncer et à nourrir leur foi, et non pas à manisfester l'esprit et le caractère de la passion qui a souvent animé les parens en les imposant !

3.° Considérons Elisabeth. Elle eût été charmée plus que toute autre, sans doute, de voir revivre dans son fils le nom de son mari; mais elle savoit que ce fils n'étoit pas pour le monde, qu'il étoit destiné à un emploi tout divin, qu'il étoit né dans la grace, et qu'il naissoit pour annoncer aux hommes le Dieu de la grace; qu'il devoit donc porter un nom qui ne dût rien à la chair et au sang, un nom conforme au privilége de sa naissance et à la grandeur de sa destination. Aussi, sans s'expliquer sur la source de ses lumières, sans dire si elle avoit été instruite du nom de l'enfant par une révélation particulière, ou par quelque écrit de son mari, elle s'opposa constamment à la volonté des parens. *Prenant la parole*,

elle dit : Non, mais il sera appelé Jean. Jean, en hébreu, signifie Dieu et Grace. Les noms que donnent les hommes, ou ne signifient rien, ou, s'ils signifient quelque chose, ils sont pour l'ordinaire mal soutenus par ceux qui les portent.

Les parens d'Elisabeth lui répliquèrent : *Il n'y a personne qui porte ce nom dans votre famille ;* mais elle persista avec fermeté ; et fidelle aux ordres du Ciel et aux mouvemens de la grace dont son fils devoit être le Prédicateur et le Ministre, elle soutint constamment que son fils s'appelleroit Jean. Heureuses les mères qui ayant suffisamment reconnu la vocation du Ciel sur leurs enfans, savent, comme Elisabeth, sacrifier les inclinations d'une tendresse maternelle aux ordres suprêmes de la volonté de Dieu, et mépriser les murmures indiscrets, et les représentations importunes d'amis et de parens qui ne voient que par les yeux de la chair !

4.° Considérons Zacharie. *Ils firent donc signe au père, de marquer quel nom il vouloit que l'on donnât à l'enfant. Zacharie ayant demandé des tables, écrivit ces mots : Jean est son nom ; et tous furent ravis d'étonnement. Au même instant sa bouche s'ouvrit, et sa langue s'étant déliée, il parloit en bénissant Dieu, et alors rempli du Saint-Esprit, il prophétisa.* Admirons ici dans

Zacharie sa fidélité à obéir aux ordres du ciel, en confirmant à son fils le nom de Jean; sa guérison soudaine, récompense de sa fidélité et de sa patience; sa reconnoissance envers le Seigneur, par le premier usage qu'il fait de la faculté de parler que Dieu lui rend; enfin la nouvelle faveur que le Seigneur lui fait en le remplissant de son esprit, et lui communiquant le don de prophétie. Que le Seigneur est bon et miséricordieux, jamais il ne se laisse vaincre en libéralité; mais que nous sommes ennemis de nous-mêmes, quand nous sommes ingrats envers lui!

5.° Contemplons le Peuple. *Tous les voisins furent saisis de crainte, et le bruit de ces merveilles se répandit dans tout le pays des montagnes de la Judée. Et tous ceux qui les entendoient raconter, les gravoient profondément dans leurs cœurs, et disoient : Quel pensez-vous que sera un jour cet enfant, car la main du Seigneur étoit avec lui?* Observons dans ce Peuple ses sentimens d'admiration, de respect et de religion à la vue de tous les prodiges qui s'opèrent; son zèle à publier les merveilles dont il vient d'être le témoin; sa fidélité à en conserver le souvenir dans son cœur, à s'en occuper et à s'en entretenir. Admirons-nous-mêmes tant de merveilles, remercions-en le Seigneur.

Concevons la plus haute idée de saint Jean, employons son intercession pour obtenir la grace de nous préparer à recevoir celui qu'il annonce déjà par les miracles éclatans de sa naissance.

Troisième Point.

Retraite de saint Jean.

Or l'enfant croissoit et se fortifioit en esprit, et il demeura dans les déserts jusqu'à ce qu'il parut aux yeux d'Israël. A peine S. Jean fut-il sorti de l'enfance, qu'il se retira dans le désert, où il demeura caché au monde jusqu'à l'âge de trente ans. Cet enfant, sanctifié dès le sein de sa mère, fuit la contagion du siècle; cette ame innocente s'immole aux rigueurs de la pénitence, cet homme extraordinaire attend l'âge ordinaire, pour entrer dans les fonctions publiques; ce Prophète, éclairé d'une lumière divine avant que d'avoir vu la lumière du jour, se tient caché; cette voix du Verbe Eternel garde un silence de trente ans, avant que de se faire entendre: que ces préparatifs et ces préliminaires annoncent de succès pour ses prédications! On parle bien efficacement de la pénitence, quand on l'a si constamment pratiquée. Que de leçons, que d'exemples S. Jean offre ici pour tous les âges et pour tous les états!

1.° Pour la jeunesse. Il lui apprend à croître dans l'innocence, et à se fortifier

dans le véritable esprit de la Religion et de la piété. Heureux celui qui après avoir ainsi passé ses premières années, se sent appelé de Dieu, et se retire du monde pour méditer dans la retraite la loi du Seigneur, et en pratiquer la perfection! Quel fruit ne produira-t-il pas, quand il plaira à Dieu de le manifester au monde!

2.° Quel exemple que celui de saint Jean, pour ceux qui vivent séparés du monde! Que celui qui vit dans la solitude, la sanctifie par l'étude et la méditation des Livres saints, par la prière et la mortification.

3.° Quelle leçon que la conduite de S. Jean pour ceux qui vivent dans le monde! Que celui qui vit au milieu du siècle sache s'y faire une solitude pour y pratiquer selon son état les exercices de la Religion, et y travailler à sa sanctification.

Faites, ô mon Dieu, que ne perdant jamais de vue cette retraite sanctifiante, où S. Jean se livra aux exercices d'une vie austère, où il fut admis à un commerce intime avec vous, où il pratiqua la pénitence la plus rigoureuse; faites, Seigneur, qu'à son exemple, je remplisse avec fidélité les devoirs de mon état, que je m'en acquitte dans un esprit continuel de rapport et d'union avec vous, et que j'embrasse et chérisse les croix dont il plaira à votre auguste et adorable Providence de m'y favoriser! Ainsi soit-il.

VII.e MÉDITATION.

Cantique de Zacharie.

Ce Cantique a deux parties. Dans la première, Zacharie s'adresse à Dieu pour le bénir de ce qu'il nous a donné un Sauveur, et du bonheur que ce Sauveur va nous procurer. Dans la seconde, il s'adresse à S. Jean, et après avoir fait connoître sa haute destination, il revient aux bienfaits que nous recevons du Sauveur; ce qui fournira quatre Points de méditation. *Luc.* 1 68-79.

PREMIER POINT.

Du Sauveur que Dieu nous donne.

Béni soit le Seigneur, le Dieu d'Israël, de ce qu'il a visité et racheté son Peuple, de ce qu'il nous a élevé un rempart de salut (c'est-à-dire, de ce qu'il nous a suscité un puissant Sauveur) *dans la maison de son serviteur David, selon ce qu'il avoit promis par la bouche de ses saints Prophètes, qui ont été dans tous les siècles passés, de nous délivrer de nos ennemis, et des mains de tous ceux qui nous haïssent, pour exercer sa miséricorde envers nos pères, et se souvenir de sa sainte alliance, selon le serment qu'il avoit fait à Abraham, de nous accorder cette grace.* Dans ces premières paroles, Zacharie considère le Sauveur:

1.° Comme présent, c'est-à-dire comme récemment descendu du Ciel, et actuellement existant sur la terre dans la maison de David, comme s'il disoit: Béni soit le nom du Seigneur Dieu qu'adore Israël, parce qu'il est descendu du haut des Cieux pour visiter son peuple et pour le racheter de l'esclavage! C'est du sang de David son serviteur que le Messie-Dieu est conçu dans le sein d'une Vierge; l'enfant qui va naître d'elle sera le rempart et le salut que nous attendons. Ce saint homme avoit eu le bonheur de voir et de posséder chez lui l'heureuse Vierge, fille de David, qui portoit dans son sein ce Sauveur fort et puissant; mais il n'avoit pas eu la consolation de lui parler; il s'en dédommage ici avec effusion de cœur. Lui et son épouse étoient encore les seuls sur la terre qui sussent ce grand secret. Zacharie le publie; mais il se contente de nommer la famille sans nommer la Mère du Sauveur. Pour nous qui avons le bonheur de la connoître, louons-la, et bénissons Dieu avec Zacharie du grand bienfait de notre Rédemption déjà commencée.

2.° Zacharie considère le Sauveur comme annoncé par les Prophètes. Ainsi, dit-il, Dieu l'avoit promis de siècle en siècle par la bouche des saints Prophètes, qu'il a fait les confidens de ses secrets et les dépositaires de ses oracles. La sainteté,

la perpétuité, l'uniformité du témoignage des Prophètes est une preuve divine qui condamnera toujours l'incrédulité des Juifs et des impies, et la foiblesse de la foi de plusieurs Chrétiens.

3.º Zacharie contemple le Sauveur comme vainqueur de nos ennemis. Il s'étoit engagé, continue-t-il, de nous soustraire à la fureur de nos ennemis, et de nous dérober à la poursuite de tous ceux qui nous haïssent. Les Juifs charnels n'attendant du Messie qu'une félicité temporelle, ont toujours pris le change sur les expressions des Prophètes qui annonçoient la défaite de leurs ennemis. Nos vrais ennemis sont le Démon, le monde, la chair, le péché et la mort. Unis à notre Sauveur, nous n'avons plus rien à craindre de leur part; la grace nous suffit pour vaincre leurs efforts; demandons-la avec ardeur, et soyons-y fidelles.

4.º Zacharie regarde le Sauveur comme promis aux Patriarches. Dieu, poursuit-il, avoit fait serment de combler nos pères de ses miséricordes, et de se souvenir de la sainte alliance qu'il avoit contractée avec eux. Il avoit juré à Abraham son serviteur et notre père, que dans la suite des siècles (et ce temps est arrivé), il viendroit lui-même nous arracher des mains de nos persécuteurs. Notre Sauveur doit nous être d'autant plus cher, qu'il a été plus solennellement promis, et plus

long-temps attendu. La promesse a été l'effet de la miséricorde de Dieu : l'accomplissement de la promesse a été le comble de sa miséricorde et l'effet de sa fidélité. *Béni soit à jamais le Seigneur Dieu d'Israël.*

SECOND POINT.

Du bonheur que le Sauveur nous procure.

Afin qu'étant délivrés des mains de nos ennemis, nous le servions sans crainte, et que nous marchions en sa présence dans les voies de la sainteté et de la justice tous les jours de notre vie. Le bonheur dont nous sommes redevables à notre Sauveur, consiste en ce que, par le secours de sa grace, et sans qu'aucun ennemi puisse nous en empêcher :

1.° Nous vivions *dans la sainteté et la justice*, c'est-à-dire, dans l'exercice de toutes les vertus et l'accomplissement de tous nos devoirs envers Dieu et le prochain :

2.° Que nous pratiquions ces vertus en présence de Dieu. Hélas ! combien y en a-t-il qui ne pratiquent la vertu qu'autant qu'elle est vue des hommes et qu'elle a leur approbation !

3.° Que nous vivions ainsi *tous les jours de notre vie*, dans tous les âges, dans toutes les circonstances de notre vie, et que nous persévérions jusqu'à la mort.

Pleurons ici tant de jours, tant d'années passées au gré de nos passions, au service du monde, sans songer à Dieu notre Sauveur; commençons enfin à vivre saintement et en présence du Seigneur avec une ferme résolution, par le secours de sa sainte grace, de continuer ainsi *tous les jours de notre vie.*

TROISIÈME POINT.

De la haute destination de saint Jean.

Et vous, ô enfant ! vous serez appelé le Prophète du Très-Haut, car vous êtes devant le Seigneur pour lui préparer les voies, pour donner à son Peuple la connoissance du salut, afin qu'il obtienne la rémission de ses péchés par les entrailles de la miséricorde de notre Dieu.

1.° Zacharie annonce ici la dignité de S. Jean; il l'appelle *le Prophète du Très-Haut.* Prophète dès le sein de sa mère; Prophète dans sa naissance, dans son nom, dans toute sa personne; le plus grand des Prophètes, le dernier des Prophètes de l'ancienne Loi, et le premier de ceux de la nouvelle; et enfin, suivant l'oracle même de son maître, *plus que Prophète.* Qu'une si haute dignité excite notre confiance dans les mérites et l'intercession de ce grand Saint!

2.° Zacharie déclare l'emploi de saint Jean. Heureux enfant, semble-t-il dire,

fruit de miséricorde et de bénédiction, *vous serez appelé le Prophète du Très-Haut*, et vous en remplirez le glorieux ministère ! Vous marcherez *devant le Messie notre Seigneur et notre Dieu*, vous lui préparerez *les voies*, vous disposerez les Israélites vos frères à reconnoître et à suivre le Docteur céleste qui doit venir sur vos pas, les éclairer et les instruire. Il n'est presque personne dans le monde qui n'ait quelque part à ce divin emploi de Jean-Baptiste ; non seulement les Apôtres et les Pasteurs à l'égard des peuples, mais les pères et mères à l'égard de leurs enfans, les chefs de famille à l'égard de leurs domestiques, les maîtres à l'égard de leurs disciples. Tous sont chargés de préparer les voies du Seigneur. Avec quel zèle, à l'exemple de saint Jean, chaçun ne doit-il pas s'en acquitter ?

3.° Zacharie rend témoignage à la doctrine du saint Précurseur. Il l'appelle *la science du salut*, science qui seule est la vraie. Que nous sert-il en effet que toutes les autres connoissances se perfectionnent parmi nous, si celle-ci est négligée? Heureux le peuple qui, ignorant toutes les autres, possède celle-ci ! Malheureux sont les hommes qui, excellant dans toutes les autres, ignorent celle-ci : mais mille fois plus malheureux ceux qui, avec des talens pour enseigner la science du salut, enseignent la voix de perdition par des discours

discours ou des écrits qui n'inspirent que l'impureté, l'hérésie ou l'irréligion ! Génies sublimes, écrivains polis de ce siècle, que de gloire, que de mérites, que de consolation même pour vous, si vous employiez la pénétration de votre esprit et les charmes de votre style à nous faire connoître et aimer notre Créateur et notre Sauveur, la Religion et la vertu !

4.° Zacharie prédit le fruit de la mission de S. Jean. O divin enfant, poursuivit-il, vous donnerez *aux Peuples de la terre* la science du salut. Touchés de vos discours, ils courront à la pénitence, et ils obtiendront la rémission de leurs péchés. Ce sera par votre ministère que se répandront sur nous les effets de la bonté de notre Dieu, qui vient de descendre du Ciel pour nous visiter et nous recevoir *dans les entrailles de sa miséricorde*. O combien grande et infinie est cette miséricorde de Dieu ! il est l'offensé, et c'est lui qui vient nous apporter, nous offrir le pardon de nos offenses, et nous le refuserions ! Il nous presse ce Dieu de bonté *par les entrailles de sa miséricorde*, parce qu'il sait ce que nous devons à sa justice. Ah ! si nous le comprenions bien, avec quelle ardeur et quelle reconnoissance accepterions-nous les offres, et ferions-nous usage de cette tendre et divine miséricorde! O miséricorde ineffable, que j'ai

éprouvée tant de fois ! serois-je encore assez malheureux pour retourner à des péchés que j'ai détestés, et que vous m'avez remis ?

QUATRIÈME POINT.

Des bienfaits du Sauveur.

C'est avec les entrailles de la miséricorde que notre Dieu, ce Soleil levant, est venu nous visiter d'en-haut, pour éclairer ceux qui sont dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort, et pour conduire nos pas dans le chemin de la paix. Zacharie finit son Cantique par un nouveau détail, mais plus précis, des bienfaits du Sauveur.

1.° Il célèbre la visite qu'il nous fait. Quelle espérance, semble-t-il dire, font déjà luire à nos yeux les premiers rayons du Soleil de justice qui commence à se lever sur nos têtes! C'est du haut du Ciel, c'est du sein de son Père que ce Dieu Sauveur descend en terre pour nous visiter, se faire homme, vivre avec nous, se livrer et mourir pour nous. Quelle élévation, quel abaissement, quelle visite, quelle miséricorde! Mais ce que J. C. a fait une fois dans l'Incarnation, il le fait encore tous les jours dans l'Eucharistie. C'est-là que sont particulièrement les entrailles de sa miséricorde. Quels prodiges d'amour y sont renfermés!

2.° Un des bienfaits du Sauveur naissant, est, dit S. Jean, la lumière qu'il répand. Dans quel abîme de confusion, dans quel chaos affreux étoient plongés les peuples, lorsqu'a paru le Soleil de justice, la lumière de la vérité? L'iniquité régnoit par-tout, tous les esprits étoient prévenus ou séduits, la Loi de Dieu étoit ignorée ou violée, le culte public n'étoit qu'hypocrisie, les sacrifices qu'abomination, le temple et l'autel qu'une pierre de scandale. A force de suivre leurs passions et de s'y livrer, les hommes avoient perdu jusqu'à la volonté de les réprimer et de les soumettre. Devenus honteusement les esclaves du vice, ils ne connoissoient plus ni la haute dignité dont ils étoient déchus, ni le vrai bonheur qu'ils avoient perdu. Ne connoissant plus Dieu, ils ne se connoissoient plus eux-mêmes. L'ame avoit perdu la connoissance de sa nature, son immortalité ne lui paroissoit plus qu'une pure opinion. L'homme se croyoit semblable à la bête, parce qu'il se permettoit de vivre comme elle. Plus de vertu solide, plus de véritables sentimens de Religion. Ces mortels accoutumés à marcher dans les ténèbres épaisses du crime et de la corruption, n'étoient plus frappés des plus honteux désordres. Le vice n'avoit plus sa laideur, l'iniquité se commettoit sans scrupule : telle étoit l'*ombre de la mort*, sous laquelle étoit

assis, ou plutôt tel étoit le gouffre qui avoit englouti le genre humain, lorsque J. C. est venu l'en retirer; et il l'a fait en devenant la voie, la vérité et la vie. Il a montré le chemin du royaume de Dieu par la pureté de sa doctrine, par la sainteté de sa vie; et les sentiers de la justice ont été redressés et suivis. Tout étoit mensonge et séduction dans l'homme, et tout est devenu par J. C. lumière et vérité. Tout étoit corrompu ou mort dans l'homme, et tout par J. C. a été lavé, purifié, vivifié. Son Evangile a éclairé l'Univers, l'a tiré de son ignorance, de ses superstitions et de ses vices. Lorsque Zacharie parloit, ce Soleil de justice étoit à peine levé, et ne brilloit pas encore; mais maintenant que nous avons vu sa course éclatante, que nous sommes environnés de lumière et de ses feux, quel malheur pour nous si nous marchions encore dans les ténèbres du péché ou de l'erreur, dans les voies de la perdition et de la mort éternelle!

3.° Le dernier bienfait que Zacharie reconnoît dans le Sauveur naissant, c'est la paix qu'il vient nous donner. Paix avec Dieu, paix avec le prochain, paix avec nous-mêmes, paix sur la terre, paix et repos éternel dans le Ciel.

O mon Dieu, malgré tant de bienfaits reçus par votre divine et adorable Incarnation, combien, parmi nous qui en

avons été si spécialement rendus participans, combien qui languissent dans une mortelle ignorance des desseins de votre miséricorde, des faveurs de votre bonté, et des loix de votre sagesse! Moi-même plus instruit, en suis-je plus fidelle à votre grace? Que ce feu divin que vous êtes venu allumer sur la terre échauffe donc et embrase mon cœur, afin que tous mes désirs soient réglés, mes inclinations chastes, mes actions innocentes; afin que désormais sans alarme et sans crainte, assuré de votre secours et tranquille sous votre protection, je passe mes jours dans la ferveur de votre service, que je marche *en votre présence dans les voies de la sainteté*, et que tous mes pas me conduisent au terme d'une heureuse *paix dans les entrailles*, dans le sein *de votre miséricorde*. Ainsi soit-il.

VIII.e MÉDITATION.

Généalogie de Jesus-Christ du côté de saint Joseph.

Dans cette Généalogie se démontrent évidemment la sagesse, la bonté et la providence de Dieu. *Matt.* 1. 1-17.

PREMIER POINT.
La sagesse de Dieu.

1.° *LA Généalogie de J. C. fils de David, fils d'Abraham,* prouve sans répli-

que la venue du Messie. Cette preuve se fortifie tous les jours, et confondra à jamais l'obstination des Juifs; car plus ceux-ci attendront le Messie, et plus ils seront hors d'état de prouver sa génération du côté de David, toutes les familles issues de lui étant depuis long-temps confondues. Adorons J. C. le vrai Messie, qui est venu dans le temps et de la manière que Dieu l'avoit promis. Adorons la sagesse divine, qui dispose de tous les événemens de la manière la plus propre à ses desseins éternels.

2.° Cette sagesse se manifeste dans l'accomplissement et la réunion de deux prophéties qui paroissoient s'exclure mutuellement. La première de ces prophéties portoit que le Messie naîtroit d'une Vierge; et l'autre, qu'il seroit l'héritier du trône de David, sur lequel les femmes ne pouvoient acquérir, ni par conséquent transmettre aucun droit. Mais le mariage de Joseph avec Marie a levé la difficulté. Joseph étant chef de la branche aînée de la famille royale de David, Jesus, qui est né de l'épouse légitime de Joseph, est nécessairement l'unique et légitime héritier de Joseph. L'ordre surnaturel et miraculeux de la conception de Jesus dans le sein de la Vierge, loin de lui ôter le droit de succession, ne peut que le lui confirmer.

3.° La sagesse de Dieu paroît encore

visiblement dans les autres avantages qu'elle a su tirer du mariage de Joseph avec Marie. Par-là, Dieu a caché pour un temps aux démons et aux hommes les merveilles de sa divine opération ; il a mis à couvert l'honneur de Marie, il lui a procuré une consolation et un appui, et il a mis le comble au bonheur de Joseph. Louons le Seigneur dans les œuvres de sa sagesse ; félicitons Joseph et Marie, et prions pour la conversion des Incrédules.

SECOND POINT.

La bonté de Dieu.

Cette bonté de Dieu éclate non-seulement en ce qu'il nous a donné son Fils unique, et en ce que ce Fils, dont la génération est éternelle, ineffable, veut bien avoir une génération et une généalogie humaine, mais encore dans le choix qu'il a fait des Patriarches dont il a voulu descendre, parmi lesquels, 1.° il nous donne des Saints pour exciter notre courage; *Abraham* recommandable par sa foi, *Isaac* par son obéissance, *Jacob* par sa bonté et sa constance, etc. 2.° il nous donne des pécheurs pénitens pour animer notre confiance, *David, Manassès*, etc. 3.° des pécheurs dont on ne sait point la pénitence, pour nous faire tenir sur nos gardes. Qui ne tremblera point à la vue d'un *Salomon* idolâtre, et dont on ne lit

point la conversion ? Parmi les quatre femmes nommées dans la Généalogie de J. C., deux sont pécheresses, *Thamar* et *Betsabée ;* deux sont étrangères, *Nahab* et *Ruth ;* pour nous faire comprendre que, quoiqu'étrangers au peuple Juif, et quoique pécheurs, nous ne sommes pas exclus de cette Rédemption qui est pour tous les hommes. Que les Juifs ne se glorifient donc plus d'être les seuls et vrais enfans d'Abraham, d'Isaac et de Jacob : nous sommes les véritables enfans d'Abraham, et les héritiers de la promesse, dès que nous appartenons à J. C. fils de David et d'Abraham ! *Juda et ses frères*, qui ont été les Chefs des douze Tribus, sont la figure des douze Apôtres, Pères de toutes les Eglises chrétiennes. Quelle consolation, de voir que Dieu pensoit à nous au milieu des faveurs qu'il faisoit aux Juifs, et qu'il y pensoit de manière que les bontés qu'il avoit pour eux, n'étoient que l'ombre et la figure des biens qu'il nous préparoit ! Remercions Dieu, et profitons d'un si grand bienfait. Notre plus grande gloire est sans doute d'appartenir à l'Homme-Dieu ; mais cette gloire ne sera véritable et efficace pour nous, qu'autant que nous vivrons d'une manière digne de notre divine adoption.

TROISIÈME POINT.

La Providence de Dieu.

1.° Cette providence se fait voir dans les différens états du Peuple choisi. Ce Peuple eut successivement pour le gouverner, des Patriarches, des Chefs, des Juges, des Rois, des Pontifes : mais tous ces changemens n'en apportèrent pas aux desseins du Très-haut. Dans tout ce qui arrive, les hommes ont leurs vues, mais celles de Dieu ont toujours leur accomplissement. Adorons ici la souveraineté de celui qui a fait le Ciel et la Terre. Reconnoissons et publions qu'il fait ce qu'il lui plaît, qu'il dispose de tous selon les conseils de sa sagesse, qu'il fait tout servir à sa gloire, en suivant les loix inviolables de sa justice et les sentimens de sa bonté pour nous.

2.° La providence divine se démontre dans les révolutions qu'éprouvera la famille privilégiée de Jesus. Nous la voyons tantôt sur le trône, tantôt dans les fers, et enfin dans l'obscurité d'une vie privée et laborieuse. Qui n'auroit cru mille fois les desseins de Dieu renversés ? mais ce qui paroît les anéantir, c'est précisément ce qui en accélère l'exécution. Il étoit résolu dans les conseils suprêmes que, dans un temps prédit, le Verbe incréé, Fils du Père éternel, et consubstantiel à Dieu son Père, prendroit un corps dans

le sein d'une Vierge ; que de cette union adorable du Verbe avec la chair, résulteroit un Homme-Dieu, Médiateur entre Dieu et les hommes, Chef de tous les Chrétiens, Auteur et Principe d'un nouveau culte ; que cet Homme-Dieu, Fils unique de Dieu, seroit le Fils d'Abraham, d'Isaac, de Jacob ; qu'il descendroit de David et de Salomon ; qu'il recueilleroit dans sa personne tous les droits de la famille royale de Juda. Mais que d'obstacles à l'accomplissement de ces prophéties ! Que de révolutions pendant le cours de deux mille ans ! N'importe : rien ne pourra s'opposer à l'exécution de la promesse, ni la vieillesse d'*Abraham*, qui avoit cent ans quand on lui promit *Isaac*, ni la stérilité de *Sara*, ni la mauvaise volonté d'*Ismaël* contre *Isaac*, ni la fureur d'*Esaü* contre *Jacob*, ni le crime de *Juda*, ni la demeure et l'oppression des Israélites *en Egypte*, ni la mésalliance apparente de *Salomon* et de *Booz*, ni l'adultère de *David*, ni l'idolâtrie de *Salomon*, ni l'infidélité de la plupart de ses descendans, ni la *captivité de Babylone*, ni la pauvreté où étoit réduite la famille de David, ni la domination des Romains, ni l'impiété d'Hérode, Roi des Juifs. Le jour du Seigneur arrive, et dans les conjonctures prédites, au temps marqué va naître Jesus, c'est-à-dire notre Sauveur ; le Christ, c'est-

à-dire l'Oint du Seigneur, qui doit nous rendre participans de son onction sainte; le Fils de David, que les Juifs attendent comme celui qui doit rétablir le royaume de ses Pères; le Fils d'Abraham, en qui toutes les Nations doivent être bénies, et qui, en qualité de Fils unique de Dieu et de premier né des enfans des hommes, sera d'abord leur caution et leur victime, pour être ensuite leur Pontife, leur Juge et leur Roi.

3.° La Providence divine éclate dans la circonstance que J. C. choisit pour celle de sa naissance. Il doit naître de la famille royale, mais le sang de David n'est plus sur le trône, le sceptre de Juda est brisé, sa souveraineté est abolie, sa gloire et ses richesses sont anéanties; il ne s'y trouve plus que de la vertu, et c'est-là comme le signal de l'avénement prochain du Libérateur. Le trône temporel de David n'étoit que la figure du trône spirituel du Messie. C'étoit un des caractères auquel on devoit le reconnoître, mais s'il en eût possédé la gloire humaine, il eût été trop difficile de distinguer la royauté temporelle d'avec la royauté spirituelle, et ceux qui se seroient attachés à Jesus-Christ eussent pu sur ce point se faire illusion à eux-mêmes. J. C. eût-il pu condamner les vanités du monde, s'il fût né au milieu des pompes du siècle? Comment prêcher les voies du Ciel, et

D 6

suivre celles de la terre ? Comment établir par sa doctrine le mépris des choses présentes, si sa naissance, si sa vie, si son exemple eussent combattu sa doctrine ? Voilà la cause de l'anéantissement des ancêtres les plus proches du temps du Messie ; voilà l'exemple et la loi qu'il a laissés à sa postérité, c'est-à-dire, à tous les Chrétiens, à chacun de nous en particulier. Apprenons de là ce que nous devons estimer et rechercher. Adorons cette divine Providence qui gouverne tout. Conservons la paix du cœur dans tous les événemens de la vie, et soit que Dieu nous élève ou nous abaisse, recevons avec soumission et reconnoissance ses adorables dispositions. Fils de Roi ou d'Artisan, que Jesus soit notre modèle, il a été l'un et l'autre !

Oui, Seigneur, tout est arrêté dans les desseins de votre Providence, tout y est réglé, tout y est mesuré, la carrière que je dois fournir est marquée ; je ne penserai donc plus qu'à m'acquitter de ce que je dois remplir. O Jesus, rendez-moi fidelle à mes devoirs, et conforme à vous ! Oui, mon divin modèle, je fuirai ce que vous avez fui, je ne chercherai que ce que vous avez cherché : je chercherai ainsi que vous la gloire qui vient de Dieu, je fuirai la gloire qui vient des hommes. Loin de moi de me glorifier de la qualité, de la naissance de mes an-

cêtres, de louer autre chose en eux que ce que vous y avez récompensé ! Loin de moi de cacher une naissance médiocre, et souvent obscure, sous des noms supposés et sous des grandeurs fabuleuses ! Quelle foiblesse seroit-ce pour un cœur fait pour vous, ô mon Dieu, quel égarement pour moi qui suis Chrétien, c'est-à-dire, destiné pour le Ciel, et appelé à posséder un trône, une couronne, une gloire immortelle, si je m'occupois de toute autre grandeur que de celle de ma naissance divine, de ma famille céleste, de ma qualité éminente et surnaturelle d'enfant de Dieu ! Faites, Seigneur, que dans quelque état que je sois, je réponde à votre sagesse en remplissant vos vues, à votre bonté en vous servant avec amour, à votre providence en me conformant à vos desseins. Accordez-moi de faire un saint usage de la prospérité ou de l'adversité, de l'élévation ou de l'abaissement par lesquels vous voulez me sauver. Ainsi soit-il.

IXe MÉDITATION.

Saint Joseph est instruit par un Ange, de l'Incarnation de Jesus-Christ.

L'Evangile nous instruit ici successivement de ce qui regarde Marie, Joseph et Jesus. *Matt.* 1. 18 - 25.

Premier Point.

De ce qui regarde Marie.

Or la naissance de Jesus-Christ arriva de cette sorte. Marie sa mère étant mariée à Joseph, se trouva enceinte par la vertu du Saint-Esprit, avant qu'ils eussent été ensemble. Ce peu de paroles nous offre à admirer dans Marie, 1. son élévation, 2. son silence dans l'élévation, 3.° sa confiance en Dieu dans la circonstance la plus critique.

1.° Elévation de Marie. Par le mystère de l'Incarnation, elle contracte l'union la plus intime avec les trois Personnes de la sainte Trinité. D'abord avec Dieu le Père, qui se l'associe en quelque sorte, et qui la fait entrer en participation de sa divine fécondité; Marie devient mère dans le temps, de celui dont il est Père dans l'éternité; Marie ne communique avec personne sur la terre sa divine Maternité, comme le Père ne communique avec nul autre dans le Ciel sa divine

Paternité. Avec Dieu le Fils dont elle est la Mère, dans le sens le plus propre et le plus réel ; car elle le porte dans son sein, et le même qui est l'unique Fils de Dieu, est l'unique Fils de Marie. Enfin avec le Saint-Esprit, qui étant l'amour du Père et du Fils, comme le nœud de l'auguste Trinité, est aussi comme le lien et l'auteur de tout ce mystère. Ce n'est que par sa divine opération que Marie a conçu : ainsi Marie demeure Vierge, quoique Mère. Son Fils, qui dans la génération éternelle n'a que Dieu pour Père sans Mère, n'a aussi dans sa génération temporelle que Marie pour Mère sans Père. Ah ! qui pourra jamais avoir de Marie une idée qui réponde à l'élévation de son rang ? Qu'elle soit donc à jamais bénie et exaltée de tous les Peuples de la terre et de tous les Citoyens du Ciel, cette glorieuse Vierge, cette heureuse Mère d'un Dieu !

2. Silence de Marie dans son élévation. Silence plein d'humilité ; elle ne dit rien des grandes choses que Dieu a faites en elle ; elle n'en a fait confidence ni à saint Joachim son père, ni à sainte Anne sa mère, quoiqu'elle sût l'intérêt qu'ils y auroient pris. Silence plein de résignation : Marie ne devoit craindre, il est vrai, ni les réflexions du public, ni les reproches de sa famille : l'engagement qu'elle avoit contracté avec Joseph

étoit connu ; mais pouvoit-elle être aussi tranquille à l'égard de son chaste époux ? Pouvoit-elle douter que sa situation ne le mît dans de cruelles agitations ? Le soin seul de son propre honneur ne devoit-il pas l'obliger à lui confier le mystère de sa grossesse ? cependant elle ne lui en fait aucune ouverture, elle laisse à la sagesse de Dieu le soin de l'en instruire.

3.° Sa confiance en Dieu. Dans cette circonstance critique, Marie ne doute pas que Dieu ne veuille faire pour elle ce qu'elle ne pouvoit entreprendre. Elle avoit l'exemple d'Elisabeth sa parente, à qui le Seigneur avoit révélé l'incarnation du Verbe ; pourquoi n'espéreroit-elle pas qu'il en fît autant en faveur de son époux, cette seconde révélation paroissant plus nécessaire que la première ? Ne devoit-elle pas penser que les mystérieuses raisons de sa grossesse devoient être révélées par le Ciel même, n'étant pas de nature à être crues dans la bouche et sur la foi de la personne intéressée ? Elle continue donc d'espérer et de se taire, persuadée que Dieu ne lui manquera pas. Elle ne se croit pas chargée de révéler aux hommes le secret qui lui a été confié. Le Seigneur seul sait le temps, la manière de le découvrir à qui et autant qu'il lui plaira. Marie s'en repose sur lui, ne s'occupe que de ses miséricordes, adore l'obscurité mystérieuse de ses vues sur

elle, et s'abandonne entièrement aux soins de sa Providence. Ah, que cette Vierge devenue Mère est bien digne du Dieu qui l'a choisie ! Qu'elle est bien digne de nos respects, de notre confiance et de notre imitation !

SECOND POINT.

De ce qui regarde saint Joseph.

Or Joseph son mari, étant un homme juste, et ne voulant pas la déshonorer, résolut de la quitter secrètement. Mais comme il avoit cette pensée, un Ange du Seigneur lui apparut en songe, et lui dit : Joseph fils de David, ne craignez point de prendre avec vous Marie pour votre épouse, car ce qui est né dans elle a été formé par le Saint-Esprit : et elle enfantera un Fils à qui vous donnerez le nom de Jesus, *parce que ce sera lui qui sauvera son peuple, en le délivrant de ses péchés. Joseph, s'étant donc levé, fit ce que l'Ange lui avoit ordonné et prit sa femme avec lui.* Considérons ici,

1.° L'inquiétude de Joseph. Quelle épreuve, quelle perplexité pour cet homme juste ! Il voit l'état où est Marie ; mais il connoît sa piété. Il est persuadé de la pureté de son cœur, de la sainteté de sa vie ; sa conduite irréprochable lui répond de sa fidélité ; mais sa situation

dépose contre elle, son silence même semble l'accuser: il ne voit pas sur quoi l'absoudre, et il n'ose la condamner. Voir ce qu'on ne peut penser, quelle peine, quelle tentation! Ainsi mettez-vous, ô mon Dieu, vos serviteurs aux plus rudes épreuves, et purifiez-vous leur vertu! Joseph, pour satisfaire tout-à-la-fois, et à la loi qui lui interdit toute société avec une femme adultère, et à son inclination, qui est de ne pas déshonorer Marie, forme la résolution de la quitter secrètement. Dans l'ignorance, dans l'alternative cruelle où se trouve cet homme juste, que pouvoit-il penser de plus sage et de plus modéré? Puisse cet exemple si conforme à l'esprit de l'Evangile, nous servir de règle, nous porter, si nous sommes attaqués dans notre honneur, même par des gens de bien, par nos frères, par nos proches, à nous taire, à gémir devant Dieu, à lui remettre nos intérêts, ou du moins à ne pas les poursuivre avec chaleur! Puisse-t-il nous apprendre, lorsque nous voyons l'honneur des autres attaqué, à suspendre notre jugement, à garder le silence, à nous adresser à Dieu, afin qu'il éclaire les esprits, qu'il appaise les cœurs aigris ou prévenus!

2.° La consolation de Joseph. Qu'elle est honorable et abondante! Il est visité par un Ange de la part du Seigneur; il

est admis dans le secret d'un mystère ignoré de toute la terre ; il est confirmé l'époux de Marie par l'ordre de Dieu même ; il est constitué chef de la sainte Famille avec tous les droits d'un père sur le fils de Dieu ; et c'est en cette qualité qu'il est chargé de lui imposer le nom de Jesus. Que le Seigneur est bon ! il essuie lui-même les larmes de ceux qu'il aime, après les avoir éprouvés, et il les console à proportion de ce qu'ils ont souffert. Il fait plutôt des miracles, que d'abandonner ses serviteurs dans le besoin, et il est toujours fidelle à récompenser ceux qui, dans leurs peines, ne pensent qu'à accomplir sa Loi, et à lui plaire.

3.° La fidélité de Joseph aux ordres de Dieu et au ministère qui lui est confié. Il croit sans hésiter au mystère que l'Ange lui révèle ; il obéit sans différer aux ordres du Seigneur, et il prend sa femme avec lui. Cette Vierge sainte lui avoit été suspecte, elle lui devient respectable ; il l'avoit jugée indigne de lui, il se juge maintenant fort inférieur à elle ; il comprend jusqu'à quel point il doit non-seulement la chérir, mais l'honorer. Il est instruit par l'Envoyé de Dieu, du secret de l'incarnation du Verbe, et dès-lors il apprend que son union avec Marie n'a rien de commun avec les alliances ordinaires ; que devant les hom-

mes, il est le mari de la Vierge ; mais que dans l'ordre de la Providence, il ne doit lui tenir lieu que de compagnie, de soutien, de consolation. Avec quel zèle, avec quelle fidélité remplira-t-il dans la suite ce saint Ministère? Il répondit au respect, à la confiance, à l'attachement qu'eut en lui Marie, par le sentiment d'une vénération qui la lui fit regarder beaucoup plus comme sa souveraine, que comme son épouse. Elle entra Vierge dans sa maison, elle y demeura Vierge le reste de ses jours ; mais quoique Vierge, elle portoit dans son sein le Fils de Dieu. Joseph ne manqua à aucun des soins, à aucune des attentions qu'exigeoient les prérogatives de la Mère et la dignité du Fils. Que ne sommes-nous aussi dociles à la voix de Dieu, lorsqu'il nous parle au fond du cœur par sa grace!

Troisième Point.

De ce qui regarde Jesus.

*Or tout cela se fit pour accomplir ce que le Seigneur avoit dit par son Prophète : Une Vierge concevra et enfantera un Fils à qui on donnera le nom d'*Emmanuel, *c'est-à-dire, Dieu avec nous.*

1.° Observons comment Jesus-Christ accomplit les prophéties. Non-seulement il est lui-même l'accomplissement de la

Loi et des Prophètes, mais encore c'est lui qui, comme Dieu, a dicté aux Prophètes ce qu'ils devoient écrire. C'est lui qui a réglé par avance et qui a fait annoncer tout ce qu'il vouloit exécuter sur la terre; et il a voulu le prédire en détail, afin d'imprimer à sa Religion un sceau que le mensonge ne pût jamais contrefaire. C'est donc lui qui a voulu naître d'une mère Vierge, pleine de grace, et exempte de toute tache; c'est lui qui a choisi toutes les circonstances de sa naissance, de sa vie et de sa mort; et c'est ce que nous ne devons pas oublier, lorsque nous lisons que les choses sont arrivées pour accomplir les prophéties. Mais lorsque les prophéties regardent les péchés des hommes, elles sont l'effet non du choix de Dieu, mais de sa prévision et de sa providence. Adorons le Fils de Marie, Fils de Dieu, maître absolu des temps et des événemens, fidelle à accomplir ses promesses, et à vérifier sa parole annoncée par les Prophètes.

2.° Examinons quel est le nom de J. C. dans la prophétie. Il est nommé *Emmanuel*, c'est-à-dire, Dieu avec nous; mais avec nous en combien de manières? Dieu avec nous, par son Incarnation, Dieu uni à notre humanité, Dieu-Homme, Homme-Dieu. Dieu avec nous, par sa naissance, et pendant le cours de sa vie

mortelle. Dieu avec nous, par sa grace et par l'adoption qu'il a faite de nous. Dieu avec nous, par sa protection perpétuelle, qui écarte toute erreur de son Eglise notre Mère. Dieu avec nous dans l'Eucharistie, dans le saint Sacrifice et par la Communion. Dieu avec nous dans le recueillement et la prière, dans la tentation et les souffrances, à la mort et dans l'éternité. Que de faveurs, quelle miséricorde! Dieu voulant être avec nous de tant de manières, sera-t-il possible que nous refusions d'être avec lui ?

3.° Considérons quel est le nom de ce Dieu-Homme dans l'Evangile. Son nom est Jesus, c'est-à-dire, Sauveur; nom sacré qui explique celui d'Emmanuel, et qui nous fait comprendre pourquoi Dieu veut être un Dieu avec nous, et pourquoi il vient à nous. Il n'y vient pas pour nous juger, nous condamner, nous punir; il vient pour nous consoler, nous soutenir, nous fortifier, nous défendre, nous délivrer, nous sauver. Un grand nom ne fait que déshonorer, quand on le porte sans le soutenir. Jesus-Christ remplit toute l'idée du nom de Sauveur, et le soutient au prix de son sang. Nom plein de grace et de vérité, qui désigne non-seulement la personne, mais la puissance et le ministère de ce Dieu Rédempteur. Il vient sauver son peuple, c'est-à-dire, les Juifs, et tous les peuples qui, à leur

refus, et par une disposition contraire à celle des Juifs, entreront dans leurs droits. Tous sont appelés au salut. Tous ceux qui voudront reconnoître Jesus-Christ, croire en lui et lui obéir, seront lavés de leurs péchés, arrachés de l'esclavage du démon, délivrés de l'enfer, et jouiront de la vie éternelle. Pourroit-il encore s'en trouver parmi nous qui préférassent leurs péchés à leur Sauveur, l'esclavage à la liberté, leur perte à leur salut, le Démon à Dieu, le Ciel à l'Enfer?

Jesus : ô nom plein de grandeur et de puissance, plein de charmes et de douceur, par votre puissance confondez mes ennemis, par votre douceur pénétrez mon cœur ! O Jesus ! ô Marie ! ô Joseph ! ô noms précieux et pleins d'amour, soyez imprimés dans mon esprit et gravés dans ma mémoire, soyez sans cesse sur ma langue, soyez les dernières paroles que prononceront mes lèvres mourantes ! Ainsi soit-il.

X.e MÉDITATION.

La Nativité de Notre-Seigneur.

L'Evangile, dans le détail de ce Mystère, nous fait voir, 1.° combien Dieu est ineffable dans sa providence; 2.° combien Joseph et Marie sont admirables dans leurs vertus; 3.° combien Jesus est adorable dans sa crèche. *Luc.* 2. 1-7.

PREMIER POINT.

Dieu ineffable dans sa Providence.

Vers ce même temps, on publia un Edit de César-Auguste, pour faire un dénombrement des habitans de toute la terre : ce fut le premier dénombrement qui se fit par Cyrinus, Gouverneur de Syrie, et tous alloient se faire enregistrer, chacun dans la capitale de la Tribu dont il étoit originaire.

1.° Nous voyons ici dans Dieu une providence sûre dans l'exécution, quelque éloignée ou impossible qu'elle paroisse. Marie étoit chez elle dans la maison de son mari, et cependant, pour notre instruction, son Fils doit naître dans une étable; comment cela s'exécutera-t-il? Marie est établie à Nazareth, son terme approche sans qu'elle ait la moindre pensée de quitter cette ville; et cependant selon le Prophète, le Sauveur doit naître à Bethléem : comment cela s'accomplira-t-il?

s'accomplira-t-il? Marie est d'une condition obscure, la femme d'un Artisan d'une petite ville de Galilée; et cependant il faut que son Fils soit reconnu pour le Messie; il faut qu'il soit évident aux yeux de l'Univers qu'il est de la famille royale de David : comment cela se fera-t-il? Tout cela néanmoins s'exécute. La Providence divine fait servir à ses desseins un Edit, dans lequel l'Empereur ne songeoit qu'à accomplir les projets d'une politique toute humaine, qu'à satisfaire sa vanité, qu'à s'instruire des forces et des richesses de son Empire.

2.° Nous voyons ici dans Dieu une Providence universelle dans les moyens, quelque disproportionnés qu'ils soient. Tout ici-bas est subordonné à cette Puissance suprême, qui s'assujétit tout, et qui fait tout contribuer à la manifestation de sa gloire. L'Edit de l'Empereur conduit Marie à Bethléem, et l'affluence des étrangers qui, comme elle, obéissent à l'Edit, l'empêche d'y trouver un logement. Les plus grands comme les plus petits événemens, les vices et les vertus, la vanité d'Auguste, comme l'humilité et l'obéissance de Marie, tout entre dans les vues de la Providence, et concourt à l'exécution de ses desseins. L'homme ne peut imaginer quels sont les moyens que Dieu a prévus, et qu'il emploie pour exécuter ce qu'il a résolu; il est de la

piété de les adorer sans vouloir les pénétrer.

3.° Nous voyons ici en Dieu une providence profonde dans ses vues, quelque couvertes qu'elles soient du voile du hasard. Jesus naît à Bethléem, pour accomplir la prophétie qui marque le lieu de sa naissance. Jesus est authentiquement inscrit dans les registres publics de l'Empire, afin qu'il soit manifesté aux Nations de la terre quels furent le temps et le lieu de sa naissance, et qu'il est le fils d'Abraham et l'héritier de David. Jesus naît dans une étable, il est couché dans une crèche, pour être le Fondateur d'un Empire éternel, qui doit soumettre tous les Empires et tous les Monarques de la terre aux lois de l'humilité et du détachement. Aux yeux de la chair, tout paroît ici l'effet du hasard : mais qu'est-ce que le hasard, nom vide et chimérique? Ah! tout est réglé et conduit par l'ordre de votre Providence, ô mon Dieu; que cette Providence est sainte et adorable; et que les hommes sont aveugles dans leurs jugemens comme dans leurs projets! Pour moi, Seigneur, dans quelque lieu, dans quelque situation que je me trouve, j'y reconnoîtrai toujours votre main qui gouverne l'Univers, et j'adorerai avec soumission les saintes et augustes dispositions de votre Providence.

SECOND POINT.

Joseph et Marie admirables dans leurs vertus.

Or Joseph partit aussi de la ville de Nazareth en Galilée, et vint en Judée à la ville de David, appelée Bethléem (parce qu'il étoit de la maison et de la famille de David), afin de se faire enregistrer avec Marie son épouse, qui étoit enceinte. Pendant qu'ils étoient en ce lieu, il arriva que le temps auquel elle devoit accoucher, s'accomplit, et elle enfanta son fils premier-né; elle l'enveloppa de langes et le coucha dans une crèche, parce qu'il n'y avoit point de place pour eux dans l'hôtellerie.

1.° Admirons ici dans Marie et Joseph leur obéissance aux ordres de l'Empereur. Ils obéissent sans chercher de prétexte d'exemption, ni dans la noblesse de leur origine, ils étoient du sang royal; ni dans le saint Mystère dont ils étoient les ministres et les coopérateurs, Marie portoit dans son sein le Fils de Dieu; ni dans la fatigue du voyage, il étoit long et difficile; ni dans le danger que couroit cette Vierge sainte, elle étoit dans son neuvième mois, et l'on étoit au cœur de l'hiver; ni dans le caractère de l'Empereur qui avoit porté l'Edit, il étoit idolâtre. Apprenons à nous soumettre aux Puissances de la terre, quelque rigoureux

que soient leurs commandemens, dès qu'ils ne sont point manifestement opposés à ceux de Dieu. Le vrai fidelle reconnoît l'ordre du Ciel dans l'ordre du Prince sous lequel il vit : qu'il soit juste ou vicieux, Païen ou Idolâtre, Hérétique ou Catholique, il lui rend ses hommages et le tribut légitime de son obéissance.

2.° Admirons quelle fût la patience de Marie et de Joseph dans les rebuts qu'ils eurent à souffrir. Représentons-nous ce qui dut leur arriver dans cette circonstance. Parvenus au terme où ils espèrent trouver du repos, ils ne trouvent qu'une fatigue encore plus grande : ils cherchent, en arrivant à Bethléem, une maison pour se loger, et ils n'en trouvent pas ; ils avancent plus loin dans la ville, ils en parcourent toutes les rues, tout est rempli ; ils reviennent sur leurs pas, ils prient, ils sollicitent, tout est inutile ; parens, amis, gens de connoissance, tout et sourd à leurs voix ; ils ne reçoivent que des rebuts, des mépris, des insultes. Le froid, la nuit, le tumulte, le fracas d'une foule d'Etrangers, le concours public, augmentent encore leur peine, leur embarras, leur fatigue. Dans quel état se trouve Marie ! dans quelle inquiétude est plongé Joseph ! Mais leur patience est invincible ; il ne leur échappe pas une parole, un sentiment de plainte et de murmure. Mieux instruits que les autres hommes

des secrets de la conduite de Dieu, ils n'ignorent pas que ceux qu'il emploie à ses plus grands ouvrages, doivent être livrés aux plus rudes épreuves.

3.° Admirons quelle est leur résignation dans le parti qu'ils sont obligés de prendre. Exclus de toutes les maisons par la multitude des hôtes, il se retirent dans une étable pour y passer la nuit. C'est-là que Dieu conduit les deux personnes de la terrre les plus saintes, et qu'il chérit davantage, Marie et Joseph. Ils ne méconnoissent pas la main qui les dirige, ils l'adorent avec amour et résignation; et c'est pour récompenser leur fidélité, que le Seigneur va les combler de ses faveurs les plus signalées, et leur donner la consolation d'être eux seuls les deux premiers qui auront le bonheur de voir le Verbe incarné. Ce fut donc dans cet asyle bien convenable à la naissance d'un enfant destiné à mourir un jour sur une croix, qu'un Samedi (1), vers le milieu de la nuit, Marie, sans douleur et sans préjudice de son inviolable virginité, mit au monde son Fils, chef et héritier, selon la chair, de la maison de David. Exempte des assujétissemens communs, elle avoit conçu par l'opération de Dieu, et elle fut soustraite à la malédiction d'Eve. Elle enfanta J. C. sans aucune

(1) Le 25 décembre de l'an de Rome 753.

des suites humiliantes et douloureuses qui accompagnent la maternité des autres femmes, et se trouva en état de le servir aussitôt qu'il fut né. Elle-même l'enveloppa de langes, et elle le coucha dans la crèche de l'étable, qui lui tint lieu de berceau. Là elle lui offrit, avec son Epoux, les premiers et les plus purs hommages que la terre lui ait jamais rendus. Félicitons cette divine Mère et S. Joseph; joignons nos louanges aux leurs, et travaillons sur-tout à imiter leur résignation, leur patience, leur soumission et leur fidélité.

Troisième Point.

Jesus adorable dans sa crèche.

Mais quel est donc ce Jesus naissant dans une crèche? C'est notre Dieu, notre médiateur, notre modèle.

1.° C'est notre Dieu; c'est le Fils de Dieu égal à son Père par sa divinité, et semblable à nous par son humanité, c'est notre Dieu, mais, comme l'appelle Isaïe, le Dieu véritablement caché. Quels prodiges! l'Eternel, enfant d'un jour; le Verbe de Dieu, un enfant sans parole, le Tout-puissant, un foible enfant! O grand Dieu! quelque caché que vous soyez, la Foi vous révèle à mon cœur, et je vous rends mes plus profonds hommages. Si vous cachez l'éclat de votre majesté sous les charmes de l'enfance, vous n'en êtes pas

moins adorable, vous n'en êtes que plus aimable. Eh, quoi, le Fils de Dieu, même avant que de naître, obéit à un Prince de la terre! Le Messie, si long-temps attendu, si ardemment désiré, n'éprouve que des rebuts de la part des hommes! Le Roi d'Israël, le Roi du ciel et de la terre naît dans une étable, est couché sur la paille! Ah! je le comprends, Seigneur, votre Royaume n'est pas de ce monde, votre règne est le règne des vertus sur la terre et de la gloire dans le ciel.

2.° Ce Jesus naissant est notre médiateur, c'est notre victime. D'un côté, brûlant d'amour pour Dieu son père, et rempli de zèle pour sa gloire, il lui rend déjà dans sa crèche des adorations dignes de lui, et il s'offre à accomplir toutes ses volontés; aussi en est-il souverainement aimé, aussi est-il l'objet de ses plus tendres complaisances. De l'autre côté, brûlant d'amour pour les hommes, et rempli de zèle pour leur salut, il se les associe, il se fait leur chef, et s'offre à satisfaire entièrement pour eux; aussi combien devroit-il en être aimé! Déjà son tendre corps est blessé par la dureté de sa couche, ses membres délicats sont dans la souffrance par la rigueur du froid, ses aimables yeux se couvrent de larmes, non pour pleurer ses maux, mais pour laver nos péchés. O doux Agneau! vous naissez

dans l'étable, et bientôt vous serez immolé pour nous sur l'autel de la Croix.

3.° Jesus naissant est notre Maître, notre modèle. S'il nous fait un précepte de l'obéissance, de l'humilité, de la patience, de la mortification, du détachement, de la pauvreté, dès les premiers pas qu'il fait dans le monde, ne nous en donne-t-il pas l'exemple? Il naît dans une crèche, dans une étable, encore n'en a-t-il l'usage que par emprunt. Que cette étable, que cette crèche ont d'éloquentes voix pour nous apprendre à chérir les vertus que Jesus nous commande, et pour nous porter au mépris généreux et réel de tout ce que le monde estime, et à l'estime de tout ce qu'il méprise!

Venez, ô mon Sauveur! daignez prendre naissance dans mon cœur. Faites, qu'instruit par votre exemple et secondé de votre grace, je sois pauvre d'esprit, humble de cœur, comme étranger sur la terre, mortifié et obéissant comme vous l'êtes dans votre crèche. Vous n'êtes devenu enfant, ô divin Jesus! qu'afin que je puisse devenir homme parfait. Vous n'avez souffert d'être enveloppé de langes, qu'afin de me dégager de tous les liens du péché. Vous n'avez voulu naître dans une étable, que pour m'admettre à votre autel ici-bas, et à votre gloire dans l'Eternité. Vous n'êtes descendu en terre que pour m'élever jusqu'au Ciel, et le re-

but que vous avez essuyé, lorsqu'on vous a refusé une place dans les hôtelleries, m'assuroit à moi-même une demeure dans votre Paradis. Enfin, vous ne vous êtes rendu foible, que pour me fortifier; pauvre, que pour m'enrichir. Faites, Seigneur, que de telles graces ne deviennent pas, par leur inutilité, autant de titres de condamnation contre moi; mais plutôt faites que les mettant à profit, elles me conduisent à votre gloire. Ainsi soit-il.

XI.e MÉDITATION.

Adoration des Bergers.

L'Evangile distingue dans cet événement trois temps différens; 1.o celui auquel les Bergers furent avertis par les Anges de la naissance du Sauveur; 2.o celui de leur départ, de leur arrivée et de leur séjour à Bethléem; 3.o celui de leur retour chez eux. *Luc.* 2. 8-20.

PREMIER POINT.

Les Bergers sont avertis par les Anges de la naissance du Sauveur.

Or il y avoit aux environs des Bergers qui passoient la nuit dans les champs, veillant tour-à-tour à la garde de leurs troupeaux; et tout-à coup un Ange du Seigneur se présenta à eux, et une lumière divine les environna, ce qui

les remplit d'une grande crainte. Mais l'Ange leur dit : Ne craignez point, car je viens vous annoncer une nouvelle qui sera pour tout le peuple un grand sujet de joie. C'est qu'aujourd'hui dans la ville de David, il vous est né un Sauveur, qui est le Christ, le Seigneur, et voici la marque à laquelle vous le connoîtrez. Vous trouverez un enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche. Aussi-tôt il se joignit à l'Ange une troupe nombreuse de la Milice céleste, et tous ensemble louèrent Dieu, en disant : Gloire à Dieu au plus haut des Cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ; et les Anges les ayant quittés, ils se retirèrent dans le Ciel.

1.° Qu'étoit-ce que ces Bergers ? Ils étoient d'une condition pauvre et obscure. Le Sauveur en les appelant les premiers à son berceau, fait voir qu'il ne rebute personne : allons donc à lui avec confiance. Ils étoient laborieux et vigilans, ils menoient une vie innocente, simple et conforme à leur état. L'oisiveté, la mollesse, ou des occupations dangeureuses, sont des sources de péché qui éloignent de Dieu et de ses faveurs. Ils étoient *Pasteurs* ; c'est sous cette aimable idée que N. S. s'est souvent représenté lui-même comme étant le Souverain Pasteur de nos ames, et il aima en ceux-ci

l'image des Pasteurs de son Eglise. Ils avoient un cœur droit et docile, ils attendoient le Messie dans l'état où Dieu voudroit le leur donner, sans raisonner ni sur ce qu'il devoit être, ni sur ce qu'il devoit faire; aussi ils le reconnurent, et ils l'adorèrent tel qu'on le leur montra. Le Verbe de Dieu, qui vient nous instruire, n'a pas besoin de nos lumières et de nos raisonnemens. C'est avec simplicité de foi que nous devons l'adorer dans la crèche et dans l'Eucharistie, si nous voulons avoir part aux fruits de ces deux grands mystères.

2.° Quelle fut la conduite des Anges? Tout-à-coup ces pasteurs sont environnés d'une brillante lumière qui perce les ténèbres de la nuit. A la faveur de ce jour miraculeux, ils aperçoivent auprès d'eux *un Ange du Ciel*, et d'abord ils sont *saisis d'étonnement.* Leur frayeur est grande, mais elle ne dure pas. Leur consolation est plus grande encore, et elle ne fera que croître, et n'aura d'autre terme que leur vie. L'Ange leur parle, et ils ne répliquent pas, quelque étonnante que soit la nouvelle qu'il leur annonce. Aussi leur foi mérite-t-elle d'être récompensée et soutenue par de nouveaux prodiges. *Une troupe innombrable de la Milice céleste se joint* au premier Envoyé du Ciel, et tous chantent de concert les louanges de Dieu. Quel bonheur pour ces Bergers,

de devenir comme les témoins de la joie qui fait dans la gloire le partage des Anges et des Saints, dont toute l'occupation est de bénir et de louer le Seigneur dans des transports éternels ! Mais quelle nouvelle impression ne dut pas faire sur ces Pasteurs la disparition des Esprits bienheureux, qui s'élevèrent ensemble et d'une manière visible vers le Ciel, pour y continuer leurs divins cantiques ! Quel spectacle pour leurs yeux ! Quel ravissement pour leur cœur !

3.° Que leur disent ces Envoyés du Ciel? Le premier d'entre eux leur annonce le Sauveur, le leur désigne sous des traits aussi remarquables qu'étonnans, et tous ensemble ils célèbrent sa naissance. *Ne craignez rien,* leur dit l'Esprit céleste, *je viens vous apprendre une nouvelle qui vous remplira de joie, et qui fera la consolation de tout le peuple.* Israël attend le Messie ; aujourd'hui, cette nuit même, il n'y a que quelques instans, ce Messie si désiré vient de naître à *Bethléem, cette ville* de laquelle *David* étoit originaire. Cet enfant est le *Sauveur*, non des Anges, mais le vôtre ; il est le Sauveur, non comme ceux que Dieu vous a souvent envoyés, et qui n'étoient que la figure de celui-ci, mais il est le *Sauveur* par excellence, le *Sauveur* de tous les hommes : voilà son ministère et l'excès de sa charité : il est le Christ, l'Oint du

Seigneur, il a reçu l'onction de la divinité pour être Roi et Prêtre éternel; il est lui-même le Seigneur de l'Univers, des Anges et des hommes, l'Auteur de la nature et de la grace, le Maître absolu de toutes choses, voilà sa grandeur et sa puissance.... Quelle honte pour nous! Les Anges prennent part à un mystère dont les fruits ne sont pas pour eux, et nous pour qui naît le Sauveur, nous qui nous livrons si facilement à des joies insensées et fausses, nous sommes peut-être indifférens, insensibles à la grandeur et à la solidité de celle-ci! Mais à quel *signe*, poursuit l'Ange, *reconnoîtrez-vous* votre Sauveur si charitable, si puissant, et depuis si long-temps annoncé? *Vous trouverez dans une étable un enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche.* Et cet enfant, voilà le Messie, celui en qui résident les trésors de la sagesse de Dieu; des langes, voilà les signes de sa grandeur, et les marques de sa puissance; une crèche, voilà le trône de sa gloire. Orgueil de l'homme, viens te briser contre cette crèche; homme superbe, reconnois que l'humilité de ton Sauveur est la seule voie pour rentrer dans les biens que ton orgueil t'a fait perdre! A peine le Chef des Esprits célestes a-t-il annoncé le Messie, qu'*une multitude d'Anges s'unissent à lui*, ils entonnent ce divin cantique: *Gloire*, honheur et actions de graces

soient rendus *à Dieu qui habite au plus haut des cieux !* Que la *paix* se répande aujourd'hui au nom du Seigneur Dieu d'Israël *sur les hommes de bonne volonté*, disposés à croire ses oracles, à observer ses lois, et à profiter de ses miséricordes ! *Dans les Cieux, gloire soit à Dieu*, qui est l'Auteur de ce grand mystère où éclatent sa bonté, sa sagesse, sa puissance; à Dieu qui est la fin de ce mystère, par lequel il reçoit une obéissance, une satisfaction, des hommages dignes de lui ! *Sur la terre paix aux hommes :* paix entre eux par la charité, paix avec Dieu, par une réconciliation, paix avec eux-mêmes, paix du cœur, paix de la conscience, paix délicieuse, et le plus précieux de tous les biens; *paix aux hommes de bonne volonté*, c'est-à-dire, aux hommes dociles à Dieu, soumis à sa loi, qui lui donnent des marques de bonne volonté !

Second Point.

Du départ des Bergers, de leur arrivée, et de leur séjour à Bethléem.

Après que les Anges se furent retirés dans le Ciel, les Bergers se dirent l'un à l'autre : Passons jusqu'à Bethléem, et voyons ce qui est arrivé, et ce que le Seigneur nous a fait connoître. Ils y allèrent en diligence, ils y trouvèrent Marie et Joseph avec l'Enfant qui étoit cou-

ché dans la crèche : ce qu'ayant vu, ils reconnurent la vérité de ce qui leur avoit été dit.

1.° Qui est-ce qui anime les Bergers à aller voir les merveilles qui leur sont annoncées? C'est d'abord l'exemple. Ils s'excitent et s'encouragent *les uns les autres* à répondre à la grace que Dieu leur a faite, et bientôt ils n'ont plus tous ensemble qu'un cœur, qu'une ame, qu'une volonté ; mêmes pensées, mêmes paroles, mêmes sentimens, même action pour aller à J. C., l'Auteur de leur salut. Ainsi les amitiés, les sociétés, les familles, tous les Fidelles devroient-ils s'animer mutuellement, et s'exciter sans cesse par leurs discours et par leurs exemples à la vertu, à la patience, à la pénitence et aux bonnes œuvres. Ainsi devrions - nous nous animer à la piété par l'exemple de tant de Saints qui nous ont précédés, de tant d'ames ferventes qui nous environnent, ou qui, répandues dans toute l'Eglise, nous crient, nous sollicitent d'unir nos hommages et nos actions aux leurs... Les Bergers s'animent encore par le terme et l'objet auquel il s'agit d'aller. *Passons jusqu'à Bethléem, et allons voir la merveille qui s'est accomplie.* Le terme, c'est Bethléem ; l'objet, c'est leur Dieu, leur Sauveur, qui y est né. Et où nous presse-t-on d'aller ? N'est-ce pas à notre Dieu et à notre Sauveur : n'est-ce pas à Bethléem,

qui veut dire maison de pain : n'est-ce pas au pain du Ciel, qui est la nourriture des ames : et s'agit-il pour cela d'un long et pénible voyage ? Enfin les Bergers s'animent par l'avertissement et l'instruction qu'ils ont reçus du Seigneur. *Passons et voyons ce que Dieu nous a fait annoncer* par ses Anges. N'est-ce pas également le Seigneur qui nous appelle ? L'éducation chrétienne que nous avons reçue, tant d'instructions, tant d'avertissemens, tant d'inspirations, tant de bons mouvemens, seront-ils inutiles ? Animons-nous donc pour le présent, partons, allons ; à quoi servent tant de désirs, tant de beaux projets pour l'avenir ?

2.° Comment les Bergers vont-ils à Bethléem ? Ils marchent tous ensemble vers l'étable, *en diligence*, avec toute la promptitude et l'empressement que devoit leur inspirer la nouvelle reçue. Ils n'attendent pas même le jour, ils partent la nuit, ils courent avec confiance, et abandonnent, sans inquiétude, leurs troupeaux aux soins de celui qui les appelle... Combien sommes-nous éloignés de la ferveur de ces pieux Bergers ! Marchons donc avec empressement, et sans nous arrêter. Quiconque veut arriver à la perfection où Dieu l'appelle, doit y tendre avec ardeur et sans relâche ; avançons donc, et courons sans délai et sans crainte dans la voie que le Ciel nous montre. Ap-

puyés des conseils de l'Ange du Seigneur, d'un sage Directeur, ne craignons pas que l'aumône nuise à notre fortune, la ferveur à notre santé, l'oraison à nos emplois, la piété à notre réputation.

3.o Que trouvent les Bergers à Bethléem ? *Ils y trouvent* Jesus, Marie et Joseph. Un air d'innocence et de modestie distinguoit la Mère. La bonté et la douceur annonçoient celui qui paroissoit être le Père. Les foiblesses et les infirmités, l'indigence et la pauvreté désignoient le Messie, le Sauveur si longtemps attendu. Aucun rayon de lumière n'éclatoit sur son visage, aucun trait de la Divinité ne se faisoit sentir à travers les ombres qui l'environnoient ; mais Dieu a parlé : ces Bergers ne raisonnent ni sur l'objet de la révélation, ni sur les convenances du mystère ; ils contemplent à loisir le divin Enfant, ils l'admirent, ils l'adorent, ils lui rendent les prémices de nos hommages, ils en reçoivent les premières faveurs, et sont embrasés de son amour. O sort heureux ! ô spectacle touchant et bien digne d'envie ! Mais, sans envier leur sort, profitons du nôtre, qui ne le cède point au leur, 1.o dans l'objet de la foi. Ils ne voient des yeux du corps qu'un enfant foible et indigent. Si dans cet enfant ils voient leur Dieu et leur Sauveur, ce n'est qu'avec les yeux de la foi : or, avec la foi, ne le voyons-

nous pas ce même Dieu et ce même Sauveur dans son Sacrement, et là ne pouvons-nous pas lui rendre les mêmes hommages et en obtenir les mêmes faveurs ? 2.° Dans le motif de la foi. Ils avoient été instruits par les Anges de ce qu'étoit cet Enfant. La parole des Anges étoit pour eux la parole de Dieu, cela est vrai ; mais la parole des Anges est pour nous comme pour eux, et nous avons de plus la parole de Dieu et l'enseignement de son Église, qui nous révèlent le mystère de l'Eucharistie, et nous disent ce qu'est ce pain de vie. 3.° Dans l'appui de la foi. Ils voient l'humanité de J. C. et nous n'avons pas cette consolation, cela est vrai ; mais si notre foi est plus exercée, elle est plus glorieuse à Dieu et plus méritoire pour nous ; mais si au lieu de la forme d'un enfant, nous ne voyons que l'apparence du pain, aussi, au lieu d'étable et de crèche nous voyons des temples et des autels que la foi de dix-sept siècles lui a érigés par toute la terre. Hélas ! rien ne manque aux preuves de notre foi, faisons-en usage, et rien ne manquera à notre bonheur.

TROISIÈME POINT.

Du retour des Bergers.

Et tous ceux qui entendoient les Bergers, étoient dans l'admiration des choses qu'ils leur disoient. Pour Marie,

elle ne perdoit rien de tout cela, et s'entretenoit dans son cœur. Enfin les Bergers s'en retournèrent, glorifiant et louant Dieu de ce que tout ce qu'ils avoient entendu et vu s'étoit trouvé conforme à ce qui leur avoit été dit.

1.° Considérons ici l'étonnement de la multitude. Plusieurs apprirent ce qui s'étoit passé pendant la nuit; les uns le surent des *Bergers* mêmes; les autres, de ceux à qui les bergers l'avoient raconté; tous furent extrêmement surpris, et rien en effet n'étoit plus propre à causer une admiration générale. La naissance du Sauveur d'Israël dans une étable, une apparition faite à de pauvres Bergers, un Cantique de louanges et de bénédictions, chanté en leur présence par le chœur de la Milice céleste; toutes ces circonstances réunies et rapportées par des hommes simples qu'on ne pouvoit soupçonner de malice ou d'intérêt, durent jeter les Juifs des environs de Bethléem dans un étrange étonnement. Cependant, malgré leur surprise, ces Juifs s'en tinrent aux raisonnemens et aux conjectures que chacun d'eux fit dans le moment selon la disposition de son cœur: mais à quoi sert une admiration stérile? N'auroient-ils pas dû courir à l'étable, et y adorer leur Sauveur? n'auroient-ils pas dû se disputer l'honneur de le loger et de l'avoir chez eux? Hélas! de quoi

nous servira à nous-mêmes d'avoir admiré les mystères et la loi de Dieu, ou les discours que nous aurons entendus sur cette matière, si cette admiration est vaine et sans effet? ne sera-t-elle pas contre nous un titre de condamnation ?

2.° Considérons Marie. Mais si les Juifs charnels et grossiers prirent si peu de part à des prodiges si dignes de leur attention, Marie, cette Vierge prudente, attentive et fidelle, ne les regardoit pas avec cette coupable indifférence. Les Bergers lui avoient raconté toutes les circonstances de la vision Angélique qui les avoit conduits à Bethléem; elle s'en réjouit dans le Seigneur; félicitons-la. Chaque nouvel événement retraçoit vivement dans sa mémoire ceux qui avoient précédé. Les paroles que l'Ange lui avoit dites à elle-même, les miracles de sa conception et de son enfantement, ce qu'elle avoit entendu de la bouche d'Elisabeth, la manière dont Dieu avoit dissipé les alarmes de Joseph, ce qu'elle entendoit dire aux Pasteurs, tout concouroit à une même fin, tout lui confirmoit la divinité de son Fils, et le lui rendoit de plus en plus cher, précieux, adorable. Elle ne cessoit point de comparer ensemble et de réunir tous ces traits divins, *elle les conservoit précieusement dans son cœur*, elle en nourrissoit sa foi et croissoit ainsi en amour; imitons-la. C'est d'elle, comme

l'on croit, que S. Luc a su tous ces détails et tout ce qui regarde J. C. jusques au temps de sa vie publique : remercions-la.

3.° Considérons les Bergers. *Ils s'en retournèrent glorifiant Dieu, chantant les louanges* du Sauveur et bénissant ses miséricordes. *Ce qu'ils avoient entendu* de la bouche des Anges, *ce qu'ils avoient vu* de leurs yeux, la conformité de l'événement avec ce qui leur avoit été annoncé, la distinction que le Seigneur avoit faite d'eux pour les admettre à sa divine confidence, furent désormais la consolation de leur état et la matière de leurs entretiens. Avec quel zèle publièrent-ils, en s'en retournant, ces merveilles de Dieu; et en instruisirent-ils les autres? Est-ce ainsi que nous retournons du temple à la maison, que nous sortons de la prière, de l'instruction, du sacrifice, de la communion? Est-ce avec la même reconnoissance et la même satisfaction, que nous considérons dans notre sainte Religion les preuves infaillibles de sa vérité, le rapport des dogmes avec l'état présent de l'homme, la conformité des prophéties avec les événemens, l'accord de ce que nous voyons de nos jours et sous nos yeux, avec ce que nous lisons du passé, tandis qu'au contraire tous les systèmes de Religion, inventés par les hommes, répugnent également au passé et au présent?

Que vous êtes adorable, ô mon Sauveur, dans votre crèche sacrée ! Je m'unis d'esprit et de cœur à ces pieux Bergers qui vous y adorent, et aux Anges du Ciel qui vous y glorifient. Que vous rendrai-je, pour vous être ainsi donné à moi ? Ah ! je me donne, je me consacre tout entier à vous, ô divin Jesus ! pour ne plus vivre que de vous et par vous, de votre esprit et de votre amour ! Faites, Seigneur, que ne me bornant pas ici à une adoration stérile et superficielle, je conserve, comme Marie, toutes vos paroles dans mon cœur, j'en nourrisse mon ame ! Faites qu'étudiant au pied de votre crèche les vertus de votre divine enfance, votre vie humble, mortifiée, recueillie et cachée, je m'y rende conforme, pour devenir participant de votre gloire ! Ainsi soit-il.

XII.e MÉDITATION.

La Circoncision de Notre Seigneur.

Le huitième jour où l'Enfant devoit être circoncis, étant arrivé, il fut nommé Jesus, *qui étoit le nom que l'Ange lui avoit donné avant qu'il fût conçu dans le sein de sa mère.* Dans ce seul verset, trois objets s'offrent à notre méditation; 1.o la Circoncision; 2.o le nom de Jesus; 3.o le renouvellement de l'année. *Luc.* 2. 21.

PREMIER POINT.

De la Circoncision.

1.o CETTE cérémonie avoit été ordonnée par Dieu lui-même; il en avoit fait le commandement d'abord à Abraham et ensuite à Moïse, pour distinguer spécialement son peuple. Jesus en s'y soumettant, quoiqu'il fût au-dessus de la Loi, puisqu'il en étoit lui-même l'auteur et la fin, nous donne l'exemple de l'obéissance que nous devons aux Lois de Dieu, et condamne ces dispenses, ces réserves, ces relâchemens que nous permettons si facilement.

2.o La Circoncision étoit humiliante. Jesus, en la recevant, quoiqu'il soit le Saint des Saints, est confondu avec les pécheurs, et prend sur lui la marque infamante et la peine du péché. Exemple d'humilité bien opposé à notre orgueil:

nous sommes couverts d'iniquités, et nous nous parons des dehors de l'innocence, nous prétendons même en avoir les priviléges, en ne voulant souffrir ni le remède ni la peine du péché. Le Dieu d'Abraham, le Seigneur de toutes choses ne paroît être rien au-dessus des autres enfans. Que nous sommes peu conformes à notre divin modèle! oubliant ce que nous sommes devant Dieu, nous ne cherchons qu'à paroître devant les hommes, qu'à nous élever au-dessus des autres, et à nous distinguer en tout.

3.° La Circoncision étoit onéreuse. Elle imposoit l'obligation d'observer toute la Loi de Moïse, et Jesus en porte le joug pour nous en délivrer. Mais prenons-y garde, Jesus-Christ a substitué le Baptême à la Circoncision; et en nous exemptant de la Circoncision légale, il nous a obligés à la Circoncision spirituelle, c'est-à-dire, au retranchement de toutes les pensées mauvaises et réfléchies de notre esprit, de toutes les affections déréglées et volontaires de notre cœur, de toutes les paroles criminelles ou inutiles de notre bouche, en un mot, de tout ce qui, dans notre conduite, lui déplaît, ressent le vice de notre origine, et se trouve contraire aux obligations de notre Baptême.

4.° La Circoncision étoit douloureuse. Jesus n'ayant encore que huit jours, soumet sa tendre et innocente chair au cou-

teau

teau de la Circoncision ; il en ressent les vives douleurs, son sang coule, il en offre les prémices à son Père pour notre salut, et il en versera un jour jusqu'à la dernière goutte. O Jesus, pour me sauver, vous versez votre sang ; et moi, pour mon salut, je ne veux rien souffrir ! O Joseph ! ô Marie ! vous seuls sur la terre connûtes alors le prix de ce sang divin, plus que suffisant déjà pour la rédemption des hommes, si Dieu eût voulu s'en contenter. Quelle plaie pour votre cœur, lorsque vous le vîtes couler ! Que vous vous hâtez, ô mon Sauveur, de me donner votre sang ! différerai-je encore à vous donner mon cœur ? O Dieu que j'ai tant offensé, recevez-le ce sang précieux pour l'expiation de mes crimes ! Divin Jesus, appliquez-m'en le mérite et la vertu ; afin que du moins je ne vous offense plus ! Qu'une goutte de ce sang adorable tombe sur mon cœur, pour en amollir la dureté ! Hélas ! je le reçois tout entier, et si souvent, ce précieux sang dans la Communion ; comment se peut-il que je ne sois pas embrasé, consumé d'amour ?

SECOND POINT.

Du nom de Jesus.

Et on lui donna le nom de Jesus.

1.° Nom plein de majesté et de grandeur. A ce nom adorable, tout genou

doit fléchir au Ciel, sur la Terre et dans les Enfers ; à ce nom, le Ciel reconnoît son Roi, la Terre son Libérateur, l'Enfer son Vainqueur. L'Eglise ne le prononce jamais dans ses Offices qu'avec une marque singulière de son respect : comment le prononçons-nous ?

2.° Nom plein de force et de puissance. C'est le seul nom donné aux hommes, en vertu et par l'invocation duquel ils puissent être sauvés. Ce nom seul a ouvert le Ciel, fermé l'Enfer, enchaîné le Démon, renversé les idoles, et banni l'Idolâtrie. De tout ce qui est demandé au nom de Jesus, rien n'est refusé ; les malades sont guéris, les morts ressuscitent, et les démons sont mis en fuite : invoquons-le donc souvent et avec une entière confiance.

3.° Nom plein de pureté et de sainteté. C'est du Ciel qu'il est venu ; c'est *un Ange qui l'a apporté ;* c'est Marie et Joseph, deux époux Vierges, qui l'ont imposé. Il bannit les pensées impures, et n'inspire que de chastes désirs. Il n'a d'ennemis que les esprits immondes et les ames charnelles : appliquons-nous donc à une pureté parfaite, pour nous rendre dignes des graces attachées à ce saint Nom.

Nom plein de charmes et de douceur. Le nom de Jesus ou de Sauveur n'annonce que bonté dans celui qui le porte,

et ne promet rien moins à ceux qui l'aiment, que la rémission de leurs péchés, la délivrance de l'Enfer, la possession du Ciel. O faveurs ! ô espérance ! ô biens éternels ! quel cœur peut résister à la douceur de vos charmes ? que le nom de Jesus soit donc sans cesse dans mon cœur et sur mes lèvres ! il adoucira mes peines, il dissipera mes craintes, il me fortifiera dans la disgrace, et me préservera des dangers de la prospérité ; la mort même n'aura pas de quoi m'effrayer ; avec le nom de Jesus à la bouche, je quitterai la terre sans peine, plein de confiance aux promesses de celui en qui j'ai cru et que j'aurai invoqué.

Troisième Point.

Du premier jour de l'an.

Le huitième jour où l'Enfant devoit être circoncis étant arrivé... Ces paroles nous rappellent la brièveté, l'incertitude, l'emploi et la fin du temps.

1.° La brièveté du temps. La plus longue suite de jours, lorsqu'ils sont écoulés, n'est plus rien. Qu'est-ce que l'année qui vient de finir ? Qu'est-ce que tout le temps que nous avons vécu ? Qu'est-ce que tout le temps qu'a duré le monde ? Tout cela est passé, et dans un temps passé, un siècle, un an, huit jours, un jour, sont la même chose. Le temps à venir n'est pas d'une autre nature. L'année qui com-

mence, le temps qui nous restera à vivre, tout celui que doit durer le monde, passera ; et quand il sera passé, il ne sera plus rien ; mais l'Eternité ne passe point. O insensés que nous sommes, de nous attacher aux biens du temps, qui sont si peu durables, et de ne pas soupirer pour les biens éternels !

2.° L'incertitude du temps. Combien y en a-t-il eu de tout âge, de toute condition, de toute complexion, qui ont vu commencer l'année dernière, et qui ne l'ont pas vu finir ? Il en sera de même de celle-ci ; peut-être serons-nous du nombre de ceux qui n'en verront pas la fin ; nous n'y avons pas un jour, un moment d'assuré. Commençons-la donc comme si elle devoit être la dernière pour nous, ce qui arrivera peut-être ; et vivons chaque jour comme si chaque jour devoit être pour nous le dernier.

3.° L'emploi du temps. La manière dont nous aurons employé le temps, décidera de notre sort dans l'Eternité. Examinons comment nous avons employé l'année qui vient de s'écouler. Si nous ne sommes pas tombés dans les plus grands désordres, remercions-en Dieu ; mais au moins, avouons-le, quelle lâcheté au service du Seigneur, quelle dissipation dans la prière, quelle négligence dans l'usage des Sacremens, que de défauts dans toutes nos actions ! Combien

de fautes que nous aurions pu éviter, de bonnes œuvres que nous aurions pu faire, d'occasions de pratiquer la vertu, d'exercer la charité, la patience, le zèle, l'humilité, la mortification, que nous avons perdues! Pleurons amèrement de si grandes pertes, et demandons-en pardon à Dieu. Voici une nouvelle année qu'il nous donne pour les réparer: ah! s'il l'accordoit aux ames réprouvées, s'il l'accordoit même aux ames du Purgatoire, comment l'emploîroient-elles?

4. La fin du temps. A la fin du temps il ne reste plus rien des peines et des plaisirs que l'on a eus dans le temps. Le pénitent et le voluptueux, parvenus à leur dernière heure, se trouvent égaux, en ce que les mortifications de l'un et les délices de l'autre sont également évanouies; il ne leur reste que leurs œuvres, c'est-à-dire, leurs mérites ou leurs démérites. Quel regret pour l'un! quelle consolation pour l'autre! quelle satisfaction ne ressentirions-nous pas nous-mêmes aujourd'hui, si nous avions passé l'année dernière dans la sainteté et dans la ferveur! Il ne nous resteroit rien de la peine que nous aurions prise; et que nous reste-t-il des plaisirs qui nous ont détournés de Dieu? Regrettons un temps si précieux et si mal employé. Remercions Dieu de ce qu'il nous a conservés jusqu'à ce moment, et de ce que la fin du temps n'est pas encore

venue pour nous ; mais songeons que nous y touchons. Quels seront alors nos sentimens ? Ce que nous voudrions avoir fait alors ne dépendra plus de nous ; mais il en dépend maintenant. Soyons donc prudens, et profitons d'un avis qui sera peut-être le dernier que nous recevrons.

C'en est fait, ô mon Dieu! plus de délai. Ah ! j'en reconnois le danger, l'illusion. Ce jour, ce moment va devenir pour moi l'époque d'une conversion invariable. Je vais mettre à profit tous les instans qui me restent, et regagner, par la vivacité de mon amour, ce qui manque au nombre de mes œuvres. Je viens à vous avec confiance et avec larmes, ô adorable Victime ! qui versez dans votre Circoncision les premières gouttes de votre sang, et qui m'assurez l'effusion du reste. A la vue de votre obéissance à une loi qui ne vous obligeoit pas, je me fixe sans retour dans la soumission éternelle que je vous dois : à la vue de ces premières vengeances qu'exerce sur vous la Justice divine, pour l'apparence seule du péché dont vous vous êtes revêtu, je conçois quelle doit être mon aversion pour le péché ; et mon éloignement pour lui, quelque léger qu'il puisse être, sera infini. Votre Circoncision légale, ô divin Jesus ! sera pour moi un motif puissant et toujours nouveau, de mortifier mes sens, de crucifier ma chair, de circoncire

mon cœur, de retrancher tout ce qui flatte la nature, d'éloigner tout ce qui fomente les passions, de fuir tout ce qui amollit le cœur, de me séparer des pompes, des délices, des vanités auxquelles j'ai renoncé dans mon Baptême, de mourir enfin au monde et à moi-même, pour ne vivre qu'en vous, ô mon Sauveur! Telles sont mes résolutions; mais y serai-je fidelle? Pour appui et soutien de ma foiblesse, je n'aurai besoin que de votre nom, ô Jesus! et ce nom si redoutable à l'Enfer, dont il a humilié la puissance, je l'emploîrai avec succès contre l'ennemi de mon salut. Ainsi soit-il.

XIII.e MÉDITATION.

De l'Adoration des Mages. Mat. 2. 1-12.

PREMIER POINT.

Les Mages partent de l'Orient.

Jesus étant donc né dans Bethléem, ville de la Tribu de Juda, au temps du Roi Hérode, des Mages vinrent de l'Orient à Jérusalem, et ils demandèrent: Où est le Roi des Juifs qui est nouvellement né? car nous avons vu son étoile en Orient, et nous sommes venus pour l'adorer.

1.° Remarquons dans ces Mages leur attention à considérer la nouvelle Etoile, et à pénétrer ce qu'elle signifioit. Com-

bien la virent sans en comprendre le mystère ? Combien d'événemens seroient pour nous des astres lumineux, si notre dissipation continuelle ne nous empêchoit d'y faire attention ?

2.° Considérons leurs réflexions sur ce que ce nouveau phénomène exigeoit d'eux. Ils comprirent bien que ce n'étoit pas pour satisfaire leur curiosité que le Ciel leur annonçoit la naissance du Roi des Juifs, mais qu'ils devoient le chercher et l'adorer. Les lumières que Dieu nous donne feront notre condamnation, si nous ne les rapportons pas à son service et à notre salut.

3.° Examinons leur détermination à aller s'informer à Jérusalem du lieu où étoit né le nouveau Roi. Dieu ne nous instruit pas de tout par lui-même, mais il nous donne des Maîtres, dépositaires des Ecritures et interprètes de leur vrai sens ; notre devoir est de les consulter.

4.° Méditons leur fidélité à obéir à ce que Dieu leur inspire et paroît exiger d'eux. Obéissance prompte et courageuse, qui ne craint ni les fatigues ni les dangers d'un long et pénible voyage, ni les discours ni les railleries des hommes. Est-ce ainsi que nous obéissons à Dieu ? Les Mages sortent de leur pays sur la foi d'une étoile ; et nous, la parole de Dieu, sa force, son autorité, sa lumière qui brillent depuis si long-temps à nos yeux,

rien ne peut obtenir de notre cœur le plus léger sacrifice pour Jesus-Christ! Ces étrangers marchent au moindre signe; et nous que le Seigneur appelle constamment à lui, malgré ses avertissemens, ses inspirations et ses ordres, nous sommes immobiles. Qui nous retient? Ah! craignons que la piété, l'obéissance et la fidélité de ces Mages ne s'élèvent un jour contre nous, et n'accusent notre indifférence, notre lâcheté, nos révoltes.

Second Point.

Les Mages à Jérusalem.

Le Roi Hérode ayant appris cette nouvelle, en fut troublé, et toute la ville de Jérusalem avec lui; et ayant assemblé tous les Princes des Prêtres et les Scribes ou Docteurs du peuple, il leur demanda où devoit naître le Christ. Ils lui répondirent, à Bethléem de Juda; car voici ce qui a été écrit par le Prophète: Et vous Bethléem, terre de Juda, vous n'êtes pas la moindre entre les villes de Juda; car c'est de vous que sortira le Chef qui doit gouverner Israël mon peuple. Alors Hérode ayant fait venir les Mages en secret, s'informa d'eux avec le plus grand soin du temps que l'étoile leur étoit apparue; et les envoyant à Bethléem, il leur dit: Allez, informez-vous exactement de cet enfant, et lorsque vous l'aurez trouvé, faites-le moi savoir,

afin que j'aille aussi l'adorer moi-même. Ayant ouï ces paroles du Roi, ils partirent; et en même-temps l'étoile qu'ils avoient vue en Orient, parut, et elle alloit devant eux jusqu'à ce qu'étant venue sur le lieu où étoit l'Enfant, elle s'y arrêta. A la vue de l'étoile, ils furent transportés de joie. Quatre sortes de personnes sont ici proposées à nos considérations, Hérode, les Princes des Prêtres et les Docteurs des Juifs, le peuple de Jérusalem, et les Mages.

1.° Observons Hérode. Son trouble : un enfant le fait trembler. L'impie n'est jamais tranquille, même sur le trône. Sa cruauté : dès ce moment, ce Roi usurpateur et étranger a résolu la mort de l'Enfant; mais Dieu se joue des projets des méchans. Son inquiéte curiosité : elle ne sert qu'à le tourmenter, qu'à manifester la gloire du nouveau né, et à instruire ceux qui le cherchent. Sa dissimulation et son hypocrisie : mais bientôt il paroîtra ce qu'il est, et deviendra à jamais l'exécration des hommes; tel est le sort des hypocrites.

2.° Considérons les Princes des Prêtres et les Docteurs des Juifs. Quel est leur aveuglement ! Ils cherchent, dans les Ecritures, le Messie; ils le trouvent, ils le montrent aux autres, ils indiquent le lieu de sa naissance; mais ils ne vont pas eux-mêmes l'adorer. Triste présage du

long aveuglement où nous les voyons encore aujourd'hui ! Funeste leçon pour ceux qui montrent la voie aux autres, et s'égarent volontairement eux-mêmes ! Mais quel que soit leur égarement, les Fidelles, à l'exemple des Mages, doivent profiter de leurs leçons.

3.° Examinons le peuple de Jérusalem. Sa légéreté : il se trouble sans savoir pourquoi, et parce qu'Hérode se trouble. Les Grands inspirent leurs sentimens et leurs passions à ceux mêmes qui les haïssent et les censurent. Sa stupidité : il se trouble de ce qui devoit le combler de joie, de l'accomplissement de ce qui faisoit son désir, son attente même prochaine. Funeste disposition, qui n'annonce déjà que trop ce que ce peuple endurci sera un jour ! Combien, parmi les Chrétiens, se troublent aux approches des grandes solennités de l'Eglise, parce qu'il faut alors remplir certains devoirs de Religion qui font la consolation des vrais Fidelles !

4.° Observons dans les Mages, 1.° leur courage à demander le Roi nouvellement né, à publier ce qu'ils en ont vu dans le Ciel, et à déclarer qu'ils le cherchent sur la terre pour l'adorer, sans se mettre en peine s'ils choquent l'ambition de celui qui règne alors sur les Juifs. 2.° Leur constance à ne point se rebuter des difficultés, des délais et des oppositions qu'ils

durent rencontrer, jusqu'à ce qu'ils eurent l'éclaircissement qu'ils cherchoient. 3.° Leur patience à supporter les interrogations, peut-être même les dérisions, tant à la Cour qu'à la Ville. 4.° Leurs épreuves et leurs tentations : ils furent sans doute surpris que dans la capitale de la Judée, on ne sût rien de la naissance du Messie ; qu'on les adressât à Bethléem, lieu inconnu, méprisable, sans nom ; et de ce qu'enfin, quoiqu'ils eussent annoncé une nouvelle si importante, personne ne sortît de Jérusalem pour les suivre. 5.° Enfin leur joie, leur consolation, lorsqu'en sortant de cette ville ingrate, ils revirent l'étoile qui, non-seulement leur apparut comme en Orient, mais qui avança devant eux et leur marqua la route. Ah ! que le Seigneur est bon, qu'il se hâte de consoler ceux qui font quelque chose pour lui, et que ses consolations sont abondantes ! L'esprit de Dieu n'abandonne pas les ames dociles ; s'il semble quelquefois s'éloigner d'elles en les laissant dans l'obscurité, bientôt il se montre à elles ; et que ces momens sont doux et consolans ! Adorons avec autant de frayeur que de reconnoissance la justice de Dieu et sa miséricorde. Les Juifs commencent déjà à s'aveugler, et des Infidelles, des Etrangers, les Gentils, dont les Mages sont comme les prémices, commencent à connoître la lumière.

TROISIÈME POINT.

Les Mages à Bethléem.

Et étant entrés dans la maison, ils trouvèrent l'Enfant avec Marie sa Mère, et se prosternant, ils l'adorèrent; ouvrant ensuite leurs trésors, ils lui offrirent pour présens de l'or, de l'encens et de la myrrhe.

1.° Examinons l'idée que les Mages conçurent de l'Enfant Jesus, et jugeons-en par leur conduite. Ils arrivent à Bethléem. L'étoile qui les guide s'arrête et s'abaisse sur le lieu où est Jesus-Christ, pour leur faire entendre que c'est-là qu'ils doivent eux-mêmes s'arrêter, et aussitôt elle s'évanouit. A ce signal, *ils entrent dans la maison* désignée, et là *ils trouvent un Enfant* entre les bras de sa mère. La simplicité du lieu qu'il habite, et l'indigence qui l'environne, ne les rebutent pas; ils tombent à ses pieds, et ils l'*adorent* non-seulement comme le Roi des Juifs, mais comme le Dieu et le Sauveur de tous les hommes. Quel est le ravissement de ces premiers adorateurs du Roi des Rois? Dans quelle sublime contemplation entrent-ils en le voyant? quelle idée en conçoivent-ils? quels sentimens de la plus profonde vénération, quels respects, quels hommages, quelle sincère offrande d'eux-mêmes? offrande par laquelle ils lui soumettent non-seulement

leurs corps et leurs têtes humiliées, mais leurs esprits et leurs cœurs anéantis. J. C. les remplit intérieurement de l'onction de sa grace, du feu de sa charité ; et cette onction céleste et ce feu sacré se manifestent au-dehors par les douces et abondantes larmes qu'ils répandent. Quel spectacle ! qui n'en seroit touché, attendri ! Que ces Mages durent se féliciter d'avoir entrepris ce voyage, et qu'ils se trouvèrent bien récompensés de leurs peines, de leurs fatigues ! Hélas ! c'est le même Dieu que nous avons sur nos Autels ; que n'avons-nous la même foi, les mêmes sentimens ; que ne lui faisons-nous les mêmes offrandes !

2.° Observons quelle est l'idée que ce mystère doit nous donner de l'enfant Jesus. Ne devons-nous pas nous dire ici à nous-mêmes : Quel est donc cet enfant qui se fait ainsi annoncer par les astres dans le Ciel, et par les Prophètes sur la terre ; qui de son berceau appelle les Sages de l'Orient et s'en fait adorer ; qui aveugle les orgueilleux dépositaires de l'Ecriture au milieu de la lumière, trouble l'impie jusque sur le trône, et remplit de ses plus douces consolations le cœur de ses adorateurs ? Que fera-t-il donc, lorsqu'il paroîtra sur le trône de sa gloire et dans tout l'appareil de sa majesté ? Ah ! heureux alors ceux qui auront cru en lui et l'auront adoré, lorsqu'il étoit en-

core caché sous les voiles de la Foi! mais que deviendront ceux qui l'auront méconnu, méprisé, offensé et persécuté?

3.° Considérons la nature des présens que les Mages offrent à l'Enfant Jesus. Ils lui offrent de l'or, de l'encens et de la myrrhe. Ce fut sans doute de leur part un signe de respect pour le Roi qui leur avoit été annoncé, que le choix de ces présens; mais ce choix fut conduit par le Seigneur. Il n'est pas douteux qu'il y a ici du mystère, et l'Eglise y en a toujours reconnu. Ils lui offrirent de l'or, comme à leur Roi; de l'encens, comme à leur Dieu, et de la myrrhe, comme à un homme. Reconnoissons nous-mêmes Jesus-Christ sous ces trois qualités; adorons-le comme notre Dieu, suivons-le comme notre Roi, aimons-le comme notre Sauveur. Offrons à Jesus l'or d'une charité pure, ardente envers Dieu, et efficace envers le prochain; l'encens d'une prière assidue et fervente, la myrrhe d'une mortification véritable et continuelle. Nous avons encore différens moyens de remplacer les présens des Mages par la pratique de diverses œuvres de piété. Contribuer à l'établissement des temples, à la décoration des autels, à la splendeur du Service divin, c'est offrir de l'encens à Jesus. Soulager les pauvres dans leurs besoins, c'est lui offrir de l'or. Procurer les Sacremens aux mou-

rans et des prières aux morts, c'est lui offrir de la myrrhe.... Les trois présens des Mages ne semblent-ils pas être les symboles naturels des trois vœux de Religion : le présent de l'or, le symbole du vœu de pauvreté, qui dépouille des richesses et de toute propriété ; le présent de l'encens, le symbole du vœu d'obéissance, dont les œuvres sont plus agréables à Dieu que l'encens et les sacrifices ; le présent de la myrrhe, le symbole du vœu de chasteté, qui nous met dans une espèce de mort, et dont l'accomplissement est l'exercice d'une mortification continuelle ?

Quatrième Point.

Les Mages retournent en leur pays.

Et ayant reçu, pendant leur sommeil, un ordre du Ciel de n'aller point retrouver Hérode, ils s'en retournèrent en leur pays par un autre chemin. Observons ici dans les Mages :

1.° Leur progrès dans la lumière de Dieu. Une étoile les avoit avertis d'aller ; l'Ecriture leur avoit appris le lieu où il falloit aller, et maintenant Dieu même se charge de régler leur retour. Les voilà admis aux communications divines les plus intimes et les plus singulières : juste récompense de leur fidélité à suivre Jesus-Christ. Si nos lumières ne croissent pas, c'est que nous ne sommes pas assez fi-

delles aux lumières que Dieu nous communique.

2.° La générosité de leur obéissance. Ils mettent en pratique ce précepte si important et souvent si difficile, qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes. Combien de fois le respect humain ne nous l'a-t-il pas fait transgresser? Apprenons à nous défier d'un monde qui veut que nous retournions à lui après nos exercices de Religion, sous prétexte qu'il veut adorer Jesus-Christ avec nous, mais qui ne cherche en effet qu'à nous l'enlever, qu'à l'étouffer dans nos cœurs.

3.° Le changement de leurs voies. Ils retournent par un autre chemin : mais pour nous, n'est-ce pas toujours le même chemin que nous tenons, même tiédeur, même négligence, même dissipation, même dégoût de la prière, même amour et recherche de nous-mêmes?

4.° Leur retour dans leur pays. Notre patrie, c'est le Ciel; nous nous en sommes éloignés par le péché; nous n'y pouvons retourner que par la pénitence et la pratique de toutes les vertus dont notre Sauveur nous a donné l'exemple.

Les Mages prosternés à vos pieds, ô mon Sauveur! sont les prémices de la Gentilité. Je vous rends mille actions de graces de leur vocation, ce fut un gage de la mienne; mais suis-je aussi fidelle à y répondre que le furent ces premiers

Apôtres de la Religion, mes vrais modèles, et mes pères dans la foi ? Ah! Seigneur, ressuscitez en moi l'esprit de cette vocation divine, de cette grace précieuse dont l'adoration des Mages me rappelle le souvenir, de cette grace inestimable dont vous m'avez favorisé par une prédilection spéciale, malgré mon indignité, et que j'ai mérité trop souvent de perdre depuis que je l'ai reçue! Que le souvenir de ma vocation au Christianisme soit désormais, ô mon Dieu, le motif de ma plus vive reconnoissance! que les maximes et les obligations qu'elle m'impose fassent toute la règle de ma conduite ? Ainsi soit-il.

XIV.e MÉDITATION.

La Purification de la sainte Vierge.

Dans cette sainte cérémonie, le texte sacré nous propose trois objets à considérer : la sainte Famille, le vieillard Siméon, et Anne la Prophétesse ; ce qui fera le sujet des trois Méditations suivantes. *Luc.* 2. 22-34.

Ce qui regarde la sainte Famille.

Nous avons ici trois choses à méditer, la Purification de Marie, la Présentation de Jesus, et la Présence de Joseph.

PREMIER POINT.

La Purification de Marie.

Et le temps de sa purification étant accompli selon la loi de Moïse, ils por-

tèrent l'Enfant à Jérusalem pour le présenter au Seigneur, ainsi qu'il est écrit dans la loi : Tout enfant mâle premier né sera consacré au Seigneur ; et pour donner ce qui devoit être offert en sacrifice selon la loi, deux tourterelles ou deux petits de colombe.

1.° Remarquons dans Marie son obéissance. Elle obéit à une loi dont les termes, dans leur sens propre, semblent l'excepter formellement, puisqu'elle marque positivement : *Une femme qui aura conçu et enfanté suivant le cours ordinaire de la nature.* Mais par amour pour la loi de Dieu, et pour éviter le scandale du prochain, qui ignoroit le grand mystère opéré en sa faveur, Marie ne fait point valoir ses priviléges ; elle observe le précepte, elle en remplit toutes les ordonnances jusque dans le dernier détail. Est-ce avec cet amour, avec cette ferveur, avec cette ponctualité que nous obéissons à Dieu ? Hélas ! ou nous transgressons formellement sa loi, ou nous ne l'observons qu'imparfaitement.

2.° Considérons dans Marie son humilité. Elle sacrifie aux yeux des hommes la gloire de sa Virginité, dont elle avoit été si jalouse aux yeux des Anges et devant Dieu. Elle se montre dans le premier parvis du Temple comme une femme immonde, qui ne peut entrer dans le second avant d'avoir été purifiée. Cette

Vierge sainte sait que Dieu connoît sa pureté, cela lui suffit ; elle est peu inquiéte des jugemens humains. Que nous sommes bien différens ! peu inquiets d'être souillés aux yeux de Dieu, nous ne sommes attentifs qu'à paroître purs aux yeux des hommes.

3.° Admirons dans Marie son esprit de pauvreté. Selon la loi, la mère devoit offrir un agneau et une tourterelle, ou, si sa situation ne le lui permettoit pas, elle devoit présenter deux tourterelles ou deux petits de colombe. Marie s'en tient à cette dernière disposition de la loi, qui étoit conforme à son état présent. Elle ne rougit point de paroître pauvre aux yeux du monde et dans la maison du Seigneur. Hélas ! n'est-ce pas souvent dans ce saint lieu où notre vanité veut paroître avec plus d'ostentation et de luxe ?

SECOND POINT.

La présentation de Jesus.

Jesus-Christ est porté au Temple, il y est offert, il y est racheté.

1.° Jesus-Christ est porté au Temple. *Ils le portent à Jérusalem.* Considérons ce tendre Agneau porté de l'étable à l'autel, comme une victime destinée à l'immolation ; contemplons ce divin Enfant tantôt entre les bras de Marie, et tantôt entre ceux de Joseph. O doux fardeau qui donnez la force à ceux qui vous por-

tent, et qui portez vous-même l'Univers en vos mains, Marie et Joseph vous soutiennent tour-à-tour pour satisfaire leur amour, partager leur bonheur, et l'augmenter en se le communiquant! Avec quel soin, avec quelle attention, avec quelle tendresse ils vous portent! Hélas! n'est-ce pas ainsi, ô divin Jesus! que je devrois vous porter moi-même, lorsque j'ai le bonheur de vous recevoir dans la sainte Communion?

2.° Jesus-Christ est offert dans le Temple. La loi ordonnoit d'offrir à Dieu tous les premiers nés, comme lui étant spécialement consacrés en mémoire de ce que, pour délivrer son peuple, il avoit fait mourir tous les premiers nés de l'Egypte, et épargné ceux des Hébreux. Les termes de la loi paroissent encore ne comprendre ici que les enfans nés selon le cours ordinaire de la nature, et excepter formellement le Fils de la Mère toujours Vierge; mais Jesus, l'auteur de la loi, voulut l'accomplir dans tous ses points. Marie étant donc purifiée, elle et Joseph conduisent Jesus dans le second parvis, pour l'offrir au Seigneur. Ce fut alors que Dieu reçut dans son Temple une offrande digne de lui, et égale à lui, le premier né de toutes les créatures, celui qui remplissoit la figure des offrandes de l'ancienne loi, qui devoit être l'offrande perpétuelle de la loi nouvelle, et qui devoit élever à

une dignité divine tout ce qui seroit offert en son nom et uni à son sacrifice. Quel spectacle pour le Ciel, que cette sainte oblation! quel honneur pour Joseph et Marie, par les mains de qui elle se fait! quel bonheur pour la terre, pour qui s'offre cette auguste victime! Unissons-nous à cette divine offrande; consacrons-nous à Dieu avec Jesus-Christ, sans cesse, sans réserve et sans partage, pour la vie et la mort, pour le temps et l'éternité.

3.° Jesus est racheté du Temple. Les premiers nés, consacrés au Seigneur, auroient dû demeurer au service du Temple; mais Dieu y ayant destiné toute la Tribu de Lévi, la loi portoit que tous les premiers nés des autres Tribus seroient rachetés au prix de cinq sicles d'argent. Jesus n'étoit pas destiné à servir le Temple, il étoit lui-même le Temple vivant qu'on devoit détruire, et qu'il devoit rebâtir en trois jours. Le Temple et les sacrifices devoient être détruits pour toujours. Un nouvel autel, de nouveaux sacrifices devoient succéder et durer jusqu'à la fin des siècles. Ce fut donc au prix de cinq sicles d'argent que fut racheté le divin Jesus, lui qui devoit nous racheter de l'enfer au prix de tout son sang qui devoit couler par les cinq plaies de son corps sacré. O mon divin Sauveur! par ces plaies adorables et par ce précieux sang que vous avez versé pour

moi, ne permettez pas que le prix de ma rédemption me soit inutile.

TROISIÈME POINT.

La présence de Joseph.

Joseph paroît ici comme Chef de sa Famille, comme Epoux de Marie et comme Père de Jesus.

1.° Comme Chef de sa Famille, c'est lui qui ordonne toute la cérémonie, qui pourvoit à ce qui est nécessaire, et veille à l'entier accomplissement de la loi. Ainsi le Chef de toute famille Chrétienne doit-il veiller à ce que la loi de Dieu s'observe exactement dans sa maison. Il doit recommander à Dieu et mettre sous sa protection tous ceux qui dépendent de lui; il doit en particulier offrir à Dieu tous ses enfans, les consacrer aux Autels quand le Seigneur les y appelle, et ne pas les forcer à s'y consacrer quand Dieu ne les y appelle pas.

2.° Comme époux de Marie, Joseph prend part à son sacrifice, à sa ferveur, à ses humiliations, à sa pauvreté, à ses peines, à ses mérites, à ses vertus. Le mari d'une épouse pieuse, bien loin de la gêner dans sa piété, doit l'animer, l'aider, la soutenir et l'imiter.

3.° Comme Père de Jesus, Joseph a le bonheur de s'offrir à Dieu, de concert avec Marie. Il n'étoit pas le vrai Père de Jesus, mais il a la gloire d'en

faire les fonctions et d'en porter le nom. L'Evangile lui donne ce nom, soit en le nommant conjointement avec Marie, soit en le nommant séparément ; c'est le nom que les hommes lui ont donné pendant sa vie, et dont sans doute Jesus lui-même l'a appelé.

Grand Saint, Marie est notre Mère, soyez aussi notre Père ! soyez en particulier mon guide dans les voies de Dieu, mon protecteur pendant la vie, mon soutien à l'heure de la mort. O Vierge pure, ô divine Mère de la pureté même, qui n'eûtes jamais besoin de purification, obtenez - moi de Dieu ce feu sacré qui purifie tout ce qui peut lui déplaire dans mon ame ! Et vous, ô divin Jesus, qui vous offrez à votre Père éternel comme la victime seule capable de nous purifier, je m'offre à vous, quelque imparfait que je sois, mais avec le dévouement qui convient à une victime ; immolez-moi vous-même par les mortifications qu'il vous plaira m'imposer ; consumez les imperfections de mon ame par le feu de votre charité, afin que je mérite un jour de vous être présenté avec un cœur pur dans le Temple de votre gloire. Ainsi soit-il.

XV.e MÉDITATION.

Suite de la Purification de Marie.

Du Saint Vieillard Siméon. Luc. 2. 25-35.

PREMIER POINT.

La Foi de Siméon.

Or il y avoit à Jérusalem un homme juste et craignant Dieu, nommé Siméon, *qui vivoit dans l'attente de la consolation d'Israël, et le St. Esprit étoit en lui. Il lui avoit été révélé par le St. Esprit qu'il ne mourroit point qu'il ne vît auparavant le Christ du Seigneur. Il vint donc au Temple par un mouvement de l'esprit de Dieu. Et comme le Père et la Mère de l'Enfant Jesus l'y portoient, afin d'accomplir pour lui ce que la Loi avoit ordonné, il le prit entre ses bras, et bénit Dieu.*

1.° Admirons dans le saint Vieillard Siméon sa foi aux promesses de la Loi et des Prophètes. Siméon attendoit le Rédempteur promis. Il soupiroit sans cesse après cet heureux moment qui devoit faire le bonheur et la consolation du peuple de Dieu. Dans ce désir, dans cette attente du Messie, il vivoit dans la justice, dans la crainte du Seigneur, et le St. Esprit étoit en lui. Si nous avions une

vraie foi aux promesses de l'Evangile, si nous attendions véritablement les biens qui nous y sont promis, nous ne trouverions pas de difficulté à vivre dans la sainteté, et à conserver l'Esprit saint dans nos cœurs; mais une foi trop foible, une vie mondaine, lâche et dissipée, nous prive des consolations de Dieu, éteint en nous l'espérance, et ne nous fait envisager l'autre vie et le second avénement de Jesus qu'avec frayeur.

2.° Observons quelle fut la foi de Siméon à la révélation de l'Esprit saint. Cet Esprit de Dieu lui avoit révélé qu'il ne mourroit point sans avoir vu le Messie; il lui tardoit que cet heureux moment arrivât: cependant il ne devoit voir Jesus que dans l'infirmité de sa chair mortelle, et il devoit mourir bientôt après. Pour nous, au contraire, nous devons le voir après notre mort, dans la splendeur de sa gloire, lorsque toutes nos peines seront finies, et qu'il ne nous restera plus qu'à régner éternellement avec lui; et cette pensée nous alarme, nous effraie. Esprit saint, venez dans mon cœur pour le détacher de tout ce qui est ici-bas, et le faire soupirer après l'heureux moment de sa délivrance et de son vrai bonheur!

3.° Considérons combien grande fut la foi de Siméon à la présence de Jesus Sauveur. Conduit par l'Esprit de Dieu,

il vint au Temple, lorsqu'on amenoit ce divin Enfant pour le présenter au Seigneur. Il le vit, il le contempla, et intérieurement il l'adora. La cérémonie étant finie, il ne put se contenir; il s'approcha de lui, le prit entre ses bras, le serra sur son cœur, et fit éclater les transports de sa joie, de sa reconnoissance et de son amour. Si nous avions une foi vive, nous connoîtrions que nous avons le même Jesus dans le Sacrement de l'Eucharistie; que nous pouvons l'y posséder plus intimement, et par conséquent, que nous devons l'y recevoir au moins avec les sentimens de Siméon. Mais, hélas! n'est-ce pas souvent l'esprit de vanité, de curiosité ou d'intérêt, la coutume, le respect humain, ou quelque autre motif indigne et criminel, qui nous conduit à l'Autel et au Temple ?

SECOND POINT.

Le Cantique de Siméon.

Le saint Vieillard portant J. C. entre ses bras, se livre au transport qui l'anime; et bénissant Dieu à haute voix, il fait éclater la joie de son cœur, célèbre les grandeurs de Jesus, et attire sur lui l'admiration de Joseph et de Marie.

1.° Il fait éclater la joie de son cœur. *C'est maintenant, Seigneur,* s'écrie-t-il, *que vous laissez mourir en paix votre*

serviteur selon votre parole, puisque mes yeux ont vu le Sauveur. Oui, ô mon Dieu! je vais quitter la terre, et je sens que vous m'appelez à vous; je la quitte sans regret. Eh! que ferois-je ici-bas plus long-temps, depuis que, suivant vos promesses, vous avez mis le comble à tous mes désirs? J'ai vu de mes yeux celui que j'attendois, ce Messie que vous avez envoyé pour être le Sauveur du monde: que la mort me sera douce après un tel bonheur! Vous me l'aviez promis, Seigneur, et je le possède. Que vous êtes véritable dans vos promesses! Qu'il est consolant de vous être fidelle et de vous servir! Puissions-nous, après chaque communion, puissions-nous, à la mort, après avoir reçu le saint Viatique, goûter une semblable paix, et désirer de mourir dans le Seigneur!

2.° Siméon célèbre les grandeurs de Jesus. *Ce Sauveur que vous nous donnez, ô mon Dieu*, continue-t-il, *est celui que vous avez destiné pour être exposé à la vue de tous les peuples, comme la lumière qui doit éclairer toutes les nations, et faire la gloire de votre peuple d'Israël.* C'est lui que tous les peuples doivent regarder comme l'Auteur de la grace et le Consommateur de leur salut. Il est lui-même *le salut* que Dieu a donné aux hommes, et c'est par lui seul qu'ils peuvent être réconciliés avec Dieu, plaire à Dieu,

se réunir à Dieu. C'est en vain qu'une philosophie impure et orgueilleuse cherche son salut ailleurs : Jesus est le salut offert et présenté aux yeux de tous les peuples, promis au commencement du monde, accordé au milieu des siècles, et annoncé par toute la terre. Jesus est *la lumière des Gentils;* par lui les Gentils sont sortis des ténèbres de l'idolâtrie, et ont ouvert les yeux à la lumière de l'Evangile. Remercions-nous Dieu de nous avoir fait naître au milieu de cette éclatante lumière ? marchons-nous au grand jour qui nous éclaire ? ne suivons-nous pas encore les maximes du Démon ? ne pratiquons-nous pas encore les œuvres de ténèbres ? Jesus est *la gloire d'Israël*, c'est par lui que ce peuple a été reconnu des Gentils pour le peuple de Dieu. Heureux, si la plus grande partie de cette nation, par un aveuglement obstiné, qu'on ne peut ni comprendre ni assez déplorer, n'eût attiré sur elle les malheurs prédits par les Prophètes ! Mais un nouvel Israël a pris sa place, et ce peuple nouveau, c'est nous : mettons donc toute notre gloire à connoître J. C., à le suivre et à l'aimer.

3.º Siméon ravit d'étonnement Joseph et Marie. *Le père et la mère de Jesus étoient dans l'admiration des choses que l'on disoit de lui.* Le discours extatique de Siméon étoit un précis complet, et

renfermoit toute la substance de la doctrine des Patriarches et des Prophètes. Quelque sublimes qu'en fussent les expressions, elles ne devoient avoir rien de nouveau ou de surprenant pour Marie et pour Joseph; cependant ils se livrent aux plus grands transports d'admiration et de joie; et tel est le caractère d'un amour vif, tendre et respectueux. On ne se croit jamais assez instruit de ce qui regarde une personne dont la gloire nous touche; on entend volontiers répéter ce qu'on en sait déjà; et tels sont sur-tout les sentimens de quiconque aime J. C. Quoiqu'on le connoisse, on se plaît à entendre le récit de ses grandeurs; on y trouve toujours de quoi admirer, et les choses qui l'intéressent sont toujours assez nouvelles pour ne point cesser d'être admirables. Quelque instruits que nous soyons des mystères de la Religion, écoutons et profitons des lumières que nous présentent les instructions de nos Pasteurs, et soyons attentifs à réduire en pratique les exemples que la foi, la piété et la charité du prochain nous donnent.

TROISIÈME POINT.

La prophétie de Siméon.

Le saint Vieillard ayant remis à Marie et à Joseph l'Enfant Jesus qu'il avoit eu jusque-là entre ses bras, leur souhaita à tous les deux des graces proportionnées au bonheur dont ils jouissoient, et *il les*

bénit, c'est-à dire qu'il adressa pour eux au Seigneur des vœux et des prières. Se tournant ensuite vers Marie, Mère de Jesus, en la distinguant de Joseph qui n'en étoit pas le Père, il lui adressa personnellement la parole, et il s'exprima en termes qui furent autant de prophéties par rapport à Jesus son fils, par rapport à elle, et par rapport aux hommes.

1.° Par rapport à Jesus. L'Enfant que vous avez donné au monde, *cet Enfant que vous voyez*, dit-il, *est pour la ruine et la résurrection de plusieurs en Israël, et pour être en butte à la contradiction.* Il n'est venu dans le monde que pour en être le Sauveur, et il sera à la vérité une source de salut pour plusieurs que leur foi à sa parole, et leur correspondance à ses graces rendront partisans des fruits de sa Rédemption; mais pour combien d'autres, incrédules à sa voix et rebelles à ses poursuites, deviendra-t-il, contre son intention et malgré ses vœux sincères, une pierre de scandale et une occasion de chûte? Un jour viendra que pour les Israélites et pour tous les hommes, il se livrera à la mort la plus honteuse. En cet état de foiblesse et de douleurs, il sera pour plusieurs un sujet de *contradiction.* Voilà la troisième prophétie de l'Evangile, dont nous voyons bien l'accomplissement. J. C. a été contredit, il l'est encore; n'en soyons ni surpris

ni ébranlés : cela a été prédit. Ceux qui le contredisent, s'attirent leur perte ; ceux qui le suivent, s'assurent leur salut : quel bonheur pour ceux-ci, quel malheur pour ceux-là ! De quel nombre sommes-nous ? Ne nous y trompons pas ; on contredit J. C. en ne se soumettant pas à son Esprit, à sa doctrine proposée par son Eglise, et en ne réglant pas ses mœurs selon ses maximes et ses lois. Hélas ! toute ma vie n'est-elle pas une continuelle contradiction à l'Evangile, vivrai-je donc toujours de la sorte ?

2.° Par rapport à Marie. Siméon lui prophétise les épreuves qu'elle doit subir : *Et vous-même*, lui dit-il, *vous aurez l'ame transpercée d'un glaive.* Marie doit voir le cœur de son Fils percé d'une lance, et doit avoir elle-même son cœur percé d'un glaive de douleur. O grand Dieu ! ne suffisoit-il pas que Marie fût destinée à ce cruel tourment ? falloit-il encore le lui faire annoncer trente ans auparavant ? Nourrissez avec soin ce cher Fils, ô Vierge sainte ! vos douleurs croîtront avec lui ; votre martyre durera autant que sa vie, et augmentera tous les jours à mesure que ce tendre Agneau approchera du temps marqué pour son sacrifice. Puisse ma vie, ainsi que la vôtre, se passer dans la retraite, dans la douleur et les larmes, au souvenir des souffrances de mon Sauveur et des vôtres !

3.° Par rapport aux hommes. *Et alors*, ajoute Siméon, *les pensées cachées dans le cœur de plusieurs seront découvertes*. Le glaive de la persécution ouvre les cœurs, et en fait connoître les plus secrètes dispositions. Le masque tombe alors, le voile est déchiré, et on ne peut plus cacher ni aux autres ni à soi-même ses vrais sentimens. Examinons ici notre amour pour Dieu, notre attachement à la Religion; sondons notre cœur: est-il à l'épreuve de la perte des biens, du repos, de sa réputation, et de la vie? Hélas! peut-être n'est-il pas même à l'épreuve d'un plaisir, d'un intérêt, d'une raillerie, de la plus légère contradiction!

Assurez-vous, ô mon Dieu! de ce foible cœur; ne permettez pas qu'il me séduise, et que j'approuve jamais ses révoltes contre vous. Faites plutôt que je sois contredit par le monde, et percé, pour votre amour, d'un glaive de douleur. Faites que j'en sois percé à la vue de mes iniquités, et que cette douleur, en me purifiant, me rende digne d'avoir part à votre gloire. Ne permettez pas que je contredise jamais les maximes, les exemples, l'esprit et la doctrine de votre divin Fils; donnez-moi cette fidélité constante et généreuse qui me fasse déclarer son disciple devant les hommes, afin qu'au dernier jour il ne me désavoue pas devant vous. Ainsi soit-il.

XVI.e MÉDITATION.

Fin de la Purification. De Sainte Anne la Prophétesse. Luc. 2, 36-39.

PREMIER POINT.

Le caractère de la Sainte Prophétesse.

1.° SAINT Luc nous parle de la noblesse de sa famille. *En ce temps-là vivoit Anne, qui avoit le don de prophétie, et qui étoit fille de Phanuel, de la Tribu d'Aser.* L'Evangéliste nomme par honneur le Père et la Tribu de Ste. Anne, afin de nous faire comprendre, en nous apprenant qu'elle n'étoit pas du commun du peuple, mais d'une famille connue et distinguée, que la naissance donne du poids au témoignage des mœurs. Et en effet, une personne illustre qui joint la pratique de la vertu à la noblesse du sang, peut infiniment en faveur de la Religion; mais aussi quel tort ne lui cause-t-elle pas, et qu'elle est criminelle, si elle fait servir la supériorité de son rang à accréditer l'erreur, à enhardir le vice, à décrier la vertu?

2.° L'Evangile loue la viduité de Sainte Anne. *Elle étoit fort avancée en âge, et n'avoit vécu que sept ans avec son mari, qu'elle avoit épousé étant Vierge; elle*

étoit demeurée veuve, et avoit alors quatre-vingt-quatre ans. Elle fut veuve fort jeune, et elle le fut constamment, saintement, et long-temps. Une viduité si parfaite méritoit l'éloge de l'Esprit-Saint. Et en effet, heureux est cet état, qui, après celui des Vierges, est le plus conforme aux inclinations du cœur de Jesus-Christ, et le plus propre à ses divines communications!

3.o Le texte sacré fait l'éloge de la sainteté de la Prophétesse. *Elle ne sortoit point du Temple, elle servoit Dieu jour et nuit dans les jeûnes et les prières.* Cette sainte Veuve, le vrai modèle des personnes libres ou séparées du siècle, s'étoit fait un plan de vie réglé sur la perfection de son état. Tous ses jours étoient sanctifiés par le jeûne, et toutes les heures du jour comme de la nuit, étoient partagées par les différens exercices de sa piété. Sa demeure la plus ordinaire étoit le Temple. Elle passoit sa vie dans la mortification et la prière, sans craindre qu'une vie si austère nuisît à sa santé ou abrégeât ses jours. Qu'une vie chaste, mortifiée et appliquée à l'oraison, a de délices, et que ces délices seroient plus désirées, si elles étoient plus connues! L'oraison, la mortification et la pureté sont unies par les liens les plus indissolubles et les plus étroits. Sans l'oraison, la mortification est insuppor-

table ; sans la mortification, l'oraison est insipide ; sans l'oraison et la mortification, la chasteté est fragile et se soutient rarement.

SECOND POINT.

De la présence de la Sainte Prophétesse.

1.° Admirons sa piété. *Etant donc survenue en ce même instant, elle se mit aussi à louer le Seigneur.* Lorsque Jesus, Marie et Joseph étoient encore dans le Temple, la sainte Veuve y arriva. Qu'il eût été triste pour elle de manquer ce moment si précieux ! c'étoit celui où le saint Vieillard, tenant encore Jesus entre ses bras, prédisoit le sort du Fils et celui de la Mère. Que la piété de cette vertueuse Israélite lui mérita de bonheur ! Elle vit ce Dieu Enfant, le contempla, et pénétra le mystère du Verbe incarné. Quels furent sa joie, son respect et son amour ! Elle se livra à ses transports, éclata en actions de graces, en bénédictions, rendit publiquement gloire à Dieu et témoignage à son Fils. Si cette célèbre Prophétesse de Jérusalem eût négligé d'aller au Temple à cette heure, elle eût été privée d'une faveur ineffable. Dieu attache ses graces à certains momens, à certaines occasions ; étudions-les, et ne les laissons point échapper. Tel exercice de piété, tel devoir de Religion que nous avons négligé, étoit peut-être le temps

que Dieu avoit choisi pour nous faire quelque faveur particulière. Imitons l'amour de Sainte Anne pour le culte du Seigneur. Avec quels sentimens , quels respects ne devons-nous pas adorer J. C. dans ses Temples! Mais, hélas! la manière dont nous nous y comportons n'est-elle pas le plus souvent outrageante pour lui? ne rend-elle pas témoignage contre nous - mêmes, et ne fait-elle pas voir le peu de foi que nous avons à sa divine présence?

2.° Observons le zèle de la Prophétesse. *Et elle parloit de cet Enfant à tous ceux qui attendoient la rédemption d'Israël.* Déjà elle fait l'emploi d'Apôtre. Pénétrée de consolation d'avoir vu le Messie, elle se croit obligée d'en faire part à tout ce qu'elle connoît à Jérusalem de fidelles Israélites. Elle en parle avec ce ton prophétique et inspiré qui persuade, et ce feu apostolique qui embrase les cœurs. Si l'amour de Jesus régnoit dans nos ames, sa grandeur et ses bienfaits seroient l'objet de nos entretiens. Non contens de connoître et d'aimer J. C., nous tâcherions de le faire connoître et de le faire aimer.

3.° Remarquons la discrétion de la Prophétesse. A qui manifeste-t-elle Jesus? *A ceux qui attendoient la rédemption d'Israël.* Les Juifs attendoient le Libérateur promis; mais les uns avec les fausses idées d'une grandeur mondaine et d'une

délivrance temporelle, et les autres avec la plus grande indifférence. Un petit nombre seulement l'attendoit avec ardeur, et dans l'esprit qui convenoit à de vrais Israélites. Ce n'est qu'à ceux-là que la sainte Veuve porte les paroles du salut, et raconte ce qu'elle a vu et ce que l'Esprit-Saint lui a fait connoître. Il y eût eu de l'imprudence et même du risque à en parler indifféremment à tout le monde, sur-tout dans une ville où régnoit un impie, et le plus cruel ennemi du Sauveur. Parmi nous, tous se disent Chrétiens, tous se disent Catholiques; mais qu'il y en a peu qui s'intéressent aux progrès du Christianisme, qui désirent sincèrement l'établissement du règne de Dieu, et la vraie rédemption d'Israël! qu'il y en a peu avec qui on puisse s'entretenir de la rédemption éternelle que nous attendons, et des moyens qu'il y a à prendre pour y parvenir!

Troisième Point.

Du retour de la sainte famille.

Après qu'ils eurent accompli tout ce qui étoit ordonné par la loi du Seigneur, ils s'en retournèrent en Galilée à Nazareth, qui étoit le lieu de leur demeure (1).

(1) Quand saint Luc parle ici du retour en Galilée, il ne parle pas du retour qui se fit immédiatement après la Purification, mais de celui qui se

1.° Ils s'en retournent sans précipitation. Ils ne sortent du Temple qu'après avoir entièrement accompli tout ce que la loi ordonnoit, qu'après avoir écouté tout ce que Dieu vouloit leur faire connoître par la bouche de Siméon et d'Anne. Notre précipitation à sortir de l'Eglise aussitôt après une Messe, une Communion, ou tout autre exercice de piété, et notre empressement à quitter nos devoirs de Religion, nous privent souvent de tout le fruit que nous en pourrions retirer. Terminons tous nos actes de dévotion par quel-

---

fit quand la sainte Famille revint d'Egypte, comme nous le verrons à la méditation 18, où nous reprendrons ce verset. Il est donc probable qu'après la Purification, la sainte Famille retourna à Bethléem, où elle reçut ordre de partir pour l'Egypte. Mais comme S. Luc n'avoit à parler ni des Mages, ni de l'Egypte, il a saisi la méthode des Evangélistes, qui est de raconter de suite, et de joindre des faits éloignés les uns des autres, lorsque l'Esprit-Saint ne les portoit pas à décrire les faits intermédiaires : nous en verrons plusieurs exemples. Nous savons bien qu'on peut mettre dans un autre ordre l'adoration des Mages, la Purification de Marie, et la fuite en Egypte; mais comme cette diversité d'arrangement n'intéresse point la piété, et ne peut être clairement décidée par le texte, nous avons saisi l'ordre qui se trouve le plus conforme aux Fêtes de l'Eglise, sans vouloir prendre aucun parti, beaucoup moins condamner ceux qui arrangent les faits d'une autre manière. Ce plan est celui que nous suivrons dans le cours de cet ouvrage.

que temps donné au recueillement, où nous puissions prendre et remporter avec nous quelque bon sentiment.

2.° Ils se retirent sans dissipation, dans un profond silence. Le silence de Marie et de Joseph, pendant tout le temps de cette cérémonie, est, ce semble, bien surprenant. S. Luc ne dit pas même d'eux comme il l'avoit dit des Bergers, qu'ils s'en retournèrent en louant Dieu. Que ce silence est profond! qu'il est admirable! N'en avons-nous jamais goûté la douceur dans l'oraison ou la communion? Ne nous sommes-nous jamais trouvés dans cet heureux état de silence, où l'ame est abîmée et anéantie devant la majesté de Dieu, à la vue de ses bienfaits? Ce don de Dieu est aussi rare sans doute qu'il est précieux; mais il est ordinairement la récompense de la parfaite observation de la loi, et il demande toujours la plus grande fidélité pour être conservé.

3.° Ils partent sans délai, dès que le service de Dieu est accompli. Ils ne s'arrêtent point à Jérusalem pour s'y reposer, ou pour y jouir de l'estime que tant de merveilles leur avoient attirée. Ils se retirent chez eux sans perdre un moment, pour s'y occuper de leur travail ordinaire. Exemple frappant pour les pères et mères, dont les devoirs domestiques et les devoirs de la Religion doivent partager et remplir toute la vie; qui, pour conserver

les sentimens de piété que le service divin leur a inspirés, ne doivent point s'arrêter à de vains amusemens, à de frivoles conversations, mais du Temple retourner à leur maison, pour y remplir les obligations de leur état, et s'y exercer successivement à la pratique de leurs différens devoirs.

Hélas! Seigneur, le temps est court, et quel usage en ai-je fait jusqu'ici pour ma sanctification? Faites-m'en connoître aujourd'hui toute l'importance, afin que je puisse le consacrer entièrement à l'unique nécessaire, afin qu'à l'exemple d'Anne, occupé nuit et jour de mon salut, je ne sorte presque point de votre maison, c'est-à-dire, de votre Temple, ou de votre divine présence. Ah! que je regrette le temps que le monde m'a enlevé! Je vais donc saisir avec soin, ô mon Dieu! tous les instans que vous me donnerez; je vais faire valoir le reste des jours que vous m'accorderez; et je ne craindrai rien désormais, sinon qu'en les terminant, ils ne soient pas trouvés pleins devant vous pour mériter vos récompenses.

Ainsi soit-il.

XVII.e MÉDITATION.

De la Persécution d'Hérode. Mat. 2, 13-23.

Premier Point.

La fuite de la sainte Famille en Egypte.

Alors l'Ange du Seigneur apparut à Joseph pendant qu'il dormoit, et lui dit : Levez-vous, prenez l'Enfant et sa Mère, fuyez en Egypte, et demeurez-y jusqu'à ce que je vous dise d'en partir ; car Hérode va chercher l'Enfant pour le faire mourir. Joseph se leva ; et la nuit même, prenant l'Enfant avec sa Mère, il se retira en Egypte, où il demeura jusqu'à la mort d'Hérode, afin que cette parole que le Seigneur avoit dite par le Prophète, fût accomplie : J'ai rappelé mon Fils de l'Egypte. Dieu donne ici un ordre pour la conservation des jours de son Fils.

1.° Examinons quel est cet ordre. Il est humiliant pour Jesus-Christ ; c'est un ordre de fuir, de fuir de sa patrie, de fuir en Egypte, de fuir devant Hérode, de fuir avec la qualité et le nom de Sauveur. Un Dieu doit-il fuir la colère d'un homme ? un tel ordre convient-il à la grandeur du souverain Maître ? Non, sans doute,

à consulter les idées du monde, des miracles, des prodiges, des coups d'éclat seroient plus de notre goût. Apprenons à réformer nos idées sur celles de Dieu. Cet ordre, quelque humiliant qu'il nous paroisse, est infiniment glorieux à Dieu, parce que sa grandeur ne peut être plus honorée que par les humiliations de son Fils; humiliations d'ailleurs conformes aux oracles des Prophètes. Cet ordre est non-seulement glorieux à Dieu, mais avantageux pour l'homme qui peut y trouver, en méditant, de quoi s'instruire dans les voies du salut, de quoi se consoler dans ses disgraces, de quoi s'édifier dans les persécutions qui ne manquent jamais à l'Eglise, à ses Ministres et à ses Saints.

2.° A qui cet ordre est-il adressé? A Joseph. Quel honneur pour ce vrai Juste! il est le confident des secrets de Dieu, l'homme de sa droite, et l'instrument de son autorité; il est en commerce avec les Esprits bienheureux, qui sont chargés de lui annoncer les volontés du Seigneur sur la terre; il tient la place de Dieu le Père; il est le chef de la Famille sainte, le dépositaire de Jesus et de Marie, et il a droit de leur commander: quel honneur! mais sur-tout quelle fonction! en fut-il jamais de plus sainte, de plus élevée, de plus importante? Combien grande est celle des Prêtres, entre les mains de qui les Fidelles sont confiés pour les sau-

ver et les retirer de l'Egypte, et à qui Jesus-Christ est donné pour en nourrir les vrais enfans d'Israël !

3.° Comment l'ordre de Dieu est-il exécuté? 1.° De la part de Jesus; pénétrons par la foi dans ses sentimens intérieurs; avec quelle fidélité et quel amour se soumet-il aux ordres de son Père! 2.° De la part de Marie; sondons son cœur; la qualité de Mère de Dieu ne lui fait pas oublier qu'elle est épouse de Joseph; et avec quel empressement obéit-elle à ses ordres! 3.° De la part de Joseph; quelle soumission! obéissance aveugle et sans réplique, prompte et sans délai, exacte et sans omission, constante et sans limitation d'aucun temps. Admirons comment Joseph et Marie se préparent à cette fuite: sans trouble et sans précipitation, sans inquiétude sur les dangers et les fatigues du voyage, sans réplique, sans raisonnement, sans plainte et sans murmure, ni contre la rigueur d'un ordre si humiliant et si pénible, ni contre les circonstances du temps, qui est la nuit; du lieu, qui est l'Egypte, nation idolâtre; ni contre Hérode lui-même, cet injuste persécuteur. Ces saints Epoux laissent agir le Seigneur, ne pensent qu'à lui obéir, et sont uniquement attentifs à prendre soin du divin Enfant qu'ils sont chargés de soustraire à la persécution. Qu'ils sont vraiment dignes l'un

de l'autre, et que l'un et l'autre sont bien dignes de Jesus ! Quand tâcherai-je de m'en rendre digne moi-même par l'imitation de leurs vertus, c'est-à-dire, par une obéissance aveugle, une foi ferme et à l'épreuve de tout, une patience inébranlable et une confiance parfaite ?

SECOND POINT.

La demeure de la sainte Famille en Egypte.

Non-seulement l'Historien sacré nous instruit ici de ce qui se passe en Egypte, mais encore à Bethléem et à Jérusalem.

1.° Ce qui se passe en Egypte. La Ste. Famille y vit pauvre, obscure, ignorée, mais précieuse aux yeux de Dieu, et le tendre objet de ses complaisances. Elle vit au milieu de la superstition et de l'idolâtrie, mais rendant à Dieu le culte le plus pur et l'hommage le plus parfait ; elle y vit au milieu de toutes sortes de crimes et de scandales, mais elle y fait briller les exemples de toutes les vertus. Quelque part que nous soyons, quelque état que nous ayons, avec qui que ce soit que nous vivions, tenons-nous cachés, humiliés, recueillis avec notre divin Sauveur, résistons aux scandales, soyons par-tout la bonne odeur de Jesus-Christ, et l'édification du prochain. Mais que seroit-ce, si dans la maison même de Dieu, si dans le Christianisme et la Religion, si dans le sacré Ministère, si au milieu

des bons exemples, nous étions nous-mêmes un sujet de scandale?

2.° Ce qui se passe à Bethléem. *Alors Hérode, voyant que les Mages l'avoient trompé, entra dans une extrême colère, et envoya tuer dans Bethléem et aux environs tous les enfans mâles âgés de deux ans et au-dessous, selon le temps dont il s'étoit fait informer par les Mages. Alors s'accomplit cette parole du prophète Jérémie : On a entendu dans Rama des plaintes et des cris lamentables, Rachel pleurant ses enfans, et ne voulant point recevoir de consolation, parce qu'ils ne sont plus.* Voilà donc la puissance humaine qui, armée contre de foibles enfans, emploie toute sa force, exerce toute sa fureur, et remplit tout de sang et de carnage. Mais Dieu, sans paroître agir, renverse tous les projets des hommes, et fait tout conspirer à l'exécution de ses propres desseins. Prudence humaine, que vous êtes inutile contre la sagesse de Dieu! Hérode fait égorger une multitude d'enfans, pour en faire périr un seul, l'objet de sa fureur; et cet Enfant qu'il craint, seul lui échappe. Les prophéties s'accomplissent, la naissance du Messie est annoncée dans tout l'Univers, les cris des mères et le sang des enfans sont une voix qui a retenti jusque dans les collines de Rome, jusqu'aux oreilles d'Auguste. Les Saints Innocens

acquièrent une vie éternelle, et Dieu reçoit dans ces tendres victimes les prémices du sang précieux dont la terre sera bientôt arrosée et purifiée. Tel a été et tel sera toujours l'effet de toutes les persécutions contre Jesus - Christ et son Eglise ; elles feront voir la foiblesse des Puissances de la terre, elles accompliront les prophéties, elles étendront les connoissances de la vérité, elles feront le bonheur éternel de ceux qui en seront les victimes. Que le sort de ces enfans immolés pour Jesus-Christ, et de ceux qui meurent après le Baptême, est digne d'envie! Quelle faveur d'être ainsi sauvé avant d'avoir eu l'usage de la liberté ! Mais si nous faisons un bon usage de la nôtre, notre sort sera plus heureux encore et plus glorieux à Dieu. Loin de nous plaindre, remercions le Seigneur de ce qu'il nous a conservés pour un si grand bonheur. Prions et veillons, afin qu'il n'arrive pas que, par notre faute, nous venions à le perdre.

3.° Ce qui se passe à Jérusalem. Considérons-y un usurpateur sur le trône, livré à toutes les passions et plongé dans tous les crimes, impie, ambitieux, fourbe, cruel, n'ayant d'autre Religion que sa politique, se nourrissant des larmes de ses sujets, se faisant un jeu de répandre du sang, n'épargnant pas même celui de ses propres enfans; un criminel tourmen-

té par ses forfaits, en proie au chagrin, au dépit, à la colère, agité de soupçons, de frayeurs, d'inquiétudes, haï, detesté de ses peuples, et devenu l'exécration de l'Univers; un impie frappé de Dieu, rongé des vers, infectant son propre palais, insupportable à lui-même, mourant dans son impiété, et dictant encore en expirant les arrêts d'une cruauté qui n'étoit plus à craindre. Enfin, considérons Hérode mort comme il avoit vécu, en ennemi de Dieu, et ayant toujours Dieu pour ennemi; Hérode devenu victime éternelle d'un Dieu vengeur, et précipité dans un abîme de souffre et de feu. Voilà donc où ont abouti toutes les intrigues et toute la gloire de ce fameux Monarque. Le monde n'a pas laissé de lui donner le surnom de Grand : mais que les jugemens du Seigneur sont différens de ceux du monde ! Eh ! que sert d'être grand aux yeux du monde, quand on est en abomination aux yeux de Dieu ?

TROISIÈME POINT.

Le retour d'Egypte de la sainte Famille.

Aussi-tôt après la mort d'Hérode, l'Ange du Seigneur apparut à Joseph en Egypte, pendant qu'il dormoit, et lui dit: Levez-vous, prenez l'Enfant et sa Mère, retournez en la terre d'Israël; car ceux qui en vouloient à la vie du Fils de Marie, sont morts. Joseph se leva, prit l'Enfant et sa Mère, et se mit en chemin

pour

pour revenir dans le pays d'Israël; mais ayant appris qu'Archélaüs régnoit en Judée à la place d'Hérode son père, il craignit d'y aller; et ayant reçu un avertissement du Ciel pendant qu'il dormoit, il se retira en Galilée, et vint demeurer dans une ville appelée Nazareth, *afin que cette prédiction des Prophètes fût accomplie : Il sera appelé Nazaréen.* Observons dans quelle circonstance se fait ce retour, de quelle manière il se fait, et quel en est le terme.

1.° Dans quelle circonstance se fait ce retour? A la mort d'Hérode. Dieu règle tous les événemens, et il veut que nous les attendions avec patience et soumission, sans inquiétude, sans murmure, et que nous en profitions avec sagesse. Le pouvoir des hommes, leurs faveurs ou leurs fureurs n'ont qu'un temps, ainsi que leur vie. Tout meurt, J. C. seul ne meurt plus. Ne craignons donc, n'aimons que lui, ne nous attachons qu'à lui. Tous les Persécuteurs sont morts, et les Martyrs vivent et règnent à jamais avec Jesus-Christ.

2.° De quelle manière se fait ce retour? Par l'ordre de Dieu, toujours adressé à St. Joseph, qui dans sa conduite nous présente ici de nouveau à admirer son obéissance, sa prudence, son autorité. Son obéissance : il ne fait aucun pas, aucune démarche que par l'ordre de Dieu,

et il est en cela le vrai modèle des ames intérieures, qui doivent sans cesse écouter la voix de Dieu qui leur parle, soit par les obligations et les devoirs de leur état, dont elles doivent s'instruire et qu'elles doivent remplir; soit par l'Eglise et les Supérieurs, à qui elles doivent être parfaitement soumises; soit par de pieuses pensées, de bons désirs, de saintes inspirations qu'elles doivent suivre. Sa prudence: il craint de retourner à Bethléem, où il avoit été pour les couches de Marie, parce qu'Archélaüs, successeur d'Hérode son père dans le Royaume de Judée, étoit déjà connu par ses cruautés. Dieu veut que nous fassions usage de notre raison, lorsque sa volonté ne nous est pas révélée, et que nous sachions craindre, douter et le consulter, parce qu'alors il ne manquera pas de nous éclairer. Si nous voulons conserver Jesus dans notre cœur, imitons la prudence et les justes défiances de St. Joseph. Prenons bien garde aux lieux où nous allons, aux personnes qui s'y trouvent et qui y dominent. Enfin son autorité: tout roule sur Joseph; Jesus et Marie se taisent et se laissent conduire, ils observent les lois de la plus exacte subordination. Sous quel prétexte voudrions-nous donc nous y soustraire?

3.° Quel est le terme du retour de la sainte Famille? c'est Nazareth, petite

ville de Galilée, pour l'accomplissement de ce qu'ont dit les Prophètes, que Jesus-Christ seroit appelé *Nazaréen*. Ce nom a trois significations; 1.° il signifie *consacré, sanctifié*, comme l'appellent les Prophètes. Voilà ce qu'est Jesus, voilà ce qu'est tout Chrétien par son baptême; le sommes-nous par nos mœurs? 2.° Il signifie *fleur, rejeton*. Jesus est cette fleur ou rejeton de la branche de Jessé et de David, dont parlent souvent les Prophètes, et sur-tout Isaïe. C'est sur lui que nous avons été entés, c'est par lui que nous avons été adoptés. Vivons-nous d'une manière digne de cette adoption? Il signifie *Habitant de Nazareth*. C'étoit une tradition reçue des Prophètes, que le Messie devoit en ce sens être appelé *Nazaréen*. Jesus a souffert que les Juifs, les idolâtres et les impies l'aient nommé par mépris, tantôt Nazaréen, du nom de sa ville, tantôt Galiléen, du nom de sa province, pour apprendre à ses serviteurs à supporter avec joie les noms injurieux qu'on leur donne, et par lesquels on s'efforce de les rendre odieux et méprisables. Heureux celui qui pour son amour fait pratiquer cette leçon!

Le juste n'est point sans épreuve; mais vous ne l'abandonnez point, ô mon Dieu! Les persécuteurs et la persécution passent, mais le fruit de la persécution bien soufferte ne passe pas. Vous l'avez éprou-

vé vous-même, ô divin Jésus! dans cet état d'humiliation et de dépendance où votre amour pour moi vous a réduit! Pourrois-je, après de tels motifs et un tel exemple, me plaindre des tribulations que j'endure ou qui m'attendent? Ah! Seigneur, que je n'oublie jamais que pour participer à votre gloire, il me faut participer à vos souffrances, et que je serai d'autant plus élevé dans le Ciel, que j'y participerai davantage sur la terre! Ainsi soit-il.

XVIII.e MÉDITATION.

De l'enfance de Jesus jusqu'à douze ans.

L'Esprit-Saint ne nous apprend rien autre chose de la vie cachée et anéantie de Jesus-Christ, sinon, 1.° qu'il fut élevé à Nazareth : 2.° qu'il y croissoit et se fortifioit, étant rempli de sagesse : 3.° qu'il assistoit aux exercices publics de la Religion. Méditons avec soin et avec fruit des vérités si précieuses. *Luc.* 2, 39-41.

PREMIER POINT.

L'Enfant-Jesus élevé à Nazareth.

Ils s'en retournèrent donc en Galilée à Nazareth leur ville. Que ce séjour fut un grand sujet d'humiliation pour J. C. !

1.° Il lui attira constamment des mépris. Nazareth étoit un lieu méprisé, et par lui-même, et à cause de la province de Galilée où il étoit situé. Cette ville sembloit communiquer sa bassesse et son obscurité à ses habitans, et ce mépris a réjailli sur Jesus-Christ dans nombre de circonstances de sa vie. Jesus nous prêche l'humilité en tout, et nous, nous la fuyons par-tout, nous tirons vanité de tout. Le lieu de notre naissance est-il de quelque considération? nous nous en faisons un titre pour nous estimer et pour mépriser les autres. Sommes-nous nés dans

un lieu peu connu ou méprisé ? nous rougissons de notre patrie, nous l'abandonnons, nous cherchons un théâtre plus brillant, sans craindre même les périls auxquels notre vanité nous expose. Laissons-nous conduire par la Providence, renfermons-nous dans notre état ; et si quelque chose est laissé à notre choix, préférons par goût et par amour pour Dieu ce qu'il y a de plus obscur et de plus humiliant aux yeux des hommes.

2.° La demeure de Jesus-Christ à Nazareth fit naître contre lui des préjugés désavantageux. Le plus sincère peut-être de ses Disciples demandoit, lorsqu'il entendit parler de lui comme du Messie, si de Nazareth il pouvoit sortir quelque chose de bon ; voilà ce que pensoient les Galiléens même ; que devoient donc penser les habitans de la Judée, pour qui la Galilée entière étoit un objet de mépris ? Les préjugés des hommes sur les lieux, les provinces et les Nations, renferment un ridicule bien absurde et bien injuste. Souffrons cette injustice, si elle nous est faite. Qu'elle ne trouble point la paix de notre cœur, et ne nous empêche point de tendre à la perfection.

3.° Le séjour de Nazareth attira à Jesus-Christ des insultes et des outrages. Combien de fois fut-il appelé par moquerie, *Nazaréen, Galiléen?* Le premier nom fut mis dans l'écriteau attaché à sa

Croix, et le second fut celui dont l'appeloit par dérision l'apostat Julien. Mais les Apôtres et les Chrétiens s'en servirent aussi par respect, pour guérir les malades et chasser les démons. Désirons d'être humiliés, méprisés, insultés avec Jesus-Christ, pous être élevés, glorifiés et couronnés avec lui.

SECOND POINT.

L'enfant Jesus croissant dans la maison paternelle.

Cependant l'Enfant croissoit et se fortifioit; il étoit rempli de sagesse, et la grace de Dieu étoit en lui.

1.° Jesus-Christ *croissoit et se fortifioit* selon le corps. Hélas! c'étoit une victime qui croissoit pour être immolée à la gloire de son Père et à notre salut, qui se fortifioit pour porter le poids de nos péchés et de la peine qui leur est due: et nous, nous ne croissons et ne nous fortifions que pour multiplier nos crimes, loin de ne croître que pour l'amour de Dieu, et de ne prendre des forces que pour le servir. Jesus croissoit en sagesse. *Il en étoit rempli*, il étoit la sagesse même, la sagesse éternelle de Dieu; mais il n'en faisoit paroître que ce qui étoit proportionné au nombre de ses années, afin d'être le modèle de tous les âges: modèle que tous les parens doivent sans cesse pré-

senter à leurs enfans. Jesus-Christ à Nazareth, inconnu dans l'humble retraite de saint Joseph, mais s'y distinguant par ces traits de douceur, de soumission, de docilité et de prudence, qui rendent aimable aux yeux de Dieu et des hommes : voilà le spectacle divin qu'ils doivent leur offrir.

2.° Jesus croissoit dans la grace. *La grace de Dieu étoit en lui.* Grace extérieure par les charmes de sa personne, qui en faisoit, dit le Prophète, *le plus beau des enfans des hommes*. On découvroit dans son air, dans son maintien, dans ses discours, une modestie et une dignité ravissante. Grace intérieure dont lui-même étoit la source et l'auteur, et qu'il venoit nous communiquer, mais qu'il ne manifestoit que par degrés. Les pères et mères prodiguent leurs attentions à procurer à leurs enfans des graces extérieures qui les rendent aimables aux yeux des hommes ; mais ont-ils le même soin pour conserver et cultiver en eux la grace de Dieu ? Hélas ! il n'arrive que trop souvent que des enfans ont à peine atteint l'âge de raison, qu'ils ont déjà perdu l'innocence, et qu'avant d'être sortis de l'enfance, ils sont déjà de grands pécheurs, et plongés dans des habitudes vicieuses, que le temps pour l'ordinaire ne fait plus que fortifier.

TROISIÈME POINT.

L'Enfant Jesus conduit aux exercices publics de la Religion.

Or son Père et sa Mère alloient tous les ans à Jérusalem, à la fête de Pâque. La loi de Moïse ordonnoit à tous les hommes et à tous les enfans mâles d'aller trois fois l'année à Jérusalem offrir leurs vœux et des sacrifices au Seigneur, c'est-à-dire, à la fête de la Pentecôte, à la fête des Tabernacles, et à la grande solennité de Pâque. Il y a apparence que la sainte Vierge et saint Joseph y alloient régulièrement avec l'Enfant Jesus aux jours marqués, quoique S. Luc ne parle ici que de la Pâque, à cause de l'événement qu'il va raconter, et qui arriva à cette Fête.

1.° Considérons cette assiduité avec laquelle Jesus-Christ étoit conduit à Jérusalem dans les grandes solennités. Si la crainte d'Archélaüs, dit saint Augustin, empêchoit la sainte Famille de demeurer dans cette grande ville, la crainte de Dieu empêchoit aussi qu'elle manquât à y venir solenniser les grandes Fêtes. C'est un devoir essentiel pour les pères et mères, d'accoutumer leurs enfans à assister avec assiduité et modestie au saint Sacrifice et aux autres Offices de l'Eglise, non-seulement en les y engageant par leurs exem-

ples, mais encore en les y conduisant eux-mêmes; et en leur inspirant cet esprit de respect, d'attention et de prière qu'exige la présence de Jesus-Christ.

2.° Observons dans quel esprit Jesus alloit au Temple. Il y alloit avec joie, s'y comportoit avec respect, y offroit avec amour ses prières à Dieu son Père. Il y célébroit sur-tout la Pâque, en se regardant lui-même comme la Pâque véritable qui devoit succéder à l'ancienne. Il s'offroit à son Père, comme étant l'Agneau véritable qui devoit bientôt être immolé, qui devoit remplir la figure des sacrifices anciens; et en établir un nouveau, unique et perpétuel. C'est encore un devoir pour les parens, d'instruire leurs enfans de la grandeur du sacrifice qu'offre l'Eglise, et les Fêtes qu'elle célèbre.

3.° Examinons dans quel esprit nous assistons nous-mêmes au saint Sacrifice, et nous célébrons les solennités de l'Eglise. Ne manquons-nous pas souvent d'assister au Service Divin, aux Prières, aux Instructions? Ne nous en dispensons-nous pas sans sujet? ne nous retranchons-nous pas ainsi de la communion des Saints, ou, si nous paroissons dans des assemblées de piété, si nous assistons à la célébration des saints Mystères, n'est-ce pas avec un air de contrainte, d'impatience et de dissipation; avec une assiduité purement extérieure et judaïque, qui ne

justifie que trop ce que dit l'Apôtre : qu'il ne peut y avoir de société entre Jesus-Christ et Belial, entre l'Esprit de Dieu et l'Esprit du monde ?

Hélas ! que je me suis éloigné de votre tendre piété, ô mon divin Jesus ! Que je me suis écarté de vos exemples, ô mon précieux modèle ! A mesure que vous crûtes en âge et en force, vous parûtes avancer en science, en lumières, en sagesse et en vertu : j'avance tous les jours en âge, et tous les jours je m'éloigne de votre divine sagesse, pour ne suivre et ne goûter que la folie du monde. Plus je vis, plus j'agis en insensé qui ne songe ni d'où il vient, ni où il va, ni au temps et à l'usage qu'il en faut faire, ni à l'Eternité et au sort qui m'y attend. O Sagesse incréée, cachée sous les voiles de l'enfance, éclairez-moi, conduisez-moi, faites que je redevienne enfant par l'humilité, par l'innocence et par ma docilité à vos saintes lois ! O divin Jesus, par la sainteté de votre enfance, pardonnez-moi les désordres de la mienne, et tous les péchés de ma vie ! O Enfant adorable, croissez, et que mon amour pour vous croisse et se fortifie sans cesse jusqu'au dernier jour de ma vie ! Ainsi soit-il.

XIX.e MÉDITATION.

Jesus à douze ans proposant des questions aux Docteurs. Luc. 2. 42-50.

PREMIER POINT.

Marie et Joseph perdent Jesus.

Et lorsque Jesus eut atteint l'âge de douze ans, ils allèrent à Jérusalem selon qu'ils avoient coutume au temps de la fête de Pâque. Après que les jours de cette Fête furent passés, lorsqu'ils s'en retournèrent, l'Enfant Jesus demeura à Jérusalem sans que son Père et sa Mère s'en aperçussent; et pensant qu'il seroit avec ceux de leur compagnie, ils marchèrent durant un jour, et ils le cherchoient parmi leurs parens et ceux de leur connoissance; mais ne le trouvant pas, ils retournèrent à Jérusalem pour l'y chercher.

1.° Ces paroles nous apprennent la manière dont Marie et Joseph perdirent Jesus. Ce ne fut certainement point par leur faute, mais par un dessein formel de la Sagesse divine. Si Jesus resta à leur insu dans le temple de Jérusalem, son but étoit, d'un côté, de préparer les Juifs à reconnoître en lui une sagesse surnaturelle et toute divine, et de l'autre, de réveiller en Joseph et Marie l'idée de

sa Divinité, de son indépendance, et de les rendre l'un et l'autre le modèle, le refuge, la consolation des ames éprouvées par les désolations intérieures. Jesus se cache quelquefois aux ames les plus ferventes, afin de les instruire et de les perfectionner, afin qu'elles comprennent que les douceurs sensibles de la dévotion sont des dons de Dieu qui ne leur sont pas dus, afin qu'elles donnent des preuves de leur fidélité et de leur amour, et qu'elles s'accoutument à servir Dieu pour lui-même et non pour ses dons. Ces épreuves ne sont ordinairement ni longues ni fréquentes, et sont toujours méritoires, quand on sait en faire un saint usage; mais il n'arrive que trop souvent que nous perdons les douceurs de la présence de Jesus par notre faute, nos imperfections, notre dissipation et nos péchés.

2.° Quelle fut la douleur de Marie et de Joseph, après avoir perdu J. C.? Ils firent une journée entière de chemin sans avoir aucun soupçon de l'absence de leur Fils, ne doutant point qu'il ne se fût joint à quelques-uns des habitans de Nazareth, leurs parens ou leurs amis, et que le soir ils le reverroient. Mais le soir, lorsqu'il est question de se rassembler par familles, et de se réunir pour passer la nuit, Jesus ne paroît point. On commence à craindre et à s'alarmer; on le demande, on le cherche, et personne

ne l'a vu. O Marie et Joseph! quelle fut alors votre inquiétude? Quel fut l'excès de votre douleur? Comment passâtes-vous cette nuit cruelle? Que de craintes! Que de réflexions! Que de reproches chacun de vous ne se fit-il pas à soi-même! Les fureurs d'Hérode, les périls de l'Egypte ne vous ont rien fait éprouver de semblable. Alors vous aviez Jesus avec vous, et vous ne l'avez plus! O Mère désolée, vous avez perdu la lumière divine, la vie de votre ame, celui que vous aimez mille fois plus que vous-même! Où est-il? Qu'est-il devenu? Où le chercher? Où le trouver? Une ame qui, dans l'absence de Jesus, ne ressent pas ce tourment et ces agitations, ne l'aime plus; et dans quel danger n'est-elle pas de ne plus le recouvrer? Hélas! combien de fois vous ai-je perdu, ô Jesus, sans m'en mettre en peine? Combien de temps ai-je vécu sans vous et sans avoir d'inquiétude? et que serois-je devenu, si vous-même, par votre bonté divine, ne m'aviez cherché le premier?

3.° Quelle fut l'ardeur de Marie et de Joseph à chercher Jesus-Christ? Après l'avoir inutilement cherché tout le soir, le lendemain, dès qu'il fit jour, ils se mirent en chemin *pour retourner à Jérusalem*, s'informant de lui sur toute la route, sans pouvoir en apprendre aucune nouvelle. Quelque diligence qu'ils fissent,

ils ne purent arriver à la ville que vers le soir. Aussitôt, et sans prendre de repos, ils cherchèrent Jesus-Christ, et ce fut encore sans succès. Le lendemain ils firent long-temps de nouvelles perquisitions, qui furent également inutiles. Quand on cherche Jesus, il faut le chercher avec ardeur, avec confiance : ce divin Sauveur voit les mouvemens et les désirs de notre âme, il sait les momens de la calmer et de la consoler.

SECOND POINT.

Marie et Joseph trouvent Jesus.

Trois jours après, ils le trouvèrent dans le Temple, assis au milieu des Docteurs, les écoutant et les interrogeant. Tous ceux qui l'entendoient parler étoient ravis en admiration de sa sagesse et de ses réponses. Lorsqu'ils le virent, ils furent remplis d'étonnement. Marie et Joseph trouvent Jesus ; mais après combien de temps, dans quel lieu, et dans quelle circonstance?

1.º Après combien de temps? ce fut le troisième jour après l'avoir perdu ; comme si Jesus-Christ eût voulu par-là leur annoncer le Mystère de sa Résurrection. Ce n'est point à nous à régler le temps des épreuves. Dieu l'abrège ou le prolonge, selon les vues de sa sagesse, toujours relative à nos besoins et à notre avancement spirituel.

2.° Dans quel lieu ? Ce fut dans le Temple. Ce n'est pas dans le tumulte et le grand monde, mais à l'Eglise, dans la maison de Dieu, dans la prière, ou dans le lieu de la prière qu'il faut chercher Jesus. Quels que soient les lumières et les talens de ceux qui instruisent dans l'Eglise, c'est toujours la parole de Dieu qu'on y entend. Quand on y assiste dans cet esprit, on y est toujours édifié, et souvent il ne faut qu'un mot pour toucher le cœur le plus endurci, pour rendre la sérénité à l'ame la plus désolée, et lui faire recouvrer le bien qu'elle a perdu.

3.° Dans quelle circonstance Marie et Joseph trouvent-ils Jesus ? Dans le temps de l'instruction publique, où il ménage à leur tendresse un spectacle ravissant. C'étoit un usage ancien à Jérusalem, que les Docteurs se trouvassent, à certains jours, dans quelques-uns des vestibules extérieurs de la maison de Dieu. Là, assis sur des siéges élevés, ils formoient une espèce de demi-cercle, dans le centre duquel une nombreuse assemblée étoit placée pour écouterleurs discours. Ce fut dans cette assemblée que se trouva Jesus. Quelle joie pour Marie et Joseph, lorsqu'ils y découvrirent ce Fils bien-aimé, dont l'absence causoit leur douleur ! Qu'ils furent bien dédommagés de leurs fatigues, par la joie que leur procura sa présence ! Mais quel surcroît de consolation, lorsqu'ils le virent user de la li-

berté qu'on avoit dans cette instruction, d'interroger les Maîtres et de leur proposer ses doutes! Quel fut leur étonnement, lorsqu'ils l'entendirent faire des questions solides, répondre avec lumière à celles qu'on lui faisoit, expliquer les textes de l'Ecriture, en développer le véritable sens avec netteté et précision; répliquer aux réponses des Docteurs d'un air si modeste et d'une manière si sublime, que l'assemblée étoit dans le ravissement! Ce vaste auditoire et les Maîtres en Israël étoient également surpris de voir un Enfant de douze ans joindre aux charmes de sa personne, à la douceur de sa voix, à la modestie de son âge, tant de lumières, de sagesse et d'érudition. Tout le monde vouloit voir cet Enfant de prodige; chacun s'informoit de son nom, de sa famille, de son pays et de son éducation. Au sortir de l'assemblée, on ne parloit que de la merveille dont on venoit d'être témoin. Quels durent être en cette occasion les sentimens de Marie et de Joseph? L'un et l'autre savoient bien que Jesus étoit la Sagesse increéée; tout ce qu'ils voyoient ne pouvoit rien ajouter à l'idée qu'ils avoient de sa personne; mais ce qui les surprit sans doute, ce fut de le voir de si bonne heure se montrer aux hommes, lui qui jusqu'à ce jour n'avoit fait que leur obéir, se taire, et se cacher. O Jesus Docteur de nos ames, faites entendre

votre voix à mon cœur, et je n'écouterai que vous, je n'admirerai que vous, je ne goûterai que vous !

TROISIÈME POINT.

Marie et Joseph parlent à Jesus.

Sa Mère lui dit : Mon Fils, pourquoi avez-vous agi ainsi avec nous ? Voilà votre père et moi qui vous cherchions, étant fort affligés ! Pourquoi me cherchiez-vous, leur répondit-il ? *Ne saviez-vous pas qu'il faut que je sois occupé à ce qui regarde le service de mon Père ? Mais ils ne comprirent point ce qu'il leur disoit.*

1.° Remarquons la plainte de Marie. L'instruction publique étant finie, Joseph et Marie s'approchèrent de Jesus. Ce fut Marie qui ayant, ce semble, plus de droit de lui parler, lui adressa la parole. Elle se plaignit avec une tendresse respectueuse de son absence, du mystère qu'il leur avoit fait de ses desseins, et des inquiétudes où il les avoit plongés. Si dans nos peines nous savions porter nos gémissemens et nos plaintes uniquement aux pieds de Jesus, nous trouverions en lui la consolation que ceux à qui nous les portons si souvent ne peuvent nous donner.

2.° Observons la réponse de Jesus à Marie. Pourquoi vous affliger et me chercher, lui dit-il ; ne deviez-vous pas juger

qu'étant Dieu, comme je suis, et Envoyé de mon Père pour travailler à son œuvre, je dois m'occuper de ma mission ? Voilà la première parole que l'Evangile nous rapporte de Jesus. Cette parole est la déclaration du mystère de l'Incarnation, de la fin de ce mystère, et de la consécration de Jesus à la gloire de son Père et à notre salut. Cette parole est l'instruction des enfans que Dieu appelle au service des autels, de ceux qui y sont déjà consacrés, et des parens eux-mêmes qui doivent reconnoître sur leurs propres enfans les droits d'une paternité supérieure à la leur. Cette parole est l'instruction de tout Chrétien, qui doit souvent se dire à soi-même, et, s'il le faut, aux autres : Je ne suis dans ce monde que pour servir le Seigneur et travailler à mon salut.

3.° Méditons l'acquiescement de Marie et de Joseph aux paroles de Jesus. La Sainte Vierge parlant au divin Sauveur, avoit appelé Joseph son père, mais J. C. répondant à l'un et à l'autre, leur parle de son Père véritable, qui est Dieu ; il élève leur esprit au-dessus de ce qu'ils voyoient en lui, en leur témoignant qu'ils devoient déjà s'accoutumer à le voir agir pour les intérêts de Dieu son Père, quoiqu'il fût encore, selon l'homme, dans l'enfance. Il est donc probable que Marie et Joseph comprirent bien de quel Père parloit Jesus ; mais ils ne comprirent point

en particulier quelles étoient ces choses concernant le service du Père céleste auxquelles il devoit s'occuper, ni quand et comment il devoit s'y employer. Ils ne portèrent cependant pas leurs interrogations ni leur curiosité plus loin. Recevons avec respect la parole de Dieu, quoique nous ne comprenions pas tous les mystères qu'elle renferme. Contentons-nous des lumières que Dieu nous donne, sans en désirer qui, bien loin d'être utiles à notre ame, ne lui seroient peut-être que nuisibles. Exécutons fidellement ce que Dieu demande de nous dans l'instant, sans vouloir pénétrer un avenir qui recèle les desseins d'une Providence que nous ne devons qu'adorer.

Faites, ô divin Jesus, que je profite de vos lumières avec soumission, que je recueille vos graces avec fidélité, que j'admire votre sagesse avec fruit, et que si j'ai eu le malheur de vous perdre, j'aie la joie de vous retrouver pour toujours ! Que mes yeux soient sans cesse attachés sur vous, pour exécuter vos ordres au premier signe ; et lorsqu'il s'agira de votre service, que rien ne puisse me dispenser de vous obéir jusqu'à la mort ! Rendez-vous enfin tellement maître de mon esprit et de mon cœur, qu'il n'y ait rien en moi qui ne contribue à votre gloire et à l'exécution de vos volontés. Ainsi soit-il.

XX.e MÉDITATION.

Vie cachée de Jesus depuis douze ans jusqu'à trente. Luc. 2. 51-52.

Une pieuse curiosité souhaiteroit un détail long et exact des paroles et des actions du Sauveur jusqu'à l'âge où il commença à prêcher publiquement son Evangile ; mais le Dieu-Homme qui devoit instruire le monde de sa doctrine, et le sauver par le prix de sa mort, quand le temps seroit venu pour lui de parler et de souffrir, n'a voulu d'abord que l'édifier par la retraite de sa vie cachée, et par l'exemple de ses vertus domestiques. Sa Sainte Mère, qui entroit parfaitement dans ses vues, n'apprit rien de plus à l'Historien sacré qui eût le bonheur de recueillir ses mémoires, sinon, et en deux mots, qu'à son retour de Jérusalem, à l'âge de douze ans, *il vint avec elle* et Joseph *à Nazareth, et qu'il leur étoit soumis;* qu'elle *(sa Mère) conservoit dans son cœur toutes ces choses;* et que pour Jesus, *il croissoit en sagesse, en âge et en grace devant Dieu et devant les hommes.* Quelque précises que soient ces paroles, elles nous apprendront cependant, si nous voulons les approfondir, 1.° quelle fut l'humilité ; 2.° l'obéissance ; 3.° le progrès ;

4.° la durée de la vie cachée de Jesus-Christ.

PREMIER POINT.

L'humilité de la vie cachée de Jesus.

1.° Sa condition à Nazareth : il passe pour être le Fils d'un Artisan, il ne s'en défend pas; il l'appelle son père, et celui-ci son fils.

2.° Sa maison : elle étoit celle d'un Artisan, et convenable à sa profession, par conséquent pauvre, resserrée, peu commode, dénuée de tout agrément, et même de bien des choses nécessaires. Ainsi peut-on penser également de son vêtement et de sa nourriture.

3.° Ses occupations : elles étoient conformes à la condition de celui qui passoit pour être son père, et ses divines mains qui soutiennent le Ciel et la Terre, étoient occupées à servir aux besoins des hommes par des travaux pénibles et des ouvrages purement mécaniques. O Dieu, ô Sagesse increée ! pouviez-vous nous donner une leçon plus frappante d'humilité? Comment se peut-il faire, ô divin Jesus! qu'étant vos Disciples, nous ayons encore de l'orgueil et de la vanité, que nous recherchions la gloire et l'éclat, que nous désirions toujours de paroître plus que nous ne sommes, et que nous nous croyions sans cesse au-dessus de notre état et de notre condition ?

SECOND POINT.

L'obéissance de la vie cachée de Jesus.

Qu'a fait J. C. depuis douze ans jusqu'à trente ? L'Evangile nous l'apprend dans un seul mot : *il leur étoit soumis :* il étoit soumis à Joseph et à Marie ; il a fait tout ce qu'on lui a commandé : n'est-ce pas tout ce que Dieu exige de nous ? L'obéissance fixe le prix de toutes nos actions, et l'exemple de J. C. ne nous laisse aucun prétexte de dispense, surtout si nous nous demandons :

1.° Qui est-ce qui obéit ? C'est le Fils unique de Dieu, la Sagesse éternelle, le Créateur et le Maître du Monde, le Sauveur des hommes.

2.° A qui obéit-il ? A ses propres créatures, à un homme, à une femme, à ceux qu'il surpasse infiniment et sans le moindre degré de parallèle, en grandeur, en sagesse et en puissance.

3.° En quoi obéit-il ? dans les choses les plus simples, les plus viles, les plus pénibles, telles qu'elles se comportent dans la maison d'un Artisan.

4.° Comment obéit il ? En regardant les volontés de Marie et de Joseph comme la volonté même de Dieu, son Père; en animant intérieurement son obéissance par l'amour, le respect et la soumission de son cœur, et la rendant édifiante à l'extérieur par la promptitude et l'exactitude de l'action.

5.° Pourquoi obéit-il ? Pour réparer la gloire de son Père offensé par la désobéissance de nos premiers pères ; pour nous donner l'exemple et nous remettre nous-mêmes dans la voie de la soumission que nous devons à Dieu, en obéissant aux hommes pour l'amour de lui ; pour relever le mérite de notre obéissance et le consacrer en sa personne. Quelle leçon ! quel exemple ! quel modèle ! Obéissons à nos Supérieurs, comme Jesus obéissoit à Joseph et à Marie ; commandons à nos inférieurs, comme Joseph et Marie commandoient à Jesus.

TROISIÈME POINT.

Les progrès de la vie cachée de Jesus.

A mesure qu'il croissoit en âge, on le voyoit s'attirer les complaisances de Dieu son Père, par la plénitude de la sagesse devant les hommes, par les dons de la grace devant Dieu, et par la pratique des devoirs les plus communs.

1.° Jesus croissoit en sagesse devant les hommes, c'est-à-dire qu'il proportionnoit à son âge ce qu'il faisoit paroître en lui de sagesse : ainsi que le soleil, qui, quoique toujours également lumineux en lui-même, brille cependant et nous éclaire davantage à mesure qu'il s'élève sur notre horizon ; ainsi J. C. le Soleil de justice, caché sous la figure d'un enfant, portoit

portoit plus loin ses rayons, rendoit plus vive, plus éclatante la grandeur de sa sagesse et de ses vertus, selon les divers degrés de sa force et de son âge. Modèle divin qu'on doit sans cesse proposer à la jeunesse, afin qu'avec J. C. elle croisse tout à la fois en âge et en sagesse.

2.° Jesus croissoit en grace devant Dieu, c'est-à-dire que les vertus qui paroissoient en lui étoient sincères et véritables aux yeux de Dieu. De quoi nous sert-il de régler notre extérieur, de nous composer devant les hommes, si devant Dieu nos péchés croissent et se multiplient sans cesse, si nous n'avons que des vertus apparentes, feintes et hypocrites?

3.° Jesus croissoit en sagesse et en grace, par la pratique des devoirs les plus communs. Notre avancement ne dépend point de la nature de nos actions, mais de l'esprit intérieur qui les anime. Ne nous plaignons donc point de ce que nous ne sommes pas en état de faire de grandes choses pour Dieu; Jesus nous donne l'exemple d'une sainteté qui est à notre portée, et qui, pour être cachée, n'en est que plus sûre et plus précieuse; songeons seulement, en tendant sans cesse au terme, de ne jamais dire: C'est assez.

QUATRIÈME POINT.

La durée de la vie cachée de Jesus.

Jesus avoit environ trente ans, lorsqu'il commença à se montrer en public. Pourquoi ayant à demeurer trente-trois ans sur la terre, en passe-t-il trente dans une vie cachée et obscure, n'en donne-t-il que trois aux fonctions publiques de sa mission ?

1.° C'est pour se conformer à l'usage des Juifs, selon lequel on n'entroit dans les fonctions publiques qu'à l'âge de trente ans. Si on étoit animé de l'esprit de J. C. les dispenses d'âge seroient demandées plus rarement.

2.° C'est pour nous faire comprendre les avantages de la vie cachée, et nous la faire aimer. Quand il s'agit de nous apprendre à faire de grandes choses, et même à souffrir beaucoup aux yeux du public attentif à nos combats, et spectateur de nos victoires, on peut dire que la grace et même la nature nous soutiennent sans peine; mais pour nous faire agréer, quelquefois avec des talens et des qualités, une vie obscure et une retraite ignorée, il falloit un modèle divin. Hélas! trente ans de la vie de Jesus passés dans ce dernier état, suffisent-ils encore pour contenir les ardeurs de notre amour-propre, déguisé souvent sous le nom de zèle; pour nous faire goûter l'humilité, l'abjec-

tion, le dénuement, ces vertus si opposées à notre orgueil, à notre vanité, à notre ambition ?

3.° C'est pour apprendre à ceux qui se destinent au Ministère évangélique, à ne se charger d'un emploi si divin, qu'après s'être exercés nombre d'années aux vertus solides et cachées, qu'après avoir dompté l'orgueil et l'amour-propre qui se déguisent aisément sous l'apparence de la piété, de la ferveur et de la charité, et qui ne cherchent souvent qu'à se satisfaire dans l'éclat des fonctions apostoliques.

O divin Jesus, qui crûtes, ou plutôt qui parûtes croître en sagesse et en grace devant Dieu et devant les hommes, hélas! qu'il en a été bien autrement de moi ! A mesure que j'ai crû en âge, j'ai crû en malice ; à mesure que vous avez multiplié mes jours et vos bienfaits, j'ai multiplié mes péchés et mes ingratitudes. Mon corps, mon esprit, mon cœur, ma fortune, ma santé, mes talens, tous ces biens entre mes mains ont été des instrumens d'iniquité. Faites-moi la grace, Seigneur, que du moins à l'avenir ils soient des instrumens de justice et de pénitence. O Marie, qui avez imité de si près les exemples de votre fils, qui conserviez si soigneusement toutes ses paroles dans votre cœur, obtenez-moi la grace de l'imiter comme vous ! O Joseph, qui avez eu le bonheur de finir vos jours

dans l'exercice des vertus les plus sublimes et les plus cachées, et de mourir plein de mérites entre les bras de Jesus et de Marie ; ô puissant protecteur des ames intérieures et des fidelles agonisans, obtenez-moi une vie et une mort semblables aux vôtres ! Ainsi soit-il.

XXI.e MÉDITATION.

Commencement de la Prédication Evangélique, par S. Jean-Baptiste. Matt. 9. 1-3. Marc. 1. 1-4. Luc. 3. 1-6. Marc. 1. 4.

Le commencement de la prédication de saint Jean est aussi, comme l'appelle saint Marc, *le commencement de l'Evangile de Jesus-Christ Fils de Dieu... Jean étoit dans le désert, sur les rives du Jourdain, où il baptisoit et prêchoit le Baptême de la pénitence pour la rémission des péchés.* Le Baptême qu'il donnoit étoit un engagement à la pénitence, et disposoit à recevoir la rémission des péchés; mais ce Baptême en annonçoit un autre qui devoit effectivement remettre les péchés. *Jean disoit : Faites pénitence, car le Royaume des Cieux approche.* Par ces expressions, il annonçoit la venue du Messie Fils de Dieu, qui devoit prêcher l'Evangile, fonder son

Eglise, se former un peuple nouveau, réconcilier Dieu avec les hommes, et le faire régner dans les cœurs. Nous trouvons donc ici, 1.° des motifs de nous affermir dans la foi : 2.° des sujets de nous humilier en examinant notre conduite.

PREMIER POINT.

Motifs de nous affermir dans la Foi.

1.° Premier motif : les faits Evangéliques constatés par leur date et leur publicité. Le Christianisme n'est pas une Religion de système philosophique, il est fondé sur des faits historiques, manière d'instruire les hommes la plus digne de la grandeur de Dieu, et la plus convenable à leur foiblesse. La Religion Chrétienne n'est pas une de ces traditions populaires qui n'ont point d'origine, ou qui vont se perdre dans une antiquité inconnue et fabuleuse ; elle n'est pas non plus une de ces fables païennes ou mahométanes, qui n'ont point eu de témoins. La Religion Chrétienne a eu un commencement, elle date par ce qu'il y a de plus grand, de plus lumineux et de plus universel. Voici comment S. Luc en marque l'époque : *L'an quinzième de l'Empire de Tibère César, Ponce Pilate étant Gouverneur de la Judée, Hérode* (1) *étant*

(1) Cet Hérode est le fils de celui qui fit mourir les Innocens : c'est celui qui fit trancher

Tétrarque de la Galilée, Philippe son frère, de Liturée et de la province de Traconie, et Lisanias, d'Abilène, Anne et Caïphe (1) *étant Grands-Prêtres ; le Seigneur fit entendre sa parole à Jean, fils de Zacharie, dans le désert, et il alla dans tout le pays qui est aux environs du Jourdain, prêchant le Baptême de pénitence pour la rémission des péchés.* On voit dans cette date les personnes, les lieux, les temps marqués avec la plus grande exactitude. C'est donc sous les premiers Césars que la Prédication Evangélique a commencé, et que se sont passés les faits Evangéliques sur lesquels tout le Christianisme est fondé. C'est dans le siècle le plus éclairé et le mieux connu, c'est dans la Judée, sous les yeux d'un Gouverneur Romain, et, pour ainsi dire, sous les yeux de l'Empereur même et de tout l'Empire Romain, et par conséquent sous les yeux de l'Univers entier. Peut-il y avoir rien de plus authentique et de plus public ? Est-ce par un mot de raillerie ou de mépris, qu'on peut détruire des faits de cette nature et

---

la tête de Jean-Baptiste, et à qui Pilate renvoya Notre Seigneur. Quelquefois il est appelé Roi ; il n'étoit proprement que Tétrarque, c'est-à-dire, souverain d'une quatrième partie du pays.

(1) Il y avoit alors deux Pontifes qui exerçoient le Pontificat tour-à-tour, chacun leur année.

qui portent un caractère si sensible de grandeur et de vérité ?

2.° Second motif de nous affermir dans la foi : les faits Evangéliques constatés par leur accord avec les Livres prophétiques. Les Livres prophétiques ne sont ni supposés ni altérés par les Chrétiens, puisqu'ils sont beaucoup plus anciens que le Christianisme, et que par une providence unique, ils se trouvent entre les mains des Juifs, ennemis déclarés du nom Chrétien. Les Livres prophétiques sont divins, puisqu'ils ont annoncé dans un si grand détail, et avec tant de certitude, des événemens qui ne devoient arriver que plusieurs siècles après la prédiction. Enfin les faits Evangéliques sont divins, et la Religion Chrétienne, fondée sur ces faits, est divine, puisque ces faits ont été prédits comme divins par les Livres prophétiques. Dès le commencement de la Prédication Evangélique, les prophéties commencent à s'accomplir, et c'est ce que font soigneusement observer les quatre Evangélistes. S. Jean paroît le long du Jourdain, *comme il est écrit au Livre des Prophéties d'Isaïe, et il est la voix de celui qui crie dans le désert : Préparez la voie du Seigneur, rendez droits ses sentiers. Voilà que j'envoie mon Ange devant votre face, qui, marchant devant vous, vous préparera le chemin.* Dès ce premier pas, l'Evangile se trouve

conforme à la prophétie ; mais aussi, dès ce premier pas, tous les séducteurs qui ont paru, se trouvent en défaut. Aucun d'eux n'a été précédé de cette voix qui crie dans le désert. Eux et leurs faux dogmes sont isolés, ne tiennent à rien, ne sont liés à rien, bien loin de pouvoir remonter jusqu'à la première origine du monde, qui est celle de la vraie Religion. C'est qu'il n'appartient qu'à Dieu de mettre dans ses œuvres ce rapport intime et immense qui en lie toutes les parties depuis la création des siècles jusqu'à leur consommation. Bénie soit à jamais votre ineffable sagesse, ô mon Dieu, qui a mis ce merveilleux accord entre vos deux Testamens, et qui les a ainsi scellés du sceau inviolable de votre divine autorité! Il n'y a que vous, ô grand Dieu, qui soyez ainsi maître des temps et des événemens, qui puissiez faire prédire ce qui doit arriver, et exécuter ce qui a été prédit ; la prudence ou la malice des hommes ne va pas jusque-là. La majesté, la puissance de votre parole se font ici sentir, et ni les démons, ni les hommes ne sauroient la contrefaire.

3.° Troisième motif de nous animer dans la foi : les faits Evangéliques constatés par leur importance et la foi qu'on y a eue. Il y a des faits que l'on a pu croire légèrement, parce qu'ils n'étoient d'aucune conséquence, et qu'ils ne de-

voient causer aucun changement, et qu'on n'avoit aucun intérêt de les approfondir. J'appelle des faits importans, ceux que l'on n'a pu croire qu'en changeant toutes ses idées et sa façon de penser, qu'en renonçant au culte dans lequel on avoit été élevé pour en embrasser un nouveau, qu'en réformant ses mœurs et contredisant ses inclinations, qu'en s'exposant à perdre sa réputation et son honneur, ses biens et sa vie même. Tels ont été les faits Evangéliques : ces faits sont crus aujourd'hui dans tout le monde : ils ont donc été crus dès le commencement, sans quoi la foi de ces faits ne seroit pas parvenue jusqu'à nous. S'ils ont été crus dès le commencement, ils sont vrais, parce qu'on n'a pu les croire sans les avoir examinés et sans en être bien assurés, à cause de leur importance et des suites qu'ils devoient avoir, et parce qu'en les examinant on n'a pu s'y méprendre, à cause de leur éclat, de leur authenticité et de leur publicité. Je les crois, ô mon Dieu, et c'est avec cette parfaite conviction que je reçois votre Evangile, et que je veux le méditer, le pratiquer, dans la ferme espérance d'y trouver la rémission de mes péchés, et les récompenses éternelles que vous nous y promettez !

4.° Quatrième et dernier motif de nous affermir dans la foi : les faits Evangéli-

ques constatés par la sainteté de ceux qui les ont annoncés et de ceux qui les ont crus. Quels ont été les premiers Prédicateurs, les premiers Historiens, les premiers Sectateurs de l'Evangile, et les premiers Pasteurs qui nous les ont transmis? Des Saints éminens en tout genre de vertu, des hommes nourris dans la pénitence et la solitude des déserts, envoyés et autorisés de Dieu, remplis de son Esprit, doués des plus précieux dons du Ciel, et souvent de celui des miracles. Et quels sont les Apôtres que la nouvelle Philosophie nous envoie? Des Philosophes remplis d'eux-mêmes, uniquement occupés du soin de leur gloire, et toujours en guerre entre eux pour se disputer l'estime des hommes, des versificateurs, des compositeurs de romans, d'intrigues, de farces, de comédies, des Auteurs pleins de licence et d'obscénités, des Moralistes qui ne prêchent que le plaisir et la volupté; voilà ceux qui, au sortir non du désert, mais du théâtre, ou des lieux dévoués à l'impudicité, se présentent à nous pour nous dessiller les yeux et nous avertir que le Christianisme n'est que préjugé et fanatisme. A quels temps sommes-nous donc arrivés, ô mon Dieu, et quel est aujourd'hui l'aveuglement des hommes? On lit avec admiration des Livres que nos pères auroient rejetés avec horreur, et on écoute

comme des Docteurs éclairés, des hommes qu'ils n'auroient jugés dignes que de leur mépris ! Funeste docilité ! Puisse-t-elle au moins nous tracer celle que nous devons à nos véritables Maîtres dans la foi !

SECOND POINT.

Sujets de nous humilier en examinant notre conduite.

L'Evangile nous en offre quatre : 1.° la pénitence que nous prêche Saint Jean. Quel sujet de nous humilier ! car quelle pénitence faisons-nous ? quelle proportion mettons-nous en notre pénitence et nos péchés ? quelle est notre assiduité à recevoir le Sacrement de la réconciliation ? comment nous y préparons-nous ? quel fruit en retirons-nous ? comment pratiquons-nous les jeûnes, les abstinences que l'Eglise nous impose ? comment acceptons-nous les croix, les afflictions que Dieu nous envoie ? Ah ! songeons que le fruit de la pénitence est *la rémission des péchés*, et comprenons le prix d'une telle faveur ; les réprouvés le connoissent, mais il n'y a plus de rémission pour eux.

2.° L'approche du Royaume des Cieux. *Faites pénitence*, disoit S. Jean, *car le Royaume des Cieux approche.* Le Royaume des Cieux de l'Eglise militante est déjà venu pour nous, nous en sommes membres, nous sommes, pour ainsi dire,

sujets nés de ce saint Royaume; mais le Royaume des Cieux de l'Eglise triomphante approche. Le moment qui doit décider si nous serons admis dans ce Royaume, ou si nous en serons rejetés, n'est pas loin; peut-être y touchons-nous. Sommes-nous prêts, ou du moins nous y préparons-nous ? Ne savons-nous pas qu'il peut venir à toute heure, et qu'il viendra lorsque nous nous y attendrons le moins ?

3.° *La voie du Seigneur*, que S. Jean nous avertit *de préparer. On entendra*, dit-il, *la voie de celui qui crie dans le désert: Préparez la voie du Seigneur, rendez droits et unis ses sentiers.* Ainsi ce qu'on fait pour préparer le chemin par où doit passer un Roi, un Puissant du siècle, c'est sous cette allégorie que le prophète nous ordonne de préparer la voie du Seigneur. Il faut d'abord que *toute vallée soit comblée* (1), que tous les fonds ou fossés du chemin soient remplis et élevés. Ces vallées sont la figure des vides qui se trouvent dans notre vie, et de l'omission de nos devoirs. Employons donc utilement notre temps, remplissons nos obligations envers le prochain et envers Dieu, acquittons-nous exactement des devoirs de la Religion et

(1) En Hébreu, le futur se met souvent pour l'impératif.

de notre état, et nous aurons comblé toute vallée. Il faut ensuite *que toute montagne et toute colline soient abaissées*, c'est-à-dire, tout orgueil abattu, orgueil de l'esprit, orgueil du cœur, orgueil dans les manières, dans les prétentions, dans les conversations. Mais c'est sur-tout aux pieds du Ministre de la Pénitence qu'il faut abattre tout orgueil, toute montagne et toute colline, et ne rien dissimuler de tout ce qui peut nous humilier... Il faut, en troisième lieu, que les *endroits tortueux soient redressés*, que tout le chemin soit aligné. Dieu vient à nous, quand nous le cherchons avec une intention droite, quand nous n'agissons que pour lui plaire, et que nous lui offrons tout ce que nous faisons; les autres intentions que nous mêlons à celle-ci, sont autant de détours qui nous éloignent de la ligne droite, et qui courbent la voie. En suivant ces détours, on marche long-temps, on se fatigue beaucoup, on n'avance guère, et on est souvent surpris par la nuit avant que d'arriver...... Enfin il faut *que les endroits raboteux soient aplanis*. Que d'inégalités dans notre humeur, dans notre conduite, et jusque dans notre dévotion! que de choses âpres, dures et difficiles dans nos manières, dans nos paroles, et jusque dans notre zèle! Aplanissons, unissons, adoucissons tout, si nous voulons préparer la voie du Sei-

gneur, si nous désirons qu'il vienne à nous.

4.° Enfin la vue du Sauveur que S. Jean annonce à tout homme. *Et toute chair verra le salut de Dieu.* Le Sauveur envoyé de Dieu est venu pour tous les hommes, il a été annoncé à tous les hommes; cependant tous ne l'ont pas connu, ne l'ont pas suivi. Mais un jour viendra où tous le verront comme leur Juge: malheur à ceux qui n'auront pas voulu le voir sur la terre comme leur Sauveur! Comment le voyons-nous? avec quelle docilité recevons-nous sa Loi; avec quelle soumission obéissons-nous à son Eglise; avec quelle foi l'adorons-nous dans son Sacrement et dans son Sacrifice, avec quel empressement, avec quelle pureté le recevons-nous; avec quel amour reconnoissons-nous ses bienfaits; avec quelle ardeur attendons-nous ses promesses?

Rectifiez vous-même mon cœur, ô mon Dieu! et rendez-le plus attentif à votre voix, qui l'avertit sans cesse de ses égaremens, et qui lui crie de redresser les sentiers par où vous voulez venir vous-même à lui! Hâtez votre manifestation, ô divin Sauveur! et pour me rendre digne d'en profiter, éclairez-moi sur tout ce qui pourroit me souiller à vos yeux; ou plutôt créez vous-même en moi un cœur nouveau, ô Jesus! redressez mes

inclinations, aplanissez mes inégalités, corrigez mes humeurs, abattez mon orgueil, humiliez mon amour-propre, retranchez, réformez, afin que toutes les voies vous soient ouvertes, pour venir régner sur mon ame et la posséder à jamais ! Ainsi soit-il.

XXII.e MÉDITATION.

Prédication de Saint Jean-Baptiste. Matt. 3. 4-12. Marc. 1. 5-8. Luc. 3. 7-20.

PREMIER POINT.

De la personne de S. Jean-Baptiste.

1.° Quelle fut sa préparation au saint Ministère? Ce fut en pr mier lieu l'innocence. Il avoit été sanctifié dès le sein de sa mère. Celui-là a de grands avantages pour combattre le péché, qui n'en a jamais été souillé. 2.° La solitude. Il avoit passé près de trente ans dans le désert. Il faut avoir long-temps médité dans le silence, avant que de commencer à parler. 3.° La vocation. Il ne sortit de la solitude, que lorsque la voix de Dieu le lui ordonna; mais dès qu'il l'eût entendue, il ne différa pas un moment. 4.° La connoissance de la Loi et des mœurs: connoissance qu'il faut acquérir dans la retraite, et sans laquelle on ne

peut dire à chacun ce qui lui convient selon son état. Enfin la Pénitence. *Or Jean*, dit le Texte sacré, *avoit un vêtement de poil de chameau et une ceinture de cuir autour de ses reins, et sa nourriture étoit des sauterelles et du miel sauvage.* La pénitence qu'il pratiquoit, étoit bien plus sévère que celle qu'il prêchoit; l'une et l'autre condamnent notre lâcheté, notre vie molle et sensuelle, et tout extérieur mondain et dissipé.

2.° Quel fut le zèle de S. Jean dans l'exercice de son ministère? Ce fut en premier lieu un zèle plein de force contre des Sectaires remplis d'orgueil et de présomption. *Voyant venir à son Baptême plusieurs des Pharisiens et des Sadducéens* (1), *il leur dit: Race de vipères, qui vous a appris à fuir la colère divine qui est prête à éclater sur vous?* Vous qui infectez tout du poison de votre doctrine et de vos fausses interprétations, mauvais fils de mauvais pères, dans quel esprit venez-vous à moi? Etes-vous effrayés et touchés? Qu'on reconnoisse par vos œuvres que vous détestez sincèrement vos désordres. Pénitens de bonne foi, faites de dignes fruits de pé-

(1) Les Pharisiens étoient des hypocrites qui faisoient profession de sévérité; les Sadducéens étoient des impies qui nioient l'immortalité de l'ame et la résurrection des corps.

nitence... Ainsi S. Jean parloit-il encore au peuple, lorsqu'il ne voyoit pas en lui de meilleures dispositions que dans les Pharisiens et les Sadducéens; il les menaçoit avec éloquence, cherchoit à convertir leur cœur en humiliant leur esprit, et sa conclusion étoit toujours : *Faites pénitence;* quittez les voies de l'iniquité ; appaisez Dieu par vos bonnes œuvres, car le temps de ses vengeances approche. Son zèle étoit plein de douceur pour les pécheurs humiliés, qui ne cherchoient qu'à s'instruire de ce qu'ils devoient faire pour calmer la colère du Seigneur. Il se proportionnoit à l'état de ces vrais Israélites; il entroit dans leurs dispositions personnelles; il ne leur disoit pas : Vous êtes indignes de miséricorde, ou, pour la mériter, il faut que vous viviez comme moi dans les déserts. Il prenoit avec eux cet air de bonté, qui achève de gagner dans le particulier ceux que le discours public a touchés. Il n'exigeoit d'eux que la justice, l'aumône et l'exacte observance des devoirs de leur état. *Le peuple lui demandoit : Que ferons-nous? il leur répondoit : Que celui qui a deux vêtemens en donne un à celui qui n'en a point, et que celui qui a de quoi manger en fasse de même. Il y eut aussi des Publicains qui vinrent à lui pour être baptisés, et qui lui dirent : Maître, que faut-il que nous fassions? Et il leur di-*

soit : N'exigez rien au-delà de ce qui vous a été ordonné. Les Soldats aussi lui demandoient : Et nous, que devons-nous faire ? Il leur répondoit : N'usez point de violence ni de fraude envers personne, et contentez-vous de votre solde.... Enfin son zèle étoit infatigable. Ce vertueux Solitaire ne paroissoit point fatigué de la multitude de ses travaux ; il ne se dégoûtoit point de la grossièreté de ceux qui venoient lui proposer des questions multipliées ; il répondoit à tout, il satisfaisoit tout le monde ; mais il seroit trop long de rapporter toutes ses instructions ; *Il enseignoit*, dit S. Luc, *plusieurs autres choses au peuple dans ses exhortations.*

3. Quelle fut son humilité dans les succès de son ministère ? *Alors la ville de Jérusalem, toute la Judée, et tout le pays des environs du Jourdain, venoient à lui, et confessant leurs péchés, ils étoient baptisés par lui.* Quel édifiant et charmant spectacle que ce concours de peuple, qui, converti et satisfait, s'en retournoit en bénissant Dieu ! les ennemis même de la vérité n'osoient se distinguer, et étoient entraînés comme les autres ; et s'ils ne se convertissoient pas, leur jalousie et leur dépit étoient le châtiment de leur endurcissement. Peu s'en fallut même que les choses n'allassent trop loin, que l'estime qu'on conçut

de S. Jean, ne fît prendre le change à ses auditeurs. *Le peuple étoit dans une grande suspension d'esprit, et tous pensoient en eux-mêmes, si Jean ne pourroit point être le Christ; mais Jean prit la parole, et dit devant tout le monde : Pour moi je vous baptise avec de l'eau, mais un plus puissant que moi va venir.* C'est-à-dire, je ne suis point le Messie que vous attendez ; il est vrai que je vous distribue un baptême d'eau, en vous exhortant à la pénitence, mais c'est là où se borne mon ministère : je ne suis envoyé que pour préparer les voies à un autre ; celui qui viendra après moi, et que vous verrez bientôt au milieu de vous, est revêtu d'une puissance infiniment supérieure à la mienne. Ainsi, dès que S. Jean s'apercevoit qu'on pensoit à lui, il parloit de Jesus, il exaltoit ses grandeurs, et saisissoit toutes les occasions de lui rendre témoignage. Un zèle si éclairé, si courageux, si humble, méritoit bien la gloire du martyre dont il fut couronné.

SECOND POINT.

La matière de la Prédication de Jean-Baptiste.

Tous ses discours sembloient se réduire à ces trois mots : Il faut faire pénitence, il faut la bien faire, il ne faut pas différer de la faire.

1.o Il faut faire pénitence, et il en al-

léguoit trois motifs. D'abord la colère de Dieu. *Qui vous a appris*, disoit-il, *à fuir la colère prête à éclater?* Hélas! nous avons offensé Dieu, mais nous ne savons pas si nous l'avons appaisé, ou, ce qui est plus déplorable, nous savons que nous n'avons rien fait pour l'appaiser. Vivre ennemi de Dieu, est-il un état plus affreux? Comment donc y ai-je pu vivre moi-même? O sainte pénitence! qui m'apprendra à avoir recours à vous? Heureux ceux qui vous connoissent et qui se livrent à vos saintes rigueurs!.... Le second motif de pénitence qu'alléguoit Jean-Baptiste, c'étoit la sévérité du jugement de J. C. *Il a*, disoit-il, *son van en main, il amassera son blé dans le grenier; mais il brûlera la paille dans un feu qui ne s'éteindra jamais:* c'est-à-dire, semblable à un soigneux Laboureur, il paroîtra son van à la main, il nettoiera son aire, il amassera le blé dans ses greniers, il recevra les Fidelles dans son Eglise, et de-là, s'ils persévèrent, ils passeront dans le séjour d'une béatitude éternelle. Pour la paille, symbole naturel des hommes légers ou incrédules, il les brûlera dans un feu qui ne s'éteindra jamais. Jour terrible que celui où se fera cette dispensation des biens et des maux, des châtimens et des récompenses de J. C. Alors rien n'échappera à ses regards, rien ne fléchira sa justice, rien ne résistera à sa

puissance. Heureux celui que la pénitence rassurera dans ce grand jour, et qui sera trouvé digne d'être placé dans le Ciel pour y régner éternellement !... Enfin la rigueur et l'éternité des peines de l'Enfer, dernier motif dont se servoit Jean-Baptiste pour engager à la pénitence. Le feu de l'Enfer est *un feu qui ne s'éteindra jamais.* A qui médite bien ce qu'est le supplice du feu, quelle pénitence peut paroître trop rude ? A qui médite bien ce que c'est que l'éternité, quelle pénitence peut paroître trop longue ? Quand il s'agit de l'éternité, peut-on prendre trop de sûreté ? Et pour vous rassurer contre vos alarmes, *N'allez pas,* continue S. Jean, *vous dire à vous-mêmes : Nous avons Abraham pour père :* en considération de son serviteur, Dieu nous délivrera ; *car je vous déclare que Dieu peut faire naître de ces pierres même des enfans à Abraham,* c'est-à-dire que le Tout-puissant qui a formé Adam du limon de la terre, peut aujourd'hui vous anéantir tous, et changer les pierres que vous voyez dans ces déserts en hommes nouveaux, qui, par l'obéissance et par la foi, seront à meilleur titre que vous les enfans d'Abraham. En vain le Philosophe se glorifie de connoître Dieu, s'il ne reconnoît celui que Dieu a envoyé pour sauver les hommes, J. C. son Fils. En vain le Juif se dit enfant d'Abraham, s'il ne croit en J. C., ce Fils

de la promesse en qui Abraham a cru, et par qui il a été justifié. En vain le Chrétien se dit disciple de J. C., s'il corrompt sa doctrine par l'hérésie. En vain l'Ecclésiastique et le Religieux comptent sur la sainteté de leur état, si leurs mœurs n'y sont conformes. Et ne dites pas que Dieu ne nous a pas faits pour nous perdre : non sans doute, puisqu'il nous offre la pénitence. Que ne l'embrassons-nous ! Ne dites pas qu'à ce compte tout le monde seroit donc damné. Non, non, malgré notre dépravation, J. C. a et aura toujours un grand nombre de fidelles adorateurs. Que n'en augmentons-nous le nombre ! Mais quand la corruption seroit générale dans le lieu où nous sommes, sachons que Dieu peut se susciter des enfans dociles dans les pays les plus barbares et les terres les plus incultes, des enfans dont le salut le dédommagera de notre perte, et dont la ferveur condamnera notre indocilité et notre apostasie.

2.° Il faut la bien faire cette pénitence qu'exigent de nous nos péchés. *Faites donc*, dit S. Jean, *de dignes fruits de pénitence.* Or, pour faire ces dignes fruits, il faut d'abord détester le passé, c'est-à-dire, examiner soigneusement nos péchés, les pleurer amèrement, les détester sincèrement, les confesser exactement; mais comment nous acquittons-

nous de cette première partie de la pénitence? Il faut ensuite examiner le présent; c'est-à-dire, sonder notre état actuel, soit relativement à Dieu, soit relativement au monde. Sommes-nous dans la vraie foi, dans la vraie Religion, dans la véritable Eglise, l'Eglise Catholique, Apostolique et Romaine? Si nous n'y sommes pas, ne soyons point tranquilles, ne nous aveuglons pas, cherchons à nous instruire : hors de cette Eglise, tout est inutile pour notre salut. Si nous y sommes, affermissons-nous y, et demandons à Dieu la grace de lui demeurer fidelles. Examinons encore notre état relativement au monde. Est-il légitime? n'a-t-il rien par lui-même d'opposé à la Loi de Dieu? Comment en remplissons-nous les devoirs? n'y recueillons-nous pas plus de grain, de profit que nous ne devons? n'y prenons-nous point plus de loisir, plus de plaisir, plus de repos que ne le permettent les obligations qui y sont attachées? n'y suivons-nous pas des maximes, des pratiques contraires à la justice? n'y faisons-nous tort à personne? Enfin il faut régler l'avenir par rapport à Dieu, au prochain, et à nous-mêmes. Par rapport à Dieu; pratiquons les exercices de la Religion, la prière, la méditation avec plus de ferveur; ayons plus de respect dans les temples, et plus d'assiduité aux Offices

qu'on y célèbre; approchons des Sacremens, et plus souvent, et avec de plus saintes dispositions. Par rapport au prochain, exerçons les œuvres de miséricorde, et faisons l'aumône selon notre état. Par rapport à nous-mêmes, exerçons sur notre chair une sainte rigueur, bannissons de notre vie l'oisiveté, la mollesse, la sensualité, observons les abstinences et les jeûnes de l'Eglise, non par coutume, mais dans l'esprit de la pénitence, et sans en adoucir la sévérité, hors le cas de nécessité. Souffrons patiemment les peines de notre état, les afflictions que Dieu nous envoie, les chagrins que les hommes nous causent, les langueurs de la maladie, les horreurs de la mort. Mortifions nos sens par des rigueurs volontaires, plus proportionnées à nos péchés, en suivant toujours les mouvemens de l'Esprit-Saint, et les conseils d'un sage Directeur.

3.° Il ne faut pas différer de faire pénitence, pour quatre raisons. La première, parce que le temps est court, et la mort est proche. *Déjà la cognée est mise à la racine des arbres, et tout arbre qui ne porte point de bon fruit, sera coupé et jeté au feu :* menace générale pour des Nations entières que Dieu rejette comme il a rejeté les Juifs : Menace particulière et journalière pour les pécheurs que Dieu enlève de ce monde, et qu'il condamne au feu.

feu. La foiblesse de la complexion, les infirmités, la vieillesse, annoncent aux uns une mort prochaine; et la santé, les forces, la vigueur de l'âge n'assurent pas aux autres une longue vie. Profitons donc du peu de temps qui nous reste pour porter de bons fruits et faire de bonnes œuvres. La seconde raison de faire pénitence sans délai, c'est que plutôt nous la commencerons, et plus nous la trouverons douce. La joie de n'avoir pas attendu à l'extrémité, nous animera, l'habitude de faire le bien nous le facilitera, la paix d'une bonne conscience nous satisfera. Ah! une telle vie n'est-elle pas mille fois plus douce qu'une vie que l'on passe dans le crime, dans les remords, dans de continuelles craintes? Pourquoi donc différer de l'embrasser? La troisième raison de hâter notre pénitence, c'est que plus nous la différerons, plus nous la trouverons difficile. Plus on goûte les plaisirs défendus, plus on en est altéré, et jamais on n'en est rassasié. Plus on cède à ses passions, plus on est foible pour y résister. Plus on diffère sa conversion, plus on veut la différer. L'habitude de faire le mal, et celle de différer à faire le bien, se fortifient également. La vieillesse qui ôte les forces, n'ôte pas les vices, et ne change pas le cœur. Enfin la quatrième raison de ne pas retarder sa pénitence, c'est qu'en différant on court risque de ne la jamais

faire. Ah, combien y ont été trompés ! Il a été coupé cet arbre infructueux, il est mort ce pécheur impénitent ; et quel sera son sort ? O regrets impuissans ! O désespoir inutile ! Hélas ! ce sort deviendra-t-il le mien ? Ne le permettez pas, ô mon Sauveur ! dès aujourd'hui je commence une vie nouvelle. O saint Précurseur de J. C., Docteur et vrai modèle de pénitence, obtenez-moi d'être docile à vos instructions, fidelle à vos exemples et à mes engagemens !

TROISIÈME POINT.

Sentimens de Saint Jean-Baptiste par rapport à Jesus - Christ.

Ces sentimens regardent sa personne, son Baptême et son dernier Jugement.

1.° La personne de J. C. *Pour moi*, dit S. Jean, *je vous baptise dans l'eau, pour vous porter à la pénitence ; mais celui qui doit venir après moi est plus puissant que moi, et je ne suis pas digne de délier ses souliers ; c'est lui qui vous donnera le Baptême de l'Esprit-Saint et du feu.* Par ces paroles, S. Jean démontre la Divinité de J. C. ; car puisque le Saint-Esprit est Dieu, et que J. C. le communique par son Baptême, il faut qu'il soit Dieu lui-même. Il marque encore sa puissance. J. C. comme le maître de la Nature, devoit en changer les lois à son gré, et y opérer des prodiges inouis ; S. Jean ne

devoit faire aucun miracle, et quand il en eût fait, il ne les eût opérés que par la puissance de J. C. En un mot, Jean n'étoit qu'un homme, et J. C. est un Homme-Dieu. J. C. est le Seigneur, le Christ, le Dieu Sauveur; et Jean, quelque Saint qu'il fût, n'étoit que le serviteur et le précurseur. Aussi, après avoir reconnu dans J. C. une puissance infiniment supérieure à la sienne, ajoute-t-il qu'il n'est pas digne de se prosterner à ses pieds, de *délier ses souliers*, et de les lui *porter*. Or nous pécheurs, de quoi sommes-nous dignes? Et cependant, quand il nous permet d'approcher de lui et de son Tabernacle, comment nous y présentons-nous? Avec quels sentimens intérieurs y paroissons-nous? Dans quelle posture même nous tenons-nous devant lui?

2.° Que pensoit Jean-Baptiste de J. C. par rapport à son Baptême? *Je vous distribue*, disoit-il aux Juifs, *un Baptême d'eau, pour vous porter à la pénitence*; mais celui qui va venir après moi, par le Baptême qu'il établira en qualité d'Envoyé de Dieu, répandra l'Esprit-Saint dans l'ame de ceux qui croiront en lui, et il les purifiera comme les choses qu'on fait passer par le *feu*. Le Baptême de Jean n'étoit qu'un Baptême d'eau, qui signifioit la pénitence, et qui y engageoit; mais le Baptême de J.C., sous le symbole de l'eau, communique le Saint-Esprit qui est un

feu divin. Esprit de pureté, qui, comme un feu dévorant, purifie l'ame, en consume toutes les souillures, la nettoie de toutes ses taches, et la fait briller d'un éclat tout céleste. Esprit d'amour, qui, comme un feu bienfaisant, pénètre le cœur d'une douce chaleur, l'échauffe, l'amollit, l'attendrit, et l'embrase des plus pures flammes. Esprit de lumière, qui, comme un feu brillant, éclaire notre entendement, nous persuade, nous affermit, nous fait connoître et goûter le mystère de Dieu, les desseins et la conduite de sa Providence; nous instruit sur nos obligations, sur le néant des choses d'ici-bas, sur l'importance du salut, et la solidité des biens éternels. Que nous sommes heureux d'avoir reçu le saint Baptême! Que nous sommes malheureux d'en avoir perdu l'innocence! Que nous serions à plaindre, si la bonté de Jesus ne nous avoit préparé un second Baptême, un Baptême de douleur dans le Sacrement de Pénitence, où, par la vertu de son sang, nous pouvons encore réparer nos pertes! Allons-y donc avec confiance, apportons-y les dispositions nécessaires, recourons-y souvent, et conservons-en précieusement le fruit.

3.° Quels furent les sentimens de S. Jean-Baptiste, par rapport au Jugement de J. C.? En faisant connoître le Messie, il le représentoit comme le dispensateur

des biens et des maux, le distributeur des biens et des récompenses, à qui Dieu a donné tout pouvoir de juger tous les hommes. Jugement figuré par le froment qu'il doit amasser dans son grenier, et la paille qu'il doit jeter dans un feu éternel. Jugement compétent, parce que J. C. l'exerce comme souverain Maître du monde. La terre et ses habitans lui appartiennent par droit de création et par droit de conquête; c'est son aire où se trouvent rassemblés le grain et la paille, les bons et les méchans, ceux qui reçoivent la loi avec docilité, et ceux qui la rejettent avec opiniâtreté. Jugement équitable, parce qu'il sera rendu selon l'état présent où chacun se trouvera, la paille pour être brûlée, le grain pour être conservé; les méchans pour être punis, les bons pour être récompensés; parce qu'il sera rendu selon le libre usage que chacun aura fait du temps et des biens qui lui avoient été donnés, les méchans ayant pu être bons, et les bons ayant pu être méchans; parce qu'il sera rendu en particulier selon la proportion du bien et du mal que chacun aura fait, celui qui sera plus coupable ayant plus de tourmens à subir; celui qui sera plus saint ayant plus de récompenses à posséder; le supplice des uns ou la récompense des autres devant être cependant également éternels. Enfin, Jugement efficace, que nul appel

ne pourra suspendre, que nul artifice ne pourra éluder, que nul présent ne pourra corrompre, que nulle prière ne pourra fléchir, et auquel nulle Puissance ne pourra résister. Hélas ! que peut la paille contre le moissonneur? Attendons en paix ce Jugement, et nous y préparons. Ne l'usurpons point en jugeant ceux sur qui nous n'avons nul droit. Consolons-nous des faux jugemens des hommes, parce qu'ils seront bientôt réformés.

Vos paroles, auguste Précurseur, et plus encore votre exemple, m'apprennent à éviter la rigueur du Jugement de J. C. par la pratique de la Pénitence. Obtenez-moi la force et le courage d'en faire de dignes fruits, c'est-à-dire de vivre dans un amour sincère pour Dieu et le prochain, dans une extrême horreur du péché, dans une soif ardente pour la justice, dans la mortification, l'humilité et l'attachement à tous les devoirs de mon état, afin que je mérite par ses œuvres de fidélité, de me trouver à la mort parmi le bon grain que le Seigneur doit réserver pour l'éternité. Ainsi soit-il.

XXIII.e MÉDITATION.

Jesus baptisé par Saint Jean. Matt. 3. 13-17. Marc. 1. 91-1. Luc. 3. 21-23. Jean 1. 31-33.

PREMIER POINT.

Jesus se présente au Baptême.

1.° Considérons le désir ardent qu'avoit S. Jean de voir J. C. Il soupiroit avec une sainte impatience après le moment de cette glorieuse visite, qui lui avoit été promise. Il avoit senti dans le sein d'Elisabeth la présence de Jesus encore caché dans le sein de Marie; mais depuis que tous deux étoient nés, ils ne s'étoient point vus, et S. Jean ne connoissoit pas le Sauveur sous la figure humaine. Cependant Dieu, en l'envoyant baptiser, lui avoit promis que dans le cours de ses fonctions il le verroit, et il lui avoit appris à quel signe il pourroit le reconnoître. Allez, lui avoit-il dit, établissez un Baptême d'eau pour engager mon peuple à la pénitence; mais sachez que ce Baptême n'est rien en comparaison de celui de mon Fils. *C'est lui qui en baptisant avec l'eau, communiquera aux Fidelles le Saint-Esprit.* Quand il se présentera à vous, je veux que vous puis-

siez le discerner des autres, et le montrer à vos disciples : *vous verrez l'Esprit-Saint descendre et s'arrêter sur lui.* Ne délibérez pas en ce moment, et dites aux Juifs assemblés autour de vous : Voilà le Fils de Dieu ; voilà celui dont le Baptême confère la grace du *Saint-Esprit.* Instruit de la sorte, le saint Précurseur se flattoit de voir bientôt le désiré des Nations et de son cœur. Cette douce espérance nourrissoit son courage, le ranimoit et le soutenoit dans ses travaux. Avec quelle ardeur désiroit-il cet heureux jour ! Tel est le désir que nous devons avoir de la Communion ; et pour mériter ce bonheur, rien ne doit nous coûter, rien ne doit nous paroître dur et pénible.

2.° Quelle fut la joie de S. Jean en voyant J. C. ? Son espérance ne fut ni trompée, ni différée. *Il étoit alors âgé d'environ trente ans, et Jesus vint de Galilée au Jourdain le trouver, pour recevoir le Baptême.* S. Jean n'eut point de peine à démêler J. C. dans la foule. Il le reconnut au signe que Dieu lui avoit donné. Quel fut alors le ravissement du saint Précurseur, seul témoin du prodige! Avec quelle attention, quel respect, quelle joie intérieure, considéra-t-il le spectacle dont le Ciel le favorisoit, contempla-t-il le Verbe incarné, ce divin Messie, dont la seule présence l'avoit fait tressaillir dans le sein de sa Mère ! Quelle sera notre joie,

lorsque nous le verrons dans le Ciel! Nourrissons nos cœurs d'une si douce espérance.

3.o Quelle fut la surprise de S. Jean, lorsqu'il vit J. C s'avancer pour recevoir de lui le Baptême? *Alors Jesus vint pour être baptisé par lui; mais Jean se défendoit de le baptiser, disant: C'est moi qui devrois recevoir le Baptême de vous, et vous venez à moi! mais Jesus lui répondit: Laissez moi faire pour le présent, car c'est ainsi qu'il faut que nous accomplissions toute justice: alors Jean ne lui résista plus.* Notre étonnement ne doit-il pas être encore plus grand, lorsque nous voyons Jesus venir à nous pour être notre nourriture? Eh quoi! Seigneur, devons-nous lui dire: *Vous venez à moi!* Retirons-nous alors par le sentiment de notre indignité; mais approchons par obéissance, cédons à l'excès de sa charité, et, puisqu'il nous l'ordonne, recevons-le, mais avec la confusion et l'anéantissement avec lesquels S. Jean le baptisa.

SECOND POINT.

Jesus reçoit le Baptême.

Et il fut baptisé par S. Jean dans le Jourdain. Pourquoi Notre Seigneur voulut-il être baptisé par S. Jean? On peut en considérer trois raisons.

1.o Pour honorer le Baptême de son

Précurseur et l'accréditer. D'abord l'honorer comme institué par l'ordre de son Père. La loi écrite venoit de Dieu, et annonçoit la loi de grace. Le Baptême de Jean tenoit une espèce de milieu entre l'une et l'autre loi, annonçoit la seconde d'une manière plus prochaine et plus distincte. Jesus, qui voulut se soumettre à toutes les ordonnances de la loi ancienne avant que de lui substituer la loi nouvelle, voulut de même recevoir le Baptême de Jean avant que d'établir le sien, afin de remplir *toute justice*. Il voulut aussi l'accréditer comme institué pour l'utilité publique, et contribuer, par son exemple, à la ferveur et à l'édification du peuple, voulant encore en cela accomplir *toute justice*. C'est ainsi qu'un Chrétien qui pense solidement, aime à fréquenter les dévotions populaires, lorsqu'elles n'ont rien que d'édifiant et qu'il ne s'y est point glissé d'abus. C'est ainsi qu'il s'engage volontiers dans ces pieuses associations, instituées par l'inspiration de Dieu pour maintenir la ferveur parmi le peuple, sur-tout lorsqu'elles n'ont point dégénéré, et qu'elles conservent l'esprit de leur première institution.

2.° Jesus voulut être baptisé par S. Jean, pour préparer, sanctifier et disposer les eaux à devenir la matière du divin Baptême qu'il devoit nous laisser, en les consacrant, pour ainsi dire, et les ren-

dant, par l'attouchement de sa chair sans tache, capables de purifier nos ames. Ainsi Jésus s'occupa-t-il, dans toutes ses actions, de la gloire de son Père et de notre salut. Quelle doit être notre reconnoissance pour tant de bienfaits !

3.° Le dessein de J. C. en recevant le Baptême de S. Jean, fut de nous donner une leçon frappante dans ce grand exemple d'humilité, par lequel il voulut finir sa vie privée et commencer sa vie publique : et c'est ainsi qu'il accomplit *toute justice*. Jesus, au milieu des pécheurs, reçoit comme eux le Baptême de la Pénitence ; et nous, remplis d'orgueil, après n'avoir pas rougi de commettre le péché, nous rougissons d'en prendre le remède ! Jesus, revêtu de notre infirmité, et chargé de nos péchés, reçoit le Baptême de la Pénitence, afin que dans les Sacremens qu'il doit instituer, nous puissions nous revêtir de lui, de sa justice, de sa force et de sa sainteté.

TROISIÈME POINT.

Jesus sort des eaux du Baptême.

Que de merveilles s'opèrent à ce moment où J. C. quitte les bords du fleuve ! Il perce la foule, et s'écarte pour se mettre en prière ; alors le Ciel s'ouvre à ses yeux, le Saint-Esprit descend sur lui en forme de colombe, la voix céleste du Père se

fait entendre, et le Baptême de la loi nouvelle est clairement désigné par ces prodiges.

1.° *Jesus étant baptisé, fit sa prière.* La prière doit précéder, accompagner et suivre toutes les actions de religion. C'est dans l'oraison que Dieu communique ses faveurs; mais il ne les communique jamais avec plus d'abondance que lorsque l'oraison a été précédée de quelque grand acte de vertu.

2.° A peine J. C. est-il appliqué à l'oraison, que le Ciel s'ouvre à ses yeux. *Jesus ayant été baptisé et faisant sa prière, le Ciel s'entr'ouvrit.* O vue ravissante! O digne objet de nos vœux! Hélas! depuis long-temps ils s'étoient fermés ces Cieux; vous seul, ô Jesus! avez mérité qu'ils s'ouvrissent. Voilà votre héritage, voilà le prix de vos travaux, voilà la récompense que vous destinez à vos fidelles serviteurs! Qui pourra, à ce prix, refuser de vous servir?

3.° Et aussi-tôt *il vit l'esprit de Dieu descendre en forme de colombe, s'arrêter et se reposer sur lui.* Jesus reçoit d'une manière sensible le Saint-Esprit, comme Chef des hommes, pour le communiquer à ses membres et les sanctifier; comme Docteur et Maître des hommes, pour les instruire et les éclairer. La colombe est le symbole de la douceur, de la simplicité, de la pureté, et du tendre gémisse-

ment; demandons ces vertus et l'Esprit-Saint qui les donne.

4.° *On entendit une voix qui venoit du Ciel, disant: Vous êtes mon fils bien-aimé, j'ai mis en vous toutes mes complaisances.* Cette voix étoit la voix du Père céleste, adressée à son Fils, unique objet de son amour. Cette voix est adressée à toute la terre, à toutes les intelligences créées, à tous les hommes, à tous les siècles, pour leur apprendre que rien n'est digne le Dieu que Jesus, et tout ce qui est en Jesus et par Jesus.

5.° Le Baptême de la nouvelle loi fut clairement désigné par le Baptême que Jesus reçut de S. Jean. Là, pour la première fois, Dieu se manifesta dans toute sa majesté, et les trois personnes de la sainte Trinité rendirent leur présence sensible, le Père par sa voix, le Fils par son humanité, le Saint-Esprit par la colombe. Jesus recevant dans l'eau le Baptême de Jean, a marqué et sanctifié la matière du sien. Dans sa prière, il nous en a montré la forme. Par la présence des trois personnes de la sainte Trinité, il nous en a fait voir les effets, puisque par le Baptême le Ciel nous est ouvert, le Saint-Esprit nous est communiqué; nous devenons les membres, les frères de J. C., ses héritiers, les enfans adoptifs de son Père, c'est-à-dire, ses enfans chéris et bien-aimés.

Heureux désert, qui avez retenti du son de la voix du Père céleste, et qui avez été témoin de tant de merveilles opérées au Baptême de J. C., que ne puis-je passer ma vie dans vos retraites, pour y méditer à loisir, hors de la dissipation et du tumulte du monde, les bontés de mon Dieu, la gloire de mon adoption, et la grandeur de mes espérances ! Ah ! que du moins je puisse me former une solitude profonde dans mon cœur, où je ne perde jamais de vue ces grandes vérités, où je ne m'applique qu'à me rendre agréable au Père céleste, qui ne peut m'aimer qu'en Jesus et par Jesus ! O Fils, unique objet des complaisances de votre divin Père ! comment ne serez-vous pas l'unique objet des miennes ? Que puis-je trouver ailleurs qui vous égale en puissance, en grandeur, en richesse, en bonté, qui soit plus digne de mon cœur, et plus capable de le rendre heureux ? O mon tendre Sauveur ! unissez-moi à vous ; présentez-moi à votre Père ; qu'il vous voie en moi, et qu'il ne me voie qu'en vous, afin que par vous je puisse mériter d'en être aimé, et de l'aimer éternellement. Ainsi soit-il.

XXIV.e MÉDITATION.

Généalogie de Jesus-Christ du côté de Marie. Luc. 3. 23-38.

Il est facile d'accorder cette généalogie selon S Luc, avec celle de S. Matthieu. Entre plusieurs manières de faire cet accord, nous prenons ici la plus simple et la plus aisée. On peut la vérifier, si l'on veut s'en donner la peine, en confrontant les deux généalogies avec ce que nous allons dire. S. Matthieu, en descendant depuis Abraham jusqu'à S. Joseph, époux de Marie, parle de fils proprement dits, et par voie de génération. *Abraham engendra Isaac, Isaac engendra Jacob*, etc. Mais S. Luc, en remontant depuis Jesus jusqu'à Dieu même, parle de fils proprement ou improprement dits; c'est pour cela qu'il se sert d'une expression indéterminée, en disant: *Qui fut.... Jesus étoit alors âgé d'environ trente ans, étant, comme on l'estimoit, fils de Joseph, qui fut d'Héli, qui fut*, etc. Que S. Luc ne parle pas toujours de fils proprement dits et par voie de génération, cela paroît d'abord dans le premier et dernier qu'il nomme; car Jesus n'étoit que fils putatif de Joseph, parce que Joseph étoit l'époux de Marie, Mère

de Jesus, et Adam n'étoit fils de Dieu que par voie de création. D'après cette observation, il faut connoître dans la Généalogie décrite par S. Luc, deux fils improprement dits, c'est à-dire, deux gendres au lieu de fils. Comme les Hébreux ne faisoient point entrer les femmes dans leur généalogie, lorsqu'une maison finissoit par une fille, au lieu de nommer la fille dans la généalogie, on nommoit le gendre, qui avoit pour beau-père le père de sa femme. Les deux gendres qu'il faut reconnoître dans S. Luc, sont *Joseph*, gendre d'*Héli*, et *Salathiel*, gendre de *Néri*. Cette seule remarque suffit pour lever toute difficulté. Joseph, fils de Jacob, comme le dit S. Matthieu, fut gendre d'Héli, comme le dit S. Luc. Et Salathiel, fils de Jéchonias, comme le dit S. Matthieu, fut gendre de Néri, comme le dit S. Luc. Tout le reste ensuite s'accorde parfaitement. Marie étoit donc fille d'*Héli*, ainsi appelé, par abréviation, pour Héliacim, ce qui est en hébreu le même nom que Joacim ou Joachim. *Joseph, fils de Jacob, et Marie, fille d'Héli*, avoient une commune origine, descendant tous deux de *Zorobabel*, Joseph par *Abiud l'aîné*, et Marie par *Resa le cadet*. Par-là, tous deux descendoient des deux branches sorties de David ; savoir, de la branche royale dont *Salomon* étoit le chef, et de l'autre bran-

che dont *Nathan* étoit le chef. Par *Palathiel*, père de *Zorobabel*, et fils de *Jéchonias*, Joseph et Marie descendoient de *Salomon*, fils et héritier de *David*. Et par la femme de *Palathiel*, mère de *Zorobabel* et fille de *Néri*, duquel *Néri* *Palathiel* fut le gendre, Joseph et Marie descendoient de *Nathan*, autre fils de David; en sorte que *Jesus, Fils de Marie*, réunissoit en lui tout le sang de David. S. Matthieu ne pousse la généalogie de Jesus que jusqu'à Abraham; c'étoit la promesse du Messie faite aux Juifs; mais S. Luc pousse cette généalogie jusqu'à *Adam*; c'est la promesse du Messie faite à tous les hommes, et ce sera le sujet de notre Méditation : Méditation dans laquelle nous considérerons Jesus-Christ comme fils d'Adam, promis au premier homme et à sa postérité; Jesus-Christ comme semblable à Adam, soumis à l'arrêt de mort porté contre le premier homme et sa postérité; enfin Jesus-Christ comme nouvel Adam, réparateur des maux que le premier homme a attirés sur lui et sur sa postérité.

PREMIER POINT.

Jesus-Christ fils d'Adam, promis au premier homme et à sa postérité.

1.° Promesse faite d'une manière digne de Dieu. Digne de sa bonté : elle fut faite dès le commencement du monde,

afin qu'elle fût la consolation d'Adam et de ses descendans. Promesse digne de sa sagesse. Elle fut réitérée aux principaux des ancêtres de ce divin Messie. Parmi les enfans d'Adam et de Noé, *Abraham* fut le premier désigné et constitué le père des Croyans, ensuite *Isaac* et *Jacob*, *Juda*, et en dernier lieu *David*, afin qu'on ne pût se méprendre à la personne du Messie, ni méconnoître la prééminence de son caractère. Enfin promesse digne de la grandeur de Dieu. Elle fut annoncée et différée pendant cinq mille ans environ, afin d'exercer la foi des hommes, afin de leur faire comprendre qu'un tel Messie étoit une grace, et une grande grace, qui méritoit d'être long-temps désirée et ardemment demandée. Adorons et remercions Dieu, maître des temps, et arbitre souverain des destinées.

2.° Promesse accomplie avec fidélité. Jesus, Fils de Marie, réunit en lui seul tout le sang de *David*, et remonte ainsi à *Adam* par la route que Dieu avoit tracée lui-même dans l'Ecriture, et que nul autre que lui ne pouvoit tracer. Cette généalogie de Jesus, faite sur des monumens publics, a été reconnue vraie par ceux qui vivoient dans le temps et sur les lieux; et les ennemis de J. C., persécuteurs de ses Disciples, n'ont jamais osé s'inscrire en faux contre elle. C'est

pour cela que J. C. s'appelle si souvent lui-même *Fils de l'Homme*, qui est la même chose que *fils d'Adam*. En effet, ce nom porte avec lui sa preuve. Fils d'Adam, c'est-à-dire, le fils promis à Adam, et descendu d'Adam par les générations marquées et prédites. Quel autre qu'un Dieu a pu faire et accomplir une promesse de cette nature? Reconnoissons, adorons notre divin Sauveur, et nous dévouons entièrement à son service.

3.° Promesse de J. C. dévoilée à nos yeux par un bienfait spécial de Dieu. Fils d'Adam ainsi que tous les hommes, vous voilà donc, ô Jesus, sur la terre! Dieu avoit marqué dans les décrets de sa sagesse par quelles générations, dans quel temps et dans quelles circonstances vous viendriez au monde. Quelque rang que tienne notre famille, peu importe; mais ce dont nous devons remercier Dieu, c'est de nous avoir fait naître au milieu du Christianisme, dans le sein de l'Eglise Catholique, dans un temps où nous voyons l'accomplissement, non-seulement des prophéties faites sur le Messie, mais encore des prophéties qu'il a faites lui-même sur l'établissement de son Eglise, sa durée, ses combats et ses victoires, dans un temps où nous pouvons jouir de tous les mérites du Messie, de tous les dons qu'il a faits aux hommes, et de toutes les admirables inventions de son amour.

Ah ! quel bonheur, si nous en savons profiter ; mais si tout cela nous devient inutile, quel malheur !

SECOND POINT.

Jesus-Christ semblable à Adam, soumis à l'arrêt de mort porté contre le premier homme et sa postérité.

Arrêt qu'ont subi tous ceux qui nous ont précédés, que nous subirons nous-mêmes dans peu, et auquel J. C. s'est soumis.

1.° Arrêt qu'ont subi tous ceux qui nous ont précédés. Que sont devenus en effet toutes ces Nations dont nous apprenons l'histoire, tous ces hommes dont nous lisons ici tous les noms, et tous ceux qui vivoient avec eux ? Ils ont été, *qui fuit, qui fut*, voilà tout ce qu'on en peut dire. Que reste-t-il de leurs ouvrages, de leurs projets, de leurs guerres, de leurs victoires ? Tout cela *fut*, tout cela a été et n'est plus.

2.° Arrêt que subiront tous ceux qui sont et qui naîtront, et que nous subirons nous-mêmes dans peu. Tout ce qui finit est bien court. Adam et plusieurs autres ont vécu neuf cents ans, cela est passé. Le temps du Messie attendu depuis tant de siècles, est enfin arrivé ; il est déjà passé depuis près de deux mille ans. C'est ainsi que viendra la fin du monde, et toute sa durée ne paroîtra qu'un

instant. Agitons-nous après cela pour les choses de ce monde, attachons-nous au monde, occupons-nous de ce monde. Ah ! plutôt songeons à l'éternité, fuyons le péché, préparons-nous à la mort.

3.° Arrêt auquel J. C. s'est soumis lui-même. Il a voulu par-là satisfaire à la justice de Dieu ; ce qui doit nous faire comprendre combien c'est un grand mal que le péché. Il a voulu encore par-là sanctifier notre mort, et en adoucir l'amertume. Il a voulu enfin par-là nous encourager, et apprendre la manière de bien mourir. La mort doit-elle nous paroître dure à nous pécheurs, lorsque J. C., l'innocence, a bien voulu la subir ?

TROISIÈME POINT.

Jesus-Christ nouvel Adam, réparateur des maux que le premier homme a attirés sur lui et sur sa postérité.

Jesus-Christ répare tous ces maux, en ce qu'il est, 1.° le vainqueur de la mort ; 2.° l'auteur d'une nouvelle filiation ; 3.° la source d'une nouvelle vie.

1.° Le vainqueur de la mort. J. C. a subi la mort comme tous les descendans d'Adam, mais il l'a subie en vainqueur. Comme Fils de l'Homme, il est descendu au tombeau, mais comme Fils de Dieu, il en est sorti trois jours après. Ce n'est pas pour lui qu'il a vaincu la mort, c'est

pour nous, c'est pour tous les hommes, c'est pour tous ceux qui croient en lui et meurent dans sa grace. On ne peut point dire de J. C. *qui fuit, qui fut, qui a été* J. C., est *hier, aujourd'hui, et dans tous les siècles*. Il en est de même de ceux qui meurent dans sa foi, dans son amour. Attachons-nous donc à celui qui ne meurt point, et par qui seul nous pouvons ne pas mourir.

2.° J. C. est l'auteur d'une nouvelle filiation. Enfans d'Adam par la génération, nous sommes nés dans la disgrace de Dieu, dans le péché originel, et nous étions dépouillés des biens que la bonté du Créateur nous avoit d'abord destinés; mais régénérés par J. C. et purifiés dans les eaux du Baptême, notre condition devient infiniment supérieure à ce qu'elle auroit été. Adoptés en J. C., nous devenons enfans de Dieu, et ses héritiers, frères, membres de J. C. et ses cohéritiers. Quel bonheur! Oublions donc ce que nous sommes en Adam, pour ne nous souvenir que de ce que nous sommes en Jesus-Christ.

3.° Ce divin Sauveur répare tous nos maux, en ce qu'il est la source d'une nouvelle vie. Vie sainte par sa justice, vie surnaturelle par sa grace, vie divine par la communication de son Esprit et l'aliment céleste de son corps et de son sang; enfin, vie immortelle dans le sein

de Dieu, par la participation de ses mérites.

Par quel acte d'amour, ô Jesus ! pourrai-je jamais assez vous marquer ma reconnoissance ? Ce sera en me dépouillant du vieil homme, de ses erreurs, de ses vices et de ses désirs corrompus, pour me revêtir de l'homme nouveau, c'est-à-dire de votre vérité, de votre justice et de votre sainteté. O mon divin Sauveur ! vous vous rendez semblable à nous, pour nous rendre semblables à vous ; vous prenez notre nature humaine, pour nous communiquer votre nature divine ; vous participez à nos maux, afin que nous participions à vos vertus : je suivrai donc vos lois, j'imiterai vos exemples, afin de parvenir à votre gloire. Ainsi soit-il.

XXV.e MÉDITATION.

De l'Incarnation du Verbe.

L'Apôtre S. Jean commence son Evangile par nous apprendre, 1.° quels sont les mystères du Verbe, considérés par rapport à lui-même : 2.° quels sont les mystères du Verbe incarné, considérés par rapport aux hommes : 3.° quel est le fondement de notre foi par rapport à ces mystères : 4.° quelle a été et quelle est encore l'infidélité des hommes par rapport à ces mêmes mystères. *Jean.* 1. 1-18.

PREMIER POINT.

Des Mystères du Verbe, considérés par rapport à lui-même.

1.° L'ÉVANGÉLISTE S. Jean nous représente le Verbe en Dieu : et d'abord son éternité. *Au commencement étoit le Verbe...* Lorsque le monde fut créé, le Verbe étoit déjà. S'il étoit déjà au commencement, il étoit avant le commencement ; s'il étoit avant le commencement, il n'a point eu de commencement, il est éternel. 2.° Sa subsistance ou sa personne distincte : *et le Verbe étoit en Dieu.* En Dieu le Père, duquel il est engendré, et produit par voie d'entendement ou de connoissance. Dieu le Père, qui est la première Personne dans la nature divine, se connoît, et forme par sa connoissance

connoissance une image parfaite de sa substance. C'est là son Verbe, son Fils, et une Personne réellement distincte de lui. Il en est de même du S. Esprit, dont l'Evangile ne parle pas ici, parce que son dessein étoit seulement de faire connoître J. C. Le Père et le Fils s'aiment d'un amour infini. Cet amour est le S. Esprit qui procède du Père et du Fils par voie de spiration ou d'amour, et qui fait la troisième personne de l'adorable Trinité. 3.° Sa Divinité: *et le Verbe étoit Dieu.* Car il n'y a rien d'éternel, et il n'y a rien en Dieu qui ne soit Dieu. Le Père, le Verbe et le S. Esprit sont trois Personnes qui n'ont qu'une même nature et une même Divinité. Si la nature de l'homme est incompréhensible à l'homme, comment la nature de Dieu ne le seroit-elle pas? Abîmons-nous de respect devant cette Majesté infinie et incompréhensible. Adorons ces trois Personnes qui ne font qu'un seul Dieu, et espérons, pour récompense de notre foi, le bonheur de les voir un jour à découvert.

2.° S. Jean nous représente le Verbe dans la création du monde. *Toutes choses ont été faites par lui, et rien de ce qui a été fait, n'a été fait sans lui.* Tout a été créé et fait par le Verbe. L'Evangile n'exclut pas par-là les autres Personnes de la sainte Trinité, mais seulement il veut faire connoître de plus en

plus la Divinité du Verbe. Tout ce que Dieu opère hors de lui, est également l'ouvrage des trois Personnes. Lorsque dans l'ouvrage de Dieu, on considère la puissance, on a coutume, suivant le langage des Ecritures, de l'attribuer au Père; quand on y considère la sagesse, on l'attribue au Fils; quand on considère la sainteté et l'amour, on l'attribue au S. Esprit; mais les trois Personnes y concourent également. Quels sentimens envers Dieu ne doit pas nous inspirer la création du monde! Sentimens d'admiration. Quelle puissance, quelle magnificence, quelle grandeur! Quelle multiplicité d'objets, quelle fécondité, quelle variété! Quelle sagesse, quel ordre, quelle proportion! Quelle solidité, quelle continuité, quelle providence! Sentimens de reconnoissance. Dieu a tout fait, il m'a fait moi-même, c'est de lui que je tiens tous les biens qui m'environnent. Sentimens de soumission et de dépendance. Je ne suis pas à moi, mais à celui qui m'a fait; je ne dois donc m'employer, user de moi même que selon sa sainte volonté. Pour les autres créatures, je dois m'abstenir de celles qui me sont défendues, je dois me servir de celles qui me sont permises, avec respect, modération et sobriété. Si quelques-unes me sont refusées, ou me causent quelque peine, quelque douleur, je n'en dois pas mur-

murer. Sentimens d'amour. O insensés, ceux qui ont adoré les créatures sans reconnoître leur Auteur ! O plus insensés encore, ceux qui connoissant le Créateur, mettent leur bonheur dans les créatures, y fixent leur cœur, y bornent leur amour ! Se persuadent-ils que le plaisir qui se trouve dans l'amour des créatures, ne se trouve pas dans l'amour du Créateur ? Croient-ils que la préférence qu'ils donneroient au Créateur sur les créatures, resteroit sans récompense ; ou que l'indigne préférence qu'ils donnent aux créatures sur le Créateur, restera sans châtiment ?

3.° Saint Jean nous représente le Verbe incarné : *et le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous* (1). Le Verbe s'est fait homme semblable à nous, il a pris un corps et une ame comme nous, en sorte que J. C. cet Homme qu'on a vu demeurer parmi les hommes, et converser avec eux, est la seconde Personne de la sainte Trinité, le Verbe de Dieu incarné, le Fils de Dieu, Dieu et Homme tout ensemble, le Créateur de l'Univers et le Sauveur des hommes. En J. C. une seule Personne, qui est celle du Verbe ; et deux natures, la nature divine et la

(1) Ce qui est contenu dans les versets 4 et suivans jusqu'au verset 14, est dit par une espèce d'anticipation.

nature humaine. Mystère adorable et incompréhensible, qui se renouvelle en quelque sorte tous les jours sur nos autels, où J. C. descend pour habiter encore parmi nous, pour habiter même en nous et dans nos cœurs! O amour de notre Dieu ! par quel amour pourrons-nous jamais y répondre? Que de grandeurs dans la Religion Chrétienne! En voici l'abrégé : Avant le temps, le Verbe étoit en Dieu ; au commencement des temps, le Verbe créa le monde ; au milieu des temps, le Verbe s'incarna ; à la fin des temps, le Verbe incarné, J. C. Dieu-Homme, jugera le monde, et il ne restera plus que l'Eternité. Malheur à celui que ces vérités inquiètent, ou trouvent insensible, au lieu de le ravir et de l'embraser d'amour !

SECOND POINT.

Des Mystères du Verbe incarné, considérés par rapport aux hommes.

1.° Mystère de vie et de lumière. *La vie étoit en lui, et la vie étoit la lumière des hommes. Il y eut un homme envoyé de Dieu, qui s'appeloit Jean. Il vint pour servir de témoin, pour rendre témoignage à la lumière, afin que tous crussent par lui. Il n'étoit pas la lumière, mais il étoit venu pour rendre témoignage à celui qui est la lumière. Celui-*

là étoit la vraie lumière, qui éclaire tout homme venant dans ce monde. En renaissant par le Baptême, nous recevons une nouvelle vie intérieure, par laquelle nous vivons pour Dieu de la vie de J. C., de la vie de la charité habituelle, que le Saint-Esprit répand dans nos cœurs; nous recevons une nouvelle lumière intérieure, dans laquelle nous vivons, par laquelle nous croyons et nous espérons, à la faveur de laquelle nous dirigeons nos pas, nous distinguons les objets, nous voyons les choses telles qu'elles sont, la brièveté du temps et l'importance de l'Eternité, la beauté de la vertu et l'énormité du péché, ce qui plaît à Dieu et ce qui lui déplaît. Nos actions, nos pensées, nos intentions les plus secrètes, réglées par cette lumière, forment une vie pure et sainte, une vie de lumière qui ne cherche point les ténèbres, qui ne craint point le grand jour. Jesus-Christ est cette lumière essentielle, ce soleil de justice qui nous éclaire intérieurement par sa grace, et extérieurement par sa doctrine, ses exemples et ses miracles. Ma vie est-elle, hélas! une vie de lumière ou une vie de ténèbres? C'est lui encore qui est le Créateur de la lumière corporelle qui frappe nos yeux; c'est lui enfin qui éclaire tous les esprits dans l'ordre naturel. O Jesus! ô ma vie! ô ma lumière! que je ne connoisse que

vous, et que je ne vive que de vous !

2.° Le mystère du Verbe incarné est pour nous un mystère de régénération et de nouvelle naissance. *Il a donné à tous ceux qui l'ont reçu le pouvoir d'être faits enfans de Dieu, à tous ceux qui croient en son nom, qui ne sont pas nés du sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu même.* Par la Foi et le Baptême de J. C. nous sommes régénérés, et faits enfans de Dieu et héritiers de son royaume. La chair et le sang n'ont point de part à cette régénération, mais seulement la foi et l'application des mérites de Jesus-Christ. Avons-nous les sentimens nobles et élevés que doit nous inspirer une si glorieuse naissance, ou bien les sentimens bas et terrestres de notre première origine?

3.° Le Verbe, par son Incarnation, opère en notre faveur un mystère de grace et de vérité. *Et nous avons contemplé sa gloire comme la gloire du Fils unique du Père, plein de grace et de vérité. C'est de lui que Jean rendoit témoignage, lorsqu'il crioit: Voici celui dont je vous ai dit: Celui qui doit venir après moi, a été fait plus grand que moi, parce qu'il étoit avant moi, et nous avons tout reçu de sa plénitude, et grace pour grace; car la loi a été donnée par Moïse, mais la grace et la vérité ont été apportées*

par J. C. Nous sommes maintenant trop instruits, pour qu'il nous vienne dans la pensée de comparer J. C. à Jean-Baptiste ou à Moïse. Il est venu après eux, mais il étoit avant eux; et il est venu pour exercer un ministère infiniment supérieur au leur. Tout ce que nous avons de biens spirituels, nous le tenons du Verbe incarné, nous l'avons reçu de la plénitude de J. C. Nous avons reçu de lui la grace, *grace pour grace.* Grace comme grace, qui est purement gratuite, qui ne nous est nullement due, et qui est différemment distribuée selon la volonté de Dieu et les desseins de sa sagesse. Grace de même nature que celle de J. C., surnaturelle et divine; grace néanmoins différente de celle de J. C., selon la différence qu'il y a entre de pures créatures et l'Homme-Dieu. En lui grace de filiation naturelle, grace pleine, grace inamissible; en nous grace d'adoption, grace mesurée, grace que nous pouvons rejeter quand elle nous est offerte, à laquelle nous pouvons résister quand elle nous est donnée, et que nous pouvons perdre par notre faute après l'avoir reçue. C'est encore de J. C. que nous avons reçu la vérité. Le monde n'est que mensonge, la philosophie que vanité, les différentes sectes qu'erreur, la loi de Moïse qu'une figure; J. C. seul nous a donné la grace et la vérité. Vérité dans ses mystères, dans ses

Sacremens, dans sa doctrine, dans ses promesses. Ce qu'il y a eu de grace et de vérité avant lui, venoit également de lui et de ses mérites futurs et prévus. Avec quelle reconnoissance, quel respect, quel amour devons-nous nous attacher à ce divin Chef, et nous unir à lui !

TROISIÈME POINT.

Fondement de notre Foi par rapport à ces Mystères.

Nous ne croyons, en adoptant ces mystères, que ce qui a été vu et attesté, 1.° par J. C. qui a vu les mystères invisibles de Dieu; 2.° par les Apôtres qui ont vu les mystères visibles de J. C.; 3.° par les Chrétiens qui ont vu les mystères de l'Eglise.

1.° J. C. a vu les mystères invisibles de Dieu. Les mystères de la Foi sont de deux sortes, les uns intellectuels, intérieurs, invisibles, tels que ceux dont nous venons de parler; et les autres consistent dans des faits visibles et sensibles. *Personne n'a jamais vu Dieu*, dit S. Jean; *c'est le Fils unique qui est dans le sein du Père, qui nous en a donné la connoissance.* Si on nous demande d'où nous savons les mystères invisibles de Dieu, notre réponse est aisée : de J. C. Et qui pouvoit nous apprendre des mystères si saints et si profonds? Quel mortel a jamais vu Dieu en lui - même,

et sondé l'abyme de cet être incompréhensible ? Nous les tenons donc ces mystères du Verbe même de Dieu, du Fils unique de Dieu, qui a bien voulu nous les révéler.

2.° Les Apôtres ont vu les mystères visibles de J. C. Si on nous demande de qui nous savons les mystères visibles et sensibles, nous les tenons, dirons-nous, de ceux qui en ont été les témoins. Sans parler de Moïse, dont toute la loi est une figure de J. C.; sans parler des Prophètes qui l'ont annoncé, et de Jean-Baptiste qui l'a montré, qui a publié sa Divinité, en déclarant que celui qui venoit après lui étoit au-dessus de lui, et existoit avant lui; nous avons pour témoins les Apôtres, les Disciples, les premiers Chrétiens qui *ont vu sa gloire*. *Gloire qui ne pouvoit convenir qu'au Fils unique de Dieu;* gloire dans ses miracles, dans sa Transfiguration, sa Résurrection, son Ascension, et l'effusion sensible de son Esprit : et ces témoins ont signé de leur sang leurs témoignages.

3.° Tous les Chrétiens ont vu, et nous voyons nous-mêmes les mystères de l'Eglise. Parmi les Chrétiens, les uns ont vu les miracles des Apôtres et leur martyre. Ils ont vu l'Eglise se former et se soutenir suivant les prédictions et les promesses de J. C. Les autres ont vu la

vertu des miracles, l'esprit de l'apostolat et du martyre se perpétuer, et l'Eglise s'accroître malgré les hérésies et les persécutions. Nous-mêmes nous voyons cette Eglise qui s'est perpétuée jusqu'à nous, subsistante, invariable dans ses dogmes et sa morale. Nous voyons l'idolâtrie détruite, et le nom de J. C. adoré par toute la terre. Nous voyons les livres qui contiennent le commencement, le progrès, la consommation de ce grand ouvrage, et l'histoire de ce prodigieux changement arrivé dans toutes les parties du monde, l'histoire de cent peuples divers, qui ont, en différens temps, embrassé le Christianisme, et par-tout nous voyons le même esprit de sainteté, de prodiges, de martyre. O Cité sainte! que vos fondemens sont inébranlables! que vos témoins, Seigneur, sont irréprochables et dignes de foi! Que j'interroge à mon tour le libertin. Lorsqu'un impie, sous le nom de Philosophie, vient m'assurer que Dieu, après avoir créé les hommes, après les avoir doués d'intelligence et de raison, ne s'embarrasse plus d'eux; que tout finit avec la vie présente; qu'il n'y a point d'autre vie que celle-ci, et par conséquent point de récompense pour la vertu, point d'enfer pour le vice; je lui demande : D'où le savez-vous, qui vous l'a dit? Vous voudriez que cela fût, je le crois, mais ce n'est

pas là une preuve. A force de le souhaiter, vous vous êtes persuadé que cela est; peut-être bien; mais ce n'est pas encore là une preuve. Qu'avez-vous de plus? quelques raisonnemens métaphysiques, dans lesquels vous vous perdez. Ah! dans des mystères aussi sublimes, dans une affaire de cette importance, et pour détruire des preuves de fait, il faut autre chose que des raisonnemens humains. Des idées purement arbitraires ne peuvent ébranler notre Religion, elle est appuyée sur de trop solides fondemens.

Quatrième Point.

Infidélités des hommes, par rapport à ces Mystères.

Cette infidélité s'est manifestée au temps de la venue de J. C., avant la venue de J. C., et ne se manifeste encore que trop depuis la venue de J. C.

1.° Au temps de la venue de J. C. *Et la lumière*, dit S. Jean, *luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont point comprise.* La lumière luit au milieu des ténèbres, et les dissipe; mais les ténèbres volontaires, qui sont le péché et l'affection au péché, ont résisté à la lumière. Les hommes attachés à leurs péchés, n'ont point voulu recevoir la vie, la sainteté de J. C. *Il étoit dans le monde, et le monde a été fait par lui, et le*

monde ne l'a pas connu. Cette vraie lumière a paru dans le monde, afin d'éclairer tous les hommes; et le monde, qui étoit son ouvrage, loin de le connoître, l'a persécuté. *Il est venu chez lui, et les siens ne l'ont pas reçu.* J. C. a prêché à la Nation dans laquelle il a voulu naître, et sa propre nation, loin de le recevoir, a demandé sa mort. Hommes ingrats et perfides, sera-ce donc sur Dieu que vous rejetterez votre infidélité? Est-ce la lumière qui vous a manqué, ou vous qui avez manqué à la lumière?

2.° Avant la venue de J. C. on fut infidelle à sa lumière. Le Verbe incarné a toujours été *la lumière de tout homme qui vient au monde.* Il a parlé par la voix des Patriarches, qui ont eu soin d'instruire leurs enfans; mais la plupart de ceux-ci, rejetant ces salutaires instructions, après avoir été de mauvais fils, ont été de mauvais pères, qui ont produit des enfans plus méchans qu'eux. Il a parlé par la voix intérieure de la conscience; mais on a mis tous ses soins à l'étouffer. Il a parlé par la voix muette de la nature, du monde entier; mais par un renversement déplorable, on a aimé la créature jusqu'à l'adoration, et on a méconnu le Créateur jusqu'à le persécuter. Il a parlé par la voix de l'exemple. Assez long-temps encore après le déluge,

il y eut quelques Justes répandus sur la terre. Ensuite se forma une nation nombreuse, faisant profession d'adorer Dieu et d'attendre le Rédempteur. Des Prophètes, des prodiges connus, des Nations infidelles, un Temple l'admiration de l'Univers, tout cela, loin de toucher les pécheurs, n'a fait qu'animer leur jalouse fureur contre la Nation sainte ; et ce qu'il y a de plus déplorable encore, c'est que plus d'une fois l'idolâtrie a pénétré jusque dans cette nation privilégiée, pour y persécuter les Justes et les Prophètes.

3.° Depuis la venue de J. C. Combien d'infidelles encore dans les ténèbres ! Les Apôtres ont été envoyés à toutes les Nations pour y porter la lumière : et à qui a-t-il tenu que toutes les nations n'aient été éclairées ? On a fait mourir les Apôtres, on a persécuté leurs disciples, et ce n'est que par un miracle du Tout-puissant que la lumière a subsisté. Les successeurs des Apôtres trouvent par-tout les mêmes résistances et les mêmes supplices. Il reste encore des Hérétiques et des Schismatiques ; ceux-ci reçoivent le nom de J. C. et rejettent l'enseignement de son Eglise, comme si J. C. ne l'avoit pas fondée sur la pierre ferme, pour être la colonne inébranlable de la vérité. Ils préfèrent les opinions humaines de quelques Docteurs particuliers aux dogmes invariables définis par le Corps des Pasteurs

légitimes. Leur seule histoire suffiroit pour les désabuser ; mais leurs ténèbres sont d'autant plus épaisses, qu'elles sont plus volontaires. L'infidélité d'une Nation peut se dissiper peu à peu ; mais un peuple une fois engagé dans le schisme ou l'hérésie, ne connoît plus de retour. Enfin il reste encore des impies et des incrédules. Ces derniers, encore plus coupables que les autres, ne voient rien au milieu de la lumière : ils conviennent eux-mêmes de leurs ténèbres, ils s'en glorifient, ils s'y enfoncent le plus qu'ils peuvent ; et bien loin de chercher la lumière, ils la détestent, ils la fuient lorsque quelquefois, malgré eux, elle brille à leurs yeux. O aveuglement inconcevable !

Hélas ! ô mon Sauveur ! si mes péchés ne m'ont pas conduit dans un pareil abîme, c'est à votre miséricorde seule que j'en suis redevable. Malheureux péché, que je te dois craindre ! que les ténèbres que tu répands sont à redouter ! O Jesus ! éclairez-moi, soyez ma lumière et ma vie ; faites que je ne me conduise que selon l'esprit de votre saint Evangile, et que je ne vive que de vous. Ainsi soit-il.

XXVI.ᵉ MÉDITATION.

Tentation de Notre Seigneur.

Dans la tentation qu'éprouva J. C., nous y voyons, 1.° la préparation que nous devons apporter aux tentations : 2.° la manière dont nous devons les combattre : 3.° les motifs que nous avons de les vaincre. *Matt.* 4. 1-11. *Marc.* 1. 12-13. *Luc.* 4. 1-13.

PREMIER POINT.

La préparation que nous devons apporter aux tentations.

1.° Nous devons nous préparer à la tentation, à l'exemple de J. C., par le désert ou la retraite. *Alors Jesus fut conduit par l'Esprit dans le désert, pour y être tenté par le démon.* Jesus, après avoir reçu le Saint-Esprit, toujours rempli de sa vertu, et guidé par son inspiration, quitta le Jourdain, et s'enfonça dans le désert. Heureux ceux à qui le St. Esprit a inspiré la généreuse résolution de renoncer entièrement au monde, et qui, fidelles à leur vocation, ferment l'entrée de leur cœur à toutes les idées du siècle et à tous les vices qui y règnent ! Si nous n'avons pas été appelés à ce bonheur, tâchons du moins tous les ans de suspendre tout commerce avec le siècle par une retraite de quelques jours, ou de donner à la solitude un jour de chaque mois. Mais un désert habituel et indispensable pour nous, est

une séparation du monde, telle que nous n'y vivions que nécessairement, que nous méprisions ses pompes, que nous évitions ses spectacles, que nous détestions ses maximes; c'est ensuite la fuite des occasions que nous connoissons être dangereuses pour nous; c'est enfin le recueillement intérieur, par lequel nous gardions exactement tous nos sens, et veillions sur tous les mouvemens de notre cœur. N'espérons pas, sans ces précautions, résister aux tentations de l'ennemi. Nous tomberons aveuglément dans tous ses piéges et souvent même nous serons vaincus, que nous ne croirons pas avoir été tentés. Hélas! combien de fois l'Esprit-Saint nous a-t-il poussés vers ce désert! et de combien de malheurs notre résistance n'a-t-elle pas été suivie!

2.° Il faut nous préparer au combat de la tentation, comme J. C., par les exercices du désert. *Et ayant jeûné quarante jours et quarante nuits, il eut faim.* Le premier exercice du désert, c'est le jeûne et la mortification. Notre Seigneur jeûna quarante jours et quarante nuits sans prendre aucune nourriture, par un prodige qu'on n'avoit vu s'accomplir que dans la personne de Moïse, le promulgateur de la Loi, et dans celle d'Elie, le Chef des Prophètes; prodige que devoit opérer à plus forte raison celui qui venoit accomplir la Loi et les Prophéties. C'est pour honorer

ce jeûne de N. S., que l'Eglise célèbre le saint temps du Carême. Outre l'observation exacte des jeûnes et des abstinences qui sont de commandement, un Chrétien doit encore éviter toute délicatesse et toute sensualité dans la nourriture, le vêtement et le coucher; il doit dompter sa chair par les pieuses rigueurs que les Saints ont mises en usage; il ne doit nourrir son corps qu'à regret, comme un esclave qui ne prend des forces que pour se révolter et nous perdre, qui pendant cette vie est toujours d'intelligence avec nos ennemis, et qui ne sera véritablement dans nos intérêts qu'après avoir changé de forme dans le sein de la terre, et être ressuscité...Le second exercice du désert, c'est la prière, l'oraison, la méditation. C'est dans ces saintes pratiques que N. S. passa quarante jours. Mais, hélas! parmi nous on fuit la solitude, et on s'y ennuie, parce qu'on n'aime pas la prière. On n'a point de courage pour affoiblir son corps par la mortification, parce qu'on n'a pas soin de nourrir son ame par l'oraison..... Le troisième exercice du désert, c'est l'étude de la Religion et de l'Ecriture sainte, suivant sa portée et sa condition, l'étude des maximes de piété et des exemples de vertu que nous ont donnés les Saints, enfin l'étude des devoirs de son état, dont il faut s'instruire pour s'en acquitter exactement. Delà l'obligation

de ne posséder et de ne lire que des livres pieux et instructifs, dont on puisse offrir la lecture à Notre Seigneur.

3.° Il faut nous préparer à la tentation, par l'attente du combat. Notre Seigneur entra dans le désert *pour y être tenté*. Nous ne venons au monde que pour y être éprouvés par la tentation, et donner à Dieu des preuves de notre fidélité. Il faut donc s'attendre à être tenté, 1.° En tout lieu, dans le désert et dans les monastères, dans le Temple et dans le Sacerdoce, et plus violemment encore sur la montagne et dans le grand monde. 2.° En tout temps. Si le démon vaincu abandonna Notre Seigneur, ce ne fut que *pour un temps*, et pour revenir à lui avec plus de fureur. Enfin, en toute sorte de manière, par la ruse, la violence et les suggestions intérieures de cet esprit de malice, et par le ministère extérieur des hommes[1], par nous-mêmes, et par tous les objets qui nous environnent, par la santé et la maladie, par la prospérité et l'adversité, par la joie et la tristesse, par la confiance et par la crainte, par la haine et par l'amour, par la science et l'ignorance. Comment, ô mon Dieu! pourrions-nous espérer de résister à tant d'attaques, si vous revêtant de notre foiblesse, vous ne nous aviez promis le secours de votre force? C'est dans ce divin secours, ô Jesus! que nous mettons notre confiance, c'est avec lui que nous allons ranimer notre courage.

SECOND POINT.

La manière dont nous devons combattre les tentations.

Il est des tentations du cœur, de l'esprit et des sens ; apprenons de Jesus-Christ comment nous devons y résister.

1.° Il est des tentations du cœur, qui nous attaquent en flattant notre inclination, et qui nous portent, par de légers commencemens, aux plus grands désordres. Notre Seigneur, au bout de quarante jours, ayant voulu éprouver la faim, le démon, pour le tenter, se présenta à lui sous une forme humaine : le voyant épuisé, il lui proposa un moyen prompt pour remédier à ses besoins. Vous souffrez, lui dit-il, et cet aride désert ne vous offre rien ; mais vous savez ce que Dieu peut, vous savez ce que vous êtes : *Si vous êtes le Fils de Dieu, commandez que ces pierres deviennent des pains.* C'est ainsi que le démon, profitant de notre situation, de nos foiblesses et de nos besoins, examinant notre tempérament, notre humeur, notre penchant, notre passion dominante, nous excite à nous satisfaire. Il ne semble d'abord nous proposer qu'un adoucissement nécessaire, une bienséance permise, ou un plaisir honnête : mais combien, pour avoir écouté cette première suggestion, sont tombés peu à

peu et par degrés dans les désordres les plus affreux ! Le démon se sert de son esprit et de ses lumières pour attaquer le Sauveur, et le Sauveur se sert de la parole de Dieu pour se défendre. *Il est écrit*, lui répondit Jesus : *L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu ;* c'est-à-dire, ce qui fait vivre l'homme, ce n'est pas tant la nourriture qu'il prend, que la volonté de Dieu qu'il doit suivre. A l'exemple de J. C., répondons sans nous troubler au tentateur par l'Ecriture et les maximes du salut. Veut-il nous porter à la volupté ? Disons lui : O artificieux démon ! n'y a-t-il donc de plaisir qu'à satisfaire ses passions ? n'y a-t-il de joie que dans le tumulte du monde ? n'y a-t-il de contentement que dans une vie molle et sensuelle ? Ah ! l'on trouve et dans la parole de Dieu et dans son amour, dans l'obéissance à la Loi, dans la victoire des passions, dans la prière et la fréquentation des Sacremens, mille fois plus de douceurs que dans tout ce que tu me suggères de plus flatteur !

2.° Il est des tentations de l'esprit qui nous attaquent en flattant notre orgueil, et qui nous conduisent à l'erreur et à la présomption. Le démon, déconcerté par la sage réponse que Jesus venoit de lui faire, ne put se cacher plus long-temps.

Dépouillant son personnage emprunté, et usant du pouvoir que Dieu lui accordoit, il se saisit de Jesus par un attentat monstrueux : *il le porta, au milieu des airs, jusqu'à Jérusalem, et le plaça sur le haut du Temple*. Jesus lui avoit répondu par l'Ecriture ; ce père du mensonge osa employer cette parole de vérité et de sainteté, pour enseigner l'erreur et persuader le crime. *Si vous êtes le Fils de Dieu*, dit-il à J. C., *jetez-vous en bas ; car il est écrit qu'il a ordonné à ses Anges d'avoir soin de vous, et qu'ils vous soutiendront de leurs mains, de peur que vous ne vous heurtiez le pied contre quelque pierre.* Le démon peut nous mettre au bord du précipice, mais il ne peut point nous y précipiter : il peut nous suggérer des voies extraordinaires qui flattent notre orgueil, des routes particulières qui nous fassent distinguer : malheur à nous, si nous abandonnons la voie commune de l'humilité et de l'obéissance due à nos supérieurs et à l'Eglise ! c'est-là uniquement qu'est notre sûreté, et que Dieu s'est engagé de nous préserver de toute erreur ; hors de là, il n'y a que précipice. Notre Seigneur, sans s'arrêter à faire remarquer que l'Esprit malin tronquoit le passage de l'Ecriture, et omettoit à la fin ces mots : *Dans toutes vos voies*, lui répondit par cette maxime connue,

prise aussi de l'Ecriture : *Vous ne tenterez point le Seigneur votre Dieu.* Laissons aux Docteurs de l'Eglise le soin de montrer l'abus que le démon et les hérétiques font des textes de l'Ecriture et des Saints Pères ; contentons-nous d'opposer à la séduction les notions les plus saintes et les plus communes de l'infaillibilité et de la visibilité de l'Eglise, de la bonté de Dieu et de son équité envers tous les hommes. Tenons-nous dans les bornes de l'humilité que la Foi et notre état exigent ; n'allons pas tenter Dieu en voulant pénétrer des mystères et entrer dans des questions qui sont au-dessus de notre portée, et cherchons encore moins à nous faire gloire de mépriser ou de méconnoître les oracles de l'Eglise.

3.° Il est des tentations des sens qui nous attaquent en nous flattant des plus hautes espérances, et qui nous portent aux plus criminelles et aux plus honteuses bassesses. *Le tentateur prit encore Jesus et le transporta sur une montagne fort haute, d'où il lui montra tous les royaumes du Monde et toute la gloire qui les accompagne, et il lui dit : Je vous donnerai toutes ces choses, si, en vous prosternant devant moi, vous m'adorez.* Le démon, devenu plus furieux par la résistance de celui qu'il attaque, le porte sur une haute montage. Là en un moment il forme à ses

yeux une image éblouissante de tous les royaumes du monde ; il lui en fait voir la grandeur, la gloire, la magnificence. Tout cela m'appartient, ajoute-t-il, je suis le maître d'en disposer, et je vais vous le livrer à vous-même, si vous voulez m'adorer. Quel blasphême horrible! quelle imposture! quelle perfidie! quelle proposition! C'est ainsi que par de vains fantômes, de chimériques espérances, de trompeuses illusions, le démon ment notre imagination et trouble tous nos sens. Quelles promesses alors ne nous fait-il pas! richesses, puissance, autorité, plaisirs, bonheur parfait; tous nos désirs seront satisfaits, si une fois nous nous abandonnons à lui, si nous voulons nous soustraire au joug du Seigneur. Ah! si nous avons le malheur de l'en croire, que nous éprouverons bientôt combien son propre joug est dur, combien il est honteux, combien ses promesses sont frivoles! Il nous voit avec mépris ramper à ses pieds, nous déshonorer par mille bassesses, et gémir sous le poids des fers dont il nous accable : sa perfidie triomphe alors de notre crédulité, son orgueil se réjouit de notre humiliation, et sa haine se repaît de nos malheurs. Notre Seigneur ne répondit d'abord que par une parole d'indignation : *Retire-toi, Satan*. C'est ainsi que les tentations violentes doivent être repoussées avec

force, si on ne veut pas se laisser éblouir par le prestige. Notre Seigneur ajouta, *il est écrit : Vous adorerez le Seigneur votre Dieu, et vous ne servirez que lui seul.* Paroles vraiment dignes d'être écrites dans nos cœurs en caractères ineffaçables ; c'est dans le service et l'amour de Dieu que se trouvent la grandeur, la gloire, le bonheur parfait. Examinons donc si c'est Dieu seul que nous adorons, que nous servons. Sachons que servir le monde et ses passions, ne soupirer qu'après les biens, les richesses, les grandeurs, les plaisirs du monde, c'est adorer le démon aux dépens de l'adoration et de l'amour que nous devons à Dieu seul.

TROISIÈME POINT.

Les motifs que nous avons de vaincre les tentations.

Ces motifs peuvent être pris du côté de J. C., du côté de la tentation, du côté du tentateur, du côté de notre propre intérêt.

1.° Motifs pris du côté de J. C. Son exemple doit nous consoler dans nos tentations. Ne croyons pas que tout soit perdu pour nous, parce que nous sommes tentés, et parce que nos tentations sont fréquentes, violentes et sur des objets abominables, puisque Notre Seigneur a bien voulu, pour notre consolation, éprouver de semblables tentations. Il n'y a qu'un consentement librement donné à

la

la tentation, qui puisse nous rendre coupables. La puissance de J. C. doit encore nous soutenir. Il est notre Chef; il a vainçu pour nous mériter la grace de vaincre : serions-nous assez lâches pour ne pas vaincre avec lui ? lui ferons-nous cet affront, lui ravirons-nous cette gloire ?

2.° Motifs de vaincre la tentation, pris du côté de la tentation même; elle n'est pas invincible. Dieu ne nous laisse jamais tenter au-dessus de nos forces; servons-nous donc des forces que la grace nous donne, et demandons celles que nous n'avons pas. La tentation n'est pas continuelle. Quand on résiste au Démon, il se lasse enfin, il se retire, il nous craint même, il nous laisse du moins quelques intervalles et le temps de respirer. *Quand toute la tentation fut finie, le Démon quitta Jesus-Christ pour un temps.* Enfin la tentation n'est pas éternelle, elle finira avec la vie : peut-être touchons-nous à la fin de nos jours; ranimons donc notre courage. Encore un peu de temps, et nous voilà pour toujours vainqueurs.

3.° Motifs de vaincre les tentations, pris du côté du tentateur. Le Démon est un fourbe qui ne cherche qu'à nous tromper; à peine aurons-nous donné dans le piége qu'il nous tend, que nous reconnoîtrons que nous avons été sa dupe;

il nous insultera avec mépris, et nous aurions pu, en lui résistant, le traiter lui-même avec indignation, et lui insulter. Le tentateur est notre ennemi, il ne cherche qu'à nous perdre; que nous soyons heureux ou malheureux sur la terre, ce n'est pas ce qui l'inquiéte; mais que nous ne possédions pas le Ciel qu'il a perdu, que nous soyons complices de sa révolte et compagnons de son supplice, voilà l'unique but qu'il se propose. Enfin il est l'ennemi de Dieu : nous rangerons-nous sous ses étendards, pour faire la guerre à notre Créateur, à notre Sauveur?

4.° Motifs de vaincre les tentations, pris du côté de notre propre intérêt: notre avancement spirituel. La tentation soutenue avec fidélité, purifie notre vertu et l'augmente, en nous en faisant produire des actes fervens et multipliés; elle nous fait connoître notre corruption, et fait croître en nous l'humilité; elle nous unit plus étroitement à Dieu, et nous obtient de plus grandes graces.... Notre satisfaction présente. Quand notre Seigneur eut soutenu toutes les tentations, *alors le Démon le laissa, et aussi-tôt les Anges s'approchèrent de lui et le servirent*, c'est-à-dire qu'ils lui servirent à manger. Il n'est point de mets si délicieux que la consolation qui se fait sentir à une ame qui a pleinement résisté à la

tentation. Avec quelle confiance n'approche-t-elle pas alors du pain des Anges, de la divine Eucharistie ! Quelle force, quelle douceur n'y trouve-t-elle pas ! Eût-elle rien désiré qui en approchât dans les faux biens que la tentation lui présentoit ?.... Notre sort éternel, qui dépend de la manière dont nous aurons soutenu la tentation. Régner dans le Ciel avec J. C. et les Anges, ou brûler dans l'Enfer avec les Démons; l'un sera la punition de notre lâcheté, ou l'autre la récompense de notre victoire.

Faites-moi, Seigneur, éviter l'un et mériter l'autre; ou plutôt soyez vous-même, ô Jesus ! ma force dans les tentations. Que l'humilité me tienne dans la crainte et dans une prudente circonspection ! Que votre grace me retienne dans vos voies, et me faisant triompher de mes ennemis visibles et invisibles, me conduise au terme où j'aspire, qui est le Temple éternel de votre gloire ! Ainsi soit-il.

XXVII.e MÉDITATION.

Prédication de Jesus en Galilée. Matt. 4. 12. Marc. 1. 14. Luc. 4. 14-15.

PREMIER POINT.

Du lieu où Jesus - Christ commence à prêcher.

1.° Ce ne fut ni à Jérusalem, ni même en Judée. *Jesus ayant ouï dire que Jean avoit été livré, se retira dans la Galilée.* Jesus, par l'impression de Dieu qui le conduisoit, différa à un temps moins orageux sa première apparition dans la Judée, pour y rendre ses travaux plus utiles. La persécution excitée à Jérusalem contre Jean-Baptiste, et l'émotion récente où l'on y étoit à son sujet, déterminèrent le Sauveur à retourner en Galilée. Il voulut par-là apprendre aux hommes Apostoliques à ne pas aigrir la persécution par leur présence, mais plutôt à porter ailleurs les paroles du Salut qu'ils sont chargés d'annoncer. Les Evangélistes ne nous apprennent point en quoi consista cette persécution suscitée à Jean-Baptiste; ils disent seulement que Jean fut *livré* sans doute aux Princes des Prêtres par les Scribes et les Pharisiens, qui, ennuyés de l'entendre si souvent et si librement invectiver contre les dé-

sordres publics, et sur-tout contre les scandales dont ils étoient eux-mêmes coupables, le citèrent au conseil du Grand-Prêtre, où il eut la gloire d'endurer les plus grands outrages pour son Maître. Il paroît que ces affronts et ces châtimens, destinés à décourager le saint Précurseur par la crainte d'une sévérité encore plus grande, ne furent pour lui, ainsi qu'ils le sont pour les vrais Ministres de J. C., que l'aliment du feu de l'amour divin qui le consumoit. Convaincu qu'il faut obéir à Dieu malgré la résistance des hommes, il ne renonça pas à son ministère dès qu'il fut relâché; il quitta seulement les déserts de la Judée, passa le Jourdain, et alla s'exposer à de nouveaux dangers en prêchant la pénitence, et en annonçant la venue du Messie aux Juifs établis de l'autre côté du fleuve. Il choisit un endroit convenable à son Baptême, et ce fut le terrain nommé Béthanie, en grec *Bethabara*, c'est-à-dire, *le passage*; lieu fort différent du bourg du même nom, beaucoup plus voisin de Jérusalem. Son zèle y eut le plus grand succès, et lui mérita dans la suite la vénération de ceux qui avoient ci-devant conjuré sa perte.

2.° Ce fut en Galilée que J. C. se retira, pour y donner ses premières leçons, montrer ses exemples, et prodiguer ses miracles. Cette portion de la Terre-Sainte

fut dans la suite son séjour ordinaire, et comme le centre de ses missions. Infortunée Jérusalem, malheureuse Judée, tu persécutes le Précurseur, et tu perds la présence du Sauveur! O heureux Galiléens, si vous saviez profiter de votre bonheur! C'est ainsi que l'infidélité des uns fait l'avantage des autres. Malheureux que je suis! combien ne serois-je pas avancé dans la perfection, si j'avois été fidelle à toutes les graces que j'ai reçues? laisserai-je toujours passer à d'autres les faveurs qui me sont offertes?

3.° Ce fut *par le mouvement du St. Esprit* que Jesus *revint en Galilée*. Le St. Esprit, qui est l'esprit de Jesus, l'avoit conduit dans le désert, pour y être tenté, et il le conduit maintenant en Galilée, pour y commencer sa mission. C'est à l'Esprit-Saint à nous prescrire les temps et les lieux; à nous apprendre quand nous devons fuir la persécution ou l'affronter, nous cacher dans le désert ou paroître en public, parler ou nous taire. Que nous ferions de grandes choses pour la gloire de Dieu, pour notre salut et celui du prochain, si nous étions fidelles à ne nous déterminer que par le mouvement intérieur du St. Esprit et par les ordres de l'obéissance! mais ce qui nous détermine presque toujours, c'est l'amour-propre, l'amour du repos, le plaisir, la vanité, l'ambition, l'intérêt. Que

de pertes pour nous et pour les autres, dont nous aurons à répondre devant Dieu !

SECOND POINT.

De la manière dont Jesus-Christ prêche.

Jesus-Christ rentrant dans la Galilée, ne se fixa d'abord dans aucun lieu. Seul, à la manière des Prophètes, et n'ayant point encore de Disciples, il parcouroit les bourgades et les villes, y *prêchant l'Evangile du Royaume de Dieu. Il enseignoit dans les Synagogues*, où les Scribes, les Docteurs de la Loi avoient coutume de faire leurs leçons aux peuples; il se rendoit aux assemblées qui se tenoient dans les lieux par où il passoit; et par-tout et dans tous les temps il instruisoit *dans la vertu du St. Esprit*, c'est-à-dire qu'il prêchoit avec simplicité, en donnant l'exemple, en faisant des miracles.

1.° Avec simplicité, sans orner ses discours des fleurs d'une éloquence mondaine. Il parloit le langage de l'Esprit-Saint; langage qui est d'autant plus fort, qu'il est plus simple, qu'il réunit à une belle simplicité beaucoup de noblesse et de grandeur. Les livres de piété qui portent ce caractère, doivent nous plaire plus que les autres, et nous devons nous y attacher par préférence.

2.° En donnant l'exemple. Jesus-Christ instruisoit *dans la vertu du St. Esprit*, c'est-à-dire qu'il prêchoit d'exemple, faisant voir en lui-même l'assemblage de toutes les vertus que le St. Esprit inspire, et dont il recommandoit la pratique aux autres, ne donnant aucun lieu de soupçonner que tout autre motif l'animât que le zèle pour la gloire de Dieu et pour le salut des ames. Est-ce ainsi que nous instruisons, que nous reprenons, que nous corrigeons ?

3.° En faisant des miracles. Jesus-Christ prêchoit *dans la vertu de l'Esprit-Saint*, c'est-à-dire, avec le pouvoir des miracles. Il confirmoit la vérité de sa parole par les œuvres de la puissance du St. Esprit, par un nombre infini de prodiges et de guérisons miraculeuses. Quoiqu'il n'y ait ici aucun miracle de spécifié, la suite nous prouvera qu'il en opéra un grand nombre, sur-tout à Capharnaum et aux environs. O Jesus ! divin zélateur des ames, parlez à mon cœur, *dans la vertu de l'Esprit-Saint*, opérez le miracle de sa conversion, gravez-y les vérités que vous annonçâtes !

TROISIÈME POINT.

Des premiers succès de la prédication de Jesus-Christ.

Alors sa réputation se répandit dans tout le pays d'alentour. Il enseignoit

dans leurs Synagogues, et il étoit honoré et loué de tout le monde.

1.° Louange bien méritée par Jesus-Christ. Il n'est pas étonnant que la réputation d'un homme si simple et si majestueux dans son langage, si grave et si affectueux dans ses discours, si généreux dans ses sentimens, si auguste dans sa personne, si puissant dans ses œuvres, se répandît si rapidement aux environs de tous les lieux qu'il honoroit de sa présence. Joignons-nous à ces peuples pour louer notre Sauveur, de ce qu'il a bien voulu commencer ainsi l'œuvre de notre salut. Inspirons aux autres les mêmes sentimens, et travaillons de tout notre pouvoir à étendre de plus en plus la gloire de son saint nom.

2.° Louange rapportée à Dieu par Jesus-Christ. Toute louange qui, à raison de son objet, ne peut être rapportée à Dieu par celui qui la donne, est fausse, frivole, ou même criminelle: toute louange qui n'est pas rapportée à Dieu par celui qui la reçoit, est un poison pour lui, une usurpation de la gloire de Dieu, et, pour l'ordinaire, un des plus grands obstacles à la conversion ou à l'avancement spirituel. Examinons-nous sur les louanges que nous donnons et que nous recevons.

3.° Louange réprouvée de Jesus-Christ, lorsqu'elle demeure stérile et n'est sui-

vie d'aucun fruit. Nous louons un livre de piété que nous lisons, un Orateur chrétien que nous entendons ; mais si nous n'en profitons pas, si nous n'en devenons pas meilleurs, notre louange se tourne en témoignage contre nous-mêmes. Ne nous contentons pas de louer, agissons.

O Jesus ! la louange est une tentation dangereuse ; comment y résister sans votre secours ! Donnez-moi donc vous-même une ame humble, un esprit modeste ; mais comme il faut être tout-à-fait mort pour ne pas sentir l'odeur de l'encens qu'on brûle autour de nous, faites-moi mourir à moi-même par un détachement universel et parfait, par les épreuves les plus humiliantes, afin que je puisse résister aux attraits de la flatterie et aux illusions de l'amour-propre. Ainsi soit-il.

XXVIII.e MÉDITATION.

Jesus assiste à la Synagogue des Nazaréens. Luc. 4. 16-30.

PREMIER POINT.

Jesus force l'admiration des Nazaréens.

1.° Par l'éclat de sa réputation. On savoit à Nazareth les éclatantes merveilles qu'il avoit opérées depuis son Baptême dans toute la Galilée, et en particulier à Capharnaum. S. Joseph étoit mort, et il y a apparence que lorsque Jesus alla en Judée pour y être baptisé, la Sainte Vierge quitta le séjour de Nazareth pour aller s'établir ailleurs, peut-être à Cana, ville de Galilée. Quoi qu'il en soit, Jesus, dans le cours de sa mission, n'oublia pas sa patrie. *Il vint à Nazareth où il avoit été élevé, et entra, selon sa coutume, le jour du Sabbat dans la Synagogue.* Tout le peuple fut charmé sans doute de voir Jesus dans son assemblée, et on ne douta point qu'on ne dût avoir le plaisir d'entendre parler cet homme, dont on racontoit déjà tant de prodiges. Est-ce avec une semblable avidité et la même espérance, que nous nous rendons dans tous les lieux où J. C. réside, et sur-tout aux assemblées chré-

tiennes, où la piété est soutenue et nourrie par l'exemple, où la prière est plus efficace par le concert et l'union de ceux qui prient ?

2.° J. C. se fait admirer des Nazaréens par les charmes de sa personne et la gravité de ses discours. Lorsque le temps de l'instruction fut venu, il alla se présenter au Chef de l'assemblée, pour expliquer, selon la coutume, quelque endroit de l'Ecriture. *Il se leva pour lire : on lui présenta le livre du Prophète Isaïe, et l'ayant ouvert, il trouva le lieu où ces paroles sont écrites : L'Esprit du Seigneur est sur moi, c'est pourquoi il m'a consacré par son onction, et m'a envoyé pour prêcher l'Evangile aux pauvres, guérir ceux qui ont le cœur brisé, annoncer la liberté aux captifs, promettre et rendre la vue aux aveugles, renvoyer libres ceux qui sont dans les fers, publier l'année favorable du Seigneur, et le jour de sa justice où il se vengera de ses ennemis. Puis il ferma le livre, le rendit au Ministre* ou Chef de l'assemblée, *et il s'assit. Tout le monde dans la Synagogue avoit les yeux arrêtés sur lui.* Jamais la curiosité de cet Auditoire n'avoit été si vivement piquée. Un jeune Prophète, à la fleur de l'âge, avec cet air de noblesse, de douceur et de modestie qui brilloit en toute sa personne, devoit ravir tous les cœurs. La voix pleine de

charmes, l'autorité majestueuse et le maintien respectueux avec lesquels il venoit de lire les divins oracles, firent désirer avec empressement qu'il en donnât l'explication. Ah! si nous savions fixer sur Jesus tous nos regards, sans les détourner sur mille objets frivoles qui nous dissipent, sa voix se feroit entendre à notre cœur; et quels charmes, quelle douceur, quelle lumière n'y porteroit-t-elle pas ?

3.° Jesus s'attire l'admiration des Nazaréens par l'explication de l'Ecriture. Il commença à leur dire: *C'est aujourd'hui que cette prophétie que vous venez d'entendre est accomplie.* Ce divin Docteur, pour expliquer son texte, n'eut besoin que de porter les Nazaréens à comparer les paroles d'Isaïe qu'ils venoient d'entendre lire, avec ce qu'ils avoient déjà entendu publier de lui. Le rapport étoit sensible, et l'accomplissement de la prophétie évident et manifeste. Le St. Esprit étoit descendu en forme visible sur Jesus, et depuis ce temps-là Jesus avoit accompli tout ce que le Prophète avoit prédit. Il n'étoit pas aisé de se défendre d'une preuve si convaincante; les Nazaréens la goûtèrent, *et tous lui rendirent témoignage*, que ce qu'ils avoient entendu dire de lui étoit précisément ce qu'il venoit de lire dans le Prophète; et c'est le témoignage que rendra tout esprit raisonnable qui comparera de bonne foi les Evangé-

listes avec les Prophètes. Les Incrédules affectent souvent d'opposer aux preuves du Christianisme les preuves qu'ils prêtent aux fausses Religions : ici tout parallèle cesse, le Christianisme seul est marqué au sceau des prophéties ; sceau divin, que nulle force ne peut arracher et nul artifice contrefaire. Puissé-je, ô mon Sauveur! par la vivacité de ma foi et la sincérité de mon témoignage, vous dédommager de l'outrage que vous font tant de discours libertins et de libelles impies!

Les Nazaréens ne purent donc refuser leur admiration à Jesus. *Ils admiroient les paroles de grace qui sortoient de sa bouche.* Mais devoient-ils s'en tenir là? Ne devoient-ils pas le respect le plus profond, l'attachement le plus sincère, l'amour le plus tendre et le plus généreux au caractère de sainteté, de puissance et de bonté que le Prophète avoit tracé de lui, et qu'il remplissoit si bien? Vous êtes, ô mon Sauveur! le Saint des Saints, la sainteté même; vous avez reçu la plénitude de l'Esprit-Saint et l'onction de la Divinité, et vous venez parmi nous qui sommes pauvres, misérables, indignes de vous, et vous y venez uniquement pour nous guérir de nos maux et nous remplir de vos biens, pour nous annoncer les miséricordes de Dieu et nous préparer au jour de sa justice! O charitable Mé-

decin ! puissant Libérateur ! juste Rémunérateur ! est-ce assez de vous admirer ? puis-je assez vous remercier et vous aimer ? Achevez votre ouvrage en moi : ô mon Dieu ! instruisez-moi, consolez-moi, délivrez-moi, éclairez-moi, guérissez-moi, sanctifiez-moi.

SECOND POINT.

Jesus confond l'injustice des Nazaréens.

1.° Il confond leur mépris par son silence : 2.° leurs murmures par l'Ecriture : 3.° leur colère par sa patience.

1°. Leur mépris par son silence. La beauté des discours de J. C., la solidité de ses instructions, le bruit des événemens prodigieux racontés de lui, ne tinrent pas contre un malheureux préjugé. Au ravissement où les Nazaréens paroissoient être, succéda en peu de momens le mépris. Le Sauveur n'eut pas cessé de parler, qu'ils se dirent les uns aux autres : *N'est-ce pas là le Fils de Joseph ?* Insensés que vous êtes ! eh qu'importe de qui il soit Fils et que sa naissance soit obscure, si ses œuvres sont éclatantes ! Plus au contraire sa naissance, selon vous, est obscure, et plus ce que vous voyez en lui doit vous paroître surnaturel et divin. Comment passez-vous si rapidement d'une juste admiration au mépris le plus injuste ? Croyez à ses œuvres,

malgré l'obscurité apparente de sa naissance, et bientôt vous saurez que celui que vous pensez être le Fils de Joseph, est le Fils du Très-Haut, et n'a d'autre père que Dieu même. Mais non; un raisonnement bizarre, un faux ridicule obscurcit pour l'impie l'éclat de la lumière la plus vive; tout est bon, pour demeurer incrédules, à des hommes que l'orgueil et la passion déterminent à ne pas croire. Ainsi de tout temps l'humilité de J. C. a-t-elle été un scandale pour les esprits frivoles et orgueilleux, sans que l'éclat de ses œuvres et la manifestation de sa gloire aient pu vaincre leur injuste prévention. De nos jours encore, et au milieu du Christianisme, nous l'avons vu appeler le Fils du Charpentier, par un blasphême que nous ne pouvons assez pleurer, et que nous devons tâcher de réparer par nos plus profonds hommages.

2.° Jesus confond leurs murmures par l'Ecriture. Si ce divin Sauveur ne répondit rien au mépris que les Nazaréens lui témoignèrent par leurs paroles, il leur fit bien voir qu'il étoit plus que le fils de Joseph, en répondant à des murmures intérieurs qu'ils ne manifestoient pas encore. Jesus pénétra leurs pensées, prévint leurs discours, et leur dit : *Sans doute que vous m'appliquerez ce reproche : Médecin, guérissez-vous vous-même*, et que vous me direz : *Faites ici dans votre*

patrie d'aussi grandes choses que nous avons ouï dire que vous en avez faites à Capharnaum. Telles étoient en effet les pensées que les Nazaréens rouloient dans leur esprit. Aveugles que vous êtes, si vous croyez les miracles faits à Capharnaum, avez-vous besoin d'autres miracles ? Et si vous ne les croyez pas sur le rapport de tant de témoins irréprochables qui les ont vus, méritez-vous que Jesus en fasse devant vous ? En vain les impies de nos jours tiennent le même langage que les Nazaréens ; on n'obtient pas les miracles en les demandant d'un air insultant et par un esprit d'incrédulité. Au proverbe des Nazaréens, Jesus opposa une sentence qui s'est vérifiée de tout temps ; il ajouta donc : *En vérité, je vous le dis, nul Prophète n'est bien reçu dans son pays ;* ce qu'il prouva par deux exemples tirés de l'Ecriture. *Je vous dis, en vérité, qu'il y avoit beaucoup de veuves dans Israël au temps d'Elie, lorsque le Ciel fut fermé durant trois ans et six mois, et qu'il y eut une si grande famine dans tout le pays ; et cependant Elie ne fut envoyé à aucune d'elles, mais à une veuve de Sarepta, dans le pays de Sidon. Il y avoit de même beaucoup de lépreux dans Israël au temps du Prophète Elisée, et pas un d'eux ne fut guéri, mais seulement Naaman, qui étoit de Syrie.* Les Naza-

réens comptoient beaucoup sur le nom de patrie : ils croyoient qu'en sa faveur et pour l'illustrer, Jesus devoit employer tous ses talens et tout son pouvoir ; mais Jesus leur montra que Dieu en jugeoit tout autrement, que ses dons ne sont pas dispensés par les vues de la chair et du sang ; qu'il voit le cœur, et que c'est sur cette connoissance qu'il refuse à l'un le bienfait qu'il accorde à l'autre ; et qu'enfin ils ne devoient pas être surpris qu'en regardant en sa personne le Fils de Joseph, tandis que le Capharnaite y regardoit l'envoyé de Dieu, il fît plus pour lui que pour eux. Il leur apprit que la patrie d'un Prophète est ordinairement le lieu où les esprits sont le moins disposés à profiter de ses instructions et à mériter le secours des miracles, et qu'ils en étoient eux-mêmes une preuve présente. Aimons chacun notre patrie, en nous y sanctifiant, en l'édifiant, en la servant ; aimons ceux qui la gouvernent, et ne prenons jamais part aux discours que l'on tient et aux complots que l'on forme contre eux.

3.° Jesus confond la colère des Nazaréens par sa patience. Son discours plein de force et d'une sainte liberté, et la connoissance qu'il y faisoit voir du secret des cœurs, désignoient sans doute en lui le Messie, autant que l'auroient pu faire les miracles qu'on lui demandoit; mais ce

raisonnement simple et convaincant étoit bien éloigné de l'esprit de la Synagogue. On y fut scandalisé de la prétention qu'avoit au titre de Messie un homme qu'on croyoit Fils d'un simple artisan de la ville; on fut offensé de se voir dépeint comme indigne des bienfaits et des miracles du Christ; les deux exemples surtout de l'Ecriture qu'avoit apportés Jesus, parurent des comparaisons odieuses et outrageantes. *Tous ceux donc qui étoient de la Synagogue, l'entendant parler de la sorte, furent remplis de colère, et se levant, ils le chassèrent hors de leur ville, et le menèrent jusqu'au sommet de la montagne sur laquelle elle étoit bâtie.* Rien souvent ne montre mieux combien un reproche est juste, que la manière dont il est reçu. Celle dont les Nazaréens prennent le discours de J. C., ne fait que le prouver davantage, et justifie pleinement ce qu'il leur a dit des mauvaises dispositions de leur cœur. Ces malheureux, aveuglés par leur ressentiment, ne voulant ni se connoître, ni qu'on les connût, se livrent à leur orgueil et à leur jalousie. Bien loin de rentrer en eux-mêmes et de se reconnoître indignes des bienfaits de Dieu; bien loin d'admirer en Jesus le don divin de pénétrer les cœurs, sa sagesse et son zèle; bien loin de recueillir les vérités précieuses qui couloient de sa bouche,

ils s'indignent, ils s'irritent contre le Médecin charitable qui cherche à les guérir. Jesus n'oppose aux transports de leur colère qu'une patience invincible. Il se laisse conduire, chasser, mener par-tout où ils veulent, sans la moindre résistance. Ils demandoient des miracles, en voilà un nouveau de douceur et de patience; mais s'ils ne se rendent pas à celui-ci, ils en verront bientôt un autre qu'ils ne pourront s'empêcher de reconnoître : heureux s'ils savent en profiter !

Troisième Point.

Jesus échappe à leur fureur.

1.° Fureur extrême, qui va jusqu'à vouloir faire mourir de leurs mains celui qui, un instant auparavant, faisoit l'objet de leur admiration. *Ils le menèrent jusqu'au sommet de la montagne, pour le précipiter* et l'écraser dans sa chute. Qu'a-t-il donc fait qui mérite la mort ? Quel est son crime ? De quoi l'accuse-t-on ? Quoi ! sans aucun prétexte, sans observer aucune loi, sans garder aucun ordre de procédure, sans que personne réclame pour la justice, on court ainsi en tumulte, et on traîne l'innocent au supplice. Ce n'est que contre vous, ô Jesus ! et contre vos serviteurs, que la fureur est si aveugle et si précipitée ; c'est pour la consolation de vos disciples, que vous avez voulu l'éprouver vous-même.

2.° Fureur inutile. *Mais Jesus passa au milieu d'eux et se retira.* Ces furieux ne purent pas même intimider celui qu'ils vouloient faire mourir. Jesus passa au milieu d'eux, sans qu'ils pussent l'arrêter. Soit qu'il se fût rendu invisible à leurs yeux, soit qu'il les eût rendus immobiles, et qu'il leur eût ôté tout pouvoir de lui nuire, soit enfin que sa puissance agît sur leur ame et sur la passion qui les possédoit, il ne leur laissa que la honte d'avoir fait d'inutiles démarches pour le perdre. Mille fois les Martyrs ont ainsi échappé par miracle à la rage des Tyrans; mais lorsqu'ils ont été les victimes de leur fureur, leur ame victorieuse est sortie d'entre leurs mains pour s'envoler au Ciel, où désormais, hors d'atteinte, elle jouit avec Jesus de l'heureuse immortalité. J. C. aura toujours des disciples remplis de son Esprit, incapables de crainte, et avides de la gloire du martyre.

3.° Fureur rigoureusement punie. La moindre peine de leur attentat fut la confusion de voir qu'ils n'avoient mérité d'un si grand Prophète, leur concitoyen, d'autre miracle que celui qu'il avoit été obligé de faire pour se délivrer de leurs mains sanguinaires et parricides. Une autre punition infiniment plus grande, fut la perte que faisoit leur patrie par la retraite de Jesus. Mais le plus grand des

châtimens, fut l'endurcissement qui les rendit dans la suite insensibles à tout.

Ne suis-je pas tombé moi-même, Seigneur, dans un pareil endurcissement? Mes péchés ne me l'ont que trop mérité, et mon insensibilité à tout ce qui devroit le plus me toucher, ne me donne que de trop justes raisons de le craindre. Cependant, ô mon Dieu! la crainte même où je suis, me fait espérer que vos miséricordes ne sont pas encore épuisées sur mon ame. Ne m'abandonnez pas, ô Jesus! si ce funeste endurcissement a commencé de se former en moi, ne permettez pas qu'il se consomme, dissipez-le et l'éloignez de moi; attendrissez mon cœur, rendez-le sensible à vos bontés et docile à vos instructions! Ainsi soit-il.

XXIX.e MÉDITATION.

Jesus vient de Nazareth à Capharnaum, où il fixe le centre de ses Missions. Matt. 4. 13-17. Marc. 1. 15.

PREMIER POINT.

De la demeure de Jesus à Capharnaum.

Et quittant Nazareth, il alla faire sa demeure à Capharnaum, ville maritime sur les confins de Zabulon et de Nephtali. Voici encore une substitution et un transport de graces. Il n'y a rien de plus fré-

quent dans l'Ecriture, et de plus terrible dans l'ordre du Salut, que ce châtiment de Dieu, où l'on voit les uns substitués aux autres, et les graces destinées à ceux-ci, passer à ceux-là par la prévarication et l'infidélité des premiers. L'Evangile nous en fournit des exemples de quatre sortes.

1.° De province à province. Nous avons déjà vu Nôtre Seigneur quitter la Judée, passer en Galilée pour y commencer son divin ministère, et y porter la lumière de l'Evangile, à cause de la persécution excitée contre Jean-Baptiste. Malheur aux Chefs qui commandent dans les provinces, si par leur connivence, leurs exemples ou leurs violences, ils contribuent au dépérissement de la foi et à la corruption des mœurs !

2.° De ville à ville. Nous voyons ici Capharnaum substituée à Nazareth, et nous savons par quels excès cette dernière ville a mérité ce rigoureux châtiment. Aimons, selon Dieu, la ville ou le lieu où nous faisons notre séjour; prions pour tous ceux qui l'habitent avec nous, et contribuons-y, selon notre rang et notre pouvoir, à la conservation de la foi, au maintien des bonnes mœurs, de la piété et des saintes maximes.

3.° De particulier à particulier. Nous verrons bientôt l'apostolat du traître Judas passer entre les mains de S. Mat-

thias. Que cet exemple doit nous faire trembler ! Combien y en a-t-il d'autres que nous ne connoissons pas ? Nous serions effrayés, si nous voyions la multitude des graces que nous avons perdues par notre faute, et qui ont été transportées à d'autres qui en ont profité. Oui, cette dévotion tendre, ce recueillement profond, cet amour de la prière et de la mortification que j'admire en ceux-ci et en ceux-là, sont peut-être des faveurs qui m'étoient destinées. Qu'ils en jouissent, je n'en murmure pas, j'ai bien mérité d'en être privé ; mais, Seigneur, le trésor de vos miséricordes est infini, ne m'enlevez pas ce qui me reste ; je vais tâcher d'en user si fidellement, que je pourrai vous engager à me rendre ce que mon infidélité même vous a obligé de m'ôter.

4.° De nation à nation. Rien n'est plus manifeste que la réprobation des Juifs, et la vocation des Gentils substitués à leur place. Servons donc le Seigneur avec crainte, redoutons la rigueur de ses jugemens, prions-le de ne pas nous punir dans sa colère par la soustraction de la foi, ou, si nous ne pouvons arrêter le cours de ses vengeances, s'il est nécessaire que la foi périsse, périssons avec elle, en lui demeurant fidelles jusqu'à la mort. Oui, Seigneur, tels sont mes sentimens, j'espère que vous m'y soutiendrez ; ou plutôt faites, ô mon Dieu ! que je ne voie pas cet effet

effet de votre indignation, et que votre Religion sainte soit toujours chérie respectée parmi nous.

SECOND POINT.

De la prophétie qui marquoit la demeure de Jesus à Capharnaum.

Ceci fut l'accomplissement de cette prédiction du prophète Isaïe : La terre de Zabulon et celle de Nephtali, proche de la mer, au-delà du Jourdain, la Galilée des Gentils, ce Peuple qui demeuroit dans les ténèbres a vu une grande lumière, et la lumière s'est levée sur tous ceux qui étoient assis dans la région de l'ombre de la mort. Cette prophétie désignoit, 1.° le lieu où le Messie devoit commencer à prêcher; 2.° la situation des Israélites de ce pays; 3.° l'état des Gentils de ce même pays et des environs; 4.° le caractère du Messie.

1.° Le lieu où le Messie devoit commencer son ministère. La ville de Capharnaum étoit située sur les confins des Tribus de Zabulon et de Nephtali, auprès d'un grand lac à qui on donnoit le nom de mer, et qu'on appeloit tantôt lac de Génésareth, et tantôt mer de Tibériade ou de Galilée. La prophétie comprend non-seulement la ville de Capharnaum, mais encore les lieux circonvoisins où Jesus alloit annoncer l'Evangile.

Ce pays s'appeloit la Galilée supérieure ou la Galilée des Gentils, parce que les Gentils y possédoient plusieurs villes. Salomon en avoit cédé vingt à Hiram, Roi de Tyr. Ne nous lassons pas d'admirer comment les Prophètes ont annoncé toutes les démarches du Messie, et comment Jesus, suivant fidellement sa course marquée par son Père, ne fait pas un pas qu'il n'accomplisse les prophéties.

2.° Isaïe avoit désigné la situation des Israélites de ce pays. Ils étoient *assis dans les ténèbres*, non-seulement parce qu'ils étoient les plus éloignés de Jérusalem et du saint Temple, mais encore parce qu'ils vivoient dans une profonde ignorance de leur Religion et de leurs devoirs, et que leur conduite ressembloit bien plus à celle des Païens qui étoient autour et au milieu d'eux, qu'à celle qu'auroient dû mener des enfans de Jacob et des adorateurs du vrai Dieu. Cependant ils sont les premiers qui ont l'avantage de voir cette grande lumière qui vient éclairer le monde entier, et c'est parmi eux que Jesus fixe son séjour. Concevons quel est leur bonheur, et considérons qu'il n'est qu'une foible image du nôtre.

3.° La prophétie avoit marqué l'état des Gentils de Capharnaum et des environs. Le Prophète pouvoit-il mieux peindre des Peuples Idolâtres, qui n'avoient

pas la connoissance du vrai Dieu, et dont la vie étoit souillée de mille abominations, qu'en disant qu'ils *étoient assis dans la région de l'ombre de la mort?* et cependant c'est sur eux que s'est levée la divine lumière qui étoit venue pour les enfans d'Israël. Ils ont vu Jesus, ils l'ont entendu, ils ont été témoins de ses miracles, et eux-mêmes venus de Tyr et de Sidon, en ont obtenu des guérisons. Hélas! combien de temps n'ai-je pas été peut-être moi-même assis dans cette sombre région de la mort, menant, quoique Chrétien, une vie de Païen, ne reconnoissant d'autre Dieu que mon plaisir, ne suivant d'autre loi que celle de mes passions, tranquille et sans remords dans l'abîme du péché et dans l'état de damnation? Que serois-je devenu, si cette divine lumière n'étoit venue m'éclairer? J'aurois demeuré dans ce funeste état jusqu'à la mort, et de cette ombre de mort je serois passé, comme tant d'autres, dans la nuit et les supplices d'une mort éternelle. Miséricorde divine! que puis-je jamais faire pour reconnoître une telle prédilection, un bienfait si signalé?

4.° Le Prophète avoit dépeint le caractère du Messie. Il l'avoit appelé la grande lumière, et en cela il s'accorde parfaitement avec l'Evangéliste, qui le désigne par le nom de *vraie lumière qui éclaire tout homme qui vient au monde.* Jesus

est la vraie et grande lumière qui a dissipé toutes les ténèbres et qui éclipse toute autre lumière. Lumière pleine, qui nous a appris toutes les vérités nécessaires à notre parfait bonheur; lumière pure, qui n'est mêlée d'aucune ombre de doute, d'erreur ou de mensonge; lumière gratuite, qui s'est offerte à nos yeux, sans que nous puissions aller au-devant d'elle, ou mériter qu'elle vînt à nous; lumière éternelle, qui ne nous éclaire ici-bas que pour nous conduire au grand jour de la lumière parfaite dans l'éternité. O Jesus! soyez ma lumière; que je n'en connoisse, que je n'en suive point d'autre!

TROISIÈME POINT.

De la prédication de Jesus à Capharnaum et aux environs.

Depuis ce temps-là, Jesus commença à prêcher, en disant: Faites pénitence, car le Royaume des Cieux approche. Le temps est accompli. Faites pénitence, et croyez à l'Evangile. Cette prédication, quoique courte et simple, nous présente quatre objets importans à méditer.

1.° L'accomplissement du temps. Le temps marqué par la venue du Messie est accompli. Les septante semaines du prophète Daniel expirent. Le sceptre, selon la prophétie du patriarche Jacob, n'est plus dans la maison de Juda, il est passé

en des mains étrangères. Disons aussi par rapport à nous : *Le temps est accompli ;* le temps auquel Dieu vouloit me mettre sur la terre est venu ; le temps qu'il vouloit que j'y restasse est bien avancé, et peut-être bientôt fini : hélas ! à quoi l'ai-je employé ? Puissions-nous encore nous dire : Le temps de la légéreté et de la bagatelle, de la dissipation et du péché est passé pour moi : c'en est fait, je commence une vie sérieuse et chrétienne, et je renonce pour toujours à ce qui m'avoit éloigné de Dieu et de mon salut.

2.° Cette prédication nous annonce l'approche du Royaume de Dieu, c'est-à-dire l'institution du Christianisme. Et en effet, l'établissement de la loi Evangélique ne pouvoit pas être plus proche. Dans peu de jours nous verrons Jesus s'associer des Disciples, et jeter les fondemens de son Eglise. Bientôt après, nous l'entendrons lui-même sur la montagne promulguer les principaux articles de son Evangile. Pour nous qui avons eu le bonheur de naître dans des jours où ce règne est établi, où il est paisible, comment profitons-nous d'un si grand bienfait ? Sommes-nous des membres vivans de cette Eglise ? Dieu règne-t-il en nous par son amour et la pratique exacte de la Loi ? Songeons qu'il y a pour nous un autre règne de Dieu qui est proche, et

que bientôt : il sera décidé si J. C. doit nous donner un trône dans son Royaume, ou nous condamner à un supplice éternel dans l'Enfer.

3.° Cette prédication nous démontre la nécessité de la pénitence. Le Précurseur de J. C. l'avoit déjà prêchée; mais ce divin Sauveur la prêche lui-même comme un moyen nécessaire pour se préparer à recevoir le royaume des Cieux. Ah ! combien m'est-elle plus nécessaire à moi, qui, admis dans ce royaume de l'Eglise, m'y suis comporté en sujet rebelle, qui en ai si souvent violé toutes les lois et profané toute la sainteté ! Ce n'est plus Jean-Baptiste, c'est Jesus lui-même, mon Sauveur et mon Juge, qui m'exhorte, qui me presse de faire pénitence, parce que sans elle je ne puis ni avoir part à sa rédemption, ni éviter la rigueur de son jugement. Quel motif pour moi d'en porter le joug !

4.° Enfin, cette prédication de Jesus nous porte à croire l'Evangile. Nous manquons tous par la foi, les uns parce qu'ils ne l'ont pas, les autres parce qu'ils n'en ont pas assez, ou qu'ils n'animent pas le peu qu'ils en ont. *Croyez à l'Evangile*, nous dit J. C. à tous. Disciples de Moïse, *croyez à l'Evangile*, lisez-le avec attention; vous y verrez les figures remplies, les prophéties accomplies, et le Messie que vous attendez, déjà venu. Schisma-

tiques, Hérétiques, Sectaires, de quelque espèce que vous soyez, *croyez à l'Evangile*, vous verrez à quelle autorité vous devez vous soumettre, et bientôt vous vous réunirez à l'Eglise. Déistes, Sceptiques, Philosophes de toute espèce et de tout nom, *croyez à l'Evangile*, et vous trouverez la fin de vos doutes, de vos perplexités, de vos inquiétudes; et vous conviendrez que l'Evangile seul a de quoi convaincre et s'assujettir tout esprit raisonnable. Pécheurs endurcis dans l'habitude du péché, *croyez à l'Evangile*, méditez-le avec attention, bientôt vous briserez vos chaînes, et vous bénirez votre Libérateur. Ames lâches et dissipées, *croyez à l'Evangile*, approfondissez-le, faites-en le sujet de vos réflexions, et bientôt rien ne vous coûtera; vous marcherez avec ferveur et avec joie dans les routes les plus difficiles de la perfection. Pauvres, foibles, affligés, persécutés, désespérés, qui que vous soyez, *croyez à l'Evangile*, vous y trouverez votre soulagement et votre consolation. C'est votre Dieu, c'est votre Sauveur lui-même qui vous y exhorte. *Croyez à l'Evangile*.

J'y crois, ô divin Jesus! soutenez ma foi; ô vraie lumière du monde, pourrois-je jamais vous préférer les ténèbres? Que jamais, ô mon Dieu, je ne ferme les yeux aux rayons de votre grace, ni mon cœur à ses attraits! O Dieu de ma vie! soyez

aussi le Dieu de mon esprit, qu'il ne pense qu'à vous; le Dieu de mon cœur, qu'il n'agisse que pour vous; le Dieu de mon ame, qu'elle ne vive que de vous dans le temps, afin de vivre en vous dans la gloire. Ainsi soit-il.

XXX.e MÉDITATION.

Premier témoignage que Jean-Baptiste rend de Jesus aux Députés des Juifs.

Le Texte sacré nous apprend ici, 1.° quels furent les motifs de cette députation; 2.° quelles furent les questions faites à Jean-Baptiste, et les réponses qu'il y fit; 3.° quelles sont les questions que nous devons nous faire à nous-mêmes. *Jean.* 1, 19-28.

PREMIER POINT.

Les motifs de la députation des Juifs à Jean-Baptiste.

Or voici le témoignage que rendit Jean, lorsque les Juifs envoyèrent de Jérusalem des Prêtres et des Lévites pour lui demander: Qui êtes-vous? Cette demande, faite dans ces circonstances, signifioit: Etes-vous le Christ, le Messie? Et ce fut en la prenant dans ce sens, que Jean-Baptiste y répondit. Mais pourquoi cette demande? quels furent les motifs de la députation chargée de la faire? on peut en conjecturer quatre principaux.

1.° Le respect humain. *Ces choses se passèrent en Béthanie, au-delà du Jourdain, où Jean baptisoit.* Le Conseil souverain de Jérusalem avoit déjà maltraité Jean-Baptiste. Ce saint Précurseur n'avoit fait que changer de lieu sans cesser ses fonctions, et il s'en acquitta de nouveau avec autant de liberté que s'il n'eût rien souffert. Le nombre de ses auditeurs et de ses Disciples croissoit tous les jours. Le peuple même de Jérusalem le regardoit comme un Prophète, et cette idée attachoit une note flétrissante aux auteurs de la première persécution qu'il avoit éprouvée. Ce fut apparemment pour se laver de cette tache, que le Conseil lui fit cette députation solennelle, composée de Prêtres et de Lévites. C'est ainsi que l'on voit quelquefois les impies se rétracter, s'expliquer, se justifier, protester de leur respect pour la Religion, afin d'effacer devant les hommes le blâme des impiétés qu'ils ont avancées.

2.° La vanité. Les Prêtres étoient charmés de pouvoir montrer, par leur députation, une apparence de zèle, de faire voir qu'ils étoient attentifs à tout ce qui intéressoit la Religion, et prêts à reconnoître le Messie dès qu'il paroîtroit. Par-là encore ils faisoient entendre qu'à eux seuls appartenoit le droit de décider du vrai Messie, que c'étoit à eux à le proposer au peuple, et que ce même

Messie ne pouvoit exiger l'obéissance qu'après avoir obtenu leurs suffrages. Mais que les oracles prophétiques étoient bien opposés à ces chimériques prétentions !

2.° La jalousie. Jean n'avoit point reçu sa mission d'eux, il n'avoit point reconnu leur autorité dans l'exercice de son ministère ; ce fut apparemment là son premier crime, et le prétexte de la persécution qu'il avoit soufferte. D'ailleurs les mauvais traitemens de la part du Conseil n'avoient point décrié ce saint Prophète. Peut-être encore cherchoit-on, sous l'apparence d'une députation honorable, une occasion de le surprendre dans ses réponses, et un moyen plus efficace pour faire tomber son crédit. Malheureuse politique ! tes voies ne sont que mensonge et artifice. Qui ne cherche pas Dieu avec un cœur droit et simple, en est puni, en ce qu'il ne le trouve jamais et le méconnoît par-tout.

4.° La crainte de trouver le Messie. Le peuple avoit déjà soupçonné que Jean-Baptiste l'étoit, et il ne dissimuloit pas ses soupçons. Le temps où devoit venir cet Envoyé de Dieu, s'accordoit avec le désir qu'on en avoit, et tout ce qu'on racontoit de Jean-Baptiste, de son air, de sa pénitence, de sa prédication, de son baptême, étoit très-propre à le confirmer. Il eût été fâcheux pour les Prêtres

que celui qu'ils avoient maltraité, et qui agissoit avec tant d'indépendance, se trouvât en effet être le Messie. Ce fut donc un des motifs qui les engagèrent à lui faire cette députation, pour savoir s'il l'étoit, ou plutôt pour s'assurer qu'il ne l'étoit pas. Triste situation dans laquelle on se voit obligé de craindre ce qui est le plus à désirer! Combien ressemblent à ces Juifs, combien n'examinent la Religion que dans la crainte de la trouver vraie, et qui aiment à se la persuader fausse, dès la première difficulté qu'ils rencontrent!

SECOND POINT.

Les questions faites à Jean-Baptiste, et son humilité dans les réponses qu'il donne.

On fait à Jean-Baptiste quatre questions différentes.

1.° On lui demande qui il est. *Qui êtes-vous?* Etes-vous le Christ, le Messie? *Il confessa, et il ne le nia point, et il confessa, en disant : Je ne suis point le Christ.* A ces paroles répétées, on sent la surprise, la confusion où cette question jeta le saint Précurseur, ou plutôt la douleur dont son cœur fut pénétré, en voyant qu'on pût se méprendre si grossièrement, et le confondre avec son Maître. Il rejeta cette proposition avec force, il dit hautement et nettement qu'il n'étoit point le Messie. Le vrai humble, quand on lui donne des louanges, des titres, des qua-

lités qu'il ne mérite pas, entre dans une espèce d'indignation. Le faux humble les rejette de manière à faire croire qu'elles lui conviennent, et qu'il a, en les rejetant, le mérite de l'humilité.

2.° On s'informe de Jean-Baptiste, s'il est Elie ou Prophète. *Ils lui dirent : Quoi donc, êtes-vous Elie ? Et il leur répondit : Je ne le suis point. Etes-vous Prophète*, ajoutèrent-ils ? *Et il leur dit : Non.* Le vrai humble, dans les louanges, les titres, les qualités qu'il mérite, sait toujours y trouver un sens dans lequel il ne les mérite pas. Jean étoit Elie selon l'esprit, il étoit l'Elie qui devoit précéder le premier avénement du Messie ; mais il n'étoit pas l'ancien Elie qui doit précéder le dernier avénement. Jean étoit Prophète et plus que Prophète, puisqu'il annonçoit l'arrivée et la puissance de celui auquel se rapportent toutes les prophéties ; mais il n'étoit pas Prophète en ce sens qu'il annonçât un événement éloigné et qu'il n'eût pas vu. A toutes ces questions, Jean ne répond que par un mot, parce qu'il lui tarde de pouvoir parler de Jesus. Le vrai humble tranche court sur ce qui le regarde, il ne cherche qu'à détourner le discours, et le faire tomber sur celui qui est le seul grand et le seul digne de toute louange.

3.° On questionne Jean-Baptiste sur ce qu'il pense de lui-même. *Ils lui dirent*

donc : Mais qui êtes-vous, afin que *nous rendions réponse à ceux qui nous ont envoyés ? Que dites-vous de vous-même ?* Il fallut enfin s'expliquer. *Jean répondit : Je suis la voix de celui qui crie dans le désert : Rendez droite la voie du Seigneur, comme a dit le Prophète Isaïe.* Jean ne pouvoit en dire moins ; mais il auroit pu en dire plus, et ajouter qu'il étoit spécialement Envoyé de Dieu. Cependant il en disoit assez pour faire comprendre que les prophéties autorisoient sa mission, qu'elles commençoient à s'accomplir, et que cet accomplissement annonçoit la venue prochaine du Seigneur. Le vrai humble est-il obligé de parler de lui-même ? il le fait dans les termes les plus succincts, les plus simples, et toujours en rapportant tout à l'auteur de tout bien.

4.° Enfin on demande à Jean-Baptiste pourquoi il baptise. *Or ceux qu'on lui avoit envoyés étoient des Pharisiens*, c'est-à-dire, des hommes éclairés, mais altiers, dédaigneux et critiques. Il falloit que tout éprouvât leur censure. Rien n'étoit utile à leur gré, que ce qu'ils faisoient eux-mêmes, ou ce qu'ils autorisoient. L'instruction la plus avantageuse au peuple de Dieu, ils la réprouvoient, ils la supprimoient, si celui qui la présentoit ne s'étoit pas soumis à leurs ordres, ou ne se donnoit pas pour un de leurs

disciples et de leurs élèves. Enfin l'esprit d'orgueil et de domination qui faisoit le caractère de cette secte, leur persuadoit que rien ne se faisoit de légitime, que ce qui émanoit de leur autorité. Ce fut avec ce ton impérieux et méprisant qui leur étoit si familier, *qu'ils firent encore une nouvelle demande à Jean-Baptiste, et lui dirent: Pourquoi donc baptisez-vous, si vous n'êtes ni le Christ, ni Elie, ni Prophète?* Mais ces Députés étant eux-mêmes Prêtres et Lévites, auroient bien dû comprendre, par la dernière réponse de Jean, qu'il étoit le Précurseur du Messie annoncé par Isaïe; et qu'en cette qualité, il étoit bien plus en droit de baptiser que ni Elie, ni aucun des Prophètes: mais le vrai humble ne répond rien aux reproches, ne cherche point à se justifier, ni à faire valoir ses droits. Jean ne parle de son baptême qu'avec modestie, et en deux mots; mais il s'étend avec complaisance sur les grandeurs de J. C. *Jean leur répondit de cette sorte: Pour moi je baptise dans l'eau; mais il y en a un au milieu de vous, que vous ne connoissez pas: c'est lui qui doit venir après moi, qui est plus grand que moi, et je ne suis pas digne de délier les cordons de ses souliers.* Un témoignage si éclatant de la part d'un homme tel que Jean-Baptiste, et rendu en de pareilles circonstances, étoit bien capable de faire

impression sur les Députés et sur ceux qui les avoient envoyés; si les uns et les autres n'eussent eu que des intentions droites; mais on fut content de savoir que Jean n'étoit pas le Messie, et on ne songea plus à un homme de qui on voyoit qu'on n'avoit plus rien à craindre. Ainsi commençoit à se former l'aveuglement des Juifs, par le mépris qu'ils faisoient des premiers rayons de lumière qui les éclairoit. Evitons cet aveuglement redoutable, par un saint usage de la lumière qui nous environne.

TROISIÈME POINT.

Les questions que nous devons ici nous faire à nous-mêmes.

1.° Qui sommes-nous? Si la Providence nous a placés dans l'ordre civil, quels sont nos emplois? comment nous en acquittons-nous? Si la grace nous a placés dans l'ordre ecclésiastique, quel est notre rang? comment en remplissons-nous les devoirs? Par rapport aux vices et aux vertus, qui sommes-nous? colères, vindicatifs, médisans, ou charitables, compatissans, sobres et chastes. Dans la vie spirituelle, sommes-nous lâches ou fervens, recueillis ou dissipés, mortifiés ou sensuels? Hélas! ne pouvons-nous pas peut-être nous dire avec plus de vérité que S. Bernard: Je suis la chimère de mon siècle, je suis un monstre

dans le monde, je suis Ecclésiastique, Religieux ou Chrétien de nom, et je mène une vie païenne, ou au moins très-dissipée. Dans ma place, dans mon état, il faudroit toutes les vertus, et dans ma conduite je ne trouve que des vices.

2.° Que disons-nous de nous-mêmes? Et d'abord qu'en disons-nous à nous-mêmes? Hélas, quelle sécrète estime de notre propre mérite! quel orgueil! quelle vanité! Qu'en disons-nous aux autres? Ne parlons-nous pas trop souvent de nous-mêmes? Et n'est-ce pas toujours pour nous donner raison et donner le tort aux autres, pour nous louer et faire tomber le blâme sur le prochain? Qu'en disons-nous au sacré Tribunal? N'y cachons-nous, n'y dissimulons, n'y déguisons-nous rien? Nous y faisons-nous connoître tels que nous sommes? n'y faisons-nous pas connoître les autres plus que nous-mêmes?

3.° Pourquoi nous mêlons-nous de ce qui ne nous regarde pas? *Pourquoi baptisez-vous, si vous n'êtes pas Prophète?* c'est-à-dire, vous n'êtes ni Pasteur, ni Docteur de l'Eglise, pourquoi donc raisonner sur la Religion, au lieu de la pratiquer? Vous n'êtes ni Ministre d'Etat, ni Général d'armée, pourquoi donc critiquer tout ce qui se fait? Vous n'êtes point chargé du soin de votre prochain, pourquoi donc le censurer, publier ses défauts, blâmer sa conduite?

4.° Que dit-on? que pense-t-on? que peut-on dire de nous? La critique du public peut devenir une leçon utile à celui qui en sait profiter; mais laissant ce point à notre examen particulier, S. Jean ne pourroit-il pas nous dire ici à tous en général: J. C. est au milieu de vous; et vous ne le connoissez pas, ou si vous le connoissez, où est votre respect, votre amour, votre zèle pour lui? obéissez-vous à sa loi, imitez-vous ses vertus?

O mon Dieu! que je suis coupable! que de défauts à corriger en moi! que de vertus à acquérir! que de sujets de m'humilier! Aidez-moi, Seigneur, à changer mon cœur, à réformer mes discours et à régler toute ma conduite! Confondez pour toujours toutes ces orgueilleuses pensées que j'ai de moi-même. Rappelez-moi sans cesse à la bassesse de mon origine, à la honte de mes prévarications, et ne permettez pas que j'oublie jamais le néant d'où vous m'avez tiré, et celui où le péché m'a réduit: ou si je suis obligé d'avouer que vous avez fait en moi quelque chose de grand, que ce ne soit que pour faire admirer la grandeur de votre puissance, la magnificence de vos dons, et afin de mériter la récompense que vous destinez dans votre gloire à la véritable humilité! Ainsi soit-il.

XXXI.e MÉDITATION.

Second témoignage de Jean-Baptiste rendu au Peuple, en voyant Jesus. Jean. 1. 29-34.

PREMIER POINT.

Témoignage complet.

Jean-Baptiste annonce par ce témoignage, 1.° Le sacrifice et la mort de Jesus pour les péchés des hommes. *Le lendemain, Jean vit Jesus qui venoit à lui, et il dit : Voilà l'Agneau de Dieu, voici celui qui ôte le péché du monde.* Ce fut le lendemain de l'ambassade des Juifs, que Jesus étant arrivé de Capharnaum à Béthanie, parut sur les bords du Jourdain. Il se tint quelques mômens à portée d'être vu de Jean et de tout son auditoire. Le Précurseur voyant le Messie, le montra à ses auditeurs, en leur disant : *Voilà l'Agneau de Dieu;* comme s'il eût dit : Voici celui qui, bien plus efficacement que nos victimes, est chargé des iniquités du monde, pour les effacer par son sang. Les anciens sacrifices vont être abolis, voilà la seule victime digne de Dieu, et capable d'appaiser sa colère. O Jesus! votre sacrifice se renouvelle

tous les jours dans votre Eglise ; j'ai le bonheur d'y assister, ai-je celui d'en profiter ?

2.° Jean-Baptiste, par son témoignage, annonce l'éternité de J. C. dans le sein de Dieu. Jesus n'ayant fait que paroître, et s'étant aussitôt retiré, Jean ajouta : *C'est ici celui dont je vous ai dit : Il vient après moi un homme qui a été fait plus grand que moi, parce qu'il est avant moi.* Quoique, comme homme, J. C. fût plus jeune de six mois que S. Jean, et qu'il n'eût commencé son ministère public qu'après lui, cependant, comme Dieu, J. C. étoit avant S. Jean, et engendré du Père de toute éternité; et comme Homme-Dieu, il étoit, et par la divinité de sa Personne et par la grandeur de son ministère, supérieur à S. Jean.

3.° Jean-Baptiste prédit l'excellence du Baptême de J. C. *Pour moi*, dit-il, *je ne le connoissois pas ; mais celui qui m'a envoyé baptiser dans l'eau, m'a dit : Celui sur qui vous verrez descendre et demeurer le S. Esprit, est celui qui baptise dans le S. Esprit.* Ah! quel bonheur pour moi d'avoir reçu le Baptême de J. C. Je ne le connoissois pas ce bonheur, quand je l'ai reçu ; hélas ! que j'ai été long-temps sans le connoître ! Je le connois maintenant, ô mon Sauveur ! Faites-moi la grace d'y être plus fidelle que je ne l'ai été jusqu'ici.

4.° Jean-Baptiste annonce la filiation divine de J. C. *C'est ce que j'ai vu et de quoi j'ai rendu témoignage, qu'il est le Fils de Dieu.* Voilà une déclaration bien formelle dans S. Jean; déclaration qui méritera un jour à S. Pierre, de la part de Jesus, d'être établi la pierre fondamentale de son Eglise, et qui attirera la mort à Jesus lui-même de la part des Juifs. Fallût-il souffrir moi-même pour vous la mort la plus cruelle, ô mon divin Sauveur! j'ai reçu votre saint Baptême, je n'en démentirai pas les engagemens, et je confesserai toute ma vie que vous êtes le Fils de Dieu qui êtes descendu du Ciel et mort pour nous! Faites, ô Jesus! que la pureté de ma vie réponde à la sincérité de ma foi!

SECOND POINT.

Témoignage non suspect.

1.° On ne pouvoit y soupçonner ni flatterie, ni amitié naturelle. *Je ne le connoissois pas, dit S. Jean, mais je suis venu baptiser dans l'eau, afin qu'il fût connu dans Israël.* C'est-à-dire, nul motif humain ne me touchoit en sa faveur, rien ne m'attachoit à sa personne, je n'avois avec lui aucune liaison, son visage même m'étoit inconnu avant qu'il se présentât pour recevoir mon Baptême; je l'aurois baptisé sans distinction

comme un Israélite du commun, si Dieu, qui m'a envoyé pour montrer au peuple d'Israël cet Homme-Dieu, son Sauveur et son Roi, ne m'eût prévenu à son sujet par des signes que j'ai vus s'accomplir sur lui. En effet, Jean-Baptiste étoit encore au sein de sa mère, lorsqu'il ressentit la présence de J. C. Il demeura dans le désert pendant trente ans, sans avoir vu jamais J. C. Durant toute sa vie, il ne lui a parlé qu'une fois, et en peu de mots, et il ne l'a vu en tout que trois fois, dont celle-ci est la seconde. Mais s'il n'a pas eu le bonheur de le fréquenter plus familièrement, il a eu celui de ne penser qu'à lui, de ne parler que de lui, de n'agir que pour lui. Que je serois heureux, si j'avois eu la même fidélité ! Temps précieux, mais irréparablement perdu, celui où je me suis occupé d'autre chose que de vous, ô mon Dieu ! Ah ! du moins que je ne perde pas celui que vous m'accordez encore !

2.° Il n'y avoit dans le témoignage de Jean-Baptiste aucune vue d'intérêt. Ses travaux étoient continuels, et n'étoient point lucratifs. La vie austère qu'il menoit, lui faisoit aisément trouver le vêtement et la nourriture, sans le secours de ceux qu'il instruisoit. Il n'attendoit rien sur la terre de celui à qui il consacroit tant de peines et d'austérités :

et que devoit-il remporter de sa fidélité à son ministère ? des souffrances, la prison et la mort.

3.° Il ne pouvoit y avoir dans son témoignage aucun motif de vaine gloire. Jean ne parle du Sauveur que pour s'humilier; il n'exalte la vertu du Baptême de J. C., que pour diminuer la vertu du sien; il ne forme des Disciples que pour J. C.; il n'instruit les Peuples que pour les attacher à J. C.; il n'a été envoyé, dit-il, que pour *qu'il soit connu d'Israël.* Qu'il remplit dignement sa mission ! Remplissons-nous ainsi la fin pour laquelle Dieu nous a mis au monde, pour laquelle il nous a faits Chrétiens, pour laquelle il nous a mis dans la place que nous occupons ? Est-ce avec cette pureté, ce désintéressement, cette humilité, que nous en remplissons les devoirs ?

4.° Le témoignage de Jean-Baptiste ne pouvoit être soupçonné de collusion ou complot ambitieux. On ne pourroit, sans une absurdité palpable, supposer que J. C. et S. Jean eussent conspiré ensemble et formé entre eux le complot ambitieux que l'un feroit passer l'autre pour le Messie et le Fils de Dieu. Outre qu'ils ne s'étoient jamais vus, que Jean avoit passé toute sa vie dans le désert (ce que personne n'ignoroit), tandis que Jesus avoit passé toute la sienne

dans le sein de sa famille à Nazareth et sous les yeux du public ; quel eût été d'ailleurs le fruit d'un pareil complot, par lequel l'un cédoit tout à l'autre, et duquel l'un et l'autre ne pouvoient retirer que des travaux, des supplices, et la mort ? Si l'ambition étoit le mobile de toute cette intrigue, c'étoit à Jean-Baptiste à se donner pour le Messie ; sa famille sacerdotale étoit alors plus considérée que celle de Jesus ; il étoit en possession de l'estime et de l'admiration publique, avant que Jesus eût encore paru : le peuple pensoit que Jean étoit le Messie, la Synagogue lui avoit envoyé des Députés pour lui demander s'il l'étoit véritablement ; et cet homme ambitieux s'humilie, s'anéantit, pour élever Jesus que personne ne connoît encore ! Ce ne sont pas là les démarches de l'ambition. Le témoignage de Jean est donc au-dessus de tout soupçon ; l'humilité, la sincérité s'y rendent sensibles, et il n'y a que l'esprit de Dieu, que l'esprit de vérité qui ait pu mettre cet accord admirable entre le Précurseur et le Messie. Remercions Dieu des preuves sans nombre que sa providence nous donne de la vérité de la Religion.

TROISIÈME POINT.

Témoignage autorisé.

1.° Par la descente visible du Saint-

Esprit. *Et Jean lui rendit encore témoignage, en disant : J'ai vu le Saint-Esprit descendre du Ciel comme une colombe, et demeurer sur lui.* C'est donc le Saint-Esprit qui, par la bouche de S. Jean, rend témoignage à J. C. St. Jean a vu cette colombe, et il a été instruit du mystère qui y étoit caché. Il ne nous dit que ce qu'il a vu. Ne dois-je pas l'en croire plutôt que des hommes frivoles, qui n'apportent, pour détruire des faits, que de fades railleries ?

2.° Témoignage de S. Jean autorisé par la voix de Dieu le Père. *Pour moi, je ne le connois pas ; mais celui qui m'a envoyé baptiser dans l'eau, m'a dit : Celui sur qui vous verrez l'Esprit descendre et s'arrêter, c'est lui qui baptise dans le Saint-Esprit.* C'est-à-dire, vous verrez mon Fils unique, il viendra se présenter à vous pour recevoir le Baptême que je vous ai ordonné d'établir : vous apercevrez l'Esprit-Saint descendre et s'arrêter sur sa tête, sous un symbole sensible ; alors vous saurez que celui qui s'humilie devant vous est le Sauveur d'Israël, qui, par la vertu de son Baptême, bien différent du vôtre, communiquera la grace et les dons du Saint-Esprit. S. Jean ne nous dit que ce que Dieu lui-même lui a dit. S. Jean pouvoit-il méconnoître cette voix du Père, qui parloit en lui et l'instruisoit ? Le témoignage

gnage de Jean n'est donc que le témoignage de Dieu même.

3.° Témoignage autorisé par le caractère de S. Jean lui-même. Quel homme que ce saint Précurseur ! sa conception, sa naissance, sa vie solitaire, sa vie publique, tout est merveilleux en lui, et lui-même est un prodige. Ses paroles sont des oracles, ses assertions des vérités ; son témoignage est donc une preuve sans réplique.

4.° Enfin témoignage de S. Jean autorisé par le suffrage du public. Le peuple étoit à portée de connoître S. Jean, et il en avoit une si haute estime, qu'on n'eût osé dire un mot contre la réputation de ce grand homme. J. C. lui-même lui rendit témoignage, et ses plus furieux ennemis n'osèrent le rejeter. Cette estime extraordinaire et universelle dont jouissoit S. Jean, s'est perpétuée d'âge en âge, et s'est répandue dans toutes les nations, parmi des Peuples même qui n'ont pas la foi de J. C. Comment donc pourroit-on révoquer en doute ce qu'un tel homme nous assure avoir vu ? *C'est ce que j'ai vu*, dit-il, *et ce dont j'ai rendu témoignage, que celui-ci est le Fils de Dieu.* Faudra-t-il plutôt en croire de vains discoureurs qui n'ont rien vu, qui ne nous débitent que les rêveries de leur imagination, et les chimères de leur cœur corrompu ?

Je vous remercie, ô Père éternel! de m'avoir rendu votre vérité si sensible. O divin Sauveur! ô Agneau de Dieu! qui ôtez le péché du monde, que le désir de mon salut a attaché à la Croix, que la charité a immolé, que l'amour a consumé pour moi, faites que je vous aime et que je meure pour votre nom et pour votre gloire! O Esprit-Saint! qui vous montrez ici sous la figure d'une colombe, sous cet aimable symbole, vous me représentez cette douceur, cette pureté, cette tendresse, cet amour que je dois avoir pour Dieu. Rendez-moi, par votre grace, doux, pur, simple, pacifique, charitable, fervent et zélé. Ainsi soit-il.

XXXII.e MÉDITATION.

Jesus commence à s'associer des Disciples. Jean. 1. 35-42.

PREMIER POINT.

Vocation de deux Disciples de Jean-Baptiste.

1.° OBSERVONS la ferveur qui les retient auprès de S. Jean. *Le lendemain Jean étoit encore là avec deux de ses Disciples.* Comment; ce saint Précurseur, pour l'ordinaire environné de beaucoup de Disciples, n'en avoit-il dans ce moment que deux avec lui? C'est que le jour étoit sur son déclin, comme nous

allons le voir. Jean avoit congédié le peuple, et ses autres Disciples avoient pris le parti de se retirer. La ferveur de ceux-ci les avoit retenus auprès de leur Maître, sans qu'ils se doutassent du bonheur qui les attendoit. La persévérance à demeurer à l'église et à pratiquer les exercices de la piété, n'est jamais sans récompense. Les faveurs singulières sont ordinairement pour ceux qui persévèrent. La constance de ces deux Disciples leur valut la grace de l'Apostolat, la gloire d'avoir été les deux premiers Disciples de J. C.

2.° Combien grand fut leur bonheur de voir Jesus! *Et Jean ayant vu Jesus qui marchoit, il dit : Voilà l'Agneau de Dieu.* Le Sauveur vouloit s'attacher les deux Disciples de Jean-Baptiste; mais il falloit qu'auparavant ils commençassent par signaler leur ardeur et leur fidélité. Il se contenta donc de passer sous leurs yeux, et de les faire avertir par leur Maître, que celui qu'ils voyoient étoit l'Agneau de Dieu. Quel bonheur pour ces Disciples! quelle grace! quelle occasion favorable! C'est ainsi que Jesus se montre quelquefois à nous, comme en passant, par un mouvement, un désir, un certain goût de la vertu qui se fait sentir à notre ame et la remue. Une lumière intérieure nous dit alors : Voilà Jesus, voilà celui

en qui se trouve le vrai bonheur. Heureux moment, si nous savons en profiter, et si nous ne prenons pas cette invitation à la vertu pour la vertu même !

3.° Examinons quelle fut la fidélité des deux Disciples à suivre Jesus. *Et ayant entendu ce que disoit Jean, ils suivirent Jesus.* Ils comprirent la pensée de leur Maître, et l'importance de ce moment où Jesus passoit. Ils savoient que le jour précédent, ce divin Sauveur avoit aussitôt disparu ; mais ce qu'ils ne savoient pas, c'est qu'il ne devoit plus se montrer de la sorte, et que le lendemain il devoit retourner en Galilée. Ils se mirent donc à le suivre, résolus de ne pas manquer cette occasion de lui parler et de s'offrir à lui. Hélas ! combien, par de lâches délais, ont manqué leur vocation, leur perfection, leur conversion, leur salut !

SECOND POINT.

L'accueil que Jesus fait aux deux Disciples de Jean.

1.° Il les prévient, et il leur parle le premier. Les deux Disciples de Jean marchoient derrière Jesus avec un impatient désir de lui parler ; mais le respect les empêchoit de l'aborder. Que Jesus est bon ! qu'il connoît bien les dispositions de ceux qui le cherchent, et que ces

lispositions lui plaisent, quand elles ;ont accompagnées d'amour, de respect, :t du désir de s'instruire ! Jesus prévint eur timidité, *il se tourna de leur côté, :t voyant qu'ils le suivoient; Que cher-·hez-vous*, leur dit-il d'un air plein de louceur et de bonté ? *Rabbi, lui répon-lirent-ils*, c'est-à-dire, *Maître, où lemeurez-vous ?* Ils témoignoient assez ıar ces courtes paroles combien ils lésiroient de recevoir ses instructions, t d'en profiter. Ici deux demandes im-ıortantes s'offrent à nos réflexions, l'une ue Jesus nous fait, et l'autre que nous .evons lui faire. Celle qu'il nous fait : *)ue cherchez-vous ?* c'est-à-dire, que herchez-vous dans ces lieux où vous llez, dans ces compagnies que vous réquentez, dans ces discours que vous ɜnez, dans ces affaires dont vous ous occupez, dans ces œuvres que vous ratiquez ? est-ce la gloire de Dieu, le ɔyaume des Cieux, l'édification du pro-hain, votre sanctification, votre salut, u bien votre amour-propre, votre sen-ɹalité, votre intérêt, votre plaisir ? C'est ır quoi un jour il nous faudra lui ré-ondre. La demande que nous devons ıi faire est celle des deux Disciples : *Iaître, où demeurez-vous ?* O Jesus ! ù est-ce que vous demeurez ? Ce n'est oint dans le tumulte des affaires du ıonde, ni dans les assemblées profanes ;

c'est dans le Ciel, c'est dans vos Tabernacles, c'est dans la retraite, dans l'oraison, dans le recueillement, dans la pratique des vertus, que l'on vous trouve. Je le sais, et je ne vais pas vous y chercher, vous y entretenir, vous y écouter!

2.° Jesus invite les deux Disciples à venir où il demeure. Ce divin Sauveur avoit pris un logement dans le village voisin ou aux environs; *il leur dit: Venez et voyez. Venez*, parole pleine d'amour, qui remplit ces Disciples de joie et de consolation! parole que Jesus ne cesse de nous dire sur la terre, et qu'il répétera au dernier jour en faveur de ceux qui l'auront écouté et suivi! Résisterons-nous sans cesse à une invitation si tendre?

3.° J. C. retient les deux Disciples le reste du jour. *Ils allèrent donc, et ils virent où il demeuroit, et ils restèrent ce jour-là chez lui. Or, il étoit environ la dixième heure du jour*, c'est-à-dire, qu'il restoit encore de ce jour-là environ deux heures, qu'ils passèrent avec Jesus. Qui pourroit dire quelles furent les délices de cet entretien? que les momens en furent rapides! O vous qui craignez de suivre Jesus et de vous entretenir avec lui, *venez et voyez*; faites-en l'expérience, et éprouvez par vous-mêmes si on ne trouve pas, à le suivre et à l'entendre, mille fois plus de douceurs

qu'à vivre dans la dissipation, qu'à suivre et fréquenter le monde. O Jesus ! retenez mon cœur auprès de vous, favorisez-le de quelques momens de votre entretien, et dès-lors rien ne lui coûtera plus.

TROISIÈME POINT.

Zèle des deux Disciples qui en amènent un troisième à Jesus.

Ce troisième Disciple fut S. Pierre, mais quels étoient les deux premiers ? L'un des deux se nommoit André. *Or, André, frère de Simon Pierre, étoit un de ces deux Disciples qui avoient entendu ce que disoit Jean, et qui avoient suivi Jesus.* L'autre Disciple n'est point nommé; mais il est aisé de comprendre que c'étoit S. Jean l'Evangéliste, celui-là même qui a écrit ceci, et qui, par modestie, a supprimé son nom. Le détail qu'il nous donne de ce qui est arrivé à Jean-Baptiste en Béthanie, fait assez voir qu'il étoit un de ses Disciples, et l'un des plus assidus auprès de lui. André venant de quitter Jesus, *rencontra d'abord son frère Simon, à qui il dit : Nous avons trouvé le Messie*, c'est-à-dire, *le Christ, et il le mena à Jesus. Jesus l'ayant regardé, lui dit : Vous êtes Simon, fils de Jona; vous vous nommerez Céphas, ce qui signifie Pierre.*

1.° Pierre est averti et conduit à Jesus. Les deux Disciples s'en retournoient en-

semble pleins de consolation, lorsqu'André trouva son frère Simon. La foi dont il étoit pénétré, le zèle qui l'embrasoit, le désir de faire des Disciples à son nouveau Maître, le portèrent à dire à son frère : *Nous avons trouvé le Messie.* Jean-Baptiste nous l'a fait voir, nous lui avons parlé, nous sortons d'avec lui. A cette nouvelle, Simon tressaillant de joie, et naturellement vif et impétueux, ne put différer un moment. André, aussi impatient de lui montrer le bien qu'il avoit trouvé, que celui-ci avoit de désir de le connoître, ne perdit point de temps ; *Il le mena à Jesus.* Il y a apparence que le compagnon d'André, que nous supposons être S. Jean, ne l'abandonna point, et que tous les trois vinrent ensemble trouver le Sauveur. Cependant il commençoit à faire tard, c'est-à-dire qu'il étoit, selon notre manière de compter, six heures du soir ; car la fête de Pâque n'étoit pas éloignée. Mais les Disciples jugèrent bien que le Maître approuveroit leur ardeur, et que sa bonté excuseroit leur importunité. Qui diffère au lendemain n'a pas un vrai désir, et court risque de perdre Jesus et ses faveurs.

2.° Jesus regarde Pierre. *Jesus l'ayant regardé.* Qui pourroit dire quel fut le premier coup-d'œil du Sauveur sur un homme qu'il destinoit à être le Prince de ses Apôtres, le Pasteur de ses ouailles,

le Docteur de ses Disciples, l'Econome de ses trésors, et son Vicaire sur la terre? Que ce regard fut puissant! De quel amour, de quelle ardeur n'embrasa-t-il pas le cœur du nouveau Disciple! de quelle consolation ne le combla-t-il pas! Un jour viendra qu'un semblable regard l'accablera de douleur, et lui fera verser un torrent de larmes, dont la source ne tarira jamais. O Jesus! daignez me regarder ainsi, et pour me faire pleurer mes péchés, et pour m'embraser de votre amour!

3.° Jesus change le nom de Simon en celui de Pierre. Je vous connois, lui dit-il, *vous êtes fils de Jona*, et vous vous appelez *Simon*; un jour viendra, et ce jour n'est pas éloigné, que vous porterez le nom de Céphas, c'est-à-dire, de Pierre. Le Sauveur en disoit beaucoup en peu de mots à son nouveau Disciple; mais ni lui, ni ses deux compagnons ne comprirent point alors le mystère de ce changement. Pour nous qui le savons, en honorant sous ce nom le Prince des Apôtres, restons inviolablement attachés à cette Eglise, dont, après J. C., il est la pierre fondamentale; à cette Eglise qui, par une suite non interrompue de Souverains Pasteurs, remonte jusqu'à lui, et le reconnoît pour avoir été le premier Vicaire de J. C. sur la terre.

C'est vous, ô bienheureux Apôtre! que

nous honorons dans vos successeurs ; c'est à vous que nous obéissons en nous soumettant aux décisions de l'Eglise: malheur à moi, si je me séparois jamais de vous ! Quelle excuse apporterois-je au Tribunal de J. C., qui lui-même vous a donné le nom de Pierre, c'est-à-dire, de fondement sur qui l'édifice de son Eglise est bâti ? Faites, ô Jesus ! que, fidellement attaché à la foi, à la discipline, à l'esprit, en un mot, à la Chaire de Pierre, je mette toute ma joie, tout mon bonheur à croire ce qu'elle enseigne, à pratiquer ce qu'elle ordonne, à aimer ce qu'elle aime, à tendre et à arriver par elle à l'éternité ! Ainsi soit-il.

XXXIII.e MÉDITATION.

Deux autres Disciples se joignent aux trois premiers. Jean. 1. 43-51.

S. Philippe nous donne ici le même exemple de fidélité et de zèle que S. André nous a montré. Il suit J. C. dès qu'il le connoît, et s'empresse de le faire connoître à Nathanaël ; mais ce qui mérite sur-tout nos réflexions, c'est l'éloge que le Seigneur fait de ce dernier.

PREMIER POINT.

Vocation de Philippe.

1.° Philippe est appelé par Jesus. *Le lendemain, Jesus voulant aller en Galilée, rencontra Philippe, et il lui dit :*

Suivez-moi. Le Sauveur quittoit Béthanie pour s'en retourner en Galilée avec ses premiers Disciples, Pierre, André et Jean, tous trois Galiléens comme lui, lorsqu'il rencontra Philippe. *Suivez-moi*, lui dit-il; et il n'en fallut pas davantage pour se l'attacher. Telle est l'efficace de la parole de Dieu sur les ames simples et fidelles. Combien de fois Jesus ne nous l'a-t-il pas dit au fond du cœur, ce mot plein de charmes et d'amour: *Suivez-moi! Suivez-moi* et non la chair, *moi* et non le monde, *moi* et non vos passions, votre humeur, votre avarice, votre ambition, *moi* et non mille objets qui vous occupent vainement, qui vous dissipent, qui vous corrompent, et qui ne sauroient vous rendre heureux. Résisterons-nous toujours à un ordre si absolu et si charitable?

2.° Philippe est animé par l'exemple de ses compatriotes. *Or Philippe étoit de Bethsaïde, ville d'où étoient aussi André et Pierre.* S'ils se trouvoient tous à Béthanie, c'est sans doute qu'ils étoient tous Disciples de S. Jean. On ne voit pas que Jesus ait eu d'autre dessein en venant dans ce lieu, que celui de s'y choisir des Disciples formés à l'école de ce grand Maître. Philippe avoit entendu les deux témoignages que Jean-Baptiste avoit déjà rendus à Jesus-Christ. Il voyoit ses deux compatriotes à la suite du Sauveur,

et il entendoit Jesus lui-même l'inviter à le suivre. Pouvoit-il se refuser à une si douce invitation ? Combien n'en connoissons - nous pas de notre nation, de notre voisinage, de nos amis, de nos parens, qui se sont consacrés au service de Dieu, qui le servent avec fidélité et ferveur ? Si donc nous sentons que le Seigneur nous appelle avec eux, que leur exemple nous encourage ; autrement craignons qu'un jour il ne nous condamne.

3.° Philippe suit Jesus. Quelle docilité ! A l'instant que J. C. l'appelle, il abandonne tout et se met à sa suite. Tout dépend, en matière de salut, de notre promptitude à obéir. Eprouvons par nous-mêmes quel avantage il y a dans cette obéissance. Venons, voyons et goûtons combien le Seigneur est doux.

SECOND POINT.

Vocation de Nathanaël (1).

1.° Dans cette vocation, considérons le zèle de Philippe. Il n'est pas plutôt Disciple de Jesus, qu'à l'exemple d'André,

---

(1) Plusieurs raisons nous portent à croire que Nathanaël est S. Barthélemi. 1.° Barthélemi n'est pas un nom propre, mais un surnom qui signifie *fils de Thélemi*. Il est probable que cet Apôtre se nommoit Nathanaël Barthélemi, c'est-à-dire, fils de Thélemi, comme S. Pierre s'appeloit Simon Barjona, c'est-à-dire, fils de Jona. S. Jean l'appelle

il devient Apôtre. Il avoit un ami nommé Nathanaël. C'étoit un de ces vrais fidelles qui attendoient la consolation d'Israël. Philippe courut lui faire part de sa nouvelle vocation. Il le chercha avec l'empressement d'un ami qui veut rendre heureux un ami digne de l'être. Jesus secondoit ses recherches, il ne tarda pas à le rencontrer. *Nous l'avons trouvé*, lui dit-il,

---

toujours Nathanaël, et ne nomme nulle part Barthélemi; les autres Evangélistes au contraire nomment toujours Barthélemi, et jamais Nathanaël; l'usage avoit sans doute rendu le nom de Barthélemi plus commun, et c'est ce qui a fait que ce nom lui est resté dans l'Église; 2.° Il paroîtroit étrange que des cinq premiers Disciples que Jesus fit pendant son séjour en Béthanie, qui étoient tous Galiléens et par conséquent Disciples de Jean-Baptiste, Nathanaël fût exclus de l'Apostolat, lui qui est le seul à qui Jesus donna alors des louanges, le seul qui ait alors confessé la divinité de Jesus-Christ, qui l'ait confessée au premier mot que Jesus lui dit; lui enfin à qui Jesus adressoit la parole, lorsqu'il promettoit à ces cinq premiers Disciples qu'ils verroient les merveilles de sa sainte humanité. Or si Nathanaël a été Apôtre, ce ne peut être que S. Barthélemi, qui est le seul qu'on ne désigne pas par un nom propre: 3.° S. Jean, à la fin de son Evangile, ayant à nommer Nathanaël avec quatre Apôtres et deux Disciples, place son nom au milieu des Apôtres. Or se persuadera-t-on qu'il l'eût placé ainsi s'il n'eût été Apôtre? *Simon Pierre*, dit cet Evangéliste, *Thomas, appelé Didyme, Nathanaël, de Cana en Galilée, les fils de Zébédée (Jacques et Jean) et deux autres du nombre des Disciples, étoient ensemble.*

celui dont il est parlé dans la Loi de Moïse et les Prophètes, Jesus de Nazareth, Fils de Joseph. Avons-nous la même ardeur pour le salut de nos amis? Les libertins et les hérétiques n'ont que trop de zèle pour se séduire et se pervertir mutuellement, en se communiquant tout ce qui peut contribuer à les entretenir dans le péché ou dans l'erreur! que n'avons-nous ce même zèle! Admirons ici cet ordre de la Providence, qui fait que les uns deviennent l'instrument du salut des autres; les Maîtres à l'égard de leurs disciples, les Pasteurs à l'égard de leurs ouailles, les pères et mères à l'égard de leurs enfans, les amis à l'égard de leurs amis, et ainsi des autres. Ce lien sacré qui se forme sur la terre, de quel amour unira-t-il dans le Ciel le cœur des Elus entre eux? mais au contraire, le lien fatal qui unit les impies sur la terre, de quelle haine remplira-t-il le cœur des réprouvés, lorsque les uns pourront reprocher aux autres qu'ils sont la cause de leur damnation éternelle? Que cette pensée ranime notre zèle pour le salut des autres, et nous fasse tenir nous-mêmes sur nos gardes, pour ne donner jamais aucun sujet de scandale à qui que ce soit.

2.° Observons quelle fut la prévention de Nathanaël. Au seul nom de Nazareth, il parut rebuté, et il dit : *Peut-il sortir*

quelque chose de bon de Nazareth? Tels sont les hommes ! Jérusalem méprisoit toutes les autres villes ; la Judée méprisoit la Galilée ; en Galilée on méprisoit Nazareth, et à Nazareth on méprisoit la famille de Joseph. Dans l'homme charnel tout est prévention contre Jesus, mais prévention des ténèbres contre la lumière, des passions contre la vertu, de l'égarement contre la voie, du mensonge contre la vérité, de la mort contre la vie.

3.o Méditons la réponse de Philippe à Nathanaël. Il étoit pressé, et il ne répondit que ces deux mots : *Venez et voyez.* C'est en effet le meilleur moyen de détruire la prévention. Ce n'est pas prévention, que de ne pas vouloir examiner par soi-même ce que l'Eglise a condamné, c'est docilité ; mais hors de là, que de préventions injustes contre l'Eglise elle-même, contre ceux qui lui sont attachés, contre la vertu et la dévotion ! Ne jugeons point par les discours et sur les préjugés d'autrui ; mais avant de juger, examinons, éprouvons et voyons. Ainsi en usa Nathanaël : comme il avoit le cœur droit, il ne fut point opiniâtre, et il suivit Philippe. Suivons de même avec docilité les conseils de cet ami, de ce Directeur éclairé, qui ne veut que notre salut et ne cherche qu'à nous guérir de nos préventions.

TROISIÈME POINT.

Entretien de Nathanaël avec Jesus.

1.° Dans cet entretien, Jesus fait voir qu'il connoît le fond de tous les cœurs. *Jesus voyant Nathanaël qui venoit le trouver, dit de lui* à ses trois premiers Disciples : *Voici un vrai Israélite en qui il n'y a point d'artifice.* Quel éloge en peu de mots ! Dieu voit-il cette droiture, cette franchise, cette simplicité ennemie de tout artifice et de tout déguisement, dans mon cœur, dans mes paroles, dans ma conduite ? Hélas ! quelle duplicité au contraire, quelle dissimulation, quelle hypocrisie !

2.° Jesus fait connoître qu'il voit partout. Nathanaël, en approchant de Jesus, entendoit ce qu'il disoit de lui, et prenant tout-à-coup la parole avec cet air de franchise qui justifioit le portrait que le Sauveur venoit d'en faire, il lui dit : *D'où me connoissez-vous ?* Jesus lui répondit avec bonté : *Avant que Philippe vous eût appelé, je vous ai vu sous le figuier où vous étiez.* A ce mot, Nathanaël, saisi d'étonnement, s'écria : *Maître, vous êtes le Fils de Dieu, vous êtes le Roi d'Israël.* O grand Roi ! qu'il est doux de vous servir ! Vous voyez tout ce qu'on fait pour vous et même tout ce qu'on souhaiteroit de faire, et vous ré-

compensez jusqu'à nos désirs. Vous me voyez par-tout, et je ne saurois me cacher de vous. Ah! comment ai-je pu, sous vos yeux, vous trahir, vous offenser, violer le serment de fidélité que je vous ai fait, vous servir enfin avec tant de lâcheté?

3.° Jesus nous fait voir qu'il est maître de tout. Jesus lui répondit: *Vous croyez en moi, parce que je vous ai dit ces deux mots: Je vous ai vu sous le figuier; vous verrez de bien plus grandes choses.* Et adressant ensuite la parole à ses Disciples, parce que ce qu'il alloit ajouter les regardoit, il leur dit avec l'autorité d'un Maître qui veut se faire croire: *En vérité, je vous le dis, vous verrez le Ciel s'ouvrir, et les Anges de Dieu monter et descendre sur le Fils de l'Homme.* Et en effet ces Anges consolèrent J. C. dans le jardin des Oliviers; on les vit à son tombeau rendre témoignage de sa Résurrection, et paroître à son Ascension glorieuse. Ne peut-on pas dire même que pendant le temps de la prédication de Jesus, et sur-tout dans les miracles qu'il ne cessa d'opérer, les Apôtres virent le Ciel, pour ainsi dire, toujours ouvert sur lui? Nous-mêmes, au dernier jour, nous verrons le Ciel s'ouvrir, les Anges et les Saints en descendre, et y remonter à la suite de leur Roi. Serons-nous de ce nombre?

C'est par la droiture du cœur qu'on

peut mériter, ô divin Jesus! d'être témoin de votre gloire et d'y prendre part; mais qui peut donner cette droiture, sinon vous, ô mon Sauveur! qui l'avez accordée à Nathanaël? Jetez également sur moi les yeux de votre miséricorde; créez en moi un cœur pur, un esprit de droiture, afin que je puisse marcher à votre suite, à l'exemple de ce fidelle disciple, vous voir et vous louer éternellement avec lui et avec vos Anges dans le Ciel. Ainsi soit-il.

XXXIV.e MÉDITATION.

Du Miracle opéré aux nôces de Cana.
Jean. 2. 1-11.

PREMIER POINT.

Ce Miracle doit nous engager à imiter les époux de Cana.

1.° Observons ces deux époux avant le repas. Ils invitent Jesus et Marie. *Trois jours après, il y eut des nôces à Cana en Galilée, et la Mère de Jesus s'y trouva. Jesus fut aussi invité à ces nôces avec ses Disciples.* Jesus accompagné des cinq Disciples qu'il avoit choisis à Béthanie, marcha vers le nord, en remontant le

long du Jourdain, et arriva le troisième jour à Cana en Galilée, au-dessus du lac de Génésareth. Ce fut là qu'un particulier de la ville, qui célébroit ses nôces, l'y invita. Jesus promit de s'y trouver, et il y conduisit ses Disciples. Imitons ces pieux époux; invitons Jesus et Marie à tout ce que nous faisons. Avant de rien entreprendre, sut-tout avant d'embrasser un état, prions Jesus de nous éclairer, et Marie de nous assister.

2.° Considérons la conduite des deux époux pendant le repas. Jesus s'y trouvoit, autant pour autoriser la sainteté du mariage, que des Hérétiques devoient attaquer un jour, que pour apprendre aux Chrétiens à garder dans ces sortes de fêtes les règles de la modestie et de la tempérance. Ces époux et leurs convives étoient en présence de Jesus et de Marie, et par conséquent la décence ne pouvoit y être blessée par des parures immodestes, la pureté par des discours licencieux, la sobriété par des excès, la charité par des médisances; la tranquillité ne pouvoit y être troublée par des clameurs ou des querelles: aussi tout s'y passa avec une gaîté modeste, et dans une joie pure et innocente. Jesus ne nous interdit point tous les plaisirs, il en est d'innocens qu'il nous permet, il ne refuse pas même d'y prendre part avec nous, pourvu qu'ils soient raisonnables

et retenus dans de justes bornes. N'en prenons donc qu'avec lui, en sa présence et selon son esprit, et alors ils seront d'autant plus délicieux, qu'ils seront non-seulement innocens, mais encore sanctifiés.

3.° Faisons attention à ce qui arriva aux deux époux vers la fin du repas. Ils ressentirent les effets de la toute-puissance de Jesus, et de la tendre bonté de Marie. Que la fin de ce repas dut leur apporter de consolation, et par la vue du miracle éclatant qui s'y opéra, et par l'assurance qu'ils eurent d'une protection continuelle sur eux ! Il n'en est pas ainsi des plaisirs tumultueux et criminels dont le monde s'enivre. Les commencemens sont beaux, attrayans, délicieux; mais de quelle amertume et de quels remords, de quelle confusion et de quel désespoir ne sont-ils pas suivis ? Que ces deux époux se surent bon gré d'avoir invité Jesus et Marie ! Que les mariages seroient heureux, et qu'on se trouveroit de courage pour en surmonter les peines inséparables, si on les célébroit avec Jesus et Marie, avec des vues pures et chrétiennes, et non avec des vues payennes et charnelles, des vues d'ambition ou d'avarice !

SECOND POINT.

Miracle des nôces de Cana doit nous animer à mettre notre confiance en Marie.

1.° Confiance fondée sur sa bonté. *Le ı ayant manqué, la Mère de Jesus lui : Ils n'ont plus de vin.* D'abord Marie perçoit du besoin où l'on se trouve, ıs qu'on l'en avertisse. Ce qu'elle fit ırs, elle le fait encore aujourd'hui. tte divine Mère a toujours les yeux verts sur tous nos besoins. Qu'elle ırte de dangers que nous ne craignons s ! Qu'elle prévient de malheurs que us ne prévoyons pas ! Qu'elle obtient graces que nous ne demandons point ! suite Marie parle à son Fils sans qu'on n prie. Elle étoit à table près de lui, e connoissoit sa puissance ; elle n'ignot pas que pour opérer un miracle, il ıvoit qu'à le vouloir ; elle ne douta ème pas qu'il ne le voulût à sa prière, elle le demanda. Si Marie sollicite ainsi n Fils sans qu'on l'on prie, que ne a t-elle pas quand nous lui adressens humblement nos prières, et que us la supplierons d'intercéder pour us ? Enfin elle prévient les domestiques ce qu'ils ont à faire, sans qu'ils le deındent. *Sa Mère dit à ceux qui serient : Faites tout ce qu'il vous dira.* arie ne manque à rien, sa charité pré-

voit tout, elle va au-devant de tous les obstacles qui pourroient priver les époux de l'effet de sa protection. Cette divine Mère nous donne le même avertissement. Si nous voulons que J. C. l'exauce quand elle intercédera pour nous, écoutons-la nous-mêmes lorsqu'elle nous dit d'obéir à son Fils, de vivre saintement et en fidelles Chrétiens; alors nous pourrons nous promettre tout de sa médiation.

2.° Confiance en Marie, fondée sur sa puissance. Que de circonstances se réunissent ici pour nous la prouver! D'abord la demande que fait cette Vierge sainte. Ce n'est rien moins qu'un miracle qu'elle sollicite, et un miracle dans une occasion qui ne paroissoit pas mériter un prodige de la Toute-Puissance divine. Car il ne s'agissoit point de rendre un fils unique à une veuve désolée, de guérir un malade cruellement tourmenté, de soulager un malheureux dans son extrême nécessité; mais c'est Marie qui demande, et elle obtient. Ensuite la manière dont sa demande est présentée et reçue. Elle s'approche de son Fils; elle ne lui témoigne ni empressement ni inquiétude, mais elle lui dit en deux mots: *Ils n'ont plus de vin*. Qu'avoit-elle besoin d'en dire plus? Cette prière respectueusement voilée à l'ombre d'un récit, suffisoit. Jesus sait bien ce qu'elle désire, et elle est sa Mère. Il lui répondit: *Femme*,

u'y a-t-il de commun entre vous et moi? Ion heure n'est pas encore venue. larie n'insista point. Les assistans, qui e savoient pas de quoi il s'agissoit, ne fu-nt pas long-temps à en être éclaircis. ésus ne faisoit que commencer à paroître vec ses Disciples; il vouloit leur faire omprendre que dans les fonctions de Apostolat, il ne faut tenir ni à la chair au sang. D'ailleurs il avoit marqué un mps pour faire éclater sa puissance à urs yeux; ce temps n'étoit pas encore nu, et c'est ce qu'il vouloit faire en-ndre à la sainte Vierge, comme s'il lui it dit: Craignez-vous que celui qui m'a voyé, ne sache pas me marquer le mo-ent où il faudra que je manifeste sa oire et la mienne? Quoique le temps ont parle J. C. fût fort proche, il dit pendant à la sainte Vierge: il n'est pas mps; ce qui montre son intention reli-euse aux momens de la grace, et la pu-té de son zèle pour la gloire de son Père. attendoit, dit S. Augustin, que tous conviés sussent qu'il n'y avoit plus de n, et que le besoin fût constant et ma-feste, afin qu'on reconnût le pouvoir Fils et la gloire du Père. L'heure n'é-it pas encore venue, dit ce Père, lorsque arie lui parla en faveur des conviés; ais elle étoit arrivée lorsqu'il fit le mi-cle. D'ailleurs J. C., en accordant à arie ce qu'il paroît qu'elle n'a pas dû

lui demander, nous fait comprendre les égards qu'il a pour elle, et combien est puissante auprès de lui son intercession. Enfin la manière dont sa demande est exaucée. Après la réponse de Jesus, qui avoit peut-être surpris les assistans, Marie, loin d'être étonnée et de se décourager, se tint au contraire si assurée que Jesus avoit exaucé ses vœux, qu'elle appela les domestiques, et leur dit : *Faites tout ce qu'il vous dira.* A peine eût-elle donné cet ordre, que Jesus accorda sa demande. *Or il y avoit là six grandes urnes de pierre destinées aux purifications des Juifs, et tenant chacune deux ou trois mesures. Jesus leur dit : Emplissez d'eau ces urnes, et ils les remplirent. Jesus ajouta : Puisez maintenant, et portez-en au maître d'hôtel, et ils le firent. Dès que celui-ci eût goûté l'eau changée en vin, ne sachant d'où venoit ce vin (mais les serviteurs qui avoient puisé l'eau le savoient bien), il appela l'époux, et lui dit : Tout le monde donne d'abord le meilleur vin, et après qu'on a bu, on en donnne de moindre ; mais vous, vous avez réservé le meilleur jusqu'à cette heure.* Que ne devons-nous pas espérer maintenant d'une aussi puissante Protectrice que Marie ? Aidés de son secours, et fidelles à suivre ses exemples, peut-il nous manquer quelque chose ?

3.°

3.° Confiance en Marie fondée sur sa loire. *Ce fut à Cana en Galilée que esus fit ce premier miracle, et par-là manifesta sa gloire, et ses Disciples urent en lui.* La gloire de Marie éclate i, 1.° en ce que c'est à sa demande que C. fait le premier de ses miracles pu-ics, depuis qu'il s'est associé des Dis-ples; 2.° en ce que c'est à sa considé-tion que J. C. paroît avancer le temps opérer des miracles, et commencer nsi les fonctions de son ministère pu-ic; 3.° en ce que c'est à son occasion l'on commence à connoître la gloire de C., à croire véritablement en lui, et e ses Disciples sont confirmés dans ır foi. Que désire-t-elle encore aujour-ıui cette divine Mère, si ce n'est de us porter à la connoissance et à l'a-our de son Fils, notre Sauveur et notre eu?

TROISIÈME POINT.

miracle des nôces de Cana doit nous affermir dans notre foi en J. C.

1.° Ce miracle est incontestable par la ture même du miracle. De l'eau angée en vin est un prodige inoui et ique. On reconnoît là le Créateur de ıtes choses, le Maître des élémens et toute la nature. Là, on voit à dé-uvert la gloire et la puissance du Fils ique de Dieu. Que ce premier miracle

public de J. C. a de rapport avec le dernier qu'il opérera, lorsqu'il changera le pain en son Corps et le vin en son Sang ? Quand on croit le premier, quelle difficulté peut-on avoir à croire le dernier ? Je les crois l'un et l'autre, ô mon Dieu ! je les crois tous. J'adore votre souveraine puissance, je me réjouis de votre gloire, et je vous remercie de votre bonté infinie à mon égard.

2.° Ce miracle est éclatant par la manière dont il s'opéra. Ce fut sans aucune cérémonie, sans aucun appareil, et même sans prière, sans invocation. Jesus, sans sortir de sa place, dit aux domestiques : *Emplissez d'eau ces vases*, et ils le firent ; il ajouta : *Puisez maintenant, et portez-en au maître-d'hôtel.* Celui-ci en fit l'éloge comme d'un vin délicieux. Ce changement se fit entre les mains des serviteurs, et pour ainsi dire, par leur ministère, sans que Jesus parût s'en mêler. Le prétendu Réformé ne peut se refuser à l'évidence d'un tel miracle, et il ne voudra pas croire que le changement du pain et du vin au Corps et au Sang de J. C., qui ne se fait réellement que par la vertu de J. C. et par l'opération du Saint-Esprit, se puisse faire par le ministère des Prêtres qui ont reçu pour cela la puissance de J. C. et l'onction de son Esprit. Qu'on est peu conséquent, qu'on est aveugle même,

quand on ne veut consulter que ses préjugés et qu'on méprise la voix de l'Eglise !

3.° Ce miracle est avéré par la multitude des témoins. Que ce fut de l'eau qu'on avoit mise dans les vases, rien de plus incontestable ; les domestiques de la maison l'avoient apportée, les assistans l'avoient vue, et tous en étoient les témoins non suspects. Que ce fut du vin et du meilleur vin qu'on retira des vases ; l'ordonnateur du festin, les époux, les Disciples de Jesus, tous les assistans en furent les juges, et il n'y avoit pas moyen de s'y tromper. Considérons comment, après cela, les Disciples durent regarder leur Maître, ou plutôt considérons comment nous devons le regarder nous-mêmes, quelle foi nous devons avoir en sa puissance, quelle confiance en sa bonté, quel respect pour sa personne, quel désir de lui plaire, de nous attacher à lui, et de le servir toute notre vie.

O divin Jesus ! montrez encore votre puissance et votre bonté en changeant mon cœur, ou plutôt en y substituant à la place de cette foiblesse, de cette langueur qui le dominent, la force et la joie de votre Esprit. Faites que, saintement enivré du vin nouveau de votre charité, il n'ait plus de goût pour les fausses délices du siècle ; faites succéder à la froideur qui y règne, le feu de votre divin amour ; faites enfin que je sois

toujours docile à suivre vos ordres, à faire chaque chose selon vos vues et dans son temps, et que j'en reçoive le prix au jour de la récompense. Ainsi soit-il.

XXXV.e MÉDITATION.

Jesus se dispose à aller à Jérusalem. Jean. 2. 12-13. Matt. 4. 18-22. Marc. 1. 16-20.

PREMIER POINT.

Jesus revient à Capharnaum.

Il alla ensuite avec sa Mère, ses frères et ses Disciples, à Capharnaum, où ils ne demeurèrent que peu de jours; mais la Pâque des Juifs étant proche, il alla à Jérusalem.

1.° Jesus quitte la ville de Cana, quoique sa gloire y eût éclaté par le miracle qu'il y avoit fait. La réputation qu'on s'est acquise dans un lieu, l'agrément qu'on peut y trouver, et quelque autre avantage temporel que ce puisse être, ne sont pas, pour un Ministre de l'Evangile, des motifs d'y fixer son séjour; il ne doit connoître que les lieux où ses fonctions l'appellent.

2.° Marie, Mère de Jesus, le suit à Capharnaum, ainsi que ses frères, c'est-à-dire, ses parens et ses Disciples. Le zèle d'un Ministre de l'Evangile doit aller

jusqu'à renoncer à sa famille, pour ne pas manquer à sa vocation. Il ne doit pas se détourner de son ministère pour aller demeurer avec ses parens ; c'est à eux, s'ils veulent, à aller le trouver où l'obéissance l'a fixé.

3.° J. C. demeura peu de temps à Capharnaum, parce que la Pâque approchoit, et qu'il vouloit aller la célébrer à Jérusalem, comme il y alla en effet. Il faut tout disposer pour satisfaire, dans ces jours de solennité, aux devoirs publics de la Religion, et à ce qu'exige l'édification du prochain. Jesus se préparoit à aller à Jérusalem, non pas pour y célébrer la Pâque en simple particulier, mais pour s'y montrer en qualité de Messie, y annoncer son Evangile, et engager cette grande ville, par ses miracles et ses bienfaits, à croire en lui, et à recevoir les paroles du salut qu'il lui apportoit. C'est pour cela, ô Jesus! que, toujours rempli du zèle des ames, vous quittez la ville de Cana, vous vous hâtez de sortir de celle de Capharnaum, et vous vous pressez de rappeler auprès de vous de fidelles Disciples, pour être d'abord témoins, et dans la suite imitateurs de votre zèle. C'est ainsi que toutes vos démarches, tous vos desseins sont pour notre salut, tandis que nous le négligeons et nous occupons de toute autre chose.

SECOND POINT.

Jesus rappelle auprès de lui Pierre et André.

Lorsque Jesus fut arrivé à Capharnaum, il permit à ses Disciples de se retirer chez eux jusqu'à ce qu'il les rappelât. Si Nathanaël n'étoit pas resté à Cana, lieu de sa demeure, il y retourna; Philippe se retira à Bethsaïde, d'où il étoit; Jean étoit de Capharnaum; Pierre et André, quoiqu'originaires de Bethsaïde, demeuroient aussi à Capharnaum. Jesus voulant donc aller à Jérusalem, accompagné de quelques Disciples, appela d'abord à sa suite Pierre et André.

1.° Examinons ici qui sont ceux que J. C. appelle. *Or Jesus marchant le long de la mer de Galilée, vit deux frères, Simon appelé Pierre, et André son frère, qui jetoient leurs filets dans la mer, car ils étoient pêcheurs.* C'étoient des pêcheurs, gens grossiers, sans lettres, sans crédit, sans autorité, sans autre bien qu'une barque et des filets; mais d'ailleurs gens simples, d'une vie innocente et laborieuse, actuellement occupés aux travaux de leur état; voilà ceux que Dieu préfère aux Grands, aux Riches, aux Savans, aux hommes vains, oisifs et voluptueux.

2.° Observons à quel dessein J. C. les appelle. *Et il leur dit: Suivez-moi, et*

: *vous ferai devenir pêcheurs d'hommes.* 'étoit assez la coutume du Sauveur de ıire dans ses discours de ces sortes d'alısions, et de conduire naturellement les sprits par les objets sensibles, aux choses piritueltes. Suivez-moi, dit-il donc ici Pierre et à André; vous êtes des pêheurs, je le suis aussi; vous pêchez du oisson, je pêche des hommes; venez vec moi, je vous apprendrai cet art ivin. Sans doute qu'ils ne comprirent as toute l'étendue de ces paroles. Eh! ui se le fût jamais imaginé, que des ens de cette sorte, si simples et si grossiers, devoient un jour changer la face e l'Univers, détruire l'idolâtrie, et faire econnoître Jesus crucifié pour le Fils ınique de Dieu! Qu'un Julien l'Apostat, u'un Porphyre, qu'un Celse aient dit utrefois, que les libertins et les impies e nos jours disent encore, s'ils le veulent, ue le choix de Jesus se fit par politique, u'il prit des gens grossiers et simples, arce qu'il ne pouvoit se faire suivre par les savans et des gens d'esprit. Mais, eut-on leur répondre: Jesus-Christ n'a u se faire suivre que par des hommes imples et ignorans, et ces simples, ces gnorans se sont fait suivre par les savans le la terre les plus éclairés. Ils ont converti l'Univers, les villes, les provinces, t les nations même où il y avoit plus l'esprit et de science que dans tout le

reste du monde. Les anciens impies n'ont pu rien objecter contre cette vérité ; les nouveaux la détruiront-ils jamais ? N'est-ce pas ici un fait authentique que Jesus-Christ a annoncé, lorsque la chose étoit hors de vraisemblance, dont la certitude a passé de siècle en siècle jusqu'à nous, et dont nous voyons l'accomplissement ?

3.° Considérons comment J. C. appelle Pierre et André d'un mot, et en passant : *Aussi-tôt ils quittèrent leurs filets et ils le suivirent.* Malheur à celui que la passion ou la distraction empêche d'entendre ce mot ! malheur à celui qui, l'ayant entendu, ne le veut pas comprendre, se le dissimule, le limite ou le modifie ! malheur à celui qui, l'ayant compris, le néglige, diffère d'y obéir, attend qu'on le lui répète, en étouffe le souvenir, ou pour n'y pas répondre, ou pour se retirer lâchement, après y avoir d'abord répondu ! Combien de fois Jesus ne nous a-t-il pas appelés à sa suite, à son service, à une vie sainte et fervente, sans que nous ayons daigné répondre à une invitation si douce et si honorable ! Que serions-nous devenus à la suite et entre les mains de ce divin Sauveur ? des Saints, et peut-être des instrumens dont il se seroit servi pour le salut et la sanctification de plusieurs. Quelle perte ! quel malheur ! Mais ne nous désespérons pas : il nous appelle encore, écoutons sa

voix. Commençons aujourd'hui, quoique tard, à suivre ce divin Maître, et promettons-lui de le suivre désormais avec fidélité et constance.

TROISIÈME POINT.

Jesus appelle à sa suite Jacques et Jean.

De là s'avançant, il vit dans une barque deux autres frères, Jacques et Jean avec Zébédée leur père, qui raccommodoient leurs filets ; il les appela. Et ayant laissé dans la barque Zébédée leur père avec ses gens, ils le suivirent.

1.° Jacques et Jean obéissent avec alégresse. Jean n'avoit pas laissé ignorer à Jacques son frère aîné, ni à son père Zébédée, le miracle dont il avoit été témoin à Cana. Ceux-ci savoient, ainsi que lui, combien Jesus en avoit fait à Capharnaum. Ce tendre père étoit charmé que le plus jeune de ses fils fût déjà admis au nombre des Disciples du Messie, et l'aîné portoit une sainte envie à son frère, lorsque Jesus les appela tous deux. Quelle fut l'alégresse de ces deux frères, quelle fut la joie des quatre amis, de se voir réunis à la suite du même Maître! Qui ne regarde pas la vocation de Dieu comme une insigne faveur, commence à s'en rendre indigne, et court risque d'y devenir bientôt infidelle. Zébédée, qui se voyoit tout-à-la fois privé de ses

deux fils, bien loin de s'en plaindre, remercia Dieu de ce qu'il multiplioit sur lui ses bienfaits. Un père vraiment Chrétien peut-il regarder autrement la vocation de ses fils à l'état religieux ou ecclésiastique ?

2.° Jacques et Jean obéissent avec générosité. Ils se séparent d'un père tendrement aimé ; ils ne vont pas même prendre congé de leur mère, dont cependant ils connoissoient la tendresse. Ils abandonnent, ainsi que les deux premiers, leurs barques et leurs filets entre les mains de ceux qui étoient à leurs gages, sans savoir quand ils les reprendront, ou s'ils les reprendront jamais. Enfin ils quittent tous un genre de vie auquel ils étoient accoutumés, et des occupations qui faisoient toute leur richesse. Mais, dira-t-on, tout cela étoit peu de chose. Hélas ! ce qui nous empêche de suivre Jesus-Christ avec une fidélité pleine et entière, ce que Dieu nous presse d'abandonner pour son amour, est sûrement en soi-même quelque chose de moindre encore, et nous ne pouvons nous résoudre à nous en détacher.

3.° Ils obéissent avec promptitude. D'abord, aussi-tôt, sans délai, au premier son de la voix, ils quittent tout. Modèle parfait de l'obéissance religieuse. La promptitude, sûr indice de la ferveur, fait le principal mérite de l'obéissance,

qui, pour être digne de Dieu, ne doit pas être moins prompte que celle des êtres animés, qui obéissent sans différer à la voix de leur Créateur. Elle doit être semblable à celle que, soit volontiers, soit malgré nous, nous montrerons à la mort, lorsqu'il nous rappellera à lui : obéissance alors que nulle affaire commencée, et nuls projets entamés ne pourront retarder d'un moment.

C'en est fait, ô mon Dieu ! aucun attachement ne me retiendra, aucune difficulté ne me rebutera, quand il s'agira de votre service. Je renoncerai, s'il le faut, à ce que j'ai de plus cher, j'embrasserai ce qu'il y a de plus difficile pour obéir à vos ordres, et pour vous montrer quelle est ma docilité. Soutenez ces résolutions par votre grace, Seigneur, afin que je sois à vous dans le temps et dans l'éternité ! Ainsi soit-il.

XXXVI.e MÉDITATION.

Premier voyage de Jesus à Jérusalem, à la Fête de Pâque. Jean. 2. 13. 25.

PREMIER POINT.

Jesus chasse du Temple les Profanateurs.

La Pâque des Juifs étant proche, Jesus alla à Jérusalem. C'étoit la première Pâque depuis qu'il avoit commencé sa vie publique. Depuis ce temps-là, il ne s'étoit point encore montré dans la capitale, on ne l'y connoissoit que sur le témoignage de son Précurseur, et par le bruit des miracles qu'il avoit déjà faits dans la Galilée. C'en étoit assez sans doute pour disposer cette ville à profiter de la présence de Jesus-Christ, et pour la prévenir en faveur de sa doctrine, si son opiniâtreté n'eût pas toujours été insurmontable. Jesus y entra quelques jours avant la fête de Pâque, suivi des quatre Disciples qu'il avoit appelés en passant sur le bord de la mer de Tibériade, Pierre, André, Jacques et Jean. Y étant arrivé, il alla droit au Temple, où il voulut se faire connoître par un coup d'autorité qui dut être d'un grand éclat, en chassant de la Maison de Dieu des profanateurs qui la déshonoroient, et

que les Prêtres y souffroient depuis longtemps sans songer à remédier à ce désordre.

1.° Considérons quels étoient ces profanateurs. *Et il trouva dans le Temple des vendeurs de bœufs, de moutons et de colombes, avec des changeurs qui y étoient assis.* Ces profanateurs étoient, d'une part, des Juifs intéressés qui tenoient une espèce de marché dans le premier parvis du Temple, y vendoient les choses nécessaires aux sacrifices; et de l'autre, des changeurs, qui, pour la commodité publique, faisoient un commerce fort lucratif, en donnant, à condition d'un certain profit, des pièces de monnoie en échange de l'or et de l'argent qu'on leur apportoit. Quels sont, hélas! les profanateurs de nos Eglises, mille fois plus respectables par la présence sacramentelle et réelle de Jesus-Christ, que le Temple de Jérusalem? des gens qui n'y viennent que pour voir et être vus, qui entrent jusqu'aux pieds des Autels avec bien moins de respect et de retenue que dans la maison d'un Grand du monde, qui y paroissent avec tout le faste, l'orgueil, la mondanité, l'immodestie et l'indécence que l'on porte dans les assemblées profanes; qui y parlent plus librement que dans une salle de spectacle; qui dans le temps même qu'ils semblent

vouloir, à l'extérieur, rendre à Dieu quelque hommage, ont le cœur et l'esprit occupés d'objets inutiles ou criminels; qui en sortent enfin avec encore plus de dissipation et avec beaucoup plus de péchés qu'ils n'en avoient apportés. Ne suis-je pas moi-même de ce nombre?

2.° Observons comment Jesus-Christ traite ces profanateurs. Leur profanation scandaleuse étoit tolérée, elle s'étoit introduite en coutume, on n'y faisoit plus attention; on voyoit leur négoce dans le Temple, sans y trouver à redire. Jesus-Christ ne put souffrir ce scandale, il en fut indigné. Le lieu saint qu'on profanoit avec si peu de ménagement, étoit la demeure de son Père; c'étoit à lui de le venger. *Il fit un fouet avec des cordes, et chassa tous les profanateurs du Temple avec les moutons et les bœufs, et il jeta par terre l'argent des changeurs, et renversa leurs bureaux; et s'adressant à ceux qui vendoient des colombes, il leur dit: Otez tout cela d'ici, et ne faites pas de la maison de mon Père une maison de trafic.* Combien de choses que nous nous pardonnons, que nous regardons comme légères, comme autorisées même, ou du moins excusées par l'usage; l'exemple des autres, et que Jesus ne regarde pas ainsi! L'Eglise est la Maison de Dieu; mais nous sommes les Temples vivans de l'Esprit-

aint. Voyons s'il n'y a rien à purifier ans nos cœurs, rien qui puisse y blesser ›s yeux de Jesus-Christ, et attirer sur ous la rigueur de ses châtimens. Apprenons sur ce point à régler notre conuite et nos jugemens, non sur l'usage les hommes, mais sur la sainteté du)ieu que nous servons.

3.° Considérons le zèle que Jesus nontre dans cette occasion ; zèle prédit, èle dévorant. Zèle prédit. Les quatre)isciples, témoins de ce qui venoit de e passer, et qui n'avoient jamais vu en esus-Christ qu'un air de bonté et de douceur, ne virent pas sans surprise la vigueur de cette action. *Ils se rappelèrent* e verset du Pseaume que souvent on écitoit dans leurs Synagogues : *le zèle de votre maison m'a dévoré* ; et ils virent ue cette prophétie se vérifioit à la lettre lans la personne de leur Maître. Cet)racle doit s'accomplir encore dans tous eux que Jesus a associés à son ministère. Zèle de Jesus-Christ, zèle dévorant, qui n'avoit que Dieu pour principe. Ce divin Sauveur étoit pénétré de la majesté de son père, et il l'aimoit d'un amour parfait ; de là ce zèle vif et ardent qui l'animoit. Ah ! si nous avions pour Dieu les mêmes sentimens de respect et d'amour, que notre zèle seroit ardent, sage, éclairé et efficace ! Le zèle qui n'a pour principe que la passion, qui n'est produit

que par une humeur sauvage et critique, par un tempérament bouillant et inquiet, par la colère, par l'antipathie et la haine du prochain, par l'orgueil et le désir de se faire valoir; un tel zèle se décèle lui-même, se fait mépriser, et révolte les coupables; mais le zèle qui vient de Dieu est plein de décence dans ses mouvemens, de sainteté dans ses paroles, de gravité dans ses commandemens, d'autorité et de majesté dans la personne qui en est remplie: à un pareil zèle tout cède, rien ne résiste.

SECOND POINT.

Jesus répond aux Juifs qui se plaignent de sa sévérité.

1.° Examinons la question que lui font les Juifs. *Les Juifs lui dirent: Par quel miracle nous montrez-vous que vous avez droit de faire ces choses?* Ces Juifs avoient sans doute quelque autorité dans le Temple, comme les Prêtres, les Scribes, les Lévites. Leur question annonce au moins en eux beaucoup d'animosité, d'envie, d'incrédulité. Pour remédier, disent-ils, à des abus publics, il faut avoir l'autorité publique, ou une mission extraordinaire du Ciel: montrez-nous donc votre pouvoir et les marques d'une autorité légitime, qui justifient ce que vous venez de faire; ou, si vous êtes Prophète et Envoyé de Dieu, faites preuve

de cette qualité en faisant ici quelques prodiges ; donnez-nous un signe de votre mission en opérant quelque miracle. Mais l'action que Jesus venoit de faire n'étoit-elle pas elle-même un signe sensible de son pouvoir divin, et une preuve de son autorité ? Quatre Galiléens grossiers, Disciples de Jesus-Christ, venoient d'y reconnoître l'accomplissement d'une prophétie qui regardoit le Messie ; et ces savans de Jérusalem n'y voient rien, s'en scandalisent même. Mais s'il leur faut une autre preuve, un signe, il n'est pas nécessaire que ce soit un miracle. Les témoignages de Jean-Baptiste dont ils avoient entendu parler, ne disposoient-ils pas assez hautement en faveur de Jesus-Christ ? Lorsqu'eux-mêmes envoyèrent des Députés au saint Précurseur, ils étoient disposés, dirent-ils alors, à le croire, s'il se disoit le Messie ; or Jean n'étoit-il pas encore plus digne de foi lorsqu'il en nomma un autre, et tous ne savoient-ils pas que cet autre étoit Jesus ? Pourquoi donc maintenant demander un miracle ? Mais enfin s'il en faut un, le succès de l'action que J. C. venoit de faire n'en étoit-il pas un ? Comment un seul homme, s'il n'est autorisé de Dieu, a-t-il pu entreprendre et exécuter un projet, sans que parmi tant d'hommes intéressés à s'y opposer, pas un seul osât parler et se défendre ? Comment tous ces vendeurs

et ces changeurs se seroient-ils laissé traiter de la sorte, s'ils n'avoient senti l'impression de la Divinité qui étoit en Jesus ? N'étoit-ce pas un grand miracle, dit St. Jérôme, qu'un seul homme, qui ne paroissoit revêtu d'aucune autorité, eût fait, sans la moindre résistance, ce que Jesus-Christ venoit de faire ? Il falloit bien, ajouta ce Père, qu'un feu céleste eût alors brillé dans ses yeux, et que la Majesté divine eût éclaté sur son front. Mais s'il leur faut encore d'autres miracles, ces Juifs ignoroient-ils combien Jesus en avoit fait dans la Galilée ? Ceux qui les avoient vus, n'étoient-ils pas pour lors à Jérusalem pour y célébrer la Pâque? Ne les leur avoient-ils pas racontés ? Sont-ils tous des insensés ou des fourbes? Mais endurcis que vous êtes, Jesus en fera à Jérusalem, vous les verrez, et vous ne les croirez pas. Quand le cœur est aliéné par la passion, rien ne suffit. Il faudroit, selon les incrédules, que Dieu fît un miracle pour chacun d'eux en particulier, qu'il le fît dans l'espèce et de la manière qu'ils lui prescriroient. Ah ! ce n'est pas ainsi qu'on en use avec l'Auteur de l'Univers. Il ne peut recevoir la loi de ses créatures. Ses voies sont plus élevées, plus majestueuses, plus dignes de lui, et plus indépendantes : il n'accorde point de prodiges à ceux que l'incrédulité ou la malignité engage à les

demander, parce qu'avec ces dispositions on les demande, non pour se convaincre, mais pour les combattre.

2.° Observons quelle fut la réponse de Jesus, et en quel sens les Juifs la prirent. *Jesus leur répondit : Détruisez ce Temple, et je le rétablirai en trois jours. Les Juifs lui répartirent : Ce Temple a été quarante-six ans à bâtir, et vous le rétablirez en trois jours ?* Voilà quels sont encore nos beaux esprits, nos esprits forts, qui, dans les choses de la Religion, prennent tout dans un sens grossier, et purement matériel ! Eh quoi ! des Juifs qui se piquoient d'être instruits, qui étoient accoutumés aux sens figurés, aux énigmes, aux paraboles, ne soupçonnent rien de semblable dans la réponse de Jesus ! Plus la chose leur paroissoit impossible, et plus ils devoient sentir qu'il ne falloit pas prendre les termes de cette réponse dans leur sens propre. Ils devoient donc demander à celui qui la faisoit, dans quel sens il l'entendoit ; ou s'ils n'osoient lui faire cette demande, ils devoient attendre, comme firent les Apôtres, que le temps en dévoilât le mystère et en donnât l'explication. Ainsi devons-nous en user dans toutes les occasions où nous trouvons de l'obscurité dans l'Ecriture, dans nos mystères, dans la conduite de Dieu sur les hommes. N'en soyons ni moins fidelles à Jesus-Christ,

ni moins soumis à son Eglise. Dieu a ses momens, et le temps dévoilera tout. Mais ce parti est trop humble et trop sage pour des savans orgueilleux. Ceux-ci commencèrent à raisonner sur le Temple matériel où ils étoient, à calculer combien de temps on avoit mis à le construire et à le mettre dans l'état où il étoit, à décider que la parole du Sauveur renfermoit une contradiction manifeste, et enfin ils se retirent plus incrédules qu'ils n'étoient venus. Juste châtiment de leur orgueil et de leur aveuglement volontaire ! *Mais Jesus parloit du Temple de son Corps*, de ce Corps divin que les Juifs devoient attacher à la Croix, qui ensuite devoit être enseveli, et qu'il devoit ressusciter trois jours après. O Corps admirable ! vous êtes en effet le vrai Temple de Dieu ; c'est en vous que réside la plénitude de la Divinité. C'est par vous que nous avons accès auprès de Dieu, et que nous nous unissons à lui, en vous recevant dans le divin Sacrement.

3.° Considérons quel effet produisit dans la suite la réponse de Jesus. Cette réponse étoit une prédiction par laquelle le Sauveur disoit aux Juifs en énigme : Comme vous sacrifiez le Temple de mon Père à votre avarice, vous sacrifierez mon Corps à votre envie. Mais qu'arrivera-t-il ? La même Puissance qui vient

de faire ce qui vous cause du scandale et de la confusion, sera enfin un dernier prodige que vous ne pourrez comprendre, et sous le poids duquel vous succomberez. Ce prodige, c'est la résurrection de mon Corps, qui se fera dans les trois jours qui suivront la destruction que vous en aurez faite. Alors je serai vainqueur de la mort, et ma Résurrection établira parfaitement la vérité de ma mission. Cette prédiction eut son effet au temps marqué; c'est-à-dire, *quand J. C. fut ressuscité d'entre les morts, ses Disciples se ressouvinrent qu'il leur avoit dit cela, et ils crurent à l'Ecriture et à tout ce qu'il leur avoit dit.* C'est ainsi que la même parole qui aveugla les Juifs indociles, et causa la mort à Jesus, consola les Disciples de ce divin Sauveur, affermit leur foi, lorsqu'ils en virent l'accomplissement, convertit les Gentils, et les convainquit de la divinité du Messie. C'est ainsi, ô divine Sagesse! que d'un seul mot vous punissez vos ennemis, vous vous livrez pour nous, vous formez votre Eglise, et vous consolez ceux qui croient en vous!

TROISIÈME POINT.

Jesus pénètre le fond des cœurs.

1.° Il connoît ceux qui ne croient pas en lui. *Pendant qu'il fut à Jérusalem pour la fête de Pâque, plusieurs crurent*

en son nom, voyant les miracles qu'il faisoit. Jesus ne refusa pas de donner à l'affluence du peuple qui étoit alors à Jérusalem la grande preuve de sa mission : les Juifs ne lui avoient demandé qu'un miracle, il en fit tant et de si grands, que plusieurs crurent en lui. Helas ! pourquoi tous ne crurent-ils pas ? Ce ne fut l'effet que de leur obstination. *Jesus les connoissoit.* Il connoît encore aujourd'hui tous ceux qui ne croient pas en lui ; lui seul sait jusqu'à quel point chacun d'eux est coupable, parce que lui seul connoît la mesure des graces et des lumières auxquelles ils ont résisté. Mais sans examiner jusqu'à quel point ils sont criminels, ce qui ne nous regarde pas, contentons-nous de les plaindre, de prier pour eux, et de considérer combien nous-mêmes nous serions coupables, si nous avions le malheur d'être du nombre de ceux qui ne croient pas.

2.° Jesus connoît ceux qui croient en lui. *Plusieurs crurent en Jesus-Christ. Mais pour lui, il ne se fioit pas à eux, parce qu'il les connoissoit tous.* Dans le cœur de ces Juifs légers et inconstans, que l'admiration des miracles que Jesus-Christ opéroit, lui avoit attirés plutôt que leur amour pour la vérité et l'estime pour sa personne, le Sauveur lisoit clairement qu'un jour ils demanderoient

son sang, et qu'il n'y avoit parmi eux aucune sûreté pour lui. Il connoissoit que ces hommes qui lui paroissoient alors si dévoués, et qui croyoient en lui, étant environnés de ceux qui ne croyoient point, n'avoient pas pour la plupart une foi assez ferme pour résister à l'exemple, à l'autorité, aux artifices, aux calomnies de ceux-ci. Aussi étoit-il résolu de ne pas se fier à l'affection présente qu'ils lui témoignoient, ni à l'admiration subite dont il les voyoit saisis. Nous croyons en Jesus-Christ : et dans certains temps nous renouvelons des sentimens de pénitence qui édifient l'Eglise. Mais, hélas! Jesus-Christ peut-il compter sur nous, se fier à nos promesses? voit-il en nous cette généreuse détermination à observer sa loi en tout, à surmonter toutes les difficultés, à vaincre toutes les tentations, à mépriser tout respect humain, à résister à tous les mauvais exemples, à éviter tous les scandales, à fuir toutes les occasions de l'offenser? Ne voit-il pas au contraire dans la plupart d'entre nous des fidelles sans foi, des cœurs sans piété, des volontés sans action, ou du moins une foi si foible et si languissante, que tôt ou tard elle succombe et suit le torrent, la multitude, la politique et le monde?

3 °. Jesus-Christ connoît l'homme dans l'homme même, et sans le témoignage de

personne. *Et il n'avoit pas besoin qu'on lui rendît témoignage d'aucun homme, car il connoissoit par lui-même ce qu'il y avoit dans l'homme.* Que le témoignage des hommes est aveugle ! Ils ne peuvent penser, juger, parler et rendre témoignage des autres, que sur des apparences extérieures ; et qu'y a t-il de plus trompeur ? Ces apparences encore qui ne devroient être que tournées en bien par la charité, ne sont-elles pas le plus souvent tournées en mal par la malignité ? Ah ! ne jugeons point le prochain par le témoignage des hommes, croyons charitablement ce qu'on en dit de bien, et édifions-nous en ; mais n'ajoutons aucune foi à ce qu'on en dit de mal. Si nous avons droit de nous informer de quelqu'un, ne recevons le témoignage des hommes qu'avec les précautions que la charité, la prudence et la justice demandent, et jamais sans implorer les lumières de celui qui n'a besoin du témoignage de personne. Enfin, comptons pour peu de chose les discours et les pensées des hommes, par rapport à nous-mêmes. Nous ne devons ni nous flatter sur l'idée avantageuse que quelques-uns ont de nous, ni nous inquiéter de ce que d'autres peuvent penser et dire contre nous : ce n'est ni sur le témoignage de nos amis, ni sur celui de nos ennemis que Jesus nous connoît et nous juge.

Nous

Nous devons trouver dans le bien qu'on dit de nous, de quoi nous humilier, et dans le mal qu'on en dit, de quoi nous instruire. Au reste, rapportons tout à celui qui nous voit en nous-mêmes, et ne songeons à mériter l'approbation d'aucun autre que de lui.

Hélas! Seigneur, qu'ai-je fait quand j'ai recherché l'estime des hommes? J'ai cherché à les tromper, sans songer que je me trompois moi-même, et que je ne pouvois éviter la pénétration et la sévérité de vos regards. Qu'ai-je fait, quand je me suis affligé du mépris des hommes? J'ai oublié que je méritois le vôtre, et que le leur, souffert pour votre amour, pouvoit servir à expier mes péchés et à me purifier à vos yeux. Soyez donc, ô Jesus! l'unique témoin de ma vie, le seul dont je redoute le mépris, le seul dont je recherche les complaisances et les faveurs. Ainsi soit-il.

XXXVII.e MÉDITATION.

Entretien de Jesus avec Nicodème.

Cet entretien nous apprend qu'il est des obstacles à la foi, difficiles à vaincre, dont Nicodême triompha. ***Jean.*** **3. 1-22.**

PREMIER POINT.

Obstacles de la part du monde, et que Nicodème surmonta.

Or il y avoit un Pharisien nommé Nicodême, homme du premier rang parmi les Juifs, qui vint la nuit trouver Jesus, et lui dit : Maître, nous savons que vous êtes un Docteur envoyé de Dieu ; car personne ne peut faire les miracles que vous faites, si Dieu n'est avec lui. Les obstacles à la foi et à la piété qu'on trouve dans le monde, et dont Nicodême triomphe, sont :

1.° Les liaisons avec un parti accrédité. Nicodême étoit de la secte des Pharisiens. Cette secte faisoit profession d'une morale sévère et d'une observation rigoureuse de la loi ; mais en même-temps elle étoit superstitieuse, hypocrite, orgueilleuse et indocile. Elle avoit déjà marqué sa haine contre le Précurseur, et ne cachoit pas l'aversion qu'elle avoit pour Jesus-Christ. Qu'il est important de

bien considérer dans quel corps on s'engage, et avec quelles personnes on se lie !

2.° L'élévation d'un rang distingué. Nicodême étoit un de ceux qu'on appeloit Princes des Juifs ou Chefs de famille, qui étoient Membres du Conseil souverain de la Nation. Le faste et les richesses qui accompagnent la noblesse, les honneurs et les dignités du siècle, s'accordent difficilement avec l'humilité qui fait la base du Christianisme. Placé dans un haut rang, on croiroit souvent s'abaisser, si on voyoit comme voit le peuple, si on étoit touché de ce qui le touche, si on avoit la même religion que lui.

3.° Le crédit d'un âge avancé. La gravité de l'âge de Nicodême ne lui permettoit pas d'entendre les leçons d'un homme à qui on ne donnoit pas encore *quarante ans*. Plus un âge respectable nous donne de considération et d'autorité, plus nos démarches sont observées, nos changemens critiqués, et moins nous avons souvent de force pour mépriser les jugemens des hommes, et pour vaincre nos propres habitudes. Gardons-nous donc de renvoyer à un temps si incertain et à un âge si foible l'exécution des bons désirs que le Ciel nous inspire. Qu'il est tard à cet âge de commencer à s'instruire de sa Religion et à croire, d'entreprendre de changer son cœur et de se former à une vie nouvelle, sur-tout quand on a

passé sa jeunesse dans la licence, et qu'on ne s'est rempli l'esprit que de doutes et de fades railleries sur la Religion ! Nicodême n'en étoit pas là, mais en étudiant la loi il n'en avoit pas saisi l'esprit. Les obstacles dont nous venons de parler étoient grands, Nicodême les surmonta cependant; il vint à Jesus, mais non pas sans montrer quelque foiblesse. Il avoit le cœur droit, et malgré ses préjugés, il avoit été frappé des prodiges que Jesus avoit opérés. Qu'il étoit difficile en effet de se défendre de leur impression ! Et comment tous les Juifs d'alors et tous les incrédules d'aujourd'hui peuvent-ils en soutenir l'éclat, sans tomber aux pieds de Jesus-Christ ? Nicodême vint donc trouver le Sauveur, mais de nuit. O crainte du monde ! O respect humain ! que tu as arrêté de conversions et fait de réprouvés ! On n'ose donc, ô Sagesse divine ! on n'ose donc vous parler en plein jour, et se déclarer ouvertement pour vous. Un Grand du monde se croiroit déshonoré, ô Roi de gloire ! si on le trouvoit conversant avec vous et recevant vos instructions. O Jérusalem ! qui captives ainsi les habitans, quel déluge de crimes et ensuite de disgraces ne vas-tu pas attirer sur toi ? Nicodême montre encore plus de foiblesse dans ses sentimens que dans ses démarches. *Maître*, dit-il en particulier à Jesus,

on voit bien, aux miracles que vous faites, que vous êtes envoyé de Dieu pour nous instruire, et que Dieu est avec vous. C'étoit bien ici un aveu commencé qu'il rendoit à la Divinité de Jesus, mais non un aveu décidé. Que les premiers Disciples du Sauveur avoient bien mieux pensé et parlé de J. C., avant d'avoir vu aucun miracle de lui! André dit à son frère : *Nous avons trouvé le Messie ;* Philippe dit à Nathanaël : *Nous avons trouvé celui que la Loi et les Prophètes ont promis ;* Nathanaël, sur un seul mot que lui dit Jesus, s'écria : *Vous êtes le Fils de Dieu.* Voilà où les avoient conduits le témoignage de Jean et la circonstance du temps marqué par les Prophètes pour la venue du Messie ; et voilà où n'atteint pas ce Grand, ce Docteur, ce Pharisien qui devoit être mieux instruit que les Disciples, et qui de plus avoit été témoin de tant de prodiges. Jesus cependant ne le rebuta pas, il eut compassion de sa foiblesse ; il ne dédaigna pas ses avances, il approuva ses premiers efforts, il le reçut avec bonté, et l'instruisit même des plus hauts mystères, d'une manière proportionnée à sa situation, mais sans trop ménager sa délicatesse et ses préjugés. Ne désespérons pas, quelque obstacle que nous trouvions à notre salut, recourons à Jesus : quelque foibles que nous soyons, représentons-

lui notre foiblesse, et faisons quelques efforts : il est la bonté même, il nous recevra, nous fortifiera et nous instruira.

SECOND POINT.

Obstacles du côté de l'esprit, et dont Nicodême fut délivré.

1.° Premier obstacle à la Foi : un esprit fort, qui matérialise tout et ne croit rien. *Jesus lui répondit : En vérité, en vérité, je vous le dis, nul ne peut voir le Royaume de Dieu, s'il ne renaît une seconde fois.* Nicodême lui dit : *Comment peut renaître un homme qui est déjà vieux ? Peut-il rentrer dans le sein de sa mère, pour renaître encore ?* Le Docteur Pharisien prenant les paroles du Sauveur dans un sens matériel et grossier, et sans en demander aucun éclaircissement, commença à expliquer lui-même ce qu'il faudroit pour recevoir cette seconde naissance dont on lui parloit. Il eût fallu, selon lui, qu'un homme fait, et même vieux, rentrât dans le sein de sa mère, et en sortît une seconde fois ; d'où il concluoit sans le dire, mais le faisant assez entendre, que la chose étoit impossible, et impliquoit contradiction. Voilà nos esprits forts ; ils prennent partout le change ; ils n'ont que des idées basses et rampantes ; ils ne voient dans l'homme que matière, dans la vertu et le vice que préjugé, dans l'Eglise que

politique, dans l'ordre de l'Univers que hasard, dans les desseins de la création que le siècle présent; d'où ils concluent que tout ce qu'on leur dit de plus noble et de plus élevé, répugne et est impossible.

Jesus, qui avoit vu la méprise de Nicodême, et qui la vouloit faire servir à sa conversion, lui répliqua: *En vérité, en vérité, je vous le dis, nul ne peut entrer dans le Royaume de Dieu, s'il ne renaît de l'eau et de l'Esprit-Saint. Ce qui est né de la chair est chair, et ce qui est né de l'esprit est esprit. Ne soyez pas surpris de ce que je vous ai dit: Il faut que vous naissiez une seconde fois.* Comme si Jesus-Christ lui eût dit: Il faut que l'homme renaisse, non du sein de sa mère, mais de l'eau et du Saint-Esprit; et comme la première naissance qui vient de la chair, donne une vie charnelle et animale; de même la seconde, qui vient de l'Esprit-Saint, donne une vie spirituelle, sainte et divine. Ne vous étonnez donc plus de ce que je vous ai dit, qu'une seconde naissance étoit nécessaire pour entrer dans le Royaume de Dieu; je vous parle d'une nouvelle régénération spirituelle qui vous élève au-dessus de la loi de Moïse, bien plus que la loi ne vous élève au-dessus de la nature. Nous l'avons reçue cette seconde naissance de l'eau et du Saint-Esprit, en deve-

nant enfans de Dieu et de l'Eglise: remercions le Seigneur d'un si grand bienfait. Nous avons en nous deux vies ; la première, que nous avons reçue du premier Adam, vie terrestre et de péché ; la seconde, que nous avons reçue du second Adam, de J. C., par l'opération de son Esprit ; vie céleste, vie intérieure, vie de retraite et de mortification, vie de recueillement et de prière, vie d'union avec Dieu, vie de foi, d'espérance et d'amour. De laquelle de ces deux vies vivons-nous ? Hélas ! à peine peut-être connoissons-nous la seconde !

2.° Second obstacle à la Foi : un esprit présomptueux qui demande raison de tout, et qui ne conçoit rien. Nicodême reconnut son erreur ; mais il lui restoit bien des difficultés, et il étoit bien éloigné de la parfaite soumission que demande la foi. Jesus, pour tranquilliser son esprit sur la possibilité de cette seconde naissance et de cette seconde vie, quoiqu'invisible, lui fit cette comparaison (1), et lui dit : *L'Esprit souffle où il veut.* Le vent souffle sans qu'aucune puissance humaine puisse le susciter, le calmer, le diriger ou l'arrêter ; *vous en entendez le bruit*, vous en sentez l'impression, vous

(1) Cette comparaison est d'autant plus belle et plus énergique, que, dans la langue originale, le même mot signifie le *vent* et l'*esprit*.

savez qu'il existe ; cependant vous ne le voyez pas, *vous ne savez d'où il vient*, et où il a commencé, *ni où il va*, et où il doit finir : *il en est de même de tout homme qui est né de l'Esprit.* Comme s'il lui eût dit : cette renaissance dont je vous parle, qui se fait par l'opération de l'Esprit-Saint, ne se voit pas des yeux, mais elle n'en est pas moins réelle. Ce vent qu'on ne voit pas, mais dont on entend le bruit, et dont on voit les effets, est une image de cet Esprit-Saint qu'on ne voit point agir au-dedans de l'homme, où il souffle quand il lui plaît et comme il lui plaît, mais qui, régulièrement parlant, n'y agit pas sans qu'on en voie des effets au-dehors. Rien n'étoit mieux choisi que cette figure, que cet exemple. Parmi tous les phénomènes de la nature, le vent, par son irrégularité, sa force et son invisibilité, est un des plus propres à faire connoître la puissance de Dieu, l'incompréhensibilité de ses œuvres, et à faire sentir à l'homme sa foiblesse et sa dépendance. L'exemple étoit sans réplique pour qui n'eût voulu que croire ; mais Nicodême vouloit comprendre, et il répondit : *Comment cela peut-il se faire ?* Comment ? Pourquoi ? Voilà l'écueil fatal contre lequel la présomption de tout temps s'est brisée et a fait naufrage. Je ne puis croire, dit l'impie, ce que je ne conçois pas. Imposteur, vous croyez bien, sans le con-

cevoir, les phénomènes de la nature, sur le rapport de vos sens, et vous ne pouvez rien croire sur le rapport de celui qui a créé la nature et vous a donné les sens? Vous croyez mille absurdités que renferment vos systèmes, et vous les croyez sur l'autorité de ceux qui vous les débitent, quoiqu'ils ne les conçoivent pas mieux que vous, et qu'ils ne vous donnent aucune preuve; et vous ne croyez pas sur l'autorité du Fils unique de Dieu, qui a vu ce qu'il vous annonce, et qui a prouvé sa mission par les plus éclatans prodiges! Commencez par croire; cette voie est la plus sûre, elle est la plus digne de la grandeur de votre Dieu, et la plus proportionnée à votre foiblesse. Le Philosophe même croit le phénomène qu'il tâche de comprendre, dont il recherche les principes et les causes; et si quelquefois Dieu fait goûter la vérité de ses mystères, et en découvre l'économie, la beauté, c'est au cœur humble et soumis qui les croit, et non à l'esprit présomptueux qui, avant de les croire, en exige l'intelligence.

3.° Troisième obstacle à la foi: un esprit impérieux qui dogmatise sur tout, et qui ne sait rien. Il y avoit encore dans Nicodême un reste d'orgueil pharisaïque qu'il étoit nécessaire d'humilier. Jesus avoit conduit l'esprit de son Disciple au point où il falloit pour qu'il pût souffrir

utilement une opération si délicate. *Eh quoi*, lui dit-il, *vous êtes Docteur en Israël, et vous ne savez pas cela ? En vérité, en vérité, je vous le dis, nous parlons de ce que nous savons, et nous rendons témoignage de ce que nous avons vu, et vous ne recevez pas notre témoignage ; si vous ne me croyez pas lorsque je vous parle le langage de la terre, comment me croirez-vous quand je vous parlerai le langage du ciel ?* Jesus ne reproche pas à Nicodême de ne pas concevoir, mais de ne pas savoir et de ne pas croire. Il auroit dû savoir en effet qu'il est souvent parlé dans l'Ecriture d'un esprit droit renouvelé, d'un cœur sincère créé de nouveau, d'une eau pure qui doit effacer toutes les taches du péché. Nous ne pouvons concevoir les mystères de notre foi; mais nous devons les savoir, les croire, les adorer, et nous taire. Si nous sommes chargés du soin d'enseigner, nous devons encore en avoir une connoissance plus distincte ; nous devons savoir dans quels termes l'Ecriture les propose et les Saints Pères en parlent; dans quels sens les termes de l'Ecriture et des Pères doivent être entendus, quelles erreurs sur ces mystères l'Eglise a condamnées, et quels points elle a décidés. Mais l'orgueil franchit toutes les bornes, et réunit une extrême hardiesse avec une profonde ignorance.

On parle de tout, et on n'est instruit de rien. On ignore jusqu'aux premiers élémens de la Doctrine chrétienne, et on décide les questions les plus épineuses. Ne sommes-nous pas nous-mêmes de ce nombre ? N'ignorons-nous point ce que nous sommes obligés d'enseigner, ou ne nous mêlons-nous pas d'enseigner ce que nous ne devons pas savoir, ou ce que nous ignorons en effet ? Si le reproche fait à Nicodême fut mortifiant, il fut salutaire; le Pharisien humilié ne répliqua plus, son silence fut la preuve de sa docilité, et, par cette docilité, il mérita que Jesus continuât à lui révéler les mystères les plus sublimes (1), et qu'il finît l'entretien par un trait qui dût le consoler.

TROISIÈME POINT.

Obstacles du côté du cœur, et dont Nicodême fut préservé.

Jesus-Christ distingue ici lui-même ces obstacles, et dit que parmi les hommes, il en est qui fuient la lumière, d'autres qui préfèrent les ténèbres à la lumière, d'autres enfin qui viennent à la lumière.

1.° Il en est qui fuient la lumière. *Or, la cause de la condamnation de plusieurs,*

(1) Nous les reprendrons dans la Méditation suivante.

dit J. C., *c'est que la lumière est venue dans le monde, et que les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière.* Jesus est la lumière, le Christianisme est une religion de lumière, l'Evangile est une loi de lumière. La foi catholique nous découvre ce que nous avons à craindre ou à espérer dans l'autre vie, ce que nous avons dans celle-ci à fuir et à rechercher. Toutes les autres prétendues religions, toutes les différentes sectes, tous les systèmes des incrédules ne sont que ténèbres. La lumière est venue dans le monde, elle y brille encore de toutes parts; s'il y a peu de vrais fidelles, ce n'est pas manque de preuves et de connoissance, le mal est dans le cœur et dans la volonté. Les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière, ils ont librement préféré les ténèbres à la lumière, et voilà le sujet de leur condamnation. Ah! que cette préférence est criminelle devant Dieu! Combien de fois m'en suis-je rendu coupable!

2.° Il en est qui préfèrent les ténèbres à la lumière; et pourquoi? parce que leurs œuvres sont mauvaises. *Car quiconque fait mal, dit J. C., hait la lumière et ne vient pas à la lumière, de peur qu'on ne découvre ce qu'il fait.* Quelle est donc la cause d'une si injuste préférence? Dans la plupart, leurs œu-

vres, leurs péchés et leur attachement à l'iniquité; œuvres honteuses, œuvres de ténèbres. On hait, on écarte une lumière importune qui nous les reproche. La nature apprend à les cacher aux yeux des hommes; on tâche de se les cacher à soi-même, soit en les excusant, soit en méconnoissant la loi qui les défend ou qui en exige l'aveu humble et sincère; et on s'imagine, en ne croyant rien, les dérober à la connoissance de Dieu même et à la rigueur de sa justice. Ne nous étonnons donc pas de voir tant d'impies qui rejettent la foi, tant de déserteurs qui l'abandonnent: ils se sont livrés aux œuvres de ténèbres, voilà pourquoi ils fuient la lumière. En vain les incrédules se récrient contre ce jugement; il est sorti de la bouche de la Vérité même, et malgré leurs discours hypocrites, les obscénités dont leurs livres sont remplis, ne le confirment que trop. Craignons donc et fuyons le péché qui peut enfin et par degrés éteindre en nous toutes les lumières de la foi. La séduction, en matière de religion, commence et finit toujours par des chûtes honteuses.

3.° Il en est qui viennent à la lumière. *Mais celui qui agit selon la vérité, recherche la lumière, afin que ses œuvres soient connues, parce qu'elles sont faites en Dieu.* Ceux qui agissent selon la vérité, c'est-à-dire, ceux qui font le bien

ou qui se repentent et s'accusent du mal qu'ils ont fait, ceux-là aiment la lumière. Celui que le vice n'a point corrompu et qui a suivi la loi de Dieu, gravée dans tous les cœurs, ou qui, ayant suivi ses passions, gémit sous le poids de ses péchés et en expie le désordre, reçoit avec joie la lumière de l'Evangile, parce qu'étant d'accord avec sa conscience, il l'est avec Dieu. Ne sentons-nous pas nous-mêmes que nous approchons de Dieu avec confiance, quand nous avons saintement suivi sa loi, obéi à ses inspirations, résisté à nos passions, et gardé nos résolutions? Mais si au contraire notre conscience nous fait quelque reproche, si nous nous sentons éloignés du Seigneur, n'avons-nous pas alors une certaine peine à nous mettre en sa présence, et à pratiquer nos exercices ordinaires de piété? Dans cet état, rentrons promptement dans les voies de la vérité, accusons-nous, humilions-nous, cherchons la lumière qui nous fera connoître notre faute, et nous retrouverons dans notre humiliation la paix et la confiance que nous avions perdues. Nicodême n'étoit point de ces cœurs corrompus, qui ont intérêt de haïr et de fuir la lumière; il eut la consolation de se reconnoître dans le portrait que Notre Seigneur faisoit de ceux qui le cherchoient. Il se félicita de l'avoir trouvé, et il lui demeura cons-

tamment attaché. S'il garda quelque ménagement pendant la vie du Sauveur, il en garda moins après sa mort, et n'en garda plus sans doute après la descente du Saint-Esprit, lorsque la profession de la foi devint aussi nécessaire au salut, que la foi même.

Ne permettez pas, Seigneur, que par la multitude de mes péchés, je tombe dans cette incrédulité de l'impie, qui lui fait aimer ses ténèbres et craindre la lumière. Donnez-moi, ô mon Dieu! cette foi vive qui fait haïr les ténèbres, chercher, trouver et suivre votre lumière. Je crois, ô mon divin Sauveur! vos mystères incompréhensibles; je ne veux, pour les croire, d'autre garant de leur vérité, que votre parole. Eh! qui suis-je, pour en sonder la profondeur? Augmentez ma foi, Seigneur; faites-moi la grace de vivre selon ma foi, afin que je puisse voir dans le Ciel ce que je ne puis que croire et adorer sur la terre. Ainsi soit-il.

XXXVIII.e MÉDITATION.

Des autres mystères que Jesus révéla à Nicodême.

Ces mystères sont, la divinité de J. C., fondement de notre foi; la mort de J.-C., principe de notre espérance; l'amour de Dieu envers les hommes, motif de notre amour envers lui. *Jean.* 3. 13-18.

PREMIER POINT.

De la Divinité de Jesus-Christ, fondement de notre Foi.

Pour achever de soumettre l'esprit de Nicodême, et le conduire à une foi parfaite, Notre Seigneur, après lui avoir dit : Si ce que je vous ai appris de la régénération spirituelle qui se fait sur la terre, et dont je vous ai donné un exemple palpable, vous ne le croyez pas, comment me croirez-vous, si je vous révèle ce qui se passe dans le sein de Dieu, si je vous découvre les secrets du Ciel dont la terre n'a pas encore été favorisée ? J. C. ajouta : *Et personne n'est monté au Ciel que celui qui est descendu du Ciel, c'est-à-dire, le Fils de l'Homme qui est au Ciel;* comme s'il lui eût dit : Et personne ne peut

vous enseigner ces vérités célestes, que le premier-né d'entre les hommes ; *car personne n'est monté au Ciel* pour y puiser la science de Dieu, *si ce n'est celui qui est descendu du Ciel* pour l'instruction et le salut du monde, et qui, conversant et vivant sur la terre, ne laisse pas d'être actuellement dans le Ciel.

1.° Par ces paroles, le Sauveur nous apprend comment il est monté au Ciel. Par le Ciel que nous regardons comme le trône de Dieu, J. C. entend le sein même de la Divinité, c'est-à-dire, les trois Personnes divines, qui réellement distinguées entre elles, n'ont qu'une même nature, et ne font qu'un seul Dieu. C'est là, dans le sein même de la Divinité, où comme Fils de l'Homme, J. C. est monté, lorsque par son Incarnation, la sainte humanité conçue dans le sein de la Vierge par l'opération du Saint-Esprit, a été unie au Verbe de Dieu en unité de Personnes. Dès-lors en J. C. Fils unique de Dieu, l'Homme a été Dieu, et Dieu a été Homme ; dès-lors l'ame sainte de J. C. a été admise à la vue intuitive de Dieu et à tous les conseils de sa sagesse, d'une manière qui n'a été accordée à aucune créature, et elle a reçu toutes les graces, toutes les connoissances, tout le pouvoir qui convenoit à sa dignité de Fils de Dieu, et à sa qualité de Maître, de Sauveur, de Juge de l'Univers.

2.° Par ces paroles, J. C. nous apprend omment il est descendu du Ciel. Il en st descendu par son Incarnation, lorsque ce Verbe divin s'est fait chair, et que revêtu de notre chair, il a habité parmi nous. Il en est descendu, parce que sa sainte humanité, quoiqu'unie substantiellement au Verbe, ne laissoit pas d'être sur la terre, d'y vivre, d'y converser avec les hommes; et que cet homme que l'on voyoit sur la terre, n'étoit autre que le Verbe de Dieu, qui s'étoit incarné en prenant sur la terre un corps et une ame comme nous.

3.° Par ces paroles, J. C. nous apprend comment il est encore dans le Ciel. Il y étoit lorsqu'il tenoit ce discours, et dans tout le temps qu'il s'est montré sur la terre; parce que le Verbe, en s'incarnant, étoit sorti du sein de son Père sans le quitter, étoit descendu du Ciel sans cesser d'être au Ciel. Il y étoit, parce que, quoique sa sainte humanité fût sur la terre, elle étoit toujours substantiellement et inséparablement unie au Verbe, la seconde Personne de la Sainte Trinité, et que son ame jouissoit toujours de la claire vision de Dieu. Voilà donc quel est l'auteur et le consommateur de notre foi. Avons-nous tort de croire sur sa parole tout ce qu'il nous a révélé, et de nous en rapporter entièrement à lui? Avons-nous tort d'être

prêts, comme les Martyrs, à répandre notre sang pour toutes les vérités qu'il nous a enseignées ? Que les impies, qui se plaisent à comparer nos mystères et nos pratiques avec les fables et les superstitions des idolâtres, aillent donc une fois jusqu'à la source. Qu'ils demandent à ceux-là sur quel fondement ils croient et agissent, et qu'ils comparent leur réponse avec ce qui fait le fondement de notre foi. Depuis son Ascension, J. C. est toujours assis à la droite de Dieu son Père, d'où il ne descendra qu'au dernier jour, pour y juger les vivans et les morts. Nous disons, à la vérité, qu'il descend encore tous les jours du Ciel sur nos Autels dans la divine Eucharistie; mais c'est en multipliant sa présence, et non en quittant le Ciel.

SECOND POINT.

De la mort de J. C., principe de notre espérance.

1.° De la prédiction de cette mort. J. C. l'annonce. *Et comme Moïse*, dit-il à Nicodême, *éleva en haut le serpent dans le désert, il faut que le Fils de l'Homme soit élevé de la même manière.* 1.° La mort de J. C. a été prédite, annoncée et figurée par le Législateur de la nation Juive. Les Israélites dans le désert étant dévorés par une multitude de serpens, en punition de leurs

péchés, Moïse, par l'ordre de Dieu, éleva un serpent d'airain, le suspendit à un poteau, et à sa vue les enfans d'Israël furent guéris de leurs blessures. Figure de J. C. élevé sur une Croix, pour nous délivrer du serpent infernal et du péché. 2.° La mort de J. C. a été prédite, et dans le dernier détail, par les Prophètes. J. C., dans sa mort comme dans sa vie est l'accomplissement fidelle et littéral de la Loi et des Prophètes. 3.° Cette mort de J. C. a été annoncée par son Précurseur, lorsqu'il dit de lui : *Voilà l'Agneau de Dieu qui ôte les péchés du monde.* 4.° Enfin elle a été prédite par J. C. lui-même. Dès le premier voyage qu'il fit à Jérusalem, il annonça sa mort en public et en particulier, dans le temple et dans sa maison, le jour et la nuit. C'est ce qu'il dit aux Juifs assemblés autour de lui dans le Temple, y ajoutant la prédiction de sa Résurrection après trois jours. Il en parle encore ici, et spécifie à Nicodême le genre de sa mort, qui sera le supplice de la Croix, pour le salut des hommes. Il la prédira encore dans la suite, il en marquera les circonstances, et en nommera les auteurs. Une mort ainsi prédite, ainsi soufferte, et pour une si noble fin, est-elle une foiblesse? Devoit-elle être pour les Juifs un scandale, et une folie pour les Gentils? Ne

devoit-elle pas être plutôt pour les uns et les autres un objet d'admiration, d'amour, de reconnoissance, et le principe d'une espérance solide et de la plus entière confiance ?

2.° De la nécessité de cette mort. J. C. la démontre. *Il faut que le Fils de l'Homme soit élevé de la même manière.* Il faut que la malice, l'incrédulité de son peuple l'élève en haut sur la Croix, et qu'il y meure. Il le *faut* du côté de Dieu, du côté des hommes, du côté de J. C. même. Du côté de Dieu : il pouvoit sans doute sauver les hommes de plusieurs autres manières ; mais il a choisi et déterminé celle-ci, parce que nulle autre manière de sauver les hommes n'eût si pleinement réparé l'outrage que le péché lui avoit fait ; nulle autre n'eût si hautement publié sa grandeur, sa justice, sa sainteté, et la haîne qu'il porte au péché ; nulle autre n'eût manifesté si clairement sa bonté et sa miséricorde ; nulle autre n'eût fait briller avec tant d'éclat sa gloire et sa sagesse, puisque dans cette seule mort il a su réunir tous les droits de sa justice irritée avec toutes les faveurs de son infinie miséricorde. Il le *faut* du côté des hommes : cette mort étoit le moyen le plus propre pour leur faire connoître la grandeur de Dieu, l'énormité du péché, et les terribles châtimens qu'il mérite ; pour leur faire com-

prendre la nécessité où ils sont de se crucifier eux-mêmes, et les animer à le faire courageusement, à l'imitation de leur Sauveur ; pour les attacher à leur Dieu et à leur Rédempteur par les liens de la plus parfaite confiance, de la plus vive reconnoissance, du plus tendre amour. Il le *faut* enfin du côté de J. C. Une mort si ignominieuse et si douloureuse pouvoit seule satisfaire l'amour infini qu'il portoit à son Père, et le désir ardent qu'il avoit de nous racheter de la manière la plus abondante, la plus glorieuse à Dieu, et la plus utile pour nous. Cette mort seule pouvoit lui procurer cette gloire immense dont son Père vouloit le couronner, en l'établissant Médiateur entre lui et les hommes. O quelle gloire pour ce divin Sauveur, d'avoir réconcilié le Ciel et la Terre, et de l'avoir fait d'une manière si généreuse! Si l'esprit de Jesus étoit en nous, nous comprendrions qu'il *faut*, qu'il est nécessaire, qu'il est beau, utile et glorieux pour nous que nous soyons crucifiés avec lui. Cette vérité nous délivreroit de bien des chagrins, étoufferoit en nous bien des plaintes et des murmures, et les changeroit en joie et en actions de graces.

3.° Des fruits de cette mort : J. C. les prédit. *Afin*, dit-il, *que tout homme qui croit en lui ne périsse point,*

mais qu'il ait la vie éternelle. Le premier fruit de cette mort est donc de nous empêcher de périr en nous délivrant de la damnation éternelle, que nous avions encourue par le péché de notre premier père, et par les nôtres. Le second, c'est de nous avoir mérité la vie éternelle avec toutes les graces et tous les secours nécessaires pour y parvenir. O amateurs de la vie! pourquoi négligez-vous une vie qui est éternelle, pour vous attacher à une vie périssable et mortelle? Pécheurs accablés sous le poids énorme de péchés sans nombre, pourquoi vous obstiner à périr? Levez les yeux, voyez Jesus en croix; sa mort a satisfait pour vous; vous ne périrez point, vous vivrez éternellement. Croyez seulement en lui, appliquez-vous les mérites de son Sang en recevant les Sacremens qu'il a établis. Croyez en lui, écoutez-le comme votre Maître, obéissez-lui comme à votre Seigneur, imitez-le comme votre modèle, confiez-vous en lui comme en votre Sauveur. Croyez en lui et ne craignez rien. Croyez en lui, et comptez avec assurance sur la vie éternelle qu'il vous promet, et qu'il vous a méritée par sa mort. Ames chrétiennes, pourquoi ces inquiétudes inutiles, qui sans vous rendre meilleurs, ne font que vous troubler et vous éloigner de votre Libérateur? Vos craintes le déshonorent,

rent, vos défiances l'outragent ; après avoir fait tout ce qui est en vous, si vous vous laissez encore aller aux frayeurs et aux alarmes, ce n'est pas parce que vous avez péché, c'est parce que vous manquez de foi.

TROISIÈME POINT.

De l'amour de Dieu envers les hommes ; motifs de notre amour envers lui.

Car Dieu, continue J. C., *a tellement aimé le monde, qu'il lui a donné son Fils unique, afin que tout homme qui croira en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle.*

1.° Considérons que Dieu nous a donné dans la personne de son Fils unique, l'objet de sa tendresse et de ses complaisances. Quand Dieu nous auroit donné tous les Anges et l'Univers entier, quel parallèle entre ces dons et celui qu'il nous a fait de J. C. En nous donnant son Fils unique, il nous a donné toutes choses. Ce Fils est l'unique héritier du Père. Le Père, en nous le donnant, savoit bien que cet héritier libéral et magnifique nous transporteroit son héritage, et c'est à ce dessein qu'il nous l'a donné. Dieu, en nous le donnant, nous a donné le Ciel et la Divinité même dont ce Fils bien-aimé nous a rendus participans, en nous procurant l'adoption des enfans de Dieu. Quelles sublimes vérités ! Quelle bonté !

Quel amour ! O mon Dieu ! si je me dois tout à vous pour le bienfait de ma création, que vous donnerai-je pour le bienfait de ma rédemption, et d'une telle rédemption ?

2.° Observons à qui Dieu a donné son Fils. Au monde, aux enfans d'un père prévaricateur, prévaricateurs eux-mêmes et souillés de mille crimes ; à un monde rebelle à son Seigneur, ennemi de son bienfaiteur, livré à l'idolâtrie et à toutes les abominations qui en sont les suites. Ce n'est pas ainsi, ô mon Dieu ! que vous en avez usé avec les Anges rebelles. A peine eurent-ils consommé leur désobéissance, que, pour un seul péché, un péché de pensée et d'un instant, sans égard à leur nombre, à l'excellence de leur nature, aux grands maux que causeroit leur désespoir, aux grands biens qu'auroit pu causer leur conversion, vous les précipitâtes du haut du Ciel dans un Enfer éternel. Qui vous empêchoit de nous traiter avec la même sévérité ? Et où en serions-nous, si vous l'aviez fait ? Mais au lieu d'un châtiment si justement mérité, vous nous donnez votre Fils unique pour nous sauver, et vous le livrez à la mort pour nous tous sans exception.

3.° Examinons comment Dieu nous a donné son Fils. Entièrement. Le don que Dieu nous a fait, est sans réserve. Jesus tout entier est à nous, ses graces, se

mérites, sa vie, ses travaux, son sang, sa mort, sa gloire, sa Divinité même. Jesus est notre Roi pour nous gouverner, notre maître pour nous enseigner, notre guide pour nous conduire, notre chef pour nous animer. Jesus est notre force, notre lumière, notre consolation, notre trésor, notre joie, notre vie. Jesus dans la crèche s'est fait notre modèle; sur la croix, notre rançon; sur l'autel notre victime; à la sainte table, notre nourriture, et dans le ciel notre récompense. O amour divin, infini, incompréhensible!

4.° Méditons à quelle fin Dieu nous a donné son Fils; pour nous sauver et nous faire jouir dans le Ciel d'un bonheur et d'une vie éternelle. *Car Dieu*, dit J. C., *n'a pas envoyé son Fils dans le monde pour condamner le monde, mais afin que le monde soit sauvé par lui. Celui qui croit en lui n'est pas condamné; mais celui qui ne croit pas est déjà condamné, parce qu'il ne croit pas au Fils unique de Dieu.* Dieu n'a point envoyé son Fils dans le monde pour le juger, le condamner et le châtier, comme il le méritoit, mais pour le sauver. Celui qui croit en lui est délivré de la condamnation, et n'a plus rien à craindre; mais celui qui refuse de croire, n'a pas besoin d'être condamné, il l'est déjà, et il demeure dans sa condamnation, puisqu'il ne veut pas reconnoître le Fils unique de Dieu,

qui pourroit seul l'en délivrer. Ce nouveau crime est le plus grand de tous, et met le comble à tous les autres.

Ne permettez pas, ô mon Dieu! que je sois du nombre de ces ingrats. Ah! plutôt, faites que par la vivacité, le zèle, l'ardeur de mon cœur, je puisse réparer l'outrage qu'ils font à votre amour divin; faites que par des œuvres animées par la charité, accomplies en vous et pour vous, je mérite enfin de vous posséder. Je me reconnois pécheur, et le plus grand de tous les pécheurs; mais quelque criminel que je sois, je me jette avec confiance entre vos bras. Le prix de votre mort est sans bornes, et bien au-dessus de mes offenses. J'espère en vous, ô Jesus! augmentez mon espérance. Je crois en vous, ô mon adorable Sauveur! augmentez ma foi. Je vous aime, ô mon divin Rédempteur! augmentez mon amour, afin que je puisse vous voir, vous aimer éternellement dans le Ciel. Ainsi soit-il.

XXXIX.e MÉDITATION.

Troisième et dernier témoignage de J. C. rendu à ses Disciples. Jean. 3. 22-36.

Après cela, Jesus étant venu en Judée, suivi de ses Disciples, il y demeuroit avec eux, et y baptisoit. Jean baptisoit aussi à Ænnon près de Salim, parc

qu'il y avoit là beaucoup d'eau, et on venoit s'y faire baptiser. Car Jean n'avoit pas encore été mis en prison. Or il s'excita une dispute entre les Disciples de Jean et les Juifs, touchant le Baptême J. C., après avoir gagné à la foi Nicodême, ce grand de Jérusalem, ce savant de la Synagogue, s'éloigna de la capitale; c'étoit après la fête de Pâque. Il ne quitta pas cependant la Judée, il s'y arrêta quelque temps, et commença à y baptiser, non par lui-même, mais par les mains de ses Disciples. Jean-Baptiste n'étoit plus alors à Béthanie sur les bords du Jourdain. Les Scribes et les Pharisiens l'avoient apparemment contraint de se réfugier dans la Galilée, où il se plaça, et baptisa dans une ville dépendante d'Hérode-Tétrarque, de qui il n'avoit reçu jusqu'alors aucun mauvais traitement. Or le Baptême de Jesus devint une matière de dispute entre les Juifs et quelques Disciples de Jean-Baptiste. Ces Juifs soutenoient le Baptême de J. C. qui se donnoit dans leur pays, et qu'ils avoient peut-être reçu, et les Disciples de Jean prenoient parti pour le Baptême de leur Maître, s'imaginant que la réputation de Jean-Baptiste en souffriroit, et qu'on alloit voir insensiblement son ministère se décréditer. Remplis de cet esprit de jalousie, ils coururent vers le Précurseur, à dessein de lui porter leurs plaintes.

PREMIER POINT.

Plaintes portées à Jean-Baptiste par ses Disciples.

Ces plaintes avoient trois objets : la personne de J. C., son Baptême, et ses Disciples.

1.° La Personne de J. C. Les Disciples jaloux, arrivés auprès de Jean-Baptiste, lui dirent avec chaleur : *Maître, cet homme qui étoit avec vous à Béthanie de l'autre côté du Jourdain*, et *à qui vous avez rendu un témoignage* si glorieux, *le voilà qui baptise aussi ;* tout le monde s'empresse autour de lui, *tous vont à lui.* Tels sont les caractères ou les funestes effets de la jalousie. 1.° Elle se répand en plaintes amères. Ceux qui avoient soutenu le Baptême de Jesus, ne se plaignirent point de Jean, après avoir défendu leur cause; ils se tinrent tranquilles, et n'en parlèrent point au Sauveur. Ceux qui parlent sans cesse contre d'autres qui n'usent point de représailles, font assez voir que la passion et non le bon droit est de leur côté. Gardons-nous d'écouter, et beaucoup moins de croire ces murmurateurs continuels; reprenons-les, ou du moins réduisons-les au silence par le nôtre. 2.° La jalousie se manifeste par un mépris affecté. On ne parle qu'avec dédain de ceux dont la gloire nous offusque. Une répu

tation méritée, éclatante, universelle, irrite un cœur jaloux. Il s'en venge par des mépris qu'il s'efforce en toute occasion de faire paroître et d'inspirer aux autres. *Maître*, dirent les Disciples de Jean, *celui qui étoit avec vous au-delà du Jourdain*, qui y étoit comme un de vos Disciples, qui vivoit avec vos Disciples, *le voilà* maintenant qui s'égale à vous, qui usurpe votre emploi, et *qui baptise* comme vous. Ils ne daignent pas même le nommer, ils ne connoissent plus celui qui sous leurs yeux a guéri les malades et opéré différens miracles. 3.° La jalousie s'épuise en interprétations malignes. Elle tourne contre ceux qu'elle poursuit ce qu'il y a de plus favorable. Quelquefois c'est malignité pure : dans les Disciples de Jean, c'étoit au moins une grossière méprise : *Celui à qui vous avez rendu témoignage*. Ils pensoient que Jesus avoit d'autant plus de tort, qu'il marquoit plus d'ingratitude envers celui qui avoit rendu de lui un témoignage si honorable. Non : rien ne peut faire impression sur un cœur jaloux. Que toutes les voix se réunissent en votre faveur ; que les grands et les petits, les Rois et les peuples, le Sacerdoce et l'Empire, que l'Univers entier s'accorde à vous rendre un témoignage avantageux, le jaloux vous fera un crime de ce témoignage même. Ambition, souplesse, ca-

bale, intrigue, forfaits inouis, il n'y a que cela qui puisse, selon lui, vous l'avoir mérité. Que la jalousie est aveugle! Faut-il que quelquefois des gens de bien d'ailleurs s'y laissent surprendre ! Examinons notre cœur sur ce point, et ne nous flattons pas. Si nous-mêmes nous en sommes l'objet, ne nous alarmons pas : pourrions-nous nous en plaindre, après que Jesus lui-même a bien voulu le premier en être la victime ?

2.° Les plaintes des Disciples de Jean avoient pour objet le Baptême de Jesus. *Le voilà*, disent-ils, *qui baptise*. Dans quels sentimens et dans quelles vues rapportent-ils ce fait ? C'est pour animer le saint Précurseur contre le Messie, et l'engager à se déclarer contre ce nouveau Baptême, qu'ils regardent comme une injuste usurpation du ministère de leur Maître. C'est ainsi, ô Jesus ! que la première pratique de Religion que vous avez établie, le premier Sacrement que vous avez institué, a éprouvé les oppositions d'un faux zèle, d'un zèle aveugle et jaloux; et c'est ainsi que tout ce que vos serviteurs entreprendront pour votre gloire, doit être marqué au sceau de la contradiction. Evitons de critiquer les œuvres de piété que nous voyons entreprendre; que la critique ne nous empêche pas de les entreprendre nous-mêmes. Enfin souffrons en patience, sans récri-

miner, sans haïr, sans décrier ceux qui exercent envers nous une critique injuste. De quels sentimens de joie le cœur de Jean-Baptiste ne fut-il pas pénétré, lorsqu'il entendit ce récit que lui firent ses Disciples : *Le voilà qui baptise !* Que cette nouvelle fut agréable pour lui, qui, depuis long-temps, annonçoit ce divin Baptême ! Sentimens d'alégresse, avec lesquels nous devons nous-mêmes entendre ces paroles. O l'heureuse nouvelle pour tous les hommes ! Enfin Jesus baptise, et par son Baptême il nous donne une nouvelle naissance, il efface tous nos péchés, nous délivre de toute la peine que nous méritons, et nous fait enfans de Dieu et héritiers du Ciel.

3.° Les Disciples de Jean lui portent plainte contre ceux qui suivoient Jesus. *Tout le monde court à lui.* C'étoit, selon eux un grand désordre, et S. Jean ne pouvoit mieux employer l'autorité qu'il s'étoit acquise, qu'à arrêter le mal, et à désabuser les peuples. Après avoir examiné les funestes effets de la jalousie, observons-en les artifices et les moyens. Premier artifice : l'exagération. On exagère le pouvoir, le crédit, l'industrie, les richesses de ceux à qui on porte envie, afin de les rendre odieux. Les yeux de la jalousie multiplient les avantages d'autrui, pour en faire tout à la fois et le tourment de l'envieux, et le moyen

dont il se sert pour décrier ceux dont les succès le blessent. Second artifice : la dissimulation. L'intérêt qui fait parler l'envieux, est la chose qu'il cache avec le plus de soin. La bouche dit : Tout le monde va à lui, et le cœur dit : Personne ne vient à nous. L'envieux n'ose se plaindre de ce qui lui manque, l'aveu ne lui seroit pas honorable ; mais en se plaignant de ce que les autres ont, il n'est sensible qu'à ce qu'il n'a pas. Troisième artifice : l'insinuation. On tâche de piquer les autres par le même motif d'intérêt qui nous anime. Si les Disciples de Jean craignoient d'être abandonnés, ils faisoient assez entendre à leur Maître que lui-même devoit aussi craindre de l'être. Par cet artifice, la jalousie se répand au loin, et communique son venin à ceux qui, par leur état, devroient en être les plus exempts. Défendons notre cœur d'un vice si bas. Observons nos discours, et voyons si quelquefois la jalousie n'y a point de part. Enfin tenons-nous en garde contre les insinuations des autres.

SECOND POINT.

Réponse de Jean-Baptiste à ses Disciples.

Si ces hommes jaloux eussent été Disciples des Pharisiens, ils eussent vraisemblablement été toute leur vie ennemis et persécuteurs de J. C. ; mais par bonheur pour eux, leur Maître étoit S. Jean

qui sut les instruire sans les aigrir. Sa réponse roule sur trois points principaux.

1.° Sur ce qui le regarde lui-même : et l'on peut de cette première partie de sa réponse tirer quatre maximes pour se préserver de la jalousie. Première maxime: tout bien vient du Ciel. Jean leur répondit : *L'homme ne peut rien recevoir, s'il ne lui est donné du Ciel.* Comme s'il eût dit : Celui dont vous me parlez a un pouvoir que les hommes ne sauroient donner, et qu'il a reçu du Ciel. Richesses, honneurs, autorité, crédit, talens, succès, tout vient de Dieu, qui en dispose comme il lui plaît, sans que personne puisse se rien donner à soi-même contre sa suprême volonté, et indépendamment de sa providence. Ce que nous avons, Dieu nous l'a donné ; ce qu'ont les autres, Dieu le leur a donné. Dieu n'est-il pas le maître de ses dons ? Et qui sommes-nous, pour nous y opposer ou y trouver à redire ? Seconde maxime : chacun doit se renfermer dans les bornes de sa vocation, de son état, et s'en faire gloire. *Vous me rendez vous-mêmes témoignage que j'ai dit : Ce n'est pas moi qui suis le Christ, mais je suis envoyé devant lui* comme son Précurseur, pour lui préparer les voies. C'est-à-dire, vous dites que j'ai rendu à Jesus un glorieux témoignage, et par-là vous reconnoissez vous-mêmes qu'il est plus que moi. Car

mon témoignage disoit deux choses : 1.° Que je n'étois point le Messie ; 2.° que j'étois son Précurseur : voilà en effet ce qu'il est, et voilà ce que je suis. Troisième maxime : On ne doit avoir en vue que la gloire de Dieu, les intérêts de Jesus, et le bien des ames. *L'époux*, dit S. Jean, *est celui à qui est l'épouse ; mais pour l'ami de l'époux qui est présent et qui l'écoute, toute sa joie est d'entendre la voix de l'époux, et voilà ce qui rend ma joie parfaite.* C'est-à-dire, Jesus est l'*Epoux* à qui l'Eglise a été donnée pour *Epouse*. Maintenant que vous m'apprenez que la voix de l'Epoux se fait entendre, qu'il parle lui-même à son Epouse, qu'il l'instruit, qu'il la sanctifie, *je suis au comble de ma joie.* Tels seront les sentimens de quiconque sera *ami de l'Epoux* comme S. Jean ; il se réjouira de tout ce qui se fera pour l'avantage de l'Eglise, l'édification des fidelles et le salut des ames, par qui que ce soit que ce bien se fasse. Quatrième maxime : il faut se réjouir de la gloire de J. C., lors même qu'elle est procurée aux dépens de la nôtre. *Il faut qu'il croisse, et moi que je diminue.* Tels étoient les généreux sentimens de Jean-Baptiste. Il faut que Jesus croisse par la célébrité de son nom, les succès de ses travaux, l'éclat de ses miracles, la sublimité de sa doctrine, et le concours

des peuples; et que, pour moi, je sois obscurci, oublié, effacé, anéanti. Avec de tels sentimens, on est inaccessible à la jalousie, et en état d'en guérir les autres.

2.° S. Jean s'explique sur ce qui regarde Jesus. *Celui qui vient d'en-haut est au-dessus de tous; celui qui tire son origine de la terre, est de la terre, et son langage tient de la terre; celui qui vient du Ciel est au-dessus de tous.* Comme s'il eût dit : Vous faites entre Jesus et moi un parallèle qui le déshonore et me confond. Le Messie est un homme *venu du Ciel*, et je ne suis qu'un homme qui *tire son origine de la terre.* Cet Homme-Dieu *qui vient d'en-haut*, est au-dessus d'Abraham et des Patriarches, au-dessus de Moïse et des Prophètes; en un mot, *au-dessus et supérieur à tous*, par quatre avantages qui le distinguent. Premier avantage : la divinité de son origine. Les hommes, quelque grands qu'ils soient, ne sont que les enfans de la terre; mais Jesus qui habite dans le sein de la divinité, qui est Dieu et homme tout ensemble, le Fils unique de Dieu, qui est en un mot le Verbe incarné, vient d'en-haut, vient du Ciel, où il étoit de toute éternité avant de paroître sur la terre, et ne peut être mis en comparaison avec aucun homme. Second avantage : la force de son témoignage.

L'homme ignore les mystères cachés dans le sein de Dieu, et n'en parle que suivant la portée de son esprit, qui, quoiqu'aidé par les lumières de la foi, est toujours infiniment borné ; mais *celui qui vient d'en-haut* a toute la plénitude des lumières divines qu'il a puisées dans le sein de la Divinité, et il jouit d'une connoissance parfaite et immédiate de tous les mystères du Ciel. Or *Jesus*, continue S. Jean, *rend témoignage de ce qu'il a vu et entendu ;* c'est-à-dire, de ce qu'il sait d'une science certaine et divine, et il appuie son témoignage par des œuvres miraculeuses, qui ne peuvent être que de Dieu. Cependant, *personne*, ajoute-t-il, *ne reçoit son témoignage.* La perversité des hommes est si grande, qu'il s'en trouve bien peu que son témoignage convainque jusqu'à faire profession de croire en lui. Que le langage de l'amour est différent de celui de l'envie ! Les Disciples de Jean se plaignoient que tout le monde alloit à Jesus ; mais quiconque aime Jesus, comme S. Jean, peut-il s'empêcher de s'écrier, avec le saint Précurseur, que personne ne suit Jesus, tant le nombre de ceux qui lui sont véritablement attachés est petit ? Celui néanmoins, reprend S. Jean, *qui s'est rendu* avec soumission et respect à la force *de ce témoignage, a certifié que Dieu est véritable.* Balancerions-nous nous-mêmes à

certifier cette vérité? Les Martyrs l'ont signée de leur sang, signons-la du moins par les œuvres d'une foi vive, d'une dévotion tendre, d'une charité ardente, d'un amour parfait. Troisième avantage : la sublimité de sa doctrine. *Car celui que Dieu a envoyé parle le langage de Dieu ;* sa doctrine est autant au-dessus de celle des hommes, que son origine est au-dessus de la leur, et le Ciel au-dessus de la terre. Il nous annonce les secrets et les attributs de la Divinité comme les possédant en propre, il nous dévoile les profondeurs de Dieu impénétrables et inaccessibles jusqu'à nos temps, et l'on ne peut s'empêcher de sentir que c'est un Dieu qui parle. Quatrième avantage : l'excellence des dons qu'il a reçus. Car Dieu ne lui communique point ses lumières *par mesure* et avec réserve. *Le Père aime* tellement son *Fils* unique, qu'avec le pouvoir de sanctifier les hommes, de les sauver et de les gouverner, il lui a donné celui de leur apprendre tous les mystères du royaume de Dieu. Le Père aime le Fils d'un amour éternel, infini, essentiel, nécessaire. Il communique au Fils, en tant que Dieu, toute l'essence de la divinité, et le produit égal à lui : et à ce Fils, en tant qu'Homme subsistant dans le Verbe, et ne faisant avec lui qu'une seule Personne, il a communiqué l'Esprit-Saint *sans mesure*, et il lui

en a donné toute la plénitude. *Il a remis tout entre ses mains*, et il lui a accordé une puissance sans bornes dans l'ordre de la grace et celui de la nature ; un pouvoir souverain sur les cœurs et sur les esprits, sur les corps et sur les ames, sur les substances corporelles et spirituelles, pour le temps et l'éternité. Quel bonheur de connoître Jesus, et d'être du nombre des siens ! Quel bonheur de s'unir à lui, et de lui demeurer fidellement attaché ! Ah ! qu'il est digne de nos respects, de nos adorations, de nos services, de notre obéissance, de notre amour !

3.° Jean s'explique sur ceux qui croient en Jesus, et sur ceux qui n'y croient pas. *Celui* donc *qui croit que Jesus est le Fils de Dieu*, envoyé pour instruire et pour sauver les hommes, a déjà dans lui le germe *de la vie éternelle ;* mais *celui qui ne croit pas au Fils* envoyé du Père, se prive du bonheur promis aux fidelles ; *il ne jouira point de la vie*, et il attirera sur lui l'indignation de Dieu. Ainsi, entre celui qui croit et celui qui ne croit pas on peut remarquer quatre différences. Première différence : le mérite. Celui qui croit, rend gloire à Dieu en reconnoissant sa souveraine véracité, par laquelle il est incapable de nous tromper. Celui au contraire qui refuse de croire, fait outrage à Dieu ; comme si

Dieu n'avoit pas parlé assez clairement, ou qu'il pût nous tromper, soit dans les choses qu'il révèle, soit dans les preuves qu'il nous donne de la révélation. Seconde différence : l'état actuel. Celui qui croit, a la vie éternelle : la vie de la grace qui le rend ami de Dieu, digne du Ciel, et qui est en lui le gage, le germe et le principe de la vie et de la gloire. Celui qui ne croit pas, est dans la mort, dans le péché, qui le rend ennemi de Dieu et l'objet de sa colère. Troisième différence : l'état futur. Dans l'autre monde, celui qui croit, jouira de la vie dans le Ciel, avec celui en qui il a cru ; et cette vie sera l'assemblage de tous les plaisirs, et le comble de la félicité. Celui qui ne croit pas, n'aura aucune part à cette vie, il sera exclus du Ciel ; et ce même homme qui ne pouvoit ici-bas se priver d'un moment de plaisir terrestre, sera pour toujours privé de la douceur des plaisirs célestes, et plongé dans une mort éternelle qui sera l'assemblage de tous les tourmens. Quatrième différence : l'éternité. Pensons-nous bien à celui qui nous parle, qui nous envoie son Fils, et qui exige notre foi, notre obéissance et notre amour ? Pensons-nous bien que c'est un Dieu éternel, qui ne promet qu'éternité, qui ne menace que d'éternité, qui n'a de desseins que pour l'éternité ? Eternité bienheureuse pour celui qui croit,

mais pour celui qui ne croit pas, éternité malheureuse, où il sera l'objet d'une colère éternelle qui demeurera, qui s'appesantira sur lui. Cette colère dès-à-présent est sur lui, et il ne la sent pas; mais si, par son infidélité, il y meurt, elle se fera sentir à lui par des supplices affreux et éternels.

Que n'avez-vous pas fait, que ne faites-vous pas encore, ô mon Dieu! pour me sauver, pour me délivrer de cette mort éternelle? Promesses, menaces, bonté, amour, tendresse, vous avez mis, vous mettez encore tout en usage pour m'attacher à vous! Seroit-il possible que rien de tout cela ne fît impression sur mon cœur? Ah! que votre esprit que j'ai reçu au baptême, mais que j'ai profané, souffle de nouveau sur moi, qu'il me délivre de ma corruption, qu'il me donne un nouveau cœur, une nouvelle vie! O saint Baptême établi par J. C., et perpétué jusqu'à nous, malgré la distance des lieux et l'intervalle de tant de siècles, que je me félicite de vous avoir reçu! Si j'ai eu le malheur de violer les engagemens que j'avois contractés en vous recevant, je les renouvelle aujourd'hui avec toute la ferveur dont je suis capable. Je renonce au démon, et à ses œuvres, à la chair et à ses convoitises, au monde et à ses pompes; je ne veux croire et m'attacher pour toujours qu'à vous seul, ô

Jesus. mon Dieu et mon Sauveur ! Ainsi soit-il.

XL.e MÉDITATION.

Entretien de Jesus-Christ avec la Samaritaine.

L'historien sacré nous fait connoître d'abord quels furent les soins de la Providence pour ménager cet entretien ; il partage ensuite ce même entretien en deux parties, où, dans la première, la Samaritaine reconnoît Jesus pour un Prophète ; et dans la seconde, Jesus découvre à la Samaritaine qu'il est le Messie. *Jean.* 4. 1-28.

PREMIER POINT.

Des soins de la Providence pour ménager cet entretien.

1.° Jesus est obligé de quitter la Judée. *Jesus ayant donc su que les Pharisiens avoient appris qu'il faisoit plus de Disciples et baptisoit plus de personnes que Jean, quoiqu'il ne baptisât pas par lui-même, mais par ses Disciples, il quitta la Judée et s'en retourna en Galilée.* Jesus apprit par les discours des hommes ce qu'il savoit par la connoissance qu'il avoit du secret des cœurs, que les Pharisiens étoient instruits de ce qu'il faisoit. Persuadé et certain qu'après avoir insulté et banni le Disciple (Jean-Baptiste), ils ne tarderoient pas à employer contre le Maître une violence encore plus ouverte ; voyant l'orage se former, et devant con-

sommer l'ouvrage de son Père avant de souffrir, il prit le parti de quitter la Judée, et de retourner en Galilée, accompagné seulement des quatre Disciples qu'il y avoit pris, Pierre, André, Jacques et Jean. Providence de mon Dieu, vos ennemis même contribuent, contre leur intention, à l'accomplissement de vos desseins ! Les Docteurs de la Capitale forcent leur Sauveur à sortir de la Judée, et une pécheresse va engager une ville de Samarie à lui ouvrir ses portes, à le prier d'y entrer, et à l'y recevoir.

2.° Jesus est obligé de passer par la Samarie. *Or il falloit qu'il passât par la Samarie.* Jesus, à dessein, s'étoit tellement placé dans la Judée, que pour aller de là dans la Galilée, il falloit nécessairement passer sur le pays des Samaritains, à moins que de faire un long détour, que les circonstances d'une prochaine persécution ne lui permettoient pas de prendre. Ainsi Jesus ne paroissoit que fuir la persécution de ses ennemis, et il couroit après la conversion d'une pécheresse et de tout un peuple avec elle.

3.° Jesus est obligé de s'asseoir auprès du puits de Jacob. *Il vint donc en une ville de Samarie nommée Sichar, près l'héritage que Jacob donna à son fils Joseph. Or il y avoit là un puits qu'on appeloit la Fontaine de Jacob, et Jesus étant fatigué du chemin, s'assit sur le*

bord. Il étoit environ la sixième heure du jour. Jesus ayant marché tout le matin, et dans une saison fort chaude, arriva vers le midi, avec ses quatre Disciples, au voisinage d'une ville de Samarie, nommée Sichar, anciennement Sichem. Il se trouva si fatigué du voyage, qu'il fut obligé de s'asseoir auprès d'un puits qui n'étoit pas éloigné de la ville, et que l'on appeloit la Fontaine de Jacob. Vous vous fatiguez, ô bon Pasteur! en courant après la brebis égarée, et vous employez le temps de votre repos à la gagner et à l'instruire. O fatigue de Jesus, que vous êtes puissante! O repos de Jesus, que vous êtes agissant!

4.° Les Disciples de Jesus sont obligés d'aller à la ville acheter des vivres, et de le laisser seul. *Car ses Disciples étoient allés à la ville pour acheter de quoi manger.* Les Disciples voyant Jesus si fatigué, allèrent ensemble acheter des vivres à la ville, afin de venir prendre leur repas avec lui. Cette solitude où ils le laissèrent, n'étoit pas un effet du hasard. Jesus l'avoit ménagée, et elle entroit nécessairement dans les desseins de sa sagesse. C'est dans la solitude qu'on goûte Dieu. Il n'est personne si occupé, qui ne puisse trouver, s'il le veut, bien des momens pour s'entretenir avec Jesus.

5.° La Samaritaine est obligée d'aller puiser de l'eau. *Il vint alors une femme*

Samaritaine pour tirer de l'eau. Venez, heureuse femme ! votre Sauveur vous attend. Vous ne verrez d'abord que hasard et rencontre fortuite, où tout est ménagé par sa providence et sa miséricorde; mais qu'en peu de momens il va se faire en vous de changemens ! Que vous rentrerez dans la ville bien différente de ce que vous êtes dans cet instant où vous en sortez ! Puisse mon cœur se rendre aussi docile que le vôtre va le devenir aux leçons de notre commun Maître !

SECOND POINT.

Première partie de l'entretien. La Samaritaine reconnoît Jesus pour un Prophète.

1.° Jesus lui demande de l'eau, et elle ne répond d'abord que par un mot de raillerie. *Jesus lui dit : Donnez-moi à boire ; mais cette femme Samaritaine lui répondit : Comment, vous qui êtes Juif, me demandez-vous à boire ; car les Juifs n'ont point de commerce avec les Samaritains ?* La soif qui pressoit Jesus, étoit bien moins celle que lui causoient la fatigue et la chaleur, que celle de la conversion de cette femme. Hélas ! nous sommes, sinon Ministres, du moins Disciples de J. C. Où sont nos courses, nos sueurs, nos fatigues pour le salut de nos frères ? Quelle est notre patience, notre douceur ? Qui sent une

soif semblable à celle du Fils de l'Homme? Lorsque la Samaritaine eût puisé de l'eau, Jesus voulut bien s'abaisser jusqu'à lui en demander, afin d'avoir occasion de l'entretenir, de l'instruire, et de la convertir. Elle ne le refusa pas; mais reconnoissant, à son habit, à son langage, qu'il étoit Juif, elle lui dit comme en plaisantant: Comment, étant Juif comme vous l'êtes, et me connoissant pour une femme Samaritaine, me demandez-vous à boire; car les Juifs n'ont point de commerce avec les Samaritains (1)? Elle ignoroit qu'elle parloit à celui qui devoit bientôt réunir le Samaritain avec le Juif, le Juif et le Samaritain avec le Gentil, et former de tous les peuples de la terre un seul peuple fidelle. Elle ignoroit que dans un moment elle alloit elle-même devenir un des membres de ce peuple choisi.

2.° Jesus lui promet une eau vive, et

---

(1) Les Samaritains ne recevoient de l'Ecriture sainte que les cinq livres de Moïse; ils refusoient d'aller adorer Dieu dans le Temple de Jérusalem, et ils mêloient beaucoup de superstitions au culte qu'ils rendoient au vrai Dieu. Les Juifs les regardoient comme des Payens, avec lesquels il ne leur étoit pas permis d'avoir aucune liaison, alliance ou amitié; il leur étoit également défendu d'en rien recevoir, et de se servir des mêmes vêtemens, de la même table, et des mêmes vases. La loi ne s'étendoit cependant pas jusqu'à leur interdire le trafic et le commerce avec eux.

elle lui demande où il la puisera. Jesus ne répondit point à ce que la raillerie de cette femme avoit de piquant; il la ramena à des pensées plus sérieuses, en piquant à son tour sa curiosité. Jesus lui répondit : *Si vous connoissiez le don de Dieu, et qui est celui qui vous dit, donnez-moi à boire, vous lui en auriez sans doute demandé vous-même, et il vous auroit donné de l'eau vive.* Ah! si nous le connoissions bien nous-mêmes, nous ne lui refuserions pas le peu qu'il nous demande; et en lui accordant cette légère contrainte, ce foible assujettissement à nos devoirs, ce peu de choses qu'il exige d'abord, nous nous mettrions en état de recevoir la plénitude des dons célestes qu'il nous prépare. Les paroles de Jesus firent juger à la Samaritaine qu'il étoit quelque chose de plus que ce qu'elle avoit cru d'abord, et elle lui donna toujours depuis le titre de Seigneur. Cependant, comme elle désiroit savoir qui il étoit, et qu'elle soupçonnoit du mystère dans ses paroles, elle répliqua de manière à l'engager de s'expliquer sur l'un et l'autre article. *Seigneur*, lui dit-elle avec respect, *je ne vois point ici d'autre eau que celle dont je viens de puiser, vous n'avez point de quoi en tirer, et le puits est profond; d'où auriez vous donc cette eau vive dont vous me parlez? Etes-vous plus grand que notre père Jacob*

cob qui nous a donné ce puits, et qui en a bu aussi bien que ses enfans et ses troupeaux? Que les raisons et les difficultés qu'apporte ici la Samaritaine, sont bien l'image des prétextes frivoles que les pécheurs allèguent, et des obstacles qu'ils se font à eux-mêmes, ou qu'ils opposent aux mouvemens de la grace et aux remords salutaires de leur conscience!

3.° Jesus lui explique les qualités de l'eau dont il lui parle, et elle le prie de lui en donner. J. C. laissa encore tomber la comparaison que cette femme faisoit de lui avec Jacob, ne voulant pas aigrir une personne qu'il vouloit gagner; ou plutôt il n'y répondit qu'indirectement, en lui expliquant la différence qu'il y avoit entre l'eau du puits de Jacob et celle qu'il lui promettoit. *Quiconque*, dit-il, *boit de cette eau, aura encore soif; mais celui qui boira de l'eau que je lui donnerai, n'aura jamais soif; car l'eau que je lui donnerai deviendra en lui une source d'eau jaillissante jusqu'à la vie éternelle.* Qu'une ame charnelle a de peine à comprendre les choses de Dieu! elle ne peut s'imaginer qu'il y ait d'autres biens que ceux qui flattent la nature. Si la Samaritaine ne comprit pas tout le sens des paroles de Jesus-Christ, elle commença d'y entrevoir un mystère dont elle souhaitoit un éclaircissement. C'en fut assez pour lui faire

désirer ardemment d'avoir de cette eau, et pour la résoudre à en demander. *Seigneur*, lui dit-elle, *donnez-moi de cette eau, afin que je n'aie plus soif, et que je ne vienne plus puiser ici.* La Samaritaine demande à la vérité au Sauveur de cette eau vive; mais elle n'en connoît pas encore la véritable vertu; et elle n'agit que dans les vues les plus grossières. Pour nous, qui connoissons mieux cette eau divine, qui n'est autre chose que la grace du St. Esprit, désirons-la, demandons-la, non pas pour être exempts des nécessités de la vie, mais pour nous purifier de nos péchés, pour éteindre l'ardeur de nos passions, pour nous délivrer de la soif des plaisirs et des biens de ce monde, pour nous empêcher de retourner dans ces lieux funestes à notre innocence, et vers ces objets qui nous souillent, qui nous dissipent, qui absorbent notre temps, qui consument nos forces, et qui ne font qu'irriter notre soif au lieu de l'apppaiser.

4.° Jesus lui dit d'aller appeler son mari, et elle répond qu'elle n'en a point. La Samaritaine attendoit avec impatience l'accomplissement des magnifiques promesses que Jesus lui avoit faites, lorsqu'il lui dit : *Allez, appelez votre mari, et revenez ici.* Dans un sens elle avoit bien un mari, mais dans un autre sens elle n'en avoit point, parce que celui qu'elle

avoit n'étoit pas légitime. Cette femme, pour satisfaire l'envie qu'elle avoit d'avoir de cette eau vive que le Sauveur lui promettoit, répondit avec empressement : *Je n'ai point de mari.* Elle disoit la vérité sans vouloir la dire, et elle ne pensoit point encore à avouer son crime, ni à reconnoître sa mauvaise conduite. C'est ainsi qu'en voulant taire la vérité, la vérité nous fait parler ; et que quand nous ne pensons qu'à l'étouffer et à la cacher, souvent nos actions et nos paroles la décèlent.

5.° Jesus lui parle de ses désordres, et elle le reconnoît pour un Prophète. *Vous avez raison*, lui répliqua le Sauveur, en disant, *Je n'ai point de mari ; car vous avez eu cinq maris, et maintenant celui que vous avez n'est point votre mari ; vous avez dit vrai en cela.* Une telle déclaration, à laquelle la Samaritaine n'avoit pas lieu de s'attendre, la jeta dans une extrême surprise ; mais l'eau vive qu'elle avoit demandée sans la connoître, la grace commençant à se répandre dans son cœur, elle reconnut qu'elle étoit une pécheresse, et que celui qui lui parloit étoit un Prophète. Elle cessa de contester, et ne répondit que ces deux mots, qui étoient l'humble aveu de ses désordres : *Seigneur, je le vois bien, vous êtes un Prophète.* Ah ! quel Prophète ! que ses lumières sont pénétrantes ; mais

que sa douceur est aimable ! En effet, soit que les cinq maris de la Samaritaine aient été légitimes, soit qu'ils ne l'aient pas plus été que le sixième, elle menoit toujours une vie criminelle ; cependant Jesus lui en fait-il quelque reproche, lui représente-t-il avec dureté l'énormité de ses crimes ? Il prend, au contraire, occasion de la louer sur ce qu'elle a dit la vérité. Il fait l'éloge de sa sincérité, et il le fait à deux reprises différentes. O bonté infinie ! c'est encore ainsi que vous traitez le pécheur, lorsqu'il s'humilie devant vous et qu'il confesse son crime. Il semble qu'aussitôt vous oubliez ses désordres, pour ne voir et n'entendre que la sincérité de son aveu.

TROISIÈME POINT.

Dernière partie de l'entretien. Jesus découvre à la Samaritaine qu'il est le Messie.

1.° Question de la Samaritaine sur la Religion des Juifs et des Samaritains. La pécheresse de Sichar comprit, par le changement qu'elle éprouvoit dans son cœur, que l'eau qu'elle avoit demandée lui avoit été accordée ; aussi ne revint-elle plus sur cette question, mais elle en proposa une autre. Quand une ame est sincèrement convertie à Dieu sur ce qui regarde les mœurs, elle ne demeure point tranquille dans le parti de l'erreur. Cette femme qui, au commencement de l'en-

tretien, s'étoit moquée du scrupule des Juifs, commença à en avoir elle-même sur la religion des Samaritains. Et à qui pouvoit-elle mieux proposer ses doutes, qu'à celui qui avoit à si juste titre mérité sa confiance, et qui avoit opéré en elle un si grand changement ? *Seigneur*, dit-elle, *je vois bien que vous êtes un Prophète ;* mais puisque vous avez des lumières si sûres, daignez donc m'éclairer sur le point de Religion, sur la question qui nous divise d'avec les Juifs, et qui entretient une aversion scandaleuse entre les serviteurs du même Maître ; instruisez-moi, car je suis résolue d'embrasser le bon parti et d'assurer mon salut. *Nos pères*, depuis le retour de la captivité, *ont adoré* et offert leurs sacrifices dans le Temple bâti *sur cette montagne ; et vous autres, vous dites que Jérusalem est le lieu où il faut adorer.* Sur quoi fondé, soutenez-vous que Jérusalem est la ville, ou plutôt que le Temple bâti sur la montagne de Sion est le seul lieu que Dieu a choisi, et que c'est-là seulement qu'il agrée les victimes qu'on lui immole ? Pour nous, nous soutenons que c'est sur la montagne de Garizim qui est devant vous, et dans le Temple qui est bâti dessus, qu'il faut sacrifier, et nous avons pour preuve l'exemple des Patriarches, qui sont nos pères. Ainsi les Samaritains ne persistoient dans leur schisme que par

habitude et par préjugés; ainsi les Hérétiques s'appuient-ils encore aujourd'hui sur l'exemple de leurs pères, qui ont bâti et fréquenté leurs Temples, mais s'ils vouloient remonter plus haut, ils retrouveroient leurs pères dans les mêmes églises, assistant au même Sacrifice que nous. Le schisme des pères n'est pas une excuse pour les enfans, et les enfans se rendent complices du schisme de leurs pères en le continuant. Ils ne peuvent donc trouver de salut qu'en rentrant dans l'Eglise dont leurs pères se sont séparés. La Samaritaine n'étoit pas actuellement dans cette obligation, parce que le Messie étant arrivé, son règne devoit ôter l'occasion du schisme par la destruction du Temple et l'abrogation de la loi des Juifs, et qu'il ne falloit plus dorénavant que croire en lui et entrer dans son Eglise.

2.° Réponse de Jesus. *Femme*, lui dit-il, *croyez-moi*, *le temps va venir que vous n'adorerez plus le Père*, *ni sur cette montagne*, *ni à Jérusalem.* Il n'est plus temps de vous occuper de ces contestations, et bientôt le sujet de cette division entre les Juifs et les Samaritains cessera entièrement; bientôt il ne sera plus question ni de votre Temple, ni de celui de Jérusalem pour adorer Dieu, et il n'y aura sur la terre aucun lieu fixe et déterminé pour lui rendre le culte qui lui est dû. Il est vrai, puisque vous

voulez le savoir, que les Juifs ont sur vous l'avantage de faire les cérémonies publiques de la Religion dans le lieu que le Seigneur a choisi, et qu'en ce point ils agissent conformément à la révélation divine; car *vous adorez ce que vous ne connoissez pas. Pour nous, nous adorons ce que nous connoissons, car le salut vient des Juifs.* Vous adorez Dieu dans votre Temple, sans y être autorisés par aucun signe manifeste de la volonté de Dieu, et vous ne savez pourquoi vous le faites; nous au contraire, nous connoissons la volonté de Dieu, et nous n'agissons que conformément à ses divins oracles. Vous ne connoissez ni le Père ni le Fils, puisque vous ne recevez point les livres des Prophètes qui vous feroient connoître l'un et l'autre, et vous apprendroient que c'est du peuple Juif que doit naître le Fils de Dieu, le Sauveur du monde. Il est vrai que le culte Juif n'est encore en lui-même qu'un culte grossier, matériel et figuratif, qui annonce le Sauveur; *mais le temps va venir, et il est déjà venu, où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité; car le Père cherche des adorateurs de cette sorte.* Le temps vient et vous y touchez, où il n'y aura plus d'immolation de victimes légales, où on ne sera plus astreint au choix des temps et des lieux, où on ne fera plus couler le sang des

boucs et des taureaux. Les hosties charnelles que Dieu a ordonné qu'on lui offrît, n'étoient que l'ombre d'un culte plus parfait qu'il exige aujourd'hui, d'un culte vrai et sincère, intérieur et spirituel, qui ne se manifestera que par le sacrifice de l'esprit et du cœur. Car *Dieu est esprit, et il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en esprit et en vérité.* Nous voyons de nos yeux l'accomplissement de cette prophétie. Depuis dix-huit siècles, l'Eglise de J. C. subsiste. Les Temples de Samarie et de Jérusalem sont détruits, sans que la malice d'un Empereur impie (1) ait pu venir à bout de rétablir celui de Jérusalem, et que la fureur de plusieurs autres ait pu détruire l'Eglise. Nous vivons dans cet heureux temps où un culte parfait a succédé au culte judaïque, et une Hostie divine aux sacrifices charnels de la loi; mais sommes-nous bien du nombre des vrais adorateurs, tels que le Père céleste les demande ? Adorons-nous Dieu en esprit et en vérité? Unissons-nous à la précieuse victime que nous lui offrons, le sacrifice sincère de nos esprits, de nos cœurs, de notre vie, et de tout ce que nous sommes ?

3.° La Samaritaine déclare qu'elle attend le Messie. Elle savoit que c'étoit le

(1) Julien l'Apostat.

temps où on l'attendoit; elle n'ignoroit point le bruit qui se répandoit qu'il étoit venu, et qu'il s'annonçoit déjà dans la Judée et dans la Galilée par les prodiges les plus éclatans. Dans cette disposition d'esprit, put-elle entendre ce dernier discours de J. C., et réfléchir à tout ce qu'il lui avoit dit auparavant, sans avoir de violens soupçons que celui qui lui parloit étoit lui-même le Messie? Or, quel bonheur, quel honneur n'eût-ce pas été pour elle d'avoir soulagé sa soif, d'avoir eu avec lui un entretien particulier, de lui avoir confessé ses fautes, et d'avoir éprouvé les charmes de sa douceur? mais d'un autre côté, elle n'osoit se flatter jusqu'à ce point. Le Messie eût-il voulu s'entretenir avec une pécheresse comme elle, et l'eût-il traitée avec tant de douceur et de ménagement? Partagée donc entre l'espérance et la crainte, le respect d'ailleurs ne lui permettant pas de découvrir son embarras, elle prit un détour pour s'éclaircir d'un point qui étoit devenu pour elle si intéressant. *Je sais*, dit-elle, *que le Messie*, c'est-à-dire *le Christ, va venir; lors donc qu'il sera venu, il nous expliquera toutes choses.*

4.° Jesus découvre à la Samaritaine qu'il est le Messie. Heureuse femme, votre Sauveur n'ignore pas ce qui se passe dans votre cœur; il connoît l'innocent artifice que vous mettez en usage; mais parce

qu'il voit que c'est l'humilité et l'amour qui l'ont suggéré, il va satisfaire vos désirs et combler tous vos vœux. Soyez attentive, et écoutez bien cette parole qui fait la joie du Ciel et l'espoir de la Terre; cette parole qui n'est encore jamais sortie de la bouche sacrée qui va la prononcer. *Ce Messie*, lui dit Jesus, *c'est moi qui vous parle.* O parole adorable! Jesus ne cesse encore de nous l'adresser à nous-mêmes; y sommes-nous attentifs? Hélas! en mille occasions Jesus nous parle, et nous ne voulons pas reconnoître sa voix. C'est lui qui nous parle par ces remords que nous sentons, par ce dégoût du monde que nous éprouvons, par ces discours, par cette lecture, par ce mot qui nous touche, par ce pauvre qui implore notre secours, par cette maladie, cette affliction, cette disgrace qui nous humilient; si nous étions dociles à cette divine voix, de quelle consolation ne rempliroit-elle pas notre cœur?

5.° Les Disciples de Jesus arrivent, et la Samaritaine se retire. Lorsque cette femme eut entendu cette parole de J. C., *Je suis le Messie*, qui pourroit dire quels sentimens de joie, d'admiration, de respect et d'amour s'élevèrent dans son cœur? Mais elle n'eut pas le temps de les exprimer. Les Disciples arrivèrent à l'instant; elle se retira, ou plutôt elle vola vers la ville pour y exhaler le feu sacré dont son cœur étoit embrasé.

Seigneur, votre victoire est complète et votre conquête assurée. D'une pécheresse et d'une infidelle, vous avez fait un Apôtre. Faites ainsi de mon ame pécheresse une ame pénitente, chrétienne et fervente. O Jesus ! je suis coupable à vos yeux de péchés qui sont en un sens plus énormes que ceux de la Samaritaine, puisque j'ai eu plus de secours et de lumières qu'elle pour les éviter; mais si j'ai eu le malheur de vous offenser, je tâcherai au moins, par la sincérité de ma confession, de mériter de vous cet éloge et ce pardon qu'elle mérita en vous disant la vérité. Donnez-moi comme à elle, ô divin Sauveur! de cette eau vive qui purifie tellement mon cœur de toute affection terrestre, que toutes mes pensées s'élèvent vers le Ciel, et que la vie éternelle que vous nous y promettez soit l'unique terme de tous mes désirs. Ainsi soit-il.

XLI.e MÉDITATION.

Sur ce qui précède la conversion des Samaritains de Sichar.

Quatre objets doivent ici fixer notre attention : l'étonnement des Apôtres ; le zèle de la Samaritaine ; la charité de Jesus ; l'instruction que Jesus fait à ses Disciples. *Jean.* 4. 17-38.

PREMIER POINT.

L'étonnement des Apôtres.

1.° Cet étonnement est honorable à Jesus. *En même-temps ses Disciples arrivèrent, et ils furent surpris de ce qu'il s'entretenoit avec une femme.* Cette surprise des Disciples nous marque combien J. C. avoit toujours paru éloigné des entretiens particuliers avec des femmes. Elle nous apprend que les Pasteurs sont fort exposés à la censure et au jugement des hommes, que leur conduite fait la matière ordinaire des réflexions du Public, et qu'ils ne sauroient trop éviter ces conversations fréquentes, qui sont d'ordinaire peu utiles, souvent scandaleuses, et toujours dangereuses. La conduite de J.C. nous apprend cependant que d'un autre côté un zèle sage et éclairé doit mettre ici des bornes en se fixant des règles. Les entretiens qu'on aura avec des femmes ne

seront ni trop fréquens ni trop longs, s'ils sont, 1.° si rares, qu'ils causent de la surprise; 2.° dans des lieux si ouverts, qu'ils ne donnent aucun soupçon; 3.° sur des matières si saintes, que les suites les justifient.

2.° Etonnement respectueux envers Jesus. *Cependant aucun d'eux ne lui dit: Que demandez-vous à cette femme? de quoi vous entretenez-vous avec elle?* Les Disciples n'osèrent faire aucune question sur ce qui faisoit le sujet de leur étonnement. Les brebis ne doivent jamais juger la conduite des pasteurs, ni s'arrêter aux apparences. Ce qui paroît leur fournir de quoi raisonner, devroit plutôt les porter à se taire, parce qu'il est aisé d'être surpris. Apprenons à nous défaire de cet esprit de curiosité naturellement opposé à la piété, et aussi contraire à la simplicité de la foi qu'à l'innocence de la charité; de cette habitude de parler et de médire, qui se remarque dans les personnes de piété aussi bien que dans les mondains; de cette malignité si commune, toujours prête à juger mal de tout et à interpréter tout en mauvaise part.

SECOND POINT.

Le zèle de la Samaritaine.

Cette femme cependant, laissant là sa cruche, s'en retourna à la ville, et

commença à dire à tout le monde : Venez voir un homme qui m'a dit tout ce que j'ai fait. Ne seroit-ce point le Christ? Quelle ardeur, quelle humilité, quelle prudence, quelle efficacité dans le zèle de la Samaritaine !

1.° Zèle ardent, qui lui fait oublier de prendre son repas, pour aller publier dans toute la ville l'heureuse rencontre qu'elle a faite Le zèle de la foi et l'amour de la vérité, le désir et la joie, la surprise et la reconnoissance l'animent, la pressent, la transportent. Elle court, et ne suit plus que les mouvemens de la grace, et l'ardeur de cette charité pure que J. C. a allumée dans son cœur. Tout est vif et animé dans les ames qui ont le bonheur d'approcher de Dieu, et d'écouter avec humilité les paroles intérieures que son Esprit fait entendre à leurs cœurs.

2.° Zèle humble. La Samaritaine ne prend point le ton doctrinal. Ses paroles n'ont rien de suspect, rien qui impose et qui prévienne. Elle ne fait point valoir les sublimes connoissances qui lui ont été données, et les profonds secrets qui lui ont été révélés : elle ne parle que de la révélation qui lui a été faite de ses propres actions et de ses fautes. La pudeur, la honte, sentimens qui ont tant de force et d'empire sur les pécheurs ; l'orgueil, la crainte, l'estime des hommes

qui obsèdent les ames mondaines, tous ces puissans motifs sont méprisés ; toutes les passions les plus vives sont sacrifiées ; tout cède à la grandeur de sa foi et de son zèle. Que son exemple condamne hautement la prudence charnelle et la lâche timidité de ces pécheurs qui vivent dans le désordre et craignent d'en rougir, qui ont perdu la crainte de Dieu et ne peuvent perdre la funeste crainte du monde !

3.° Zèle prudent. Elle ne dit point que cet homme est le Messie, et qu'il l'en a assuré lui-même ; elle se contente de rapporter la circonstance la plus frappante de l'entretien qu'elle a eu avec lui, et d'animer ceux à qui elle parle à aller le trouver, à voir et juger par eux-mêmes si ce n'est point le Messie. Autant une femme se donne du ridicule lorsqu'elle se mêle de dogmatiser sur la Religion, quelque habile qu'on la suppose, autant se fait-elle honneur, et peut-elle faire du bien, lorsque pour maintenir la foi et inspirer la piété, elle emploie le charme d'une douce et adroite insinuation.

4.° Zèle efficace. *Ils sortirent donc de la ville pour venir le trouver.* A cette voix de la Samaritaine : *Venez et voyez un homme qui m'a dit tout ce que j'ai fait*, toute la ville fut ébranlée, et un grand nombre des habitans se disposa à aller le voir. Que nos incrédules ne se ren-

dent-ils à cette douce invitation ! Rendons-nous y nous-mêmes. Allons et voyons, c'est-à-dire, étudions Jesus-Christ, ses actions, ses paroles, et voyons combien il est digne de notre amour, de notre respect et de notre confiance.

TROISIÈME POINT.

La charité de Jesus.

1.° La charité l'empêche de prendre aucune nourriture. *Cependant ses Disciples le prioient, et disoient : Maître, mangez.* Pendant que la Samaritaine suivoit l'ardeur de son zèle, et appeloit les habitans de Sichar, les Disciples de J. C. mirent devant lui ce qu'ils avoient apporté de la ville ; et comme ils virent qu'il ne mangeoit pas, ils le pressèrent de manger. Voilà ce qui occupoit les Disciples ; mais voici ce qui occupe J. C. Malgré la fatigue du chemin, la chaleur du jour, l'heure avancée, et l'épuisement où est ce divin Sauveur, il ne pense qu'à l'œuvre de Dieu qu'il a commencée, que la Samaritaine continue, et qu'il veut consommer. O Jesus ! votre ardente charité, et le soin de notre salut vous font oublier vos propres besoins, tandis que nous, pour des besoins imaginaires, pour de frivoles amusemens, nous oublions notre salut et celui de nos frères. Heureux les Pasteurs et les hommes Apostoliques qui, à votre exemple,

oublient le soin de leur corps pour travailler au salut des ames! Heureux les Fidelles qui, à l'exemple de vos Disciples, rendent aux Pasteurs les services qui leur sont nécessaires!

2.° La charité nourrit J. C. d'un aliment inconnu. Les Disciples le pressant de prendre quelque nourriture, il leur dit : *J'ai une viande à manger que vous ne connoissez pas.* Le Sauveur se faisoit une occasion de tout, pour édifier et pour instruire. L'eau qu'il avoit demandée à la Samaritaine, l'avoit conduit à parler de l'eau de la grace qui réjaillit jusqu'à la vie éternelle; et la nourriture que lui présentèrent ses Disciples, lui servit de matière à une instruction Apostolique. L'aliment, la nourriture de Jesus, c'est notre sanctification : aussi lui présentons-nous une céleste nourriture, lorsque nous nous rendons dociles aux impulsions de la grace; et nous la lui refusons, toutes les fois qu'indociles à sa grace, nous suivons notre passion. Souvenons-nous de cette parole de J.C., *J'ai une autre nourriture que vous ne connoissez pas*, lorsque des amis trop humainement charitables nous exhortent à relâcher quelque chose de nos pratiques de piété, de mortification, de zèle. Souvenons-nous en sur-tout, lorsque le démon, la chair et le monde nous offrent ces mets empoisonnés qui tendent à la mort de

l'ame, en flattant les sens et les passions. Répondons avec J. C. : J'ai une nourriture que vous ne connoissez pas, et qui a pour moi des délices qui me dégoûtent de celles que vous me présentez.

3.° La charité engage Jesus à faire une instruction à ses Apôtres. *Les Disciples se disoient donc l'un à l'autre : Quelqu'un lui auroit-il apporté à manger?* La Samaritaine ne comprit rien d'abord à ce que le Fils de Dieu lui disoit du mystère de l'eau céleste : les Disciples ne sont pas plus éclairés sur la nature et sur la qualité de la nourriture divine dont J. C. leur parle. Ils n'avoient jamais senti qu'une faim corporelle, ils ne connoissoient point la faim de la vérité, et la soif ardente de la justice. Ainsi, ne concevant pas pourquoi J. C. différoit son repas, ils s'imaginèrent que pendant leur absence quelqu'un lui avoit apporté à manger. L'homme est toujours esclave des sens, à moins que l'Esprit de Dieu ne l'élève et ne lui apprenne à penser dignement; et c'est ce qui engagea le divin Sauveur à instruire ses Disciples sur les devoirs de l'Apostolat. O charité immense et infatigable! Ainsi, ô Jesus! en préférant les besoins du prochain aux vôtres propres, en vous montrant plus occupé du salut des Samaritains que de la faim et de la soif qui vous pressoient, apprenez-vous non-seulement aux Pas-

teurs, mais aux Fidelles même à ne jamais omettre les œuvres de charité, de piété et de miséricorde que la Providence leur présente, à ne point préférer les nécessités de la vie, les besoins du corps aux secours que réclament la vie des ames et l'état des pécheurs. On a toujours le temps de nourrir son corps, mais on n'a pas toujours les occasions favorables de sauver le prochain.

QUATRIÈME POINT.

L'instruction que Jesus fait à ses Disciples sur les devoirs de l'Apostolat.

1.° J. C. leur explique quelle est la nourriture dont il leur a parlé : *Ma nourriture*, leur dit-il, *c'est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé, et d'accomplir son œuvre.* Comme s'il leur eût dit : ne soyez point surpris, si je n'écoute pas les besoins de mon corps; la grace que mon Père a faite à cette Samaritaine, l'état heureux où je la vois me ravit et me soutient. N'est-il pas dans l'ordre que le corps cède à l'esprit? Le salut d'une ame n'est-il pas à préférer à un pain matériel? Si cette préférence est due à une ame seule, à plus forte raison est-elle due au salut de toute une ville, et d'une nation entière. Voilà ce que Dieu veut que je fasse; je ferai sa volonté en achevant l'œuvre de cha-

rité que j'ai commencée, et voilà ma nourriture. Lorsque nous travaillons au salut du prochain, lorsque nous remplissons les devoirs du ministère, lorsqu'en les accomplissant nous avons à souffrir, songeons que c'est la volonté de Dieu que nous faisons. Portons-nous y donc avec ardeur, avec joie, et goûtons la paix et la consolation qui se trouvent à faire sur la terre ce que Dieu veut que nous fassions. Songeons que c'est l'œuvre du Seigneur, et appliquons-nous à lui donner toute sa perfection. Commençons-la, et finissons-la avec une entière pureté d'intention, sans qu'aucun motif humain, aucun retour sur nous-mêmes lui en dérobent la moindre partie. Ainsi trouverons-nous dans l'accomplissement de la volonté de Dieu une nourriture délicieuse qui fortifiera notre ame, la fera croître en vertu, et la conduira à la perfection.

2.° Jesus explique à ses Disciples un proverbe, que l'Apostolat ne doit point s'appliquer : *Ne dites-vous pas qu'il y a encore quatre mois jusqu'à la moisson? Pour moi, je vous dis : Levez les yeux, et considérez les campagnes qui sont déjà blanches et prêtes à moissonner.* On disoit en proverbe : Il y a quatre mois depuis les travaux de la semence jusqu'à ceux de la moisson. On vouloit dire par-là, qu'on n'étoit pas toujours obligé de travailler; mais qu'il y a un temps

pour le repos, et un temps pour le travail. Les Apôtres auroient pu croire qu'ils en étoient aux travaux de la semence, et qu'ensuite ils auroient du temps pour se reposer. Mais notre Seigneur leur déclare qu'ils en sont aux travaux de la moisson, qu'il faut les commencer sans délai, et les continuer sans relâche; et il les anime par deux motifs. Premier motif: le besoin des peuples et leur disposition. *Levez les yeux*, leur dit-il, en leur montrant les habitans de Sichar qui accouroient en foule, voyez les campagnes jaunissantes, et qui n'attendent que la faux du moissonneur. Les villes, les bourgs et les villages sont disposés à vous recevoir. Il est temps que vous leur portiez la lumière de l'Évangile. Levons les yeux, et voyons loin de nous des nations entières qui ne demandent, pour recevoir la foi, qu'à être instruites. Heureux ceux que Dieu leur envoie! Prions pour eux, supplions le Seigneur d'en augmenter le nombre. Voyons autour de nous combien d'ignorans qui ne demandent que de l'instruction, combien de pécheurs qui n'auroient quelquefois besoin que d'un mot pour rentrer en eux-mêmes et se convertir. Agissons en leur faveur, parlons et prions. Second motif: la récompense du travail. *Celui qui moissonne reçoit la récompense et amasse des fruits pour la vie éternelle*,

en sorte que celui qui sème et celui qui moissonne ont une joie commune. Cette récompense n'est rien moins que la vie éternelle, et la douce satisfaction d'y voir ceux pour qui on aura été ici-bas un instrument de salut. Quelle joie, quel amour régneront entre les ames bienheureuses des prédestinés, entre celles qui auront été sauvées par le ministère des autres, celles qui auront en quelque chose contribué au salut du prochain, et celles qui, en différens temps et par divers travaux, auront concouru à former cette Eglise triomphante ! Pourrions-nous, après cela, nous négliger, nous épargner, ne pas profiter avec ardeur de toutes les occasions qui se rencontrent, de travailler au salut des ames ? Mais quelles seront au contraire la haine, la rage, la fureur qui animeront les réprouvés contre ceux qui auront négligé de les instruire et de les reprendre ; contre ceux qui, par leurs exemples, leurs discours, leurs écrits, auront contribué à leur réprobation ? Ah ! cette pensée devroit faire tomber la plume des mains de ces Auteurs impies et sacriléges, qui n'emploient leurs talens qu'à détruire la foi et à corrompre les mœurs.

3.° Jesus explique à ses Disciples un autre proverbe qu'on doit appliquer à l'Apostolat. *En ceci se vérifie le proverbe*

qui dit : L'un sème, et l'autre moissonne. 1.o Ce proverbe se vérifie dans le sens propre et naturel, et il nous avertit de deux choses : la première, qu'il ne faut pas compter sur la vie. Il arrive souvent que les uns profitent du travail des autres. Souvent on commence un ouvrage, et la mort nous enlevant, c'est un autre qui le finit; on sème, on travaille, et la mort ne permettant pas de jouir des fruits, un autre moissonne. La seconde, qu'il ne faut pas travailler pour soi seul. Ceux qui nous ont précédés, ont travaillé pour nous; nous devons en remercier Dieu, et prier pour eux; mais il est juste aussi que nous travaillions pour ceux qui nous suivront. 2.o Ce proverbe se vérifie, quand on l'applique aux fonctions des Apôtres. *Je vous ai envoyé moissonner où vous n'avez pas travaillé; d'autres ont travaillé, et vous êtes entrés dans leurs travaux.* Les Patriarches, les Prophètes, les SS. Docteurs de la loi avoient semé, c'est-à-dire, avoient disposé de loin les esprits à recevoir le Messie. Quand les Apôtres l'annonçoient, et qu'ils conféroient son baptême, ils moissonnoient le champ que d'autres avoient ensemencé. 3.o Ce proverbe se vérifie en l'appliquant aux fonctions apostoliques de notre temps. Les Apôtres à leur tour, et après eux leurs successeurs, ont défriché et ensemencé les

terres des nations; leurs travaux ont été arrosés de leur sang et de celui des Martyrs, et la foi est ainsi parvenue jusqu'à nous. Par rapport à chaque particulier, il est vrai encore que l'un sème et l'autre moissonne. L'un instruit ou fait naître une bonne pensée, l'autre achève de convertir. L'un dirige dans les voies d'une sainte vie, l'autre recueille les derniers soupirs d'une précieuse mort. Ainsi la prédication évangélique forme comme deux chaînes qui partent de J. C., dont l'une remonte jusqu'au commencement du monde, et l'autre descendue jusqu'à nous, se continuera jusqu'à la consommation des siècles, et jusqu'au temps de la dernière moisson, qui sera le jugement dernier.

O mon Dieu! que vos œuvres sont admirables! Heureux ceux qui auront marché dans les voies de votre miséricorde, et travaillé à l'accomplissement de vos desseins! O Jesus! si vous oubliez la nourriture de votre corps pour vous nourrir de la volonté de votre Père, qui est ma sanctification, combien donc dois-je y donner mes soins! Je me le propose, ô divin Sauveur! soyez avec moi pour me fortifier, et bénissez mes efforts. Ainsi soit-il.

XLII.e MÉDITATION.

Conversion des Samaritains de Sichar. Jean. 4. 39-45.

PREMIER POINT.

Docilité de leur Foi.

Adorons trois qualités principales de la foi des Samaritains dès le commencement de leur conversion.

1.° Une foi prompte. *Or il y eut plusieurs Samaritains de cette ville qui crurent en Jesus, sur ce témoignage que lui avoit rendu cette femme : Il m'a dit tout ce que j'ai fait.* Les Samaritains de Sichar étoient persuadés que les temps du Messie étoient proches ; il ne leur falloit, pour croire en lui, que le témoignage de la Samaritaine. Ce témoignage n'étoit point suspect, elle ne pouvoit se tromper sur le détail de ce qu'il y avoit de plus secret dans sa vie, et qui lui avoit été révélé. Elle ne pouvoit vouloir tromper ses concitoyens, elle n'avoit aucun intérêt à le faire, et on la connoissoit d'un caractère à ne pas le vouloir. On est bientôt persuadé et convaincu, quand on cherche la vérité de bonne foi, et qu'on n'a point d'intérêt à la méconnoître.

2.° Une foi agissante. *De sorte que les Samaritains étant venus le trouver, ils le prièrent de demeurer chez eux, et il y demeura deux jours.* Plusieurs sortirent de la ville, et vinrent avec la Samaritaine trouver Jesus, pour le prier d'entrer chez eux et d'y faire son séjour, ou du moins de s'y reposer et d'y demeurer quelque temps. Jesus consentit à leurs désirs; il les suivit, et demeura deux jours avec eux. Que Jesus est charitable! Il va avec plaisir, il demeure et converse volontiers avec ceux qui l'appellent dans un esprit de foi et d'amour. Quelle fut la joie de ces nouveaux Prosélytes! Avec quel empressement ceux de la ville vinrent-ils le recevoir! Et vous, zélée Samaritaine, avec quels sentimens vîtes-vous ces heureux succès de votre Apostolat! Avec quelle satisfaction vîtes-vous votre divin Maître reçu comme en triomphe par vos concitoyens! Avec quelle ardeur le suivîtes-vous partout où il alla.

3.° Une foi attentive. *Et il y en eut beaucoup plus qui crurent en lui après l'avoir entendu.* On s'empressa d'entendre Jesus; et quel plaisir ne se fit-il pas d'instruire des cœurs si bien disposés! Aussi le nombre de ceux qui crurent en lui s'accrut-il. Les Apôtres comprirent sans doute alors de quelle nourriture et de quelle moisson Jesus leur avoit parlé.

Hélas ! le nombre de ceux qui croient ne diminue-t-il pas au contraire parmi nous ? La foi s'affoiblit, parce qu'on n'écoute pas J. C., parce que loin de lire et de méditer son Evangile, on ne lit ou on ne prête l'oreille qu'à ce qui peut flatter les passions ou piquer une vaine et dangereuse curiosité.

SECOND POINT.

Perfection de la Foi des Samaritains.

1.° Leur Foi est parfaite dans son motif; ils croient sur la parole de Jesus. Les habitans de Sichar sentoient le prix de la vraie foi et ils se félicitoient de l'avoir reçue. Comme la Samaritaine prenoit un intérêt particulier à tout ce qui se passoit, elle se trouvoit toujours au milieu des plus fervens, *et ils disoient à cette femme : Ce n'est plus sur ce que vous nous avez dit que nous croyons en lui ; car nous l'avons entendu nous-mêmes.* Ainsi les instructions du Messie, rebutées à Jérusalem, furent-elles respectées en Samarie. Jesus y fut entendu avec docilité, et deux jours de prédication lui gagnèrent tous les cœurs. Le Samaritain est frappé de la lumière divine dès la première fois qu'elle luit à ses yeux, il croit en J. C. dès qu'il entend ses discours ; et le Juif ne croit point en lui, lors même qu'il lui voit opérer des miracles. Ainsi voit-on souvent le Chré-

tien chanceler dans sa Foi au milieu des plus vives lumières, tandis que le Barbare, docile à la voix d'un homme Apostolique, croit et vit conformément à sa Foi. La Samaritaine ne répond point aux paroles de ses compatriotes. Loin de s'offenser de ce qu'on lui dit, elle est charmée qu'on l'oublie, pour ne penser qu'à Jesus. Tel est le caractère du vrai zèle, toujours plein d'amour et de désintéressement. Quelque grande que fût l'humilité de cette femme, il étoit vrai cependant que si elle n'eût pas cru la première, elle n'eût pas annoncé J. C. à ses concitoyens, et ceux-ci couroient risque de n'être pas éclairés de la lumière de l'Evangile. Admirable enchaînement de graces! De la conversion d'un seul dépendent souvent le salut et la perfection de plusieurs. Une première grace reçue avec fidélité, ou rejetée avec obstination, est souvent le principe, ou d'une sainteté parfaite, ou d'une affreuse réprobation.

2.° La foi des habitans de Sichar est parfaite dans son objet. *Nous l'avons entendu nous-mêmes*, disent-ils, *et nous savons que c'est lui qui est véritablement le Sauveur du monde.* Que de vérités sont réunies dans ce seul mot! Il renferme tout ce qui fait l'objet de notre foi: car si Jesus est le Sauveur du monde, il faut croire tout ce qu'il nous a révélé, et tout ce que son Eglise nous enseigne.

Heureux citoyens de Sichar, vous êtes les premiers qui avez prononcé sur la terre ce divin nom du Sauveur, depuis qu'un Ange l'avoit annoncé aux Pasteurs de Bethléem! Vous l'éprouvez qu'il est vraiment Sauveur, et non pas seulement celui des Juifs, mais encore le vôtre, celui de tous les hommes et du monde entier.

3.° La foi des Samaritains est parfaite dans sa durée. *Deux jours après, Jesus partit de là, et s'en alla en Galilée.* Après avoir demeuré deux jours à Sichar, Jesus en sortit; mais les fruits de sa prédication ne s'évanouirent pas après son départ. Jesus, en se séparant des Sicharites, leur laissa son esprit, sa grace et son amour. De quels regrets, de quelles actions de graces, de quelles protestations de fidélité ne fut pas accompagné le dernier adieu que lui firent ces fervens Néophites! Purent-ils jamais oublier la faveur qu'il leur avoit faite, les instructions qu'il leur avoit données, et les graces dont il les avoit comblés?

TROISIÈME POINT.

Eminence de la Foi des Samaritains.

1.° Foi éminente qui condamnoit l'infidélité de Nazareth, et l'endurcissement de Jérusalem. La première de ces villes avoit entendu Jesus; la seconde avoit vu

ses miracles. La première passoit pour être la patrie de Jesus, parce qu'il y avoit été élevé ; la seconde l'étoit en effet, parce qu'elle étoit la capitale de la Judée où il étoit né. Mais la stérilité de ses travaux dans l'une et dans l'autre le fit agir ici comme après son Baptême : il s'avança vers la Galilée, où on étoit mieux disposé que jamais à le recevoir et à l'entendre : il s'éloigna de Jérusalem, et n'alla point à Nazareth ; *car Jesus témoigna lui-même qu'un Prophète n'est pas honoré dans sa patrie.*

2.° Foi des habitans de Sichar, éminente et bien supérieure à la foi même des Galiléens. *Etant donc revenu en Galilée, les Galiléens le reçurent avec joie, ayant vu tout ce qu'il avoit fait à Jérusalem au jour de la Fête à laquelle ils avoient assisté.* La Foi avec laquelle les Galiléens recevoient Jesus, n'étoit pas exempte de tout motif humain. Ils le regardoient comme leur compatriote, et ils pensoient que la gloire de ses miracles devoit réjaillir sur eux-mêmes, et les élever au-dessus des Juifs, qui avoient coutume de les mépriser. Les Sicharites au contraire, quoiqu'étrangers à l'égard de Jesus, avoient cru en lui d'une foi parfaite, seulement pour l'avoir entendu, et sans avoir vu aucun effet merveilleux, du moins extérieur, de sa divine puissance.

3.° Foi des Sicharites éminente, et qui condamne la foiblesse et l'imperfection de la nôtre. Hélas! nous avons la parole de Jesus, nous connoissons ses prodiges, nous voyons l'accomplissement de ses oracles, et le plus souvent nous ne défendons sa cause, et ne nous disons Chrétiens que par le motif de notre propre gloire, et pour ne pas nous déshonorer.

O heureux habitans de Sichar! votre Foi sera le modèle de la mienne. O Jesus! ces fidelles Samaritains vous reconnurent pour leur Sauveur et celui du monde entier; je vous reconnois pour le mien en particulier, et je ne veux plus d'autre science, d'autre bonheur, d'autre consolation que de vous servir et adorer dans le temps, afin de pouvoir vous glorifier dans l'éternité. Ainsi soit-il.

XLIII.e MÉDITATION.

Jesus étant à Cana, guérit le fils d'un Seigneur, malade à Capharnaum. Jean. 4. 46-54.

PREMIER POINT.

L'empressement de ce Père.

1.° OBSERVONS son attention à s'informer où est Jesus, et quelle route il tient. *Jesus alla donc pour la seconde fois à*

Cana en Galilée, où il avoit changé l'eau en vin. Or il y avoit là un Seigneur (1) *dont le fils étoit malade à Capharnaum. Ce Seigneur ayant appris que Jesus étoit venu de Judée en Galilée, alla le trouver.* Ce Seigneur avoit un fils, l'objet de sa tendresse, qui étoit tombé malade à Capharnaum. Le mal étoit si violent, qu'il ne restoit plus d'espérance de guérison que dans un miracle. Jesus en avoit fait un grand nombre dans cette ville, mais il étoit absent : triste situation pour un père affligé, et sur le point de perdre ce qu'il a de plus cher au monde. Il demande, il s'informe où est Jesus, il est attentif à tout ce qu'on en dit, et enfin il apprend qu'il est parti de la Judée, et qu'il se rend par la Samarie en Galilée. Si nous avions pour le salut de notre ame le même empressement qu'eut ce père pour la guérison de son fils, nous nous informerions, comme lui, de tout ce qui peut contribuer à notre guérison, à notre sanctification, à notre perfection; rien ne nous paroîtroit indifférent

(1) S. Jérôme le nomme *Palatinus*, c'est-à-dire, Seigneur de la cour du Roi Hérode. Plusieurs interprètes veulent qu'Hérode le Tétrarque avoit donné à ce Seigneur, Gentil selon les apparences, le Gouvernement perpétuel de la Galilée avec son territoire, et que pour cette raison, ainsi qu'autrefois les différens Satrapes des Philistins, il prenoit le titre de petit Roi.

de tout ce qui nous feroit trouver Jesus, et en lui un secours à nos maux.

2.° Considérons le voyage qu'entreprend ce père affligé. Craignant que Jesus n'arrive trop tard à Capharnaum, il prend le parti d'aller à sa rencontre, pour le prier de hâter sa marche. Il ne se repose de ce soin sur personne, il laisse son fils pour aller lui chercher du secours; il part sans que la longueur et la fatigue du voyage puissent l'arrêter. Il n'en est pas ainsi de nous; quand il s'agit de travailler à notre salut, tout nous épouvante, les moindres difficultés nous arrêtent.

3.° Voyons quelle est l'humilité de sa prière. *Et il le supplie de venir guérir son fils.* Il trouva Jesus à Cana, il courut lui raconter le sujet de son affliction, et sollicita son cœur avec confiance et humilité. Si cette prière étoit défectueuse à certains égards, elle étoit au moins respectueuse et fervente. Que les nôtres aient sur-tout ces deux qualités !

4.° Admirons la persévérance de cet étranger. Sa Foi imparfaite avoit besoin d'instruction, Jesus la lui fit; et prêt à lui accorder sa demande, il cacha d'abord sa volonté sous l'amertume d'un reproche, en lui disant: *Si vous ne voyez, vous autres Grands du monde, des miracles et des prodiges, vous ne croyez point.* C'est une observation à faire, que

dans toutes les occasions Notre Seigneur portoit toujours ses soins sur l'intérieur, avant d'opérer à l'extérieur. Vous voilà, dit-il à ce Seigneur, vous autres hommes honorés dans le monde par votre naissance, ou par vos dignités ; si vos besoins personnels ne vous forcent de recourir à moi, ou si je n'accorde des miracles à votre curiosité, rien d'ailleurs ne peut vous persuader que je suis le Messie ; il vous faut des signes extraordinaires, qui vous distinguent devant les hommes, ou des prodiges accordés à vos nécessités : à ces conditions, vous vous portez à croire, autrement vous ne vous faites pas même un devoir de vous instruire. Hélas ! n'est-ce pas ainsi que nous agissons nous-mêmes ? Quand songeons-nous à recourir à Dieu, si ce n'est dans les afflictions temporelles ? Nos désordres, le danger où est notre salut, ne nous touchent point en comparaison d'une disgrace, d'un accident. Jesus, par cette réprimande, humilioit l'orgueil de ce Seigneur ; mais il enflammoit ses désirs, ranimoit son espérance, et exerçoit sa foi ; il l'exerçoit même d'autant plus qu'en disant ces paroles, il ne paroissoit point se disposer à partir, et ce père désolé, comptoit tous les momens, et craignoit toujours que le remède ne vînt trop tard. Loin de se rebuter cependant, il s'humilie, et réitère ses instances. *Sei-*

gneur, dit-il, *venez avant que mon fils meure;* mon fils est à l'extrémité, daignez vous hâter. Heureux père! votre persévérance va être couronnée, et même au-delà de vos espérances. *Allez*, lui dit Jesus, *votre fils est guéri*. Et en effet, dans le même moment Jesus le guérissoit à Capharnaum. Apprenons à connoître le Maître que nous servons. S'il nous reprend, s'il semble nous rebuter, s'il diffère de nous exaucer, c'est toujours son amour qui le fait agir, et il n'en use ainsi que pour notre avantage. Demandons-lui avec résignation les biens temporels, le succès de nos entreprises, et la santé du corps; et si pour notre bien il nous refuse, acquiesçons à sa sainte volonté. Pour les biens spirituels, demandons-les avec instance, avec persévérance, et il nous accordera toujours plus que nous ne lui demanderons.

SECOND POINT.

La foi de ce père.

1.° Commencemens et imperfections de sa foi. Ce Seigneur qui, selon les apparences, étoit Gentil et descendant de ces anciens Tyriens établis dans la Galilée, s'étoit fait, sur ce qu'on lui avoit dit à Capharnaum, une idée très imparfaite de Jesus. Il croyoit bien qu'il pouvoit guérir son fils; mais il pensoit qu'il

falloit qu'il le vît, qu'il le touchât, qu'il lui parlât. Il ignoroit qu'il pouvoit opérer ses miracles de loin comme de près, que sa présence n'y étoit pas nécessaire, et qu'un seul acte de sa volonté suffisoit. Il étoit bien éloigné de croire que Jesus fût le Fils de Dieu, Dieu lui-même, Créateur et Maître de l'Univers. Avons-nous bien nous-mêmes cette idée de J. C.? L'avons-nous telle que la foi nous la présente et l'exige de nous?

2.° Le progrès de sa foi. La réprimande du Sauveur avoit fait impression sur son cœur; et quand il lui entendit prononcer avec un ton d'autorité, *votre fils est guéri*, il crut à la parole que lui dit Jesus et s'en alla. Il crut à ce miracle, quoiqu'il ne le vît pas. Il ne fut pas du nombre de ceux dont le Sauveur avoit déjà parlé, qui ne croient pas à moins qu'ils ne voient. N'en sommes-nous pas nous-mêmes? N'entend-on pas quelquefois dire parmi nous: Je voudrois voir un miracle? Parole d'infidélité capable d'irriter le Seigneur; marque d'une foi bien languissante, et peut-être entièrement éteinte. Apprenons de ce Grand à croire sans avoir vu: en cela consiste le mérite de la foi; faisons-y consister notre bonheur et notre consolation.

3.° Perfection de sa foi. Consolé par la ferme persuasion où il étoit que son fils étoit guéri, il partit sur-le-champ.

Le lendemain il continua sa route, tout occupé sans doute des paroles que Jesus lui avoit dites. Il n'alla pas jusqu'à la ville; *comme il étoit en chemin, ses serviteurs*, témoins de la guérison subite de leur jeune maître, *vinrent au-devant de lui, et lui dirent : Votre fils se porte bien.* A cette nouvelle, il ne laissa pas aller son cœur à une vaine joie. Il s'oublia lui-même, pour ne penser qu'à son bienfaiteur, et examiner de plus près l'événement. *Il leur demanda donc à quelle heure le malade s'étoit trouvé mieux. Ils lui dirent : la fièvre l'a quitté hier à la septième heure du jour*, c'est-à-dire, à une heure après midi. *Le père reconnut que c'étoit l'heure même où Jesus lui avoit dit : Votre fils est guéri, et il crut.* Il comprit que Jesus ne lui avoit pas seulement prédit la guérison de son fils, mais qu'il l'avoit opérée; et frappé, comme il le devoit être, d'un pouvoir si divin, il crut non seulement à la parole de Jesus, mais il crut en Jesus lui-même. Il crut qu'il étoit le Fils de Dieu et le Messie attendu, à qui il falloit s'attacher.

4.° Le zèle de sa foi. *Il crut, lui et toute sa maison.* La vraie foi n'est point sans zèle. Une foi vive n'est ni muette ni oisive. Le père instruisit son fils et toute sa maison des obligations qu'ils avoient à Jesus, et il leur parla d'un air

si pénétré, qu'il engagea tout son monde à croire en lui. C'est un exemple pour les gens en place, pour les pères et pour les maîtres. Mais outre cela, chaque particulier a dans ses sens extérieurs et intérieurs, et dans toutes les puissances de son âme, une espèce de maison et de famille qu'il gouverne, et qu'il doit contenir dans les règles d'une vive foi. Soit donc que nous soyons en compagnie ou seuls, quelque part que nous soyons, quelque chose que nous fassions, que nos yeux, nos oreilles, notre langue, notre posture, notre maintien, notre imagination, notre mémoire, notre esprit, notre cœur, nos pensées, nos désirs, nos desseins, nos entreprises, notre travail, notre repos, que tout soit dans l'ordre de la Foi, que tout annonce en nous un homme qui croit, et en qui tout croit. *Jesus fit ce second miracle quand il revint de Judée en Galilée.* C'est le second miracle que Jesus ait fait à Cana en Galilée. Si nous réfléchissions sur mille événemens de la vie, nous y trouverions de quoi nourrir notre foi et notre amour pour Dieu, nous y verrions des traits sensibles et touchans de la bonté de Dieu, de sa providence, de sa puissance infinie; mais nous ne songeons qu'à jouir des biens de Dieu, sans penser à celui de qui nous les recevons.

TROISIÈME POINT.

Des bienfaits que reçut ce père.

1.° La guérison de son fils. Combien de fois Dieu nous a-t-il guéris de la maladie, nous et nos proches ? L'avons-nous remercié de cette faveur ? Hélas ! peut-être a-t-elle été aussi-tôt oubliée que reçue.

2.° Le don de la Foi, mille fois plus précieux que la vie. Nous l'avons reçu cet inestimable don, ne nous lassons pas d'en rendre graces au Seigneur.

3.° La sévérité avec laquelle Jesus le traita. Il lui reprocha publiquement son peu de foi ; mais par-là il se rendit humble et le fit rentrer en lui-même. Il lui refusa d'exaucer sa prière en le suivant à Capharnaum ; mais il opéra en sa faveur un miracle, et plus grand et plus utile pour lui que celui qu'il demandoit.

4.° La maladie même de son fils. Qui n'eût plaint ce père affligé, en le voyant sur le point de perdre un fils qu'il aimoit uniquement ? Mais ce qui le rendoit si digne de compassion aux yeux des hommes, étoit ce qui devoit l'approcher davantage de J. C., lui et sa maison. Que nous connoissons mal nos vrais intérêts, lorsque nous nous plaignons de Dieu, ou que nous murmurons contre les dispositions de sa providence ! Ah ! plutôt adorons-en la profondeur et la sagesse.

A l'exemple de ce père, profitons des maladies et des afflictions pour recourir à Dieu, pour nous unir à lui et nous détacher du monde. Si le Seigneur semble user de quelque rigueur envers nous, s'il refuse de nous accorder nos demandes, ne nous rebutons pas; regardons même comme des faveurs ses rigueurs et ses refus, et soyons bien persuadés que tout ce qui nous vient de sa part est pour notre plus grand bien.

Faites-moi, Seigneur, la grace de connoître cette vérité et d'en profiter! Faites que je sache faire usage de tout ce que votre sagesse et votre bonté opéreront pour ma plus grande utilité. Ne consultez jamais ni mes inclinations, ni mes répugnances; mais plutôt ménagez ma foiblesse, en vous opposant à mes désirs. Augmentez ma foi, et rendez-la ferme, agissante et parfaite comme celle de ce Seigneur de l'Evangile. Donnez-moi le zèle qu'il eut pour vous faire connoître et aimer. Daignez me dire au fond du cœur cette parole consolante: Votre ame est guérie, et elle vit de la vie de la grace. Ce n'est pas assez, ô Jesus! après m'avoir délivré de mes infirmités spirituelles, daignez encore me conserver dans la reconnoissance, l'amour et la fidélité jusqu'au dernier moment de mes combats sur la terre. Ainsi soit-il.

XLIV.e MÉDITATION.

Délivrance d'un possédé à Capharnaum.

Considérons ici la personne de J. C.; les ruses du Démon que chasse J. C.; la conduite du peuple témoin de ce miracle. *Marc.* 1. 21-28. *Luc.* 4. 31-37.

PREMIER POINT.

De Jesus.

1.° SON zèle à instruire. *Ensuite il descendit à Capharnaum* (1), *ville de Galilée, et aussitôt entrant dans la Synagogue des Juifs le jour du Sabbat, il les instruisit.* Capharnaum étoit, comme nous l'avons dit, le centre des missions de Jesus. Ce divin Sauveur, accompagné de ses quatre Disciples, s'y rendit de Cana. Il ne prit point de temps pour se reposer. Dès qu'il fut arrivé, il commença à enseigner. Outre les instructions qu'il faisoit tous les jours en particulier, il en faisoit en public tous les samedis dans la Synagogue, où le peuple avoit

(1) On disoit descendre à Capharnaum, parce que cette ville étoit maritime; et monter à Jérusalem, parce qu'elle étoit située sur une montagne.

coutume de s'assembler pour la prière et l'explication de l'Ecriture sainte. Le saint jour du Dimanche est pour les Chrétiens ce qu'étoit le samedi pour les Juifs. Dans ce jour, les Pasteurs, après avoir offert le divin Sacrifice, instruisent les Fidelles. Se soustraire aux assemblées de Religion qui se font dans sa paroisse, c'est désobéir à l'Eglise, qui dans ses Conciles a fait de sages règlemens sur ce point; c'est se priver des secours et des graces de J. C., qui nous y a invités par son exemple, et qui nous a intimé ses ordres.

2.° L'autorité de Jesus dans l'enseignement. *Et sa manière d'enseigner les remplissoit d'étonnement, parce qu'il les instruisoit comme ayant autorité, et non pas comme les Scribes.* Les Scribes enseignoient à la manière des hommes, qui souvent ne font que rapporter avec ostentation les différens sentimens des autres, et dont les discours contiennent plus de doutes et de conjectures que de vérités bien assurées. Il n'en étoit pas ainsi de Jesus : soit qu'il révélât des mystères, qu'il expliquât les prophéties, ou qu'il donnât des règles pour les mœurs, il le faisoit sans faste et sans ostentation, mais avec assurance et précision, d'un ton de Maître et de Législateur, avec une dignité et une majesté surhumaine. C'est ainsi qu'il convenoit au Fils de Dieu de parler aux

hommes ; c'est ainsi qu'il convient encore d'annoncer sa doctrine.

3.° La puissance de Jesus-Christ sur les Démons. *Or il y avoit dans la Synagogue un homme possédé d'un Démon impur, qui jeta un grand cri, en disant : Laissez-nous : qu'y a-t-il de commun entre vous et nous, Jesus de Nazareth ? Etes-vous venu pour nous perdre ? Je sais qui vous êtes : vous êtes le Saint de Dieu* (1). *Mais Jesus lui dit d'un ton menaçant : Tais-toi, et sors de cet homme ; et l'Esprit impur, agitant ce possédé de violentes convulsions, le jeta à terre au milieu de tout le peuple, et sortit de lui sans lui avoir fait aucun mal.* Qu'il en coûte à l'Esprit immonde, pour sortir du cœur d'un pécheur ! Celui-ci ne quitta le malheureux qu'il possédoit, qu'après lui avoir causé de violentes tortures, des convulsions effrayantes, et en poussant de grands cris. Il le jeta au milieu de l'assemblée si rudement, qu'on eût lieu de craindre qu'il ne l'eût mis en pièces : mais sa rage fut

(1) Le Démon, ainsi qu'il avoit fait dans le désert, ne cherchoit qu'à découvrir ici, par les paroles de Jesus-Christ, s'il étoit véritablement le Messie, comme il le soupçonnoit, mais Jesus, sans s'expliquer ni se laisser pénétrer, lui ordonna simplement de se taire, ne voulant ni l'instruire de ce qu'il étoit, ni l'admettre au témoignage de sa divinité.

impuissante, le possédé se trouva sans blessure, sain de corps, et libre d'esprit. O Jesus! j'adore votre divine puissance, daignez l'exercer sur moi : faites taire, et chassez de mon cœur cet esprit de murmure, de critique et de médisance qui l'obsède ; faites taire, et chassez du milieu de nous les Démons de l'impureté et de l'hérésie, qui ne cessent de séduire des ames que vous n'avez formées que pour vous connoître et vous aimer.

4.° La réputation que Jesus s'acquit dans tout le pays. *Et sa réputation se répandit de tout côté dans le pays d'alentour.* Qu'elle étoit bien fondée cette réputation! Comment ne pas reconnoître, à ces traits de bonté et de puissance, le Libérateur que Dieu avoit promis au Monde? Je me réjouis, ô mon Sauveur! de ce que votre nom commence à se faire connoître : bientôt vos Apôtres le porteront jusqu'aux extrémités de la terre. Que tous les peuples l'adorent! Que ne puis-je contribuer à étendre et à augmenter votre gloire! Que du moins je vous glorifie en moi-même, que je m'occupe de vos grandeurs, que je n'aie d'autre plaisir, d'autre pensée, d'autre espérance qu'en vous, d'autre amour que pour vous!

SECOND POINT.

Du Démon.

1.° Ses plaintes. *Laissez-nous tran-*

quilles, *Jesus de Nazareth* : c'est-à-dire, ne nous troublez pas dans notre possession. Qu'avons-nous à démêler avec vous? Pourquoi vous attachez-vous à notre perte, et nous déclarez-vous la guerre? Telles sont encore les plaintes du Démon, et sur-tout de celui de l'impureté et de l'hérésie, contre le zèle qui les poursuit, et qu'ils traitent de zèle amer, inquiet et excessif. Ils représentent ceux qui les combattent comme des hommes remuans et dangereux, qui ne cherchent qu'à satisfaire leur haine, leur ambition et leur jalousie, sous prétexte de zèle, et qu'à perdre les personnes, sous prétexte de détruire les vices. Que ne laisse-t-on le monde tranquille, s'écrient-ils, et chacun faire à sa liberté et croire comme bon lui semble? Faisons-nous tort à personne? en sommes-nous moins bons citoyens, sujets moins fidelles, et membres moins utiles à la Société?... Taisez-vous, Démons perfides! Ah! la perte des ames que vous précipitez dans l'Enfer, n'en est-ce pas assez pour enflammer le zèle et le rendre sourd à vos clameurs?

2.° Les artifices du Démon. Après ces plaintes, le Démon commença à confesser J. C. et à exalter sa sainteté. *Je vous connois, vous êtes le Saint de Dieu.* Plaintes et louanges, menaces et flatteries, le Démon emploie tout pour tromper et pour séduire. Qui loue plus la

bonté de Dieu et ses miséricordes, que le Démon de l'impureté ? Qui parle un langage plus dévot ? qui affecte plus d'employer les expressions de l'Ecriture et des Saints Pères ? qui se dit plus versé dans la connoissance de la Religion, que le Démon de l'hérésie ? Taisez-vous, Démons imposteurs ; ces saintes expressions deviennent dans votre bouche autant de blasphêmes par les mauvais sens que vous leur donnez, les fausses conclusions que vous en tirez, et la fin perverse pour laquelle vous les employez.

3.° La fureur du Démon. Forcé de se taire et d'abandonner sa proie, il n'obéit pas sans témoigner sa rage et sa cruauté. Image naturelle de ce qu'il fait souffrir à un pécheur qui songe à le chasser de son cœur et à se convertir. Ah ! qu'il en coûte pour aller déclarer ses chutes honteuses, pour avouer qu'on s'est trompé et qu'on a été dans l'erreur ! Quels combats pour rompre ses habitudes, pour renoncer à ses liaisons, pour sacrifier ce prétendu bonheur et cette illusion qui nous éblouissent ! Courage, ame chrétienne, ce sont là les derniers efforts d'un ennemi cruel, auquel vous allez échapper ! Quoi qu'il en coûte, achevez de briser vos fers, et vous trouverez dans votre liberté un bonheur véritable.

4.° L'impuissance du Démon. En vain se tourmenta-t-il, s'agita-t-il, il fallut

obéir : en vain, en quittant celui qu'il possédoit, le jeta-t-il avec violence au milieu de l'assemblée, il ne put réussir à lui faire aucun mal ; ses efforts et ses hurlemens ne firent que manifester sa foiblesse et son désespoir. Ah ! que nous sommes heureux d'avoir un Sauveur si puissant ! Attachons-nous à lui, et, quelque cruel, quelque formidable que soit le Démon, ne craignons rien.

TROISIÈME POINT.

Du Peuple.

1.° Son étonnement au sujet de la Doctrine de Jesus. *Et ils étoient saisis d'étonnement.* J. C. n'enseignoit que les maximes les plus pures, et la sainteté de sa vie répondoit à la sainteté de ses discours. Voilà ce qui jetoit les Galiléens dans une grande surprise. Ils n'étoient pas accoutumés à voir leurs Docteurs s'y prendre de la sorte pour convertir et pour convaincre. Ceux-ci savoient prêcher et instruire : ils le faisoient même avec ostentation et avec faste ; mais J. C., sans affectation et sans éclat, annonçoit et persuadoit les plus sublimes vérités. Nous serions dans le même étonnement que ces Galiléens, si nous prêtions à Jesus une oreille attentive à ce qu'il nous dit au fond du cœur. C'est-là qu'il nous enseigne d'une manière divine et ineffable, et non à la manière des hommes. C'est-là

que, sans nous révéler d'autres vérités que celles que la Foi nous apprend, il nous en fait sentir le prix, la beauté, les richesses et l'importance; il nous les fait concevoir, goûter et aimer.

2.° La frayeur du peuple au sujet du Démoniaque. *Et tous furent saisis de frayeur.* Quoi de plus effrayant en effet, que la vue de ce possédé, agité de convulsions horribles et poussant des cris affreux! Hélas! une ame en péché mortel, où règne paisiblement le Démon, est quelque chose de plus affreux encore. Mais, que sera-ce que l'Enfer, où se trouveront réunis tous les Démons et tous les réprouvés!

3.° L'admiration du peuple au sujet de la puissance de Jesus. *Et tous furent ravis d'admiration.* On avoit vu Jesus exercer dans Capharnaum, et même quoiqu'absent, un pouvoir souverain sur toutes sortes de maladies; mais on ne l'avoit pas vu encore commander aux Démons. Cette façon d'enseigner paroissoit d'autant plus nouvelle, qu'on n'avoit jamais ouï dire qu'aucun Prophète eût exercé un pareil empire. La manière dont il venoit d'opérer ce prodige, n'étoit pas moins admirable que le prodige même. Deux mots lui avoient suffi pour imposer silence à l'Esprit immonde et le forcer d'abandonner sa proie, malgré ses cris, ses plaintes et ses flatteries.

4.°

4.° Les discours du peuple au sujet de ce qui venoit de se passer. *Et tous se disoient les uns aux autres : Qu'est-ce que ceci ? Quelle est cette nouvelle Doctrine ? Il commande avec autorité, même aux Esprits immondes, et ils lui obéissent.* C'est-à-dire, cet homme prêche bien autrement que ne font nos Scribes et Pharisiens. Il est aussi puissant en œuvres qu'en paroles ; les miracles accompagnent ses discours, et il ne lui en coûte pas plus pour se faire obéir de l'Enfer, que pour montrer la route du Ciel. Ainsi le peuple ne s'entretenoit-il que de la grandeur et de la puissance de Jesus, et ce fut par-là que *le bruit de ses merveilles se répandit bientôt dans tous les cantons de la Galilée.* Hélas ! de quoi nous entretenons-nous, soit avec les autres, soit avec nous-mêmes ? Pourquoi les grandeurs, la bonté, la puissance de Jesus ne font-elles pas le sujet de tous nos entretiens et la matière de toutes nos réflexions ?

Faites, ô mon Sauveur ! que tout le monde s'occupe de vous, que toute la terre vous connoisse, et que mon ame en soit pénétrée. Soyez, ô Jesus ! le seul objet de mon admiration et de mon amour. Quel bonheur pour moi de vous avoir pour Maître ! Instruisez-moi de plus en plus, faites-moi la grace d'être plus fidelle à pratiquer vos divines leçons.

XLV.e MÉDITATION.

Jesus guérit la belle-mère de S. Pierre.
(1) Marc. 1. 29-31. Luc. 4. 38-39. Matt. 8. 14-15.

PREMIER POINT.

Sa maladie.

Aussi-tôt après la délivrance du possédé, *Jesus, sortant de la Synagogue, entra avec Jacques et Jean dans la maison de Simon et d'André. Or, la belle-mère de Simon étoit au lit avec une fièvre violente.* Les passions sont les maladies de l'ame. L'ambition, le plaisir, l'intérêt, la colère, la médisance, l'envie, l'avarice, l'orgueil, l'amour, la haine, sont autant de fièvres qui, détruisant le santé de l'ame, lui

(1) Nous suivons l'ordre que gardent ici S. Marc et S. Luc; si S. Matthieu a transposé ce fait et le suivant, c'est parce que depuis que J. C. s'étoit associé des Disciples, S. Matthieu, dans tout ce qu'il a raconté, n'a pas eu lieu de parler de Capharnaum, où ces deux faits s'étoient passés. Ainsi, n'ayant pas voulu les omettre, il les a placés à la première occasion qu'il a eue de représenter Notre Seigneur dans cette ville. Cette transposition au reste ne dérange en rien le fond de la narration.

ôtent la vie de la grace. Examinons de quelle fièvre la nôtre est atteinte, et voyons si elle n'en a point de plus d'une espèce. Gémissons sur notre malheur, et pour nous animer à désirer notre guérison ;

1.° Considérons les maux que nous causent les passions. Semblables aux fièvres violentes, elles nous tourmentent par des agitations continuelles ; tantôt elles nous glacent de crainte, nous remplissent de soupçons, de désespoir ; tantôt elles nous enflamment de colère, de dépit, d'amour, de haine, de feux impurs, de désirs stériles, d'espérances chimériques. Quelquefois elles se combattent elles-mêmes et nous déchirent impitoyablement ; elles nous tiennent dans une torture violente, dans une perplexité perpétuelle, et troublant notre raison, elles nous jettent dans une espèce de délire. Tout le monde s'aperçoit de notre folie ; seuls, nous ne nous en apercevons pas, et alors nous appelons bien ce qui est mal, honneur ce qui est honte, liberté ce qui est esclavage, plaisir ce qui est tourment : nous regardons comme souverain bonheur ce qui est souverain malheur.

2.° Considérons l'état où nous réduisent les passions. Ainsi que les fièvres, elles nous jettent dans un état de foiblesse, de langueur, de dégoût et d'in-

somnie. On n'a plus de force pour combattre les ennemis de son salut. On se laisse aller à tous les caprices de la passion sans aucune résistance. Si on pratique encore quelque bien, ce n'est plus que par coutume, par respect humain, par hypocrisie. On a un dégoût positif pour tout ce qui regarde la vérité et la perfection, et ce dégoût nous fait bientôt abandonner lecture, méditation, examen de conscience, confession et communion ; et enfin on en vient jusqu'à ne plus savoir ce que c'est que ce doux repos que goûte une ame fervente dans l'oraison, dans le recueillement intérieur, dans l'exercice de la présence de Dieu, dans l'acquiescement à sa sainte volonté, dans la confiance aux soins de sa divine providence : or, dans cet état, que de péchés !

3.° Considérons le changement que causent en nous les passions. Les plus longues fièvres défigurent moins un malade, que ne fait une passion vive, quelque soin qu'on prenne de la cacher. On admiroit dans cette jeune personne une douceur aimable, une obéissance prompte, une ferveur exacte, une gaieté modeste, un goût de piété et de dévotion qui édifioit : ah ! ce n'est plus elle ; on n'y trouve plus qu'une humeur brusque, un ton aigre, un air évaporé, des manières méprisantes, des propos

insultans. Tantôt on la voit plongée dans une sombre mélancolie, et tantôt s'abandonner à une folle joie, à une dissipation outrée. O vous, dont l'ame autrefois si pure et si belle, est maintenant si honteusement défigurée, connoissez du moins la source de votre mal, et cherchez-en promptement le remède !

4.° Considérons l'opiniâtreté et la persévérance des passions. Il n'y a point de fièvre si opiniâtre, ni si difficile à guérir, qu'une passion à qui on a donné séjour dans son cœur. Il eût été aisé de se refuser aux premières atteintes du vice ; il eût été possible de l'extirper encore naissant ; on sentoit qu'on le pouvoit ; on se flattoit qu'on le pourroit toujours, et on se disoit qu'un jour on le feroit sans peine : mais bientôt on est forcé de changer de langage ; déjà on se récrie sur l'inutilité de ses efforts ; on gémit ensuite ; on désespère enfin, et toute tentative est inutile. Ne désespérons pas cependant, nous avons un Médecin charitable et tout-puissant ; recourons à lui avec confiance ; redoublons nos efforts, et notre guérison est assurée.

SECOND POINT.

La guérison de la belle-mère de S. Pierre.

1.° Observons l'intercession des Apôtres. *Ils le prièrent aussitôt pour elle.*

Jesus n'ignoroit pas l'état de cette femme; mais il convenoit que ses Disciples, instruits de son pouvoir et témoins de ses prodiges, fissent au moins les avances, et qu'ils lui témoignassent leur foi en lui demandant un miracle. Ils le firent avec la confiance que Jesus se promettoit d'eux. Employons pour nous, auprès de J. C., l'intercession de ces Saints Apôtres et de tous les Saints qui sont dans le Ciel. Recommandons-nous aussi aux prières des justes qui vivent sur la terre, et prions nous-mêmes pour les autres en priant pour nous. Demandons à Jesus, d'abord la guérison de l'ame, et ensuite, autant qu'il le jugera convenable à sa gloire et à notre salut, la guérison du corps; et s'il ne nous l'accorde pas, demandons-lui la patience et la grace de faire un bon usage de la maladie.

2.° Observons la bonté de Jesus. *S'étant approché d'elle et lui ayant pris la main, il la souleva..... et se tenant debout près d'elle, il commanda à la fièvre, et à l'instant elle la quitta.* J'adore par-tout le divin pouvoir de Jesus; mais ce qui me touche ici singulièrement, c'est son infinie bonté. Hélas! ô mon Dieu! combien de fois m'avez-vous vu dans l'accès de mes folles passions! Vous vous êtes approché de moi par votre grace, et je me suis éloigné de vous par mes résistances: vous m'avez

touché le cœur par de cuisans remords, et je les ai étouffés par la dissipation et par de nouveaux péchés : vous m'avez tendu la main pour me retirer de l'abîme, et au lieu de saisir cette main secourable, j'ai retiré la mienne pour me plonger dans de nouveaux désordres.

3.° Observons les sentimens de la malade. Quelle fut sa consolation, lorsqu'accablée de douleurs, elle vit auprès d'elle le Sauveur d'Israël ! Quelle fut son espérance, lorsqu'elle sentit l'impression de cette main toute-puissante qui la touchoit ! Quelle fut sa joie, lorsqu'elle entendit l'ordre donné pour sa guérison, et qu'elle se trouva entièrement délivrée ! Il faut que J. C. s'approche le premier du pécheur, qu'il le prenne comme par la main, en le touchant de sa grace pour le tirer de l'état où il est : mais heureux celui qui, touché de la sorte, sait correspondre à la grace de J. C. par la pratique des bonnes œuvres !

TROISIÈME POINT.

L'usage que fait de sa santé la belle-mère de S. Pierre.

1.° Son occupation. *Elle se leva et se mit à les servir.* Se trouvant aussi parfaitement que subitement guérie, elle se leva dans l'instant. Elle fit apporter à manger, et elle eut la consolation de servir Jesus à table, où il étoit assis

avec ses quatre Disciples. Quelle leçon nous donne cette femme dans l'usage qu'elle fait de sa santé, aussi-tôt qu'elle l'a reçue ! Elle emploie à servir Jesus cette santé même qu'il vient de lui rendre. N'usons ainsi des dons du Seigneur que pour son service et pour sa gloire. Dieu nous a-t-il rendu la santé du corps, ou nous a-t-il fait recouvrer la santé de l'ame en nous remettant nos péchés ? exerçons-nous à le servir avec une nouvelle ferveur. C'est le servir que de secourir le prochain, de consoler les affligés, de soutenir les foibles, d'instruire les ignorans, de soigner les malades, d'assister les pauvres, de travailler pour l'Eglise, et de remplir fidellement les devoirs de son état.

2.° La diligence de cette femme. *Et aussi-tôt s'étant levée, elle les servit.* Elle se leva sans délai, aussi-tôt qu'elle se sentit guérie. Si notre corps jouit de la santé, pourquoi la consumons-nous dans un honteux repos, au lieu de l'employer à un utile travail ? Si notre ame est guérie par une sincère conversion, d'où vient cette paresse à embrasser les exercices de piété ? d'où vient cette lenteur à pratiquer les bonnes œuvres ? Elle se leva sans délai, parce qu'il s'agissoit de servir Jesus. Ah ! quand il s'agit de servir le monde, quand il s'agit de notre intérêt, de notre plaisir, quelle diligence !

quelle ardeur ! on a des forces, de la santé. Ne sera-ce donc que lorsqu'il s'agira de servir Jesus, qu'on ne verra en nous que paresse, indolence, foiblesse ou lâcheté ?

3.° L'attention de cette femme. Il est aisé de concevoir qu'en servant J. C., elle y apporta tous ses soins; qu'elle se fit une étude de bien faire tout ce qu'elle faisoit; qu'elle fut attentive à tout, afin de ne manquer à rien; que quelque plaisir qu'elle eût pu prendre à entendre les paroles du Sauveur, elle ne s'arrêta pas à les écouter, lorsque son ministère étoit nécessaire ailleurs; et que de même, lorsque sans préjudice de ce qu'elle avoit à faire, elle pouvoit les entendre, elle n'en perdit aucune; qu'enfin son esprit en fut occupé, tandis que ses mains s'empressoient à le servir. C'est avec le même empressement, la même attention et la même ardeur, qu'un pécheur converti doit se lever, agir et travailler. Il doit reconnoître les graces reçues par la pratique des bonnes œuvres. S'il est vraiment ressuscité, s'il vit, il doit le démontrer par les mouvemens animés et soutenus de la charité, de l'humilité, de la prière, et par toutes les actions saintes qu'exige une vie chrétienne.

4.° L'affection de cette femme. Avec quel amour servit-elle Jesus et ses Disciples ? Elle s'en fit un honneur, en con-

sidérant la grandeur de celui qu'elle servoit; elle s'en fit un devoir, en considérant les bienfaits qu'elle en avoit reçus; elle y trouva une satisfaction sensible, en considérant la bonté dont il accompagnoit ses faveurs. Nous servons le même Maître, et nous avons les mêmes motifs de le servir; le servons-nous avec la même affection? Quand on sert avec amour, le service en est plus exact, plus doux et plus méritoire. Sans cette affection, on fait mal ce qu'on fait; on le fait avec peine, avec ennui et dégoût, avec impatience et murmure; et souvent un tel service mérite d'être puni plutôt que récompensé. Accoutumons-nous donc à agir pour Jesus et pour son amour, ranimons notre foi, et il ne nous sera pas difficile de ranimer notre ferveur.

Je suis résolu, ô mon Dieu! de ne me conduire plus que par les vues de cet amour qu'inspire une foi humble et agissante, de ne plus résister à vos tendres recherches, et de suivre désormais avec fidélité toutes les impressions de votre grace. Mais commandez vous-même, ô Jesus! commandez aux passions qui me dominent, tendez-moi la main, prenez-moi par la main et me conduisez. Soulevez-moi, aidez-moi, élevez-moi au dessus de mes habitudes, au-dessus des tentations, au-dessus des désirs terrestres et

charnels, au-dessus des jugemens des hommes, au-dessus de moi-même. Elevez-moi jusqu'à vous, et que j'y reste uni à jamais. Puissent être un jour mes sentimens semblables à ceux de la belle-mère de Pierre, lorsqu'à ma dernière maladie vous daignerez, ô Jesus, venir me soulager dans mes douleurs, me visiter dans votre Sacrement; et non content de me donner votre main adorable, vous donner vous-même tout entier à moi, et avec vous le gage assuré d'une vie immortelle! Parlez, commandez alors, ô mon divin Sauveur! et à votre ordre mon ame délivrée du poids de son corps, délivrée de ses péchés, délivrée de ses douleurs, délivrée de la mort, vous verra sans ombre et sans nuage, et vivra éternellement avec vous. Heureux jour! quand viendrez-vous? Qui peut me consoler de votre éloignement, que la liberté qui me reste encore d'aller moi-même vous trouver, ô Jesus! et de vous recevoir avec les mêmes sentimens que je désire avoir au dernier jour de ma vie? Ainsi soit-il.

Fin du Tome premier.

TABLE

TABLE DES MATIÈRES

Contenues dans ce premier volume.

Fin de la table du premier volume.

phar-
439
ihar-
443
saint
459

e.

P. A.